

FREIDA McFADDEN

LA PROF



PAR L'AUTEURE
DU BEST-SELLER
LA FEMME DE MÉNAGE

ICity

**La
prof**

Freida McFadden

Traduit de l'anglais
par Karine Forestier

City
Roman

© **City Editions 2025**, pour la traduction française

© 2024 by Freida McFadden

Publié pour la première fois sous le titre *The Teacher*

par Poisoned Pen Press, une marque de Sourcebooks

Couverture : *theBookDesigners* (visuels utilisés : Hurst Photo/Shutterstock, plutmaverick/Shutterstock)

ISBN : 9782824629766

Code Hachette : 72 2527 8

Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud

Catalogues et manuscrits : city-editions.com

Conformément au Code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : Avril 2025

À ma famille

Prologue

Creuser une tombe, c'est ardu.

Tout mon corps me fait mal. Des muscles dont je ne soupçonnais même pas l'existence hurlent de douleur. Chaque fois que je soulève la pelle pour charrier un peu plus de terre, j'ai l'impression qu'un couteau s'enfonce dans un muscle derrière mon omoplate. Je pensais n'avoir que des os, à cet endroit-là, il faut croire que je me trompais. J'ai une conscience aiguë de chaque fibre musculaire qui compose mon corps, et toutes me font mal. Très mal.

Je m'octroie un instant de pause, lâchant la pelle pour soulager un peu les ampoules apparues sur mes paumes. J'essuie la sueur de mon front avec mon avant-bras. Maintenant que le soleil est couché, la température est descendue en dessous de zéro, à en juger par le givre qui couvre le sol. Moi, j'ai cessé de ressentir le froid au bout de la première demi-heure et me suis débarrassée de mon manteau il y a presque une heure.

Plus je creuse, plus c'est facile, cependant. La première couche de terre était presque impossible à fracturer. Cela dit, à ce moment-là, j'avais un partenaire. Maintenant, il n'y a plus que moi. Enfin, moi et « le corps ». Mais il ne me sera pas d'une grande utilité.

Je scrute les tréfonds du trou. On dirait un abîme, pourtant il ne fait même pas un mètre. Jusqu'à quelle profondeur dois-je aller ? On dit toujours « six pieds sous terre », mais bon, ça, c'est sûrement pour les tombes officielles. Pas pour les trous anonymes au milieu des bois. Remarquez, étant donné l'objectif – il ne faut absolument pas que quiconque découvre ce qui est enterré ici –, sans doute que plus je creuse, mieux c'est.

Je me demande quelle profondeur empêche les animaux de flairer un cadavre.

Un coup de vent glace la couche de sueur sur ma peau nue. Je frissonne. À chaque minute qui passe, la température continue de baisser. Il faut que je me remette au travail. Je vais encore m'échiner un peu, par précaution.

Il suffit que je reprenne la pelle pour que les points douloureux de mon corps se disputent de nouveau mon attention. Là, tout de suite, ce sont mes paumes qui remportent la palme : elles me font davantage souffrir que tout le reste. Ce que je ne donnerais pas pour une paire de gants en cuir ! Mais je n'ai qu'une paire de gros gants moelleux qui gênent ma prise sur le manche. Je dois donc me contenter de mes mains nues, avec les ampoules et tout.

Lorsque le trou n'était pas très profond, je pouvais pelleter la terre sans entrer à l'intérieur. Mais la seule façon de continuer, maintenant, c'est en me positionnant dans la tombe. Et j'ai un peu peur que ça me porte la poisse. Certes, on finit tous dans un trou, mais ce n'est pas non plus la peine de tenter le sort. Malheureusement, je n'ai pas le choix en l'occurrence.

Alors que j'enfonce de nouveau la lame de la pelle dans le sol sec et dur, un bruit me fait dresser l'oreille. La forêt est silencieuse, à l'exception du vent, pourtant je crois bien avoir entendu quelque chose.

Crac !

Ça recommence... On dirait une branche qui se casse en deux. En revanche, je serais bien incapable de déterminer si ça venait de derrière ou de devant moi. Je me redresse et scrute l'obscurité de mes yeux plissés. Il y a quelqu'un ici ?

Si c'est le cas, je suis dans un sacré pétrin.

— Ohé ? appelé-je, mais ma voix n'est qu'un murmure rauque.

Pas de réponse.

Je serre la pelle dans ma main droite, concentrée au maximum sur les bruits. Je retiens mon souffle pour bloquer aussi le son de l'air qui entre et sort de mes poumons.

Crac !

Une autre branche qui se casse. Aucun doute cette fois. Pire, le son est plus proche que tout à l'heure.

Et maintenant, j'entends le crissement des feuilles.

Mon ventre se serre. Je ne pourrai pas m'en sortir grâce au bagout, cette fois. Je ne peux pas prétendre qu'il s'agit d'un gros, gros malentendu. Si quelqu'un me repère, c'est fini. Fichu pour moi. Menottes aux poignets, voiture de police toutes sirènes hurlantes, prison à vie sans possibilité de libération conditionnelle... La totale.

Et puis, soudain, au clair de lune, j'aperçois un écureuil qui s'élance dans la clairière. Alors qu'il passe devant moi en courant, une autre brindille craque sous le poids de son petit corps. La bestiole disparaît ensuite dans la clairière et les bois retombent dans un silence de mort.

Ce n'était donc pas un être humain. Ce n'était qu'un animal sauvage. Les bruits de pas n'étaient que des bruits de pattounettes qui détalait.

Je relâche mon souffle. Le danger immédiat est écarté, mais ce n'est pas fini pour autant. Loin de là. Et je n'ai pas le temps de me reposer. Je dois continuer à creuser.

Oui, car je dois enterrer ce corps avant le lever du soleil.

Première partie

Eve

Trois mois plus tôt

On me dit souvent que j'ai de la chance.

J'ai une belle maison, une carrière bien remplie. Et je reçois constamment des compliments sur mes chaussures. Toutefois, je ne me fais pas d'illusions. Lorsque les gens me parlent de ma chance, ils ne font pas allusion à ma maison, à ma carrière ou même à mes chaussures. Ils parlent de mon mari. De Nate.

Lequel fredonne en se brossant les dents. Il m'a fallu presque un an à me brosser les dents à côté de lui tous les matins pour m'apercevoir que c'est toujours la même chanson. *All Shook Up* d'Elvis Presley. Quand je l'ai questionné là-dessus, il a ri et m'a raconté ce que sa mère lui avait appris : la chanson dure exactement deux minutes, soit la durée pendant laquelle on est censé se brosser les dents.

J'ai commencé à détester cette rengaine de toutes les fibres de mon être.

La même fichue chanson tous les matins depuis huit ans de mariage. Je pourrais probablement résoudre le problème en évitant de me brosser les dents à la même heure que lui, mais le matin, nous tâchons d'optimiser l'utilisation de la salle de bains étant donné que nous partons à la même heure pour le même endroit.

Nate crache le dentifrice, puis se rince la bouche. J'ai déjà fini, pour ma part, mais je m'attarde. Il s'empare du flacon de bain de bouche et se gargarise avec le liquide bleu vif.

— Je ne sais pas comment tu supportes ce truc, commenté-je. Je les trouve acides, ces bains de bouche.

Il recrache dans le lavabo et me sourit. Il a des dents parfaites. Droites et blanches, d'une nuance si éclatante qu'elle vous oblige à détourner le regard.

— C'est rafraîchissant. La propreté vient juste avant la sainteté, comme on dit.

Je frissonne.

— En tout cas, c'est dégoûtant. Ne m'embrasse pas après t'être gargarisé avec ce machin.

Nate s'esclaffe, et en effet, c'est assez drôle, vu qu'il m'embrasse rarement de toute façon. Un vague bisou sur la joue lorsque nous nous quittons le matin, un lorsque nous nous retrouvons le soir, et un avant de nous coucher. Trois baisers par jour. Notre vie sexuelle est tout aussi réglementée : le premier samedi de chaque mois. Avant, c'était tous les samedis, puis c'est passé à un samedi sur deux, et depuis deux ans, nous nous sommes installés dans le schéma actuel. Je suis tentée de programmer la séance comme un rendez-vous

récurrent dans l'agenda partagé de nos iPhone.

J'attrape le sèche-cheveux pour éliminer l'humidité résiduelle de mes cheveux, tandis que Nate passe une main dans les siens, bruns et courts, puis entreprend de se raser. En nous observant tous les deux dans le miroir, j'aurais bien du mal à nier que Nate est de loin le plus séduisant de nous deux. Il n'y a pas photo.

Mon mari est incroyablement beau. Si un réalisateur tournait un film sur sa vie, il devrait choisir entre toutes les stars les plus sexy d'Hollywood pour tenir son rôle. Outre ses cheveux épais d'un chocolat profond, il a des traits ciselés, un adorable sourire en coin et, depuis qu'il a acheté le jeu d'haltères qu'il garde dans notre sous-sol, un torse en train de devenir très musclé.

Moi, en revanche, je suis résolument ordinaire. J'ai eu trente ans pour l'accepter, et j'admets bien volontiers que mes yeux couleur boue n'auront jamais la lueur enjouée de ceux de Nate, que mes cheveux brun terne ne feront jamais que pendre mollement sur mon crâne, et qu'aucun de mes traits n'a tout à fait la bonne taille pour mon visage. Je suis trop maigre, tout en angles dangereusement aigus sans aucune courbe à proprement parler. Si quelqu'un devait réaliser un film sur ma vie... Eh bien, ce n'est même pas la peine d'en parler, l'idée est absurde. On ne fait pas de films sur les femmes comme moi.

Donc quand les gens disent que j'ai de la chance, ce qu'ils entendent vraiment par là, c'est que Nate et moi ne boxons pas du tout dans la même catégorie. En revanche, je suis un peu plus jeune, j'ai au moins ça pour moi.

Je sors de la salle de bains pour finir de m'habiller et Nate me suit dans le même dessein. Je choisis un chemisier blanc impeccable, boutonné jusqu'au cou, que j'associe à une jupe beige, parce qu'en Nouvelle-Angleterre, on n'a que trois mois dans l'année pour se mettre en jupe – quatre, si on a de la chance. Après avoir enfilé une paire de collants, je glisse mes pieds dans des escarpins noirs Jimmy Choo. Je les ai déjà enfilés quand je remarque que Nate est en train de m'observer, sa cravate marron pendouillant autour de son cou.

— Eve...

Je devine déjà ce qui suit, et j'espère qu'il ne le dira pas.

— Hum ?

— Ce sont des chaussures neuves ?

— Ça ? fais-je, sans prendre la peine de lever les yeux. Non. Je les ai depuis plusieurs années. En fait, je crois que je les ai portées le jour de la rentrée l'an passé.

— Ah. D'accord...

Il ne me croit pas, mais il baisse les yeux sur ses propres chaussures – une paire de mocassins en cuir marron qui ont vraiment plusieurs années – et ne moufte plus. Quand il est contrarié, il ne crie jamais. Il lui arrive encore de me gronder pour des choses que je n'aurais pas dû faire, mais il ne le fait plus que rarement. Mon mari a un caractère admirablement équilibré. Et en cela, je suppose que j'ai de la chance.

Tout en boutonnant les poignets de sa chemise, il jette un coup d'œil à sa montre.

— Tu es prête à partir ? Ou tu veux prendre ton petit déjeuner ?

Nate et moi travaillons tous les deux au lycée Caseham High, et c'est la rentrée aujourd'hui. J'enseigne les mathématiques et lui l'anglais. Il est probablement le professeur le plus populaire de tout l'établissement, surtout depuis qu'Art Tuttle est parti. Mon amie et collègue Shelby m'a dit que Nate était en tête de la liste des cinq professeurs les plus sexy de Caseham High, dressée par les filles de terminale. Il l'emporte haut la main.

Nous nous servons rarement de la même voiture pour nous rendre au travail le matin. Je conviens que c'est un peu indécent de partir du même endroit pour se rendre au même endroit tout en prenant deux véhicules différents, mais il reste toujours plus tard que moi et je n'ai pas envie d'être coincée là-bas. Toutefois, le jour de la rentrée, nous faisons le trajet ensemble.

— Allons-y, dis-je. Je prendrai un café à l'école.

Nate acquiesce. Il ne petit-déjeune jamais, soi-disant parce que ça lui dérange l'estomac.

Accompagnée par le claquement satisfaisant de mes talons sur le sol, je me dirige vers la porte d'entrée de notre maison en duplex. Elle est petite – nous n'avons que deux salaires d'enseignants –, mais elle est neuve et, à bien des égards, c'est la maison de mes rêves. Nous avons trois chambres et Nate parle de remplir sous peu les deux qui restent avec des enfants. Bon, je ne vois pas bien comment nous y parviendrons avec notre programme intime actuel. J'ai arrêté ma contraception il y a un an, juste pour « voir ce qui se passe », et jusqu'à présent... rien du tout.

Nate s'installe sur le siège conducteur de sa Honda Accord. Chaque fois que nous allons quelque part ensemble, nous prenons sa voiture et c'est toujours lui qui conduit. Ça fait partie de notre routine. Trois bisous par jour, des rapports sexuels une fois par mois et Nate au volant.

J'ai beaucoup de chance. J'ai une belle maison, une carrière épanouissante et un mari à la fois gentil, doux et incroyablement beau. Pourtant, tandis que Nate s'engage sur la route et prend la direction du lycée, je n'ai qu'une idée en tête : qu'un camion grille un stop, percute la Honda et nous tue tous les deux sur le coup.

Addie

Je serais prête à tout pour ne pas avoir à sortir de cette voiture.

Je me couperais les cheveux. Je lirais *Guerre et Paix*. Punaise, je m'immolerais par le feu si seulement je n'avais pas à franchir les portes de Caseham High. Je ne le dirai jamais assez : je ne *veux pas* aller au lycée.

— Nous y voilà ! annonce ma mère, toute guillerette.

Ce qui ne sert à rien : je vois bien qu'on est garées devant l'école. Je ne suis pas bête à ce point, malgré tout ce qui s'est passé l'année dernière.

Si elle m'a conduite au lycée ce matin dans sa Mazda grise, c'est à mon avis parce qu'elle savait que si j'étais partie à vélo, comme je l'ai fait ces deux dernières années, il n'y aurait eu aucune chance que je m'y pointe. Elle a donc posé un jour de congé, dans l'hôpital local où elle travaille comme infirmière, et elle joue les baby-sitters pour s'assurer que je fais bien ma rentrée scolaire.

Par la vitre côté passager, je jette un coup d'œil au bâtiment – quatre niveaux en briques rouges – qui occupe une énorme partie de ma vie depuis deux ans. Je me frotte les yeux, épuisée parce que je me suis levée à une heure ridicule ce matin pour ne pas arriver en retard. Je me rappelle mon excitation, pour ma toute première rentrée à Caseham High. J'aimais bien le lycée – je n'étais pas super populaire et mes notes étaient résolument moyennes, mais ce n'était pas mal du tout.

Jusqu'à ce que...

J'ai passé l'été à garder les enfants de mes voisins tout en menant campagne pour ne pas retourner au lycée à l'automne. Hélas, il n'y a qu'un seul établissement public à Caseham et les écoles privées sont largement au-dessus de nos moyens. On aurait pu essayer de m'envoyer dans une autre ville, mais c'était trop loin pour que j'y aille à vélo, et le bus scolaire ne ferait pas un détour pour moi. Ma mère me l'a expliqué avec une patience de plus en plus limitée, chaque fois que je la suppliais de revenir sur sa décision.

— Je pourrais peut-être faire l'école à la maison ? je tente, en dernier recours. Ma mère pousse un soupir.

— Addie, voyons.

Je serre mon sac à dos contre ma poitrine, sans déboucler ma ceinture de sécurité.

— Tu ne comprends pas. Tout le monde va me détester.

— Certainement pas. Je te parie même que personne ne s'en souviendra.

Je laisse échapper un ricanement. Ma mère n'a jamais rencontré de lycéen ou quoi ?

— Je suis sérieuse, Addie.

Elle coupe le moteur, même si on est arrêtées dans une zone normalement interdite au stationnement et que quelqu'un va sans doute bientôt nous crier

d'avancer.

— Les adolescents ne s'intéressent qu'à eux. Personne ne se souviendra de ce qui s'est passé l'année dernière. Tout le monde s'en fiche, insiste-t-elle.

Faux et archifaux. Elle se met le doigt dans l'œil, bien profond.

Comme prévu, quelqu'un klaxonne. D'abord un seul petit coup, puis toute une symphonie, au point qu'on dirait bientôt qu'une personne s'est assise accidentellement sur son klaxon et n'est pas près de se relever.

— Je peux me garer ailleurs, propose maman en redémarrant.

Quel intérêt ? Si elle se gare, ce sera pour me servir son discours d'encouragement. Je n'en ai pas besoin. J'ai besoin d'une nouvelle école. Et si ça n'est pas possible, alors tout le reste est inutile.

— Laisse tomber, je marmonne.

Ma mère me rappelle au moment où je saute de la voiture, mais je ne m'arrête pas pour me retourner. Cette femme ne sert à rien. Elle débite tout son baratin, sauf qu'au bout du compte, ce n'est pas elle qui va devoir gérer ça. Affronter les retombées de ce qui s'est passé l'année dernière. De ce que j'ai fait.

Dès que je sors de la Mazda, je peux presque sentir tous les yeux se poser sur moi. Le lycée regorge de filles qui s'habillent pour attirer l'attention, mais ça n'a jamais été mon genre. J'ai toujours voulu me fondre dans la masse. Aujourd'hui, je suis vêtue d'un jean droit banal et d'un T-shirt gris sous un sweat à capuche encore plus gris. Il y a un article du règlement intérieur de Caseham High qui interdit d'avoir des lettres inscrites sur les fesses (article qui scandalise beaucoup, beaucoup de filles), or non seulement mon arrière-train est exempt de mots floqués en paillettes, mais j'ai fait en sorte de n'avoir aucun message inscrit où que ce soit. Rien qui puisse attirer l'attention sur moi.

Pourtant, *tout le monde* me regarde.

Le seul point positif, c'est que ma mère a été obligée de redémarrer et qu'elle n'a donc pas remarqué les regards et les chuchotements pendant que je me dirige vers les portes d'entrée en métal, mon sac à dos sur une épaule. Je savais que ça se passerait comme ça, bon sang. *Personne ne se souviendra de ce qui s'est passé l'année dernière.* Tu parles. Sur quelle planète elle vit ?

Vu que je sais déjà ce qu'ils disent, je ne m'arrête pas pour écouter. Je garde la tête baissée et les épaules basses, en marchant aussi vite que possible. J'évite tout contact visuel. Mais même comme ça, je les entends murmurer :

— C'est elle. C'est Addie Severson. Vous savez ce qu'elle a fait, hein ? C'est elle qui...

Beurk, c'est juste trop horrible. Je n'en peux plus.

Enfin, j'y arrive presque. J'arrive presque à entrer sans incident. La peinture rouge écaillée de la porte est en vue, et personne ne m'a lancé un truc affreux en pleine face. Et puis... je la vois.

Kenzie Montgomery. Sans doute la fille la plus populaire de notre classe de première. Sans doute la plus belle. Cheffe de classe, cheffe des pom-pom girls,

brief, vous voyez le genre. Elle est assise sur les marches du bahut, dans une jupe qui, j'en suis presque sûre, enfreint la règle qui veut qu'aucun short ou jupe ne s'arrête au-dessus du niveau de vos doigts lorsque vous avez les bras le long du corps. D'autres filles ont été renvoyées chez elles pour une telle infraction au règlement intérieur, mais Kenzie ne le sera pas. Vous pouvez compter là-dessus.

Elle est assise avec sa petite bande de copines. Les filles qui l'entourent sont une sorte de *who's who* des élèves les plus populaires du lycée. Et il y a un gars en plus, qui n'était pas à ses côtés l'année dernière : Hudson Jankowski, la star de l'équipe de football.

Kenzie et ses amis bloquent presque entièrement l'entrée du lycée ; presque, parce qu'il reste un peu de place pour passer. Mais juste au moment où j'essaie de me faufiler par cet espace qui ne doit pas faire plus de trente centimètres de large, entre Kenzie et la rampe, ses yeux rencontrent les miens une fraction de seconde, et elle jette son sac à dos pour me bloquer.

Aïe.

Elle a délibérément laissé un interstice de dix-quinze centimètres pour que j'essaie de me glisser par là. Je pourrais faire le tour par l'autre côté, mais ça impliquerait de redescendre toutes les marches que je viens de monter et d'en gravir d'autres, ce qui me semble un peu ridicule étant donné que je suis presque en haut. Et ce n'est pas comme s'il y avait une personne assise là. C'est juste un putain de sac à dos. Alors, pendant que Kenzie discute avec ses amis, j'essaie d'enjamber son sac en cuir.

— Excuse-moi !

La voix de Kenzie m'arrête net. Elle a levé sur moi ses grands yeux bleus frangés de longs cils bruns. Quand j'ai rencontré Kenzie pour la première fois, au collège où elle était dans mon cours d'Histoire, je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'elle était l'être humain le plus parfait que j'aie jamais vu dans la vraie vie. Genre, j'avais déjà vu des jolies filles, mais Kenzie se situe à un tout autre niveau. Elle est grande, avec une silhouette élancée et de longs cheveux soyeux d'un blond doré. Chacun de ses traits est plus joli que chacun des miens. Kenzie est la preuve vivante que la vie n'est pas juste.

— Désolée, je bredouille. J'essayais juste de passer.

Kenzie bat de ses longs cils.

— Tu pourrais éviter de marcher sur mon sac à dos ?

Ses amis observent notre altercation en ricanant. Kenzie pourrait déplacer son sac à dos ou l'enlever carrément de la marche pour que je puisse passer. Mais elle ne va pas le faire et, allez savoir pourquoi, c'est vraiment hyper amusant selon eux. Pendant une seconde, mon regard croise celui d'Hudson, qui baisse rapidement les yeux sur ses baskets sales. C'est ce qu'il fait depuis six mois. Il m'évite. Style, il n'a jamais été mon meilleur ami depuis l'école primaire.

Un instant, je me figure un univers dans lequel je pourrais affronter une fille comme Kenzie Montgomery. Où je pourrais marcher sur son fichu sac à dos

avec la petite houppette en fourrure rose qui pendouille à sa fermeture éclair et lui cracher : « Et alors, qu'est-ce que tu vas faire ? »

Personne ne tient jamais tête à Kenzie. Je pourrais, au fond. Ce n'est pas comme si j'avais quelque chose à perdre.

Mais au lieu de ça, je marmonne des excuses et je redescends les marches pour trouver un autre moyen d'entrer dans le bâtiment. Comme tout le monde, je cède à Kenzie. Parce que la vérité, c'est que ma situation actuelle a beau être atroce, elle pourrait encore être pire.

Eve

Je n'avais pas pris conscience d'à quel point ma tête me lançait jusqu'à ce que j'avale ma première gorgée de café.

J'ai une dizaine de minutes avant de rejoindre ma classe, et je profite de cette pause dans la salle des professeurs pour m'asseoir près de ma plus proche amie, Shelby, et décompresser. Nate est déjà parti dans sa salle. Il a emporté son gobelet de café, non sans m'avoir donné la première de mes trois bises sur la joue.

— Alors, comment s'est passé ton été ? me demande Shelby, comme si nous n'avions pas échangé des textos sans interruption depuis le 4 juillet.

— Pas mal.

J'ai passé la majeure partie de la période estivale à donner des cours de rattrapage. J'avais imaginé, en devenant enseignante, que ce serait génial d'avoir mes étés libres, mais ça ne s'est pas tout à fait passé comme prévu.

— Et toi ?

— Génial.

Shelby croise les jambes en soupirant. Elle porte les mêmes escarpins gris Nine West que le dernier jour d'école. Je sais déjà qu'elle a passé une bonne partie de l'été à Cape Cod avec le génie de la tech qui lui tient lieu de mari et son fils de trois ans. Sa peau parfaitement bronzée en témoigne d'ailleurs.

— Je suis dégoûtée de reprendre le boulot, ajoute-t-elle. Connor n'arrêtait pas de pleurer quand je l'ai déposé à la maternelle ce matin.

— Ça va probablement lui faire du bien, dis-je pour la rassurer.

Qu'est-ce que j'en sais, au fond ?

Shelby boit une longue gorgée de café, laissant au passage l'empreinte de son rouge à lèvres cerise sur sa tasse en polystyrène.

— Nate a l'air en forme. Il a fait de la musculation tout l'été ou quoi ?

— Probablement.

Cet été, Nate a participé à un programme d'art dramatique pour les élèves au lycée. Il n'a aucun diplôme de théâtre, mais il a suivi des cours à l'université et, par-dessus le marché, il est naturellement doué. Dans une autre vie, Nate aurait pu être le prochain Brad Pitt. Mais en effet, les jours où il ne travaille pas, il descend au sous-sol soulever des poids. Sans doute pour ne pas compromettre ses chances d'être le professeur le plus sexy de Caseham High pour la deuxième année consécutive.

— Il est très branché fitness.

— J'aimerais que Justin soit pareil, commente Shelby en riant. Il n'a que trente-six ans, mais déjà du ventre !

Je me demande combien de fois par jour Justin embrasse Shelby. S'ils font l'amour plus d'une fois par mois. Je me demande si elle se réveille à côté de

lui, la nuit, et songe qu'elle aimerait être mariée à quelqu'un d'autre ou même à personne du tout. J'aimerais pouvoir le lui demander. Je n'ai jamais été mariée qu'à Nate – peut-être ces sentiments font-ils partie intégrante de tous les mariages. C'est peut-être normal.

— Tu as vu Art ? lui demandé-je à la place.

Le sourire disparaît du visage de Shelby.

— Non. Il a démissionné, évidemment. Et j'ai entendu dire qu'il n'avait pas réussi à trouver un autre poste d'enseignant.

Jusqu'au printemps, Arthur Tuttle était professeur de mathématiques à Caseham High, l'un des enseignants les plus appréciés du lycée. Lorsque j'ai commencé à travailler ici, fraîchement diplômée de mon master, il m'a prise sous son aile. C'était le genre de chose qu'Art faisait. Il était véritablement la personne la plus gentille que j'aie jamais rencontrée, toujours prêt à me reconforter ou à m'offrir l'un des fameux brownies de sa femme. Et chaque année, lors de la fête de Noël du personnel, Art se déguisait en Père Noël, car même sans le costume rouge, il en était la copie conforme.

Et maintenant, sa vie est brisée.

— Je me demande comment ils vont, lui et Marsha, murmuré-je.

— Et les enfants, ajoute-t-elle. Tous les deux à l'université maintenant, c'est ça ?

Je grimace en pensant aux fils d'Art. Une partie de moi voudrait l'aider, lui prêter un peu d'argent, mais il ne l'accepterait jamais, et de toute façon, nous n'avons pas grand-chose à donner une fois que nous avons fini de payer les énormes mensualités de la maison. En plus, Nate veut économiser pour le bébé que nous n'aurons jamais.

— C'est tellement injuste, chuchoté-je. Il n'a rien fait de mal et elle...

Shelby hausse ses sourcils fins.

— Bon, ça, on n'en est pas tout à fait sûres.

J'essaie de masquer mon irritation en avalant une nouvelle gorgée de café. Ça ne va pas améliorer mon humeur de fulminer contre Shelby, surtout si tôt le matin. Mais bref, c'est pour ça qu'Art a dû démissionner. Peu importe ce qui s'est passé ou pas. La seule chose qui compte, c'est que les parents appelaient la proviseure pour lui dire qu'ils n'avaient pas confiance en sachant « cet homme » à proximité de leurs enfants. On ne pouvait plus faire confiance à Art, pourtant la personne la plus gentille qui ait jamais existé, Art qui n'avait pas une once de méchanceté en lui.

— Je l'ai en classe, tu sais, dis-je à Shelby.

— Ah ?

— Sixième heure.

Je n'ai vu que sa photo dans le trombinoscope des élèves, un cliché pris il y a environ un an pour l'annuaire du lycée. Je ne l'ai jamais vue dans la vraie vie, mais je lui ai trouvé l'air terriblement ordinaire. Quelconque. Pas si différente de moi au même âge.

— Fais attention, me dit Shelby. Cette fille est manifestement très perturbée.

Si elle sourit, il y a aussi une mise en garde dans ses yeux. Elle n'a pas besoin de me le dire. Dès que j'ai vu le nom d'Adeline Severson sur mon tableau de service, mon ventre s'est noué d'angoisse. En près de dix ans d'enseignement, je n'ai jamais demandé qu'un élève soit retiré de ma classe, pourtant j'ai failli le faire, cette fois-ci.

J'ai un très mauvais pressentiment à propos de cette fille.

Addie

Les cours se passent bien jusqu'à la pause déjeuner.

Pour être franche, ça ne se passe pas super bien, faut pas exagérer. Ce n'est pas le jour le plus fantastique de mon existence. Mais ça va. Beaucoup d'élèves socialisent pendant la journée de cours, mais ce n'est pas non plus comme si parler aux autres était *obligé*. On se dirige vers la salle de classe, on pose ses fesses sur une chaise et on écoute le prof parler pendant quarante minutes. Puis on passe au cours suivant, point.

Donc si personne ne m'adresse la parole, ça me va.

Mais au déjeuner, c'est différent. Parce que les gens s'assoient en groupe et discutent, et si tu te retrouves tout seul, tu es une sorte de raté que personne ne veut fréquenter. Ben voilà, aujourd'hui, c'est pile-poil mon cas.

Pour télécharger le livre gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.leslivresgratuits.com

Je n'avais pas beaucoup d'amis non plus. Pendant la plus grande partie de ma scolarité, je n'ai eu qu'Hudson pour ami. On s'arrangeait pour avoir la même heure de pause déjeuner afin de pouvoir s'asseoir ensemble, parce qu'il redoutait la solitude autant que moi. C'est drôle, parce que quand on était en primaire, Hudson était encore plus un paria que moi. Genre, lui, c'était le méga pestiféré, alors que je n'étais que la fille timide qui avait du mal à parler à ceux qu'elle ne connaissait pas. Mais la plupart des élèves s'en prenaient à mort à Hudson. Ils lui pourrissaient la vie.

Aujourd'hui, je traverse les rangées de bancs collants, agrippée à mon plateau avec un hot-dog, des frites ondulées, quelques sachets de ketchup et une brique de lait chocolaté, sans avoir la moindre idée de l'endroit où je vais bien pouvoir m'asseoir. Je croise le regard de quelques élèves avec lesquels je m'entendais pas trop mal avant, mais ils détournent rapidement les yeux.

Hudson est là, bien sûr, avec sa tignasse blonde ébouriffée. Mais il s'est installé à la table de Kenzie, avec qui il est en pleine conversation. Hudson est vraiment le dernier joujou en date de Kenzie. Il est officiellement adoubé, et il ne m'a pas fait profiter de son triomphe. Je ne peux pas lui en vouloir.

J'aimerais qu'il recommence au moins à me parler.

— Addie ! Addie, par ici !

Je tourne la tête pour voir qui m'appelle. C'est Ella Curtis, que je ne connais que parce qu'elle est la fille la plus maigre de toutes les premières, avec au moins cinq kilos de moins que la moyenne. Ella et moi, on s'est à peine adressé dix mots au cours des deux dernières années, et voilà qu'elle est assise sur l'un des bancs et me fait des signes vigoureux de la main. Ce n'est pas le genre de personne avec qui je mangerais d'ordinaire, mais là, je suis follement heureuse qu'elle m'invite à m'asseoir avec elle. Je me laisse tomber sur le

siège en face d'elle et lâche mon plateau sur la table en esquissant mon premier sourire sincère de la journée.

— Salut, je lui dis. Merci.

— Pas de problème.

Ella saisit une frite entre ses doigts squelettiques et lèche le ketchup dont elle est enduite, sans toutefois croquer dedans.

— Je me sentais mal pour toi, à te voir plantée là parce que personne ne voulait s'asseoir avec toi.

Je ne sais pas quoi répondre à ça. Elle a raison, mais ça me fait bizarre de le reconnaître. Enfin, je suis contente qu'il y ait encore des gens pour me parler. Ma mère a peut-être raison. Peut-être que tout le monde finira par oublier et que ça cessera d'être un problème.

Ella rejette ses longs cheveux brun sans volume derrière une épaule et regarde la table de Kenzie. Je me tourne juste à temps pour voir cette dernière poser sa tête blonde sur l'épaule d'Hudson.

— Eh, tu crois qu'ils sortent ensemble ? Ella me demande.

— J'sais pas, je marmonne.

Je prends une bouchée de mon hot-dog, qui a un goût trop chimique, même pour un hot-dog. C'est du caoutchouc, en gros.

— Hudson est hyper sexy, commente Ella. Ils forment un beau couple.

Elle a fini de lécher sa première frite et la repose pour en prendre une autre et recommencer le processus.

Je réponds par un grognement et, je déteste l'admettre, je suis d'accord avec elle. Ils vont bien ensemble. Les cheveux blond doré de Kenzie font même ressortir la couleur de ceux d'Hudson, également blonds, presque blancs.

— Tu n'es pas un peu sortie avec lui, l'année dernière ? me demande Ella.

Je secoue la tête.

— Non.

Ça n'avait rien à voir, nous deux. Hudson et moi, on est devenus amis à l'école primaire parce que, l'un comme l'autre, on avait un père dont on avait honte. Sa situation à lui était pire, cela dit, du moins en apparence. Mon père n'est plus là aujourd'hui, mais à l'époque, il se soûlait jusqu'à tomber dans les vapes en plein milieu du salon, dans une mare de son propre vomi. Mais au moins, personne à l'école ne le savait. Le père d'Hudson, lui, était le concierge de notre école primaire. On le voyait souvent avec une serpillière et un seau dans les couloirs, à crier aux enfants des insanités en polonais.

Bref, Hudson et moi, on s'est rapprochés, et même quand on est arrivés au collège et que le père d'Hudson n'a plus été là pour se donner en spectacle, on est restés les meilleurs amis du monde. Et après aussi, quand on est entrés au lycée et qu'Hudson, qui s'est révélé du genre à faire tourner la tête des filles, s'est aussi fait un nom sur le terrain de football, il m'est resté fidèle. Jusqu'au jour où...

Non, je ne veux pas y penser.

Ella en est à lécher sa troisième frite. Ça me fascine. Son repas, c'est le

ketchup, et les frites ne sont finalement qu'un outil. Pour être honnête, je faisais la même chose quand ma mère me préparait du céleri au beurre de cacahuète. Mais bon, quel enfant aime le céleri ? Les frites, par contre... ben, c'est des frites !

— Je déteste la rentrée, dit-elle. En fait, l'école en général. C'est vraiment nul de devoir venir ici tous les jours et d'être obligés d'apprendre des trucs débiles qui nous serviront jamais à rien.

— Sans doute.

Personnellement, la partie apprentissage de l'école ne me dérange pas. Ce n'est pas pour ça que je ne voulais pas venir aujourd'hui.

— Prends la trigonométrie, par exemple, ajoute Ella en plissant son nez couvert de taches de rousseur. Sans déconner, quand est-ce que ça te sera utile dans la vie ? Sérieux, c'est une perte de temps complet. Qui tu as en trigo ?

— Mme Bennett.

Elle gémit.

— Une vraie salope. Elle donne une tonne de devoirs et ses interrogos sont super difficiles. C'est ce que j'ai entendu dire, en tout cas.

Génial. En plus, les maths ont toujours été ma matière la plus faible. Décidément, cette année commence hyper bien.

— J'ai M. Bennett en anglais.

Cette information arrache un petit rire à Ella.

— D'accord, alors ça compense. Parce que M. Bennett est ca-non. Il y a une sacrée différence de sexytude entre ces deux-là. Genre, comment il s'est retrouvé marié avec elle ?

Je ne sais pas quoi répondre à ça non plus. Je n'ai qu'une vague idée de ce à quoi ressemblent ces deux enseignants.

— Mais peut-être qu'il n'est pas ton style, poursuit Ella avec un clin d'œil. Peut-être que tu préfères quelqu'un du genre de M. Tuttle.

Mon cœur me tombe dans l'estomac. C'est bien la dernière chose dont j'ai envie de parler.

— Pas vraiment.

Ella pose la frite qu'elle était en train de lécher et se penche sur la table, les yeux écarquillés.

— Sérieusement. Comment c'était avec M. Tuttle ? Ç'a l'air hyper dégoûtant.

Je baisse les yeux, évitant son regard curieux.

— Il ne s'est rien passé avec M. Tuttle, je grommelle. Je n'ai jamais dit que c'était le cas.

— Hum hum, lâche-t-elle d'une voix pleine de sarcasme. Alors comment ça se fait qu'il ait été renvoyé ?

— Je ne sais pas.

Une boule se forme dans ma gorge. Je n'ai pas *du tout* envie de parler de ça. À la place, je me concentre sur ma brique de lait chocolaté. Il y a une blague écrite au verso. « Que porte un nuage sous son imperméable ? »

Ella me fait un clin d'œil.

— Oh, allez. Tu peux bien l'avouer. Tout le monde le sait, de toute façon.

Je soulève la brique de lait pour voir la réponse à la devinette. « Un pantalon à fermeture éclair. »

— Il est vachement vieux ! poursuit Ella, dont la voix aiguë tranche avec le brouhaha autour de nous. Il doit bien avoir dans les cinquante ans, voire plus. Il ressemble au Père Noël ! Je n'arrive pas à croire que tu l'aies fait avec lui. Sérieusement, c'était comment ?

Je viens de comprendre un truc. Ella ne cherche pas à être sympa avec moi. Elle veut juste l'exclure du fin mot de l'histoire et balancer ça à tout le monde, en prétendant en plus que c'était dégueu d'avoir à m'écouter me vanter d'être sortie avec M. Tuttle. Ce n'est pas pour rien que je n'ai jamais eu envie d'être amie avec Ella, je le savais.

— Excuse-moi, dis-je.

Sur ce, je me lève de table et j'attrape mon plateau. Je n'ai presque rien mangé, mais je n'ai pas très faim de toute façon. Et hors de question que je reste assise là, à me farcir Ella qui essaie de m'extorquer des informations sur quelque chose qui *n'est jamais arrivé*.

Je jette le contenu de mon plateau dans la poubelle. Toujours à table, Ella n'essaie même pas de me retenir. Je l'entends pouffer toute seule pendant que je m'éloigne.

En sortant de la cafétéria, je passe devant la table de Kenzie. Elle est en pleine conversation avec ses amies, mais je me rends compte qu'Hudson a observé toute mon interaction avec Ella. Ses yeux bleu pâle rencontrent les miens pendant une fraction de seconde, puis il détourne le regard comme il l'a fait ce matin. Il a officiellement décidé qu'on ne se parlerait plus jamais. Peut-être que si ça n'était pas arrivé, il ne se serait jamais passé toute cette merde avec M. Tuttle. Peut-être que je ne serais pas la paria de l'école.

Quoi qu'il en soit, je sors en trombe de la cafétéria et vais m'asseoir à une table toute seule à la bibliothèque, en attendant sans bruit ma sixième heure de cours.

Eve

Mon mari est avec une autre femme.

Nous sommes tous les deux dans la cafétéria du personnel, mais à des tables différentes, comme toujours. Lorsque j'ai commencé à travailler ici, nous avions l'habitude de manger ensemble tous les jours, et puis Nate a lancé sur le mode de la blague que nous en aurions bientôt assez de passer autant de temps ensemble, et j'ai compris l'allusion. Aujourd'hui, je déjeune donc avec Shelby que j'écoute d'une oreille distraite parler de son merveilleux été à Cape Cod. Pendant ce temps, Nate est assis deux tables plus loin, avec Ed Rice, le professeur d'éducation physique, et une nouvelle collègue dont ce doit être le premier jour.

Et de toute évidence, la nouvelle sort tout droit de l'université. Son visage a cette fraîcheur que huit années d'enseignement des mathématiques dans le secondaire m'ont fait perdre. Elle est jolie, dans un style jeune et plein d'entrain. Si elle portait un jean et un T-shirt, elle pourrait facilement passer pour une élève, mais elle est vêtue d'un chemisier rose et d'une jupe marron, associés à des mocassins à talons marron que j'ai vus chez Target la semaine dernière à vingt-cinq dollars.

Je donne un coup de coude à Shelby, la coupant en plein milieu d'une tirade enthousiaste... sur un restaurant qui sert les meilleures crevettes farcies qu'elle ait jamais mangées.

— Qui est-ce ?

Shelby suit mon regard jusqu'à la jeune femme assise collée-serrée contre mon mari.

— Je crois qu'elle s'appelle Hailey. C'est la nouvelle, euh... prof de français ?

Professeure de français. C'est presque trop cliché.

Shelby reporte sur moi un regard scrutateur.

— Tu n'es pas inquiète, quand même ? Allons. Nate est un gars bien.

Je veux le croire. Je veux croire que ses retours tardifs de l'année dernière étaient dus au fait qu'il restait pour corriger des copies ou supervisait des activités extrascolaires. Je veux croire que notre rythme régimenté d'une partie de jambes en l'air par mois s'explique simplement par sa libido ramollo.

— Oui, conviens-je enfin. Je suis sûre que tu as raison.

N'empêche, Hailey, la jolie prof de français, a désormais une main sur l'avant-bras de Nate. J'ai envie de lui arracher les yeux. Le seul point positif de la scène, c'est qu'Ed Rice, célibataire chronique, semble s'intéresser de près à la demoiselle. Hélas, entre les deux hommes, la préférence de ladite Hailey est claire. Ed est de vingt ans son aîné et il perd ses cheveux.

Heureusement, la cloche de l'heure suivante sonne avant que je ne puisse faire quoi que ce soit que je regretterais.

D'habitude, Nate et moi sortons de la cafétéria pour filer chacun de son côté à la fin du déjeuner. Là, je me dirige à grands pas vers lui, en faisant claquer mes talons sur le sol. Je l'attrape par le bras, à l'endroit même où Hailey le touchait quelques instants plus tôt.

— Coucou. Comment se passe ton premier jour ?

Nate me regarde en clignant des yeux, surpris que je lui adresse la parole dans l'enceinte du lycée. Mais très vite, il me sourit.

— À merveille. Et toi, ma chérie ?

— Bien, jusqu'à présent.

— Fantastique.

Nate hausse un sourcil, l'air de se demander pourquoi je suis venue l'alpaguer. Je ne sais pas si Hailey nous observe, mais dans le doute, j'attrape mon mari par sa cravate marron pour l'attirer contre moi. Si j'étais un chat, je lui aurais fait pipi dessus, cependant, ce serait malvenu, alors je dépose sur ses lèvres un baiser nettement plus torride que nos trois réglementaires par jour.

Il semble surpris et, comme toujours, c'est lui qui met un terme au baiser. Après l'avoir fait, il effleure sa lèvre inférieure de la pointe de son index.

— Eh bien, dis donc. C'était un agréable au revoir.

Il sourit, mais je suis mariée avec lui depuis assez longtemps pour savoir quand ses sourires sont factices. Hailey, en revanche, ne le sait pas.

Ma salle de classe se trouve au deuxième étage et j'y arrive avec deux minutes d'avance sur la sonnerie. Les nouveaux élèves entrent en classe un à un et s'asseyent où bon leur semble. Je vais devoir y mettre mon grain de sel. L'expérience m'a appris que si je ne sépare pas les paires d'amis, il est impossible de capter leur attention.

Mais avant que je puisse entrer dans la salle, une fille s'avance vers moi. Il s'agit de Jasmine Owens, je la reconnais pour l'avoir eue l'année dernière. Je lui ai donné un A+ aux deux semestres. Pour ce premier jour d'école, elle a associé un joli chemisier à son blue-jean et troqué ses baskets habituelles contre une paire de sandales dont les bouts sont ornés de fleurs.

— Mme Bennett, je suis désolée de vous déranger, mais j'espérais vous voir avant le début de votre cours.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Jasmine ?

Elle m'adresse un sourire nerveux.

— J'essaie de boucler mes demandes d'inscription à l'université et j'espérais que vous pourriez m'écrire une lettre de recommandation.

Avant que je puisse répondre, elle ajoute :

— Vous êtes ma professeure préférée, depuis... toujours. J'ai l'intention de décrocher un diplôme en éducation, et j'ambitionne de devenir professeure de mathématiques, comme vous.

Je sens mes joues rougir de plaisir et une partie de la colère que j'ai trimballée depuis la cafétéria s'évacue. Jasmine est une élève formidable, je

ne suis donc pas surprise qu'elle travaille déjà sur ses demandes d'inscription à l'université. Et ça me fait plaisir d'entendre que j'ai eu une influence sur la vie d'un élève. Il y a des jours où j'ai l'impression d'enseigner aux gamins une matière qu'ils détestent et – soyons réalistes – qu'ils n'utiliseront probablement jamais. Il est difficile de justifier l'utilité des sinus et des cosinus dans la vie de tous les jours.

— Avec plaisir, lui dis-je. Envoyez-moi un e-mail et nous verrons cela en détail, d'accord ? Et faites-moi savoir s'il y a quoi que ce soit d'autre que je puisse faire pour vous aider.

C'est au tour des joues de Jasmine de rosir.

— Merci, Mme Bennett. J'apprécie beaucoup.

Cette conversation me donne un coup de fouet bien utile, et elle me permet de tenir le cap, même lorsque les élèves se plaignent parce que je leur alloue des places différentes de celles qu'ils avaient choisies au départ. Nate les laisse s'asseoir où ils veulent, mais bon, quand ils sont dans sa classe, ils sont tous hypnotisés par son charme magnétique. Je n'ai pas ce don particulier, même si je pense être une bonne professeure.

Lorsque j'en arrive à la fin de l'alphabet, j'ai presque oublié le nom qui figure sur ma liste et que je redoutais d'appeler depuis que je l'y ai découvert à la réception de mon emploi du temps, il y a quelques semaines.

— Adeline Severson ?

Une jeune fille de taille moyenne s'avance pour occuper le siège suivant dans le rang. Adeline Severson est sans conteste la fille la moins remarquable que j'aie jamais vue. Elle pourrait facilement se fondre dans n'importe quelle foule. Ses cheveux ont la couleur d'un sac en papier kraft, et si les traits de son visage sont symétriques, ils sont néanmoins quelconques. Elle pourrait être jolie si elle faisait un petit effort, mais elle ne s'en donne pas la peine. Je la regarde se glisser derrière son bureau et croiser respectueusement les mains devant elle. Si elle ne s'appelait pas Adeline Severson, ça ne me viendrait jamais à l'idée de me méfier de cette fille.

— Addie, me dit-elle.

Je hausse les sourcils.

Elle se mordille l'ongle du pouce.

— C'est comme ça que je me fais appeler. Addie.

Je le note, même si je sais déjà très bien que les gens l'appellent Addie. C'est ainsi qu'Art l'a appelée lorsqu'il m'a parlé d'elle. *J'ai juste voulu être gentil avec Addie. La pauvre fille a perdu son père il y a seulement quelques mois, Eve. Je ne savais pas...*

Je ne voulais pas d'elle dans ma classe. Art est la meilleure personne que j'aie eu l'honneur de connaître. Un professeur dévoué qui se souciait vraiment de chacun de ses élèves, sans exception. S'il n'était pas comme ça, il n'aurait jamais eu ces ennuis, pour commencer. Et maintenant, à cause de cette fille, sa vie est fichue.

Mais si j'avais mieux réfléchi, j'aurais su qu'avoir Addie Severson ne

poserait aucun problème dans ma classe. La chose dont j'aurais vraiment dû m'inquiéter, c'est...

Qu'Addie était aussi dans la classe de mon mari.

Addie

Le premier jour d'école, en général, est assez tranquille. Je veux dire, en termes de travail. En gros, les professeurs expliquent comment l'année va se dérouler. S'ils vont donner des devoirs le week-end ou non. S'ils vont nous filer tout un tas de petits contrôles pendant le semestre ou un seul, mega-énorme, dans les derniers jours.

Et à la fin de la journée, on n'a pas trop de devoirs à faire. Peut-être juste deux ou trois trucs faciles, comme « Parle un peu de toi, en 500 mots ». Le genre de rédaction que je peux faire sur le canapé du salon tout en regardant la télévision et en me goinfrant de Doodles au fromage.

L'anglais est mon dernier cours de la journée. C'est aussi ma matière préférée. Ne riez pas, mais mon rêve est de devenir poétesse, même si je sais que la plupart des gens, aujourd'hui, ne considèrent pas ça comme un vrai travail, et que je finirai probablement infirmière comme ma mère. Cette année, mon professeur est M. Bennett, que tout le monde adore. Surtout les filles, d'ailleurs, parce qu'elles le trouvent super beau. Sauf que moi, je ne m'intéresse pas à ce genre de trucs, malgré ce qu'a sous-entendu Ella.

Contrairement à Mme Bennett, qui nous a militairement assigné notre place en fonction de notre nom de famille, la classe de M. Bennett est un espace de liberté. La plupart des élèves essaient de s'asseoir à côté de leurs potes, mais vu que je n'en ai pas, je prends place près de la fenêtre, au deuxième rang. J'aime bien m'asseoir près de la fenêtre en cours d'anglais. Ça m'inspire.

Une seconde après la sonnerie, quelque chose secoue ma chaise. Il me faut un instant pour comprendre : quelqu'un vient de donner un coup dans l'un des pieds de mon siège. Je lève les yeux : Kenzie et l'une de ses sous-fifres, Bella, se sont plantées à côté de moi.

— C'est ma place, m'informe Kenzie.

Je cligne des yeux.

— Ah. Mais... c'est le premier jour et personne n'était assis là, donc...

Les yeux bleu vif de Kenzie, cerclés de mascara foncé, me fixent.

— Je m'assieds *toujours* là.

Quoi ? C'est la rentrée et on vient littéralement d'arriver. Comment ça peut être sa place attitrée ?

— Ah, je répète. Mais...

— Tu es sourde ? aboie Bella. Kenzie a dit que c'était sa place. Lève-toi.

Je jette un coup d'œil dans la salle. La plupart des places préférées sont prises, même si celle à côté de moi est encore libre puisque plus personne ne veut me côtoyer. C'est vraisemblablement là que Bella s'assiéra si Kenzie prend cette place. Compte tenu de tout ce qui se passe déjà, je préfère éviter de déclarer la guerre à Kenzie Montgomery. Je ramasse donc mon sac et me

dirige en traînant des pieds vers l'un des sièges encore libres. C'est-à-dire au premier rang, pratiquement sur les genoux du prof. Génial.

Derrière son bureau, M. Bennett a les yeux baissés sur sa liste d'élèves. Un livre trône sur son bureau. Un coup d'œil à sa tranche m'indique qu'il s'agit d'un recueil de poèmes d'Edgar Allan Poe, qui est sans conteste mon poète préféré entre tous. C'est à peu près la seule chose qui me remonte le moral aujourd'hui.

Quand la cloche sonne le début du cours, M. Bennett lève les yeux de sa feuille. Son visage se plisse sur un sourire et, lorsque les coins de ses lèvres se retroussent, j'ai un petit sursaut. J'avais déjà aperçu M. Bennett pas mal de fois dans les couloirs, mais jusqu'à cette seconde, où je le vois sourire à moins d'un mètre de distance, je ne m'étais pas aperçue qu'il était séduisant à ce point. C'en est même ridicule d'être aussi beau. Sans que je sache dire pourquoi exactement, il y a quelque chose de particulier dans la rudesse de ses traits et le pétillement de ses yeux.

Bref, finalement, j'ai connu pire dans la vie que d'être assise au premier rang...

Bien sûr, il est super vieux. Genre le milieu, voire la fin, de la trentaine. Et marié, aussi, à une femme qui nous a donné des devoirs *dès le premier jour de cours*. (N'importe quoi...) Mais je ne peux pas nier qu'il est sexy. Non, ce cours ne sera pas une torture.

M. Tuttle n'était pas beau. Personne ne l'aurait jamais qualifié de sexy. Il était encore plus âgé que M. Bennett, avec un gros ventre qui passait par-dessus sa ceinture. Mais il n'a jamais été question de ça, avec lui.

— Bonjour à tous.

M. Bennett se lève de son siège et se dirige vers l'avant de son bureau, au bord duquel il se perche.

— Bienvenue en cours d'anglais de première. Si vous n'êtes pas censés vous trouver là, je vous suggère de filer en douce, avant que quelqu'un s'en aperçoive.

Personne ne part. J'ai le sentiment que même si un élève se trouvait au mauvais endroit, il resterait.

— Parfait, commente M. Bennett en pianotant du bout des doigts sur sa cuisse droite. Alors passons aux choses sérieuses. Cette année, nous allons mettre l'accent sur la poésie. Vous allez lire tellement de poèmes que la nuit, vous rêverez en rimes.

Il passe la main sur son genou droit. Le tissu de son pantalon est légèrement usé au niveau de la rotule. Je me demande combien il gagne en tant que professeur. Aucun de ses vêtements n'a l'air neuf ou cher.

Cela dit, Mme Bennett portait une paire de chaussures qui ont dû coûter une fortune. Ce n'est pas que je m'y connaisse tellement en chaussures, mais ma mère en a une paire comme ça, et elle refuse de me les prêter, au motif qu'elles sont trop chères et que je vais les abîmer. Ce n'est probablement pas faux, en même temps.

— Maintenant, reprend-il, je vais vous interroger un à un et vous allez me dire quel est votre poème préféré. Attention, ne me répondez que si vous en avez un. Je ne veux pas que vous vous inventiez une référence juste pour m'impressionner, parce que... je le saurai.

Quelques mains se lèvent : honnêtement, il est clair que tout le monde veut impressionner M. Bennett. Surtout les filles. Et quand il leur sourit, elles se mettent illico à glousser.

Après avoir entendu une dizaine d'élèves nommer leurs poèmes préférés – de grands auteurs comme Angelou, Dickinson ou Silverstein –, M. Bennett porte son attention sur moi, même si je n'ai pas levé la main. Je ne l'ai pas levée une seule fois aujourd'hui : cette année, je vise l'invisibilité.

— Adeline ?

Je déteste quand les gens m'appellent par mon prénom complet, en général, parce que ça me rappelle de mauvais souvenirs.

— Addie, je le corrige.

— Addie, il acquiesce. Et toi alors ? Quel est ton poème préféré ?

— « Annabel Lee », dis-je sans hésiter.

Je sais qu'il se trouve dans le recueil de poèmes sur son bureau, mais ce n'est pas pour ça que je l'ai cité. J'ai toujours adoré ce poème. Il est beau, obsédant et romantique à la fois. Je le connais par cœur.

M. Bennett a l'air sincèrement ravi.

— Ah, une autre amoureuse du grand Poe ! Mon préféré est « Le Corbeau », mais « Annabel Lee » contient certains de ses vers les plus obsédants.

Il me sourit, tant et si bien que de petites ridules apparaissent autour de ses yeux.

— « Et ainsi, toute l'heure de nuit, je repose à côté de ma chérie – de ma chérie –, ma vie et mon épouse, dans ce sépulcre près de la mer, dans sa tombe près de la bruyante mer¹. »

Un frisson me traverse, comme dans le poème.

M. Bennett a ses yeux marron rivés sur mon visage, comme si j'étais la seule personne dans la classe.

— Tu sais de quoi il parle, Addie ?

— C'est l'histoire d'une fille qu'il a aimée quand il était jeune. Un amour d'enfance qui est mort. J'ai lu que personne ne sait exactement qui a inspiré ce poème.

— Nous l'aborderons plus en détail cette année, annonce-t-il. Ainsi que l'amour de Poe pour la lettre L. *Annabel Lee*. *Lenore*. *Eulalie*. *Adeline*, ajoute-t-il avec un clin d'œil à mon intention.

En cet instant, je me fiche que tout le monde me déteste dans ce lycée. Je me fiche que personne ne veuille s'asseoir avec moi à la cafétéria. Je me fiche d'avoir une tonne de devoirs de maths après le premier jour de cours. Parce que mon professeur d'anglais aime Poe autant que moi.

Et qu'il m'a fait un clin d'œil.

[1.](#) Traduction de Stéphane Mallarmé, *Les Poèmes d'Edgar Poe*, Léon Vanier, libraire-éditeur, 1889, p. 53-56.

Eve

Comme toujours, Nate reste tard au lycée aujourd'hui. Il est l'un des responsables du journal de l'école, en plus de la revue de poésie qu'ils publient deux fois par an, si bien qu'il a toujours à faire. En théorie, je suis chargée de l'équipe d'échecs, mais maintenant qu'on m'a informée que je n'étais pas obligée d'assister aux séances, je m'en dispense à peu près systématiquement. La dernière chose dont j'aie envie à la fin d'une journée de cours, quand j'ai bien mal à la tête, c'est de regarder une bande d'adolescents pousser des tours et des cavaliers sur un échiquier.

Comme Nate et moi sommes venus dans la même voiture ce matin, je demande à Shelby de me ramener. Lorsqu'elle me dépose devant ma porte, il n'est que 15 h 30. D'habitude, c'est l'heure à laquelle je me plonge dans une pile de copies épaisse de dix centimètres, mais comme nous ne sommes que le premier jour de cours, je me retrouve sans rien à faire. Il est trop tôt pour mon verre de vin plein à ras bord, je garde ça pour le soir.

Je monte dans ma Kia, sans trop savoir où je vais, même une fois sur Washington Street. Toutes les villes du Massachusetts ont leur Washington Street, leur Liberty Street et souvent leur Massachusetts Street. La personne qui a baptisé les rues de l'État n'était manifestement pas très créative.

Je continue à rouler jusqu'au centre commercial situé à la limite ouest de Caseham, dont le parking déborde de voitures. Il y a là un certain nombre d'adolescents qui profitent de leur dernier après-midi de liberté avant de crouler sous les devoirs. Les voir franchir les portes d'entrée à la queue leu leu me donne à réfléchir. Chaque fois que je croise mes élèves en dehors de l'école, ils semblent absolument mortifiés de me voir. Je ne devrais pas m'en formaliser, mais quelque chose dans leur malaise déteint sur moi.

Je reste un moment dans la voiture, les mains agrippées au volant. Je me demande ce que fait Nate en ce moment – il ne serait pas stressé à l'idée de croiser ses élèves au centre commercial, lui. Il est probablement en train de parler au nouveau rédacteur en chef du journal du lycée, un jeune homme brillant du nom de Bryce Evans. J'avais Bryce en classe l'année dernière, et c'était un élève remarquable : toujours des A+, il ne manquait jamais un devoir. Ce gamin est parti pour intégrer une université prestigieuse de l'Ivy League.

Je compte jusqu'à dix, puis à rebours à partir de dix. Une fois que j'ai répété l'opération trois fois, mes épaules se détendent.

Je sors de ma voiture en serrant contre moi mon sac à main bleu clair, si grand que Nate me taquine toujours en me disant qu'il va finir par me déformer la colonne vertébrale. Cela dit, vu qu'il est presque vide aujourd'hui, ma colonne vertébrale ne risque sans doute rien.

Dès que je franchis les portes coulissantes de l'entrée, l'odeur de sucre à la cannelle du stand de bretzels me frappe de plein fouet. J'adorerais m'en acheter une grosse portion, de ces bretzels, et si j'étais lycéenne, je ne me gênerais pas. Hélas, mon métabolisme n'est plus celui d'antan, je retiens donc ma respiration en passant devant le stand, ainsi que devant celui des chocolats Godiva. Car oui, j'aimerais aussi me délecter d'une fraise enrobée de chocolat, sauf que, là encore, je vais passer mon tour.

Je continue mes déambulations jusqu'à un magasin appelé Footsies.

Pendant un moment, je reste simplement plantée devant. La vitrine présente tout un assortiment d'escarpins et de bottes Christian Louboutin, dont une paire noire à talons en cuir verni, le talon lui-même étant doré. Je baisse les yeux vers mes Jimmy Choo, achetées neuves il y a deux semaines contrairement à ce que j'ai prétendu à Nate. Il ne tardera pas à s'en rendre compte quand il recevra le relevé de la carte de crédit.

J'adore les talons hauts. J'ai toujours été un peu petite avec mon mètre cinquante-sept, et je déteste être plus petite que mes élèves. Une paire de talons de dix centimètres me confère ce coup de fouet qui améliore ma confiance en moi. Et puis, je préfère ne pas avoir à pencher la tête en arrière pour regarder mon mari, qui mesure un mètre soixante-dix-sept.

Pour l'essentiel, à part ces escarpins-là, je me suis bien comportée. J'ai des chaussures dans mon panier sur pratiquement tous les sites en ligne, mais le fait est que je n'ai acheté aucun de ces articles. Je mets les chaussures dans le panier et je ne passe jamais en caisse. Alors pourquoi ne pas m'accorder un petit plaisir de temps en temps ?

Footsies est un magasin haut de gamme mais relativement vaste, et une seule vendeuse tient la boutique : assise à un comptoir au fond, près de la caisse, elle fait courir son pouce sur l'écran de son téléphone. Malgré le nombre d'adolescents qui se pressent dans le centre commercial, il n'y a ici qu'une poignée de clientes. Le magasin ne vend pas de ces Dr. Martens ou de ces baskets susceptibles de plaire à la plupart des adolescents. Ce sont des chaussures « pour les vieilles », comme moi.

La fille au comptoir ne manifestant pas la moindre intention de me renseigner, je me promène toute seule parmi les rayons. Les escarpins Christian Louboutin sont exposés sur un présentoir dans le magasin, et en jetant un coup d'œil à l'intérieur, je découvre qu'ils font ma pointure, un quarante.

Je les retire du présentoir et trouve un banc sur le côté pour les essayer. J'enlève les chaussures que j'ai portées toute la journée et glisse mes pieds – avec mes bas – dans les escarpins flambant neufs. J'ai l'impression d'être Cendrillon, tellement ils me vont à la perfection. Ils ne me blessent pas le talon, ne me pincent pas les orteils. Je pourrais porter ces chaussures toute la journée.

En fait, il s'agirait d'un achat tout à fait judicieux.

Et pourquoi pas ? J'ai travaillé tout l'été. Je mérite une récompense. Je ne

sais pas pourquoi, j'ai une petite accélération de mon rythme cardiaque chaque fois que j'achète une paire de chaussures. Je ne sais même pas dire quelle partie du processus je préfère. J'aime l'excitation qui est la mienne lorsque je les apporte à la caisse, puis lorsque le vendeur les encaisse, et l'impatience de savoir qu'elles m'appartiendront bientôt. Ou est-ce de les installer dans mon placard, bien rangées à côté de toutes mes autres paires ? Ou encore, bien sûr, la première fois que je les porte en dehors de la maison. J'ai peut-être un physique banal, surtout comparé à celui de mon mari, mais des chaussures comme celles-ci me donnent l'impression d'être glamour. Comme si j'étais même assez attirante pour être l'épouse du magnifique Nathaniel Bennett.

Sauf qu'en retournant l'un des escarpins, je vois l'étiquette du prix. Oh. Oh waouh ! Nate n'approuvera pas *du tout*.

La dopamine redescend. J'ai beau les vouloir très fort, ces chaussures ne seront jamais à moi. Même si je n'avais pas à affronter mon mari le jour où le relevé de la carte de crédit arrivera, je ne pourrais jamais justifier une telle dépense pour une paire de chaussures. Je regarde encore une fois mes pieds, submergée par une vague de tristesse. Je veux ces chaussures.

Tellement.

Je jette un coup d'œil à l'employée, toujours assise à son comptoir. Une femme âgée, en train de régler ses achats, accapare son attention. La cliente farfouille dans son sac à main, à la recherche de son portefeuille. Elle va probablement essayer de payer par chèque ou autre chose. Elles ne sont pas sur le point d'en avoir terminé.

Et mon sac à main géant est quasi vide.

Avant de pouvoir me raviser, je glisse la paire de Louboutin dans mon cabas bleu ciel. Elle y entre parfaitement, comme si elle était faite pour se loger là. Quand je fais coulisser la fermeture éclair de mon sac, on ne voit même pas qu'elle est à l'intérieur. Et la plupart des chaussures en vente ne sont pas équipées d'un détecteur susceptible de déclencher un système d'alarme lorsqu'on les sort du magasin. Elles n'ont pas d'antivol.

Je commence à me lever, mais mes jambes flageolent et je retombe sur le banc. Est-ce que je vais vraiment faire ça ? Voler ces chaussures ? Ce serait une première.

En tout cas, depuis longtemps.

Je ne me ferai pas prendre. L'employée m'a à peine jeté un coup d'œil depuis que je suis entrée, et maintenant que la vieille dame a fini de payer ses chaussures, elle est retournée à son téléphone. Je peux bien sortir comme je suis venue, elle ne s'en apercevra même pas. Et je n'ai remarqué aucune caméra.

Est-ce que je vais vraiment le faire ?

Je pense que oui.

Je me relève avec plus de succès cette fois-ci, sur des jambes tremblantes mais qui me soutiennent quand même. D'une main tout aussi tremblante, je

replaces une mèche derrière mon oreille, petit faisceau de cheveux mous couleur boue. La femme âgée se dirige lentement vers la porte, serrant dans sa main droite noueuse le sac en plastique contenant sa propre boîte à chaussures. Je la suis, direction la sortie moi aussi. Un coup d'œil derrière moi m'indique que la vendeuse a toujours les yeux rivés sur son téléphone. Elle ne remarquera jamais que je suis en train de partir avec ces chaussures. Je vais m'en tirer et Nate ne pourra pas se plaindre de ce qu'elles m'ont coûté quand il recevra le relevé de notre carte de crédit.

Juste au moment où je suis en train de me féliciter, l'alarme retentit dans le magasin.

Addie

Je rentre à la maison immédiatement après les cours, selon les consignes expresses de ma mère.

Je prends le bus scolaire, parce que je n'ai pas mon vélo et que c'est un peu trop loin pour rentrer à pied, surtout vu le poids de mon sac à dos. La plupart des élèves qui prennent ce bus sont plus jeunes, car beaucoup de premières et de terminales se rendent à l'école en voiture. J'ai eu seize ans pendant l'été et j'ai obtenu mon code, mais ma mère a décrété que je n'étais pas prête à prendre des leçons de conduite, et ce, malgré mes supplications. J'ai quand même réussi à la convaincre de m'emmener quelquefois sur un parking avec notre voiture. C'est mieux que rien.

Hudson a une voiture maintenant. Il a eu seize ans il y a presque dix mois, à l'époque où on se parlait encore. Il était impatient de décrocher son code et puis la conduite, afin d'obtenir le permis limité des jeunes conducteurs. Comme d'habitude, il m'avait incluse dans ses projets. *Je passerai te prendre et je t'emmènerai au lycée tous les matins, Addie.*

La voiture qu'il a achetée ressemble à un assemblage de pièces détachées de la casse, et je suis sûre qu'il l'a payée lui-même avec l'argent de ses jobs d'été ou de ses activités extrascolaires. Quoi qu'il en soit, sa nouvelle petite amie, Kenzie, n'a pas montré la moindre réticence à monter dedans.

Lorsque j'arrive à la porte d'entrée, ma mère ouvre d'un coup sec, avant même que j'aie eu le temps de sortir ma clé de mon sac à dos. Manifestement, elle surveillait la rue, dans l'attente de mon retour. Elle porte un pantalon de yoga gris et ses cheveux grisonnants se sont partiellement détachés de sa queue-de-cheval.

— Comment s'est passée l'école ? me demande-t-elle, sans attendre que je sois entrée.

— Génial, je grogne. Le meilleur jour de toute ma scolarité.

— Ne fais pas la maligne.

Je lâche mon sac à dos près de la porte, même si je devrais probablement le monter dans ma chambre puisque j'ai des devoirs à faire. M. et Mme Bennett ont tous deux réussi à nous en donner dès aujourd'hui. Mais au moins, j'ai hâte de me plonger dans l'exercice d'anglais. Il veut qu'on écrive quelque chose sur notre été, sous forme de poème. Maman se tord les mains sans me quitter des yeux, sachant pourtant que je déteste quand elle me surveille comme ça.

— Tu t'es fait des amis ?

Je gémis.

— Non.

— Et Hudson ?

Je secoue la tête.

— Je ne comprends pas ce qui s'est passé entre vous deux. C'est un garçon si gentil. Vous étiez inséparables.

Elle tire sur son pantalon de yoga, qui la boudine.

— Je ne sais pas.

— Tu veux que j'appelle sa mère ?

Je gémis de nouveau. Non, je ne veux *surtout pas* qu'elle appelle Mme Jankowski qui, si elle parle un peu mieux l'anglais que son mari, n'en est pas moins bizarre. Et en plus, je sais exactement pourquoi Hudson ne me parle pas. Et ma mère ne doit jamais, au grand jamais, le découvrir.

— C'est bon, lui dis-je. De toute façon, il est tout le temps occupé par le foot.

Heureusement, elle laisse tomber, ce qui est un grand progrès. Il y a quelques années, ma mère et moi avions une relation fluide, alors que mon père était totalement imprévisible : toujours en colère quand il avait bu et prêt à exploser à la moindre occasion. Maintenant, mon père est parti, et ma mère s'est transformée en une créature inquiète qui rôde toujours autour de moi. Bon, au moins, je ne pense pas qu'elle picole autant que lui.

Rectification : *je sais* qu'elle ne picole pas. Elle ne ferait jamais ça.

— M. Tuttle était là ? elle me demande, un sourcil haussé.

Je baisse les yeux.

— Non. Il a... Je veux dire, il a été viré ou il a démissionné, quelque chose comme ça. Bref, il est parti.

— Ah.

Je vois qu'elle est soulagée. Comme beaucoup de gens, elle ne m'a jamais vraiment crue quand je lui ai dit qu'il ne s'était rien passé entre mon professeur de mathématiques et moi. Peut-être parce que ma version des faits n'arrêtait pas de changer, si bien que les gens se posaient des questions.

Elle a l'air de vouloir me réinterroger là-dessus, et si elle le fait, je jure devant Dieu que je vais me mettre à hurler. Je ne veux pas en reparler. Je lui ai dit la vérité. J'ai dit la vérité à la proviseure. Et j'ai dit à la police tout ce qu'il y avait à dire.

Enfin, pas tout.

Ben non, quoi, je ne suis pas complètement idiot.

Eve

L'alarme sonne dans le magasin de chaussures. Tellement fort qu'on a du mal à croire que tout le centre commercial ne soit pas alerté.

Oh, mon Dieu, je n'aurais jamais dû prendre ces chaussures ! À quoi je pensais ? J'en ai déjà bien assez. J'en ai acheté une paire pas plus tard qu'il y a deux semaines. J'ai été trop gourmande. Mais celles-là me faisaient tellement envie...

Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Je suis malade, bon sang. Nate a raison, j'ai un problème.

Un agent de sécurité arrive au pas de course vers le magasin. Je ne sais pas quelle est la politique en matière de poursuite des voleurs à l'étalage, mais ce n'est pas bon signe. Quel effet ça va produire au lycée si je suis accusée de vol ? Je pourrais être licenciée.

Et que va dire Nate ? Il sera tellement déçu. Je ne vais même pas oser le regarder en face.

Je serre mon sac à main contre ma poitrine, le sang cognant à mes oreilles. L'employée se précipite elle aussi vers la sortie, et c'est à peine si je remarque qu'elle me dépasse sans me regarder.

Enfin, le jour se fait dans mon esprit. Je n'ai pas encore franchi la sortie. La seule qui soit passée, c'est la vieille femme qui vient d'effectuer un achat.

— Je suis navrée ! s'écrie la vendeuse. J'ai complètement oublié d'enlever la bande de sécurité sur vos chaussures ! (Elle lance un regard d'excuse à l'agent de sécurité.) C'est ma faute. Madame a payé.

Sur ce, elle ramène la vieille dame abasourdie jusqu'à la caisse enregistreuse afin de désactiver la bande de sécurité, tandis que je reste dans le coin de la boutique, à trembler de tous mes membres. Je n'avais pas vu qu'il y avait une bande de sécurité dans les marchandises. Si j'étais sortie la première, l'alarme se serait déclenchée et l'agent de sécurité aurait trouvé les chaussures volées dans mon sac.

Je viens de passer à ça.

Pendant que l'employée est occupée, je sors les chaussures de mon sac à main et les remets en place. Je n'arrive pas à croire que j'aie failli commettre un vol. J'aurais gâché ma vie pour une fichue paire de chaussures. Comment ai-je pu prendre un tel risque ?

Il me faut toute ma concentration pour conduire jusqu'à la maison sans me tuer. J'ai l'impression de bourdonner de la tête aux pieds, et pas dans le bon sens du terme. Je n'aurais jamais dû tenter quelque chose d'aussi stupide. C'est bien la preuve que je n'ai pas du tout changé au fil des ans. Parfois, j'essaie de me persuader que je suis adulte maintenant, mais comment cela pourrait-il être le cas quand j'ai encore l'impression d'avoir quinze ans la

moitié du temps ?

Lorsque j'arrive à la maison, je suis soulagée de constater que la voiture de Nate est dans l'allée. Je n'aurai pas à l'attendre en me demandant à quelle heure il va rentrer. En plus, sitôt la porte ouverte, je suis assaillie par une odeur de sauce tomate en provenance de la cuisine. Il a même commencé à préparer le dîner.

J'accroche mon sac à main au portemanteau, comme je le fais toujours, et je le rejoins. Nate est debout devant la cuisinière, les manches de sa chemise bleue retroussées, en train de remuer le contenu d'une casserole sur le feu. J'imagine une réalité alternative où je dois annoncer à mon mari que j'ai été arrêtée pour vol à l'étalage. Dieu merci, ça n'est pas arrivé.

Nate remarque ma présence et me sourit. Il est si incroyablement beau quand il sourit. Même après tout ce temps, je le pense toujours. Qui pourrait prétendre le contraire ?

— J'ai lancé le dîner, m'annonce-t-il. J'espère que ça ne te dérange pas.

— Bien sûr que non. Au contraire. C'est très attentionné de ta part. J'ai le meilleur des maris.

Je lui rends son sourire, même si je reconnais que le mien n'est pas aussi éblouissant que le sien.

Il s'esclaffe et reporte son attention sur sa casserole de sauce tomate.

— Je suis heureux que tu me voies ainsi.

Quelque chose s'agite en moi. Peut-être un effet de l'adrénaline, après avoir manqué de me faire prendre en train de voler ces chaussures hors de prix, mais soudain, j'ai envie de Nate. Je le veux, là, tout de suite, même si on n'est pas le premier samedi du mois.

Je m'avance derrière mon mari et passe mes bras autour de son torse ferme. Pose les lèvres dans sa nuque.

— Nate...

Il se remet à rire.

— Eve, qu'est-ce que tu fais ? J'essaie de nous préparer un festin.

— J'ai pensé à toi toute la journée.

Mes mains descendent plus bas, alors même que je le sens se crispier.

— Tu pourrais peut-être faire une pause dans la préparation du dîner...

Doucement, il se dégage de mon étreinte. J'ai une nette impression de déjà-vu.

— Chérie, je suis affamé. Dînons d'abord, d'accord ?

Je renonce à réitérer ma tentative, mais je reste près de lui, une main sur son épaule.

— D'accord. Après le dîner, alors ?

— Juste après avoir dévoré une grosse assiette de ziti ? Ce n'est pas très sexy.

Bien sûr. Encore une excuse. Je ne suis même pas surprise.

Il se penche pour m'embrasser le bout du nez.

— Plus tard. Promis.

— Promis ?

Son rire sonne creux cette fois.

— Mon Dieu, à t'entendre, on dirait que je rechigne à faire l'amour à ma propre femme ! La journée a été longue, j'ai simplement envie de dîner et de me détendre avec un livre, tu comprends ?

Voilà, ce sera ça, son excuse plus tard, quand je l'étreindrai au lit. *La journée a été longue et je suis fatigué. Demain, Eve, d'accord ?* Il y aura peut-être même une histoire de migraine. Il arrive un moment où il devient humiliant ne serait-ce que de demander, et il le sait. Il compte même là-dessus.

Addie

De toutes mes années collègue et lycée, j'ai dû transpirer à peu près cinq fois en cours de sport.

Je transpire seulement quand on nous fait faire des tours de piste. Chaque fois qu'on pratique un sport collectif, en revanche, je m'arrange pour éviter tout effort physique important. C'est mon plus grand talent. Que voulez-vous que je vous dise ? Je ne suis pas une grande sportive.

Aujourd'hui, on a volley-ball, un sport idéal pour qui ambitionne de ne pas faire grand-chose. Je suis sûre que si je ne faisais qu'essayer de toucher le ballon, je transpirerais. Mais il est assez facile de se terrer dans un coin et de faire semblant d'attendre la balle quand en réalité, on attend juste que tout ça se termine.

Malheureusement, notre professeure d'éducation physique, Mme Cavanaugh, nous oblige à prendre une douche après la séance, qu'on ait transpiré ou non. Et ça, c'est de loin le moment du cours que j'aime le moins.

Si je ressemblais à Kenzie Montgomery, qui par malchance se retrouve aussi dans mon cours de sport, ça ne me dérangerait peut-être pas de me doucher en public. Mais hélas, comme c'est à moi que je ressemble, mon objectif pour la douche post-séance de sport, c'est d'entrer et de ressortir le plus rapidement possible. Et si je pouvais le faire sans avoir à me mouiller, ce serait l'idéal.

Manque de chance, à la seconde où j'enlève mes vêtements de sport près des casiers, une série de gloussements explose derrière moi. Je me dépêche d'attraper ma serviette et de l'enrouler autour de moi, mais les rires continuent. Je tourne aussitôt la tête, pour découvrir Kenzie et l'une de ses copines en train de me reluquer.

Ça fait environ deux semaines que les cours ont repris. Et malheureusement, ma vie sociale ne s'est pas améliorée d'un iota. Tout le monde m'évite comme la peste, sauf pour se moquer de moi dans les vestiaires.

Kenzie et sa copine continuent de me regarder en pouffant. Je ne vois pas trop ce qu'il y a de si hilarant. Je veux dire, oui, ma serviette est maintenue par une paire de seins pratiquement inexistantes. Mais je ne suis pas sûre que ce soit drôle à ce point.

— Addie, lâche Kenzie. Tu sais qu'il existe des trucs qu'on appelle des *rasoirs*...

Bon, au moins, je sais maintenant pourquoi elle rit. Je regarde mes jambes qui dépassent de la serviette et, il faut bien l'admettre, elles sont assez poilues. Depuis septembre, les températures ont brutalement chuté dans l'ouest du Massachusetts, et comme je n'ai pas eu l'occasion de porter de short (j'étais en leggings aujourd'hui, en cours de sport), je n'ai pas pris la peine de me raser. Il se peut d'ailleurs que je ne me rase pas de tout l'hiver. À quoi bon ?

Ce n'est pas comme si j'avais un petit ami qui verrait mes jambes.

Mais il faut croire que je dois me raser pour Kenzie.

J'essaie de passer outre sa pique et je me dirige vers les douches. Comme d'habitude, je prends à peine le temps de me mouiller avant de sauter de la cabine pour enrouler de nouveau ma serviette autour de mon corps et de mes jambes poilues. La seule chose qui me permette de tenir, ces jours-ci, c'est mon cours d'anglais avec M. Bennett. Et sa place en dernière heure de la journée me rend d'autant plus impatiente d'y aller.

Je crois que M. Bennett m'aime bien aussi. En cours de maths, Mme Bennett a l'air en revanche perpétuellement déçue par mon cas (ce qui n'est pas très étonnant, vu que je ne comprends pas grand-chose à ce qu'elle raconte), au lieu de quoi M. Bennett réagit à toutes mes réponses par des hochements de tête enthousiastes. Même M. Tuttle n'était pas aussi encourageant que lui.

De toute façon, la situation est totalement différente. Je ne veux plus penser à M. Tuttle.

Lorsque j'arrive en anglais, M. Bennett est assis à son bureau, comme d'habitude. Il porte une chemise bleu clair et une cravate bleu foncé. Tous mes professeurs ne mettent pas forcément de cravate, mais j'aime bien que M. Bennett en porte une. Ça lui va bien. Pendant que les élèves commencent à entrer dans la salle, il lève les yeux et sourit. C'est le genre de professeur qui aime vraiment ce qu'il fait. Parfois, certains donnent l'impression qu'ils préféreraient se trouver n'importe où plutôt qu'à l'école.

Non pas que je sois incapable de comprendre ce sentiment. Mais d'une certaine manière, savoir que M. Bennett aime être là me donne envie d'y être aussi.

Une fois les élèves assis, il contourne son bureau et s'assied au bord, comme toujours. Et il pose les mains sur ses genoux, comme toujours. Il a de grosses articulations. J'ai remarqué ça chez lui.

— J'ai noté vos poèmes, nous annonce-t-il. Je vous les rendrai à la fin du cours, mais je tiens à vous dire que, dans l'ensemble, c'était du bon travail. Et j'en profite pour vous rappeler que les poèmes ne doivent pas nécessairement rimer. Mais... (Ses yeux se posent sur Austin Vargas, au troisième rang.) Pour info, « puer » ne rime pas avec « pet », d'accord ?

Quelques rires fusent. Je ne suis pas surprise que le poème d'Austin se résume à des blagues potaches. Franchement, cela ne m'étonnerait pas de la part de beaucoup de mes camarades de classe. Ça m'agace que certains élèves ne prennent pas ce cours au sérieux. Moi, j'ai bien l'intention de m'investir.

À la fin de l'heure, M. Bennett parcourt les allées en distribuant nos poèmes qu'il a assortis de commentaires en haut de la feuille. J'ai des papillons dans le ventre en attendant de voir ce qu'il a pensé du mien. C'est un poème très personnel, sur lequel j'ai passé des heures, même s'il ne fait qu'une page finalement. J'espère qu'il aura vu les efforts que j'y ai mis.

Mais lorsque M. Bennett arrive près de moi, il sort de la liasse la feuille sur laquelle j'ai écrit mon poème, la place devant moi, face cachée, et la tapote de

son index.

Je fixe la page, confuse. Il a distribué tous les poèmes face vers le haut, le mien est le seul à avoir été placé face vers le bas. Est-ce une erreur ?

Lentement, je retourne le papier. Aussitôt, je reconnais son écriture en haut de la page, à l'encre rouge. « Viens me voir après le cours ».

Ce n'est pas bon.

Pourquoi veut-il me voir après le cours ? Est-ce qu'il croit que j'ai *copié* ce poème ? Je ne l'ai pas copié. Je ne ferais jamais ça. Je l'ai tiré du plus profond de mon âme.

Mais pour une raison qui m'échappe, il a trouvé mon poème troublant. Il veut me parler « après le cours ». Et je ne suis pas sûre de vouloir entendre ce qu'il a à dire.

Eve

Je suis à l'épicerie, après les cours, en train de tâter les avocats au rayon fruits et légumes, quand je l'aperçois.

Art Tuttle.

Il porte un col roulé, tenue qui m'apparaît comme étrangement décontractée. Nate ne va au lycée qu'en chemise et cravate, et même si Art n'était pas aussi formel, il arborait toujours une belle chemise. Ce col roulé me semble déplacé. Sans compter qu'il est un peu trop serré pour son ventre de Père Noël. Et, plus étrange encore, il a enfilé une paire de sandales ouvertes, qu'il porte bien évidemment avec des chaussettes de sport blanches. Il tient bien cramponné dans sa main droite un sac en plastique rempli d'oranges, autre bizarrerie, car je ne sais pas si je l'ai déjà vu manger une orange depuis le temps que je le connais. Or nous avons partagé beaucoup, beaucoup de déjeuners ensemble et même quelques dîners.

— Eve ! Bonjour. Comment vas-tu ?

Il réussit à sourire sans montrer ses dents, ce qui est étrange pour Art, qui avait le plus grand sourire plein de dents que j'aie jamais vu.

— Bien, assuré-je avec un sourire aussi, même si je le sens de travers sur mon visage, comme si j'avais oublié comment faire. Mais toi, comment ça va, Art ?

Je m'étais promis de ne pas le dire comme ça si je le croisais. Avec la tête un peu penchée d'une personne qui rend visite à quelqu'un dans un hôpital psychiatrique. Et qui a de la peine pour lui.

Sauf que j'ai vraiment de la peine pour lui.

Ce bazar a commencé au milieu du second semestre de l'année dernière. Avec cette fille, Addie Severson. Je ne connais pas toute l'histoire, mais soudain, on s'est mis à chuchoter qu'Art Tuttle sortait avec l'une des élèves de seconde. La première fois que j'ai entendu cette rumeur, ça m'a fait l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Art était un peu une figure paternelle pour moi, d'autant que mon père et moi nous parlons à peine. J'avais entendu dire que d'autres professeurs se comportaient de manière inappropriée avec certaines élèves, mais je ne m'attendais pas à ça de la part d'Art. Jamais de la vie.

Cependant, les circonstances étaient extrêmement suspectes. Addie rencontrait des difficultés en maths, ce qui ne me surprend pas d'après ce que j'ai vu d'elle jusqu'à présent, et il passait plusieurs heures sur son temps libre à lui donner des cours particuliers pour l'aider à maîtriser la matière, et ce gratuitement. Il l'a invitée à dîner chez lui à plusieurs reprises. Et il l'a accompagnée chez elle à de nombreuses occasions.

Ajoutez à cela le fait qu'Addie était une gamine à problèmes... Fille d'un

alcoolique violent que la boisson a fini par tuer au cours du premier semestre, elle a aussitôt été vue comme la cible évidente d'un professeur prédateur.

Et puis...

Et puis, il s'est passé autre chose.

Concrètement, Addie n'a jamais accusé Art de quoi que ce soit. N'empêche qu'à la fin de cette histoire, sa réputation a été complètement détruite. Au point qu'il ne pouvait plus travailler à Caseham High. Il aura même de la chance s'il retrouve un poste ailleurs.

— Je vais mieux, me répond Art. Mais le lycée me manque.

Il tousse dans sa paume, et c'est une toux grasse, comme s'il avait quelque chose de coincé dans les poumons.

— Tu nous manques aussi.

J'abandonne ma quête de l'avocat parfait pour reporter toute mon attention sur Art et ajouter :

— C'est tellement injuste ce qui t'est arrivé. Tu étais obligé de démissionner ?

Il laisse échapper un soupir sifflant.

— Voyons, Eve, tu sais bien que oui. Personne ne me regardait plus pareil après ce qui s'est passé. Je n'aurais pas pu rester, même si les parents n'avaient pas fait tout ce pataquès.

Il a raison, bien sûr. Mais ça ne rend pas sa situation moins injuste.

— Tu as trouvé autre chose ?

Il pousse un soupir et frotte sa brosse de cheveux gris.

— Ça ne mord pas pour l'instant. J'ai envoyé plusieurs candidatures, mais la situation n'est pas brillante. Si je trouve quelque chose, je devrais peut-être déménager, parce que ce ne sera pas dans l'ouest du Massachusetts. J'aurais déjà de la chance si c'est en Nouvelle-Angleterre.

Je voudrais lui demander s'il s'en sort financièrement, mais je ne veux pas l'embarrasser. Car j'ai l'impression que la réponse est non. Comment peut-il se débrouiller sans travail et avec deux fils à l'université ?

— Et comment va Marsha ?

— Bien.

Sa femme, Marsha, travaille pour une sorte d'association à but non lucratif, ce qui signifie qu'elle est loin de gagner assez d'argent pour subvenir à leurs besoins. Pour autant que je sache, elle l'a cru quand il a affirmé qu'il n'y avait rien eu entre Addie et lui, cependant, je me demande quel impact ces rumeurs ont pu avoir sur leur mariage. Ils formaient un couple uni, mais ce genre d'accusations peut ébranler les mariages les plus solides.

— Elle est dans ma classe, je lâche à brûle-pourpoint.

Art hausse les sourcils.

— Quoi ?

Je grimace. Je ne voulais pas la mentionner, mais il est difficile de ne pas parler d'un éléphant quand il est dans la pièce. En l'occurrence, la fille qui a bousillé sa vie.

— Addie Severson, dis-je. Elle a trigonométrie avec moi cette année.

— Ah.

J'étudie son visage rond, tâche de déchiffrer son expression. Est-il curieux de savoir comment elle va ? Veut-il me poser des questions à son sujet, mais redoute-t-il que ça paraisse étrange ? Alors que ces pensées tourbillonnent dans ma tête, une réalité me frappe : comme tout le monde, je ne suis pas absolument convaincue de l'innocence d'Art Tuttle.

Je sais qu'il a bon cœur et qu'il n'a rien d'un vieux pervers. Toutefois, quelque chose ne colle pas. Car enfin, comment a-t-il pu être aussi stupide ? Comment a-t-il pu rester en tête à tête avec cette fille dans sa salle de classe tous les jours après l'école, sans imaginer l'effet que cela ferait ?

— Elle a l'air gentille, j'ajoute enfin. Mais pas parmi les plus douées.

Art fronce la broussaille blanche de ses sourcils.

— Non, en effet.

Nous restons là un moment, lui avec ses oranges, son col roulé, ses chaussettes et ses sandales, et moi avec mon caddie, qui aurait besoin d'un ou deux avocats dignes de ce nom. Nous n'avons jamais eu de mal à nous parler auparavant, mais cette gêne est presque étouffante. J'ai envie de les inviter, sa femme et lui, à dîner chez nous, pourtant je n'arrive pas à me décider à lancer l'invitation.

Quoi qu'il en soit, je peux comprendre qu'il se soit senti obligé de démissionner.

— Bon, ça m'a fait plaisir de te voir, Art.

— Moi aussi, Eve. (Il désigne les avocats.) Pour en choisir un, il faut appuyer sur la peau : tu dois sentir une légère souplesse, mais pas trop.

Malgré la situation, il essaie encore de me rendre service.

— Merci.

— Et... bonne chance. Pour tout.

Je pivote et retourne à la montagne d'avocats. J'en choisis un sur la pile qui est marron et donne l'impression d'avoir une certaine souplesse sous le bout des doigts. Au moment où je m'apprête à le tester, une main se referme autour de mon bras. Il me faut une seconde pour comprendre qu'Art est toujours derrière moi et que c'est lui qui m'a agrippée. Ses doigts potelés mordent ma peau nue, et la première idée qui me vient, c'est que si nous n'étions pas au milieu d'une épicerie, je crierais.

— Eve, attends, siffle-t-il à mon oreille. Tu dois m'écouter. Tout de suite.

Addie

Viens me voir après le cours.

Est-ce que quelque chose de bien a déjà commencé par ces six mots ? Je dirais que non. Jamais.

Heureusement, c'est la dernière heure de la journée et elle est presque terminée, donc je n'ai que dix minutes environ à paniquer avant que la cloche sonne. Tout le monde se lève de sa chaise et sort de la salle, sauf moi qui reste collée à mon siège. Et M. Bennett.

Je jette un coup d'œil rapide dans sa direction. A-t-il l'air déçu ? Je n'arrive même pas à le déterminer. « Viens me voir après le cours », c'est vraiment mauvais signe, mais il y a pire. Quand il y a eu toute cette histoire avec M. Tuttle, ils n'ont pas attendu la fin des cours. La proviseure est venue me chercher en biologie et m'a demandé direct ce qui se passait.

— Addie ?

J'étais tellement perdue dans mes pensées que je ne me suis même pas aperçue que tous les autres élèves étaient partis et qu'il ne restait plus que M. Bennett et moi. Il me dévisage, les sourcils haussés, comme s'il pensait que quelque chose clochait chez moi. Je parviens à lui adresser un faible sourire.

— Désolée. J'ai eu un moment d'absence.

Je me lève de mon siège d'un pas chancelant et m'approche du bureau, mon poème serré contre moi.

— Alors, euh, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ce qui ne va pas ?

Maintenant que je suis plus proche de M. Bennett, je vois les minuscules petits points sombres de ce qui deviendrait une barbe s'il ne se rasait pas tous les jours.

— Mais rien, Addie. C'est tout le contraire.

Je baisse les yeux vers la phrase en rouge sur mon poème.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire que ton poème est incroyable.

Ton poème est incroyable. Ces quatre mots sont tellement plus beaux que « Viens me voir après le cours ». Pour la première fois depuis le début de cette fichue année scolaire, je ressens un léger souffle de bonheur.

— Vraiment ?

Il me le prend des mains.

— Oh oui. Les images sont incroyables. « Ses poings, tel un volcan, font à chaque coup jaillir la lave de ses lèvres. » Addie, j'ai été très ému. C'est un chef-d'œuvre lyrique.

— Merci. J'apprécie.

Je baisse les yeux en tâchant de ne pas penser à la réalité dans laquelle j'ai puisé mon inspiration : à toutes les nuits où mon père rentrait à la maison ivre et en colère.

— Et je pense que tu devrais le publier.

Je relève brusquement la tête.

— Quoi ?

Un sourire retrousse ses lèvres.

— Je suis sincère. C'est vraiment bon, tu dois le partager avec le monde entier. Tu sais que je suis le professeur référent du magazine de poésie du lycée, n'est-ce pas ?

Je connais le magazine de poésie *Reflets*. J'ai toujours voulu y participer, mais j'avais peur qu'ils trouvent mes poèmes ridicules. Après tout, qu'est-ce que j'y connais, à l'écriture de la poésie ? Tout ce que j'aie jamais fait, c'est en griffonner dans un carnet à la couverture marbrée dans ma chambre. Pour la première fois, quelqu'un qui sait vraiment de quoi il parle me dit que je pourrais avoir du talent.

— Peut-être... si vous pensez que je pourrais... je consens prudemment.

Il hoche vigoureusement la tête.

— Absolument. Je pense que ça te plairait de travailler pour le magazine. Et cela t'aiderait à te faire des camarades.

Oh, mon Dieu ! Est-ce que M. Bennett est au courant que j'ai du mal à me faire des amis cette année ? C'est mortifiant au-delà des mots. Cela dit, bien sûr qu'il doit le savoir. Tout le monde est au courant du scandale provoqué par ce qui s'est passé entre M. Tuttle et moi. Quelle idiote d'avoir pu imaginer qu'il ne savait pas !

Voyant mon expression, il se dépêche d'ajouter :

— Je veux juste dire que tu rencontrerais d'autres élèves comme toi, avec des centres d'intérêt similaires.

M. Bennett est gentil – c'est à peu près la seule personne à se montrer gentille avec moi cette année, et j'inclus les professeurs. Il essaie de faire en sorte que je ne me sente pas trop nulle, ce que j'apprécie, même si je suis nulle. Je suis sûre qu'il n'a jamais eu de problèmes de ce genre quand il était au lycée. Je veux dire, il n'y a qu'à le regarder. Je parie qu'il avait une bande de filles qui le suivaient partout, suspendues à chacun de ses mots.

Et tout à coup, une idée me vient. Peut-être qu'il n'aime pas mon poème, en fait. Peut-être qu'il dit toutes ces gentilles choses parce qu'il a pitié de moi. Peut-être qu'en lisant mes poèmes, les élèves qui ont effectivement du talent se moqueront de moi.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, je lâche finalement.

Il fronce les sourcils.

— Ah non ? Je pense sincèrement que ça te plairait pourtant.

Je regarde le poème que j'ai dans les mains, celui qu'il prétend avoir aimé.

— Je ne sais pas trop.

Les yeux de M. Bennett plongent dans les miens. J'aime leur marron aussi

foncé qu'une tablette de chocolat.

— Viens à une réunion. Ça ne t'engage à rien du tout. Mais je parie que tu reviendras.

Et sans savoir pourquoi ni comment, je m'entends accepter. Malgré la voix lancinante au fond de ma tête, qui n'arrête pas de me répéter que c'est une mauvaise idée.

Eve

Lorsque je me retourne, cette fois, Art est tout près de moi. Si près que je distingue des toiles d'araignée rouges dans le blanc de ses yeux. Si près que je détecte même un soupçon de whisky dans son haleine. Je me rends brutalement compte que ce qui s'est passé l'a détruit.

— Eve, insiste-t-il d'une voix légèrement étranglée. Il faut que je te dise quelque chose.

— Art... je murmure.

Je ne suis pas sûre de vouloir savoir ce qu'il a à me dire.

— Écoute, renchérit-il, sois très prudente avec Addie Severson.

La bouche sèche, je le regarde droit dans ses yeux injectés de sang.

— Art, tu as besoin que je te ramène chez toi ?

Sa mâchoire se crispe tant il est frustré.

— Non, ce n'est pas ça que j'essaie de te dire ! Écoute, je me suis tu par égard pour elle, mais cette fille ne va pas bien. Il y a... Il y a des choses que tu ne sais pas.

— Art...

— Il faut que tu entendes ça, Eve.

Un muscle tressaute sous son œil droit. Je ne l'ai jamais vu dans cet état, mais enfin, s'il a bu, ça s'explique en partie.

— Tu es comme moi, tu t'efforces d'aider les élèves qui en ont besoin. Mais reste très prudente avec elle. Elle est... Addie est une fille perturbée.

— D'accord, acquiescé-je d'une petite voix.

Art lâche enfin mon bras, et tout son corps semble se dégonfler. Il baisse les yeux, ses épaules s'affaissent. Je pose la main sur son épaule.

— Je te ramène chez toi, d'accord ?

Je suis sûre qu'il est en voiture, mais je ne pense pas qu'il soit en état de conduire maintenant.

— D'accord, souffle-t-il d'une voix défaite.

J'abandonne ma quête de l'avocat parfait et j'entraîne Art sur le parking. Je le conduis jusque chez lui où, par chance, sa femme est présente. Je lui explique la situation, en essayant de ne pas utiliser le mot « ivre », même si c'est difficile. Le pire, c'est que Marsha ne semble pas surprise le moins du monde. Il est évident que depuis l'affaire Addie Severson, leur vie s'est sacrément dégradée.

Addie est une fille perturbée.

Je n'ai aucun doute sur le fait qu'Art en veuille à Addie. Mais en même temps, personne ne va m'accuser, moi, d'avoir une liaison avec elle. Elle est dans ma classe, je vais donc lui faire cours comme à tous les autres élèves. Point barre.

Addie

Aujourd'hui, deux jours après que M. Bennett m'y a invitée – je flotte sur un petit nuage depuis –, je me rends à la première réunion de *Reflets*, le magazine de poésie. Et c'est presque suffisant pour que tout aille bien.

Presque.

J'ai beau avoir hâte d'y participer, ça n'enlève rien au fait que je déjeune seule tous les jours depuis le début de l'année scolaire. Si je me joins à une table d'élèves que je connais déjà, ils me jettent un coup d'œil et produisent un effort concerté pour m'ignorer, comme si je n'existais pas. Du coup, il est moins pénible de m'installer à une table vide.

Chaque fois que ma mère me demande comment ça se passe à l'école, je fais semblant que les choses s'améliorent, genre je commence à me faire des amis, même si c'est un mensonge éhonté. Tout le monde aimait énormément M. Tuttle, et le sentiment général est que, quoi qu'il se soit passé entre nous deux, c'est à la fois ma faute et super dégueu. Voilà pourquoi tout le monde continue à m'éviter. Et ça ne va probablement pas s'arrêter de sitôt.

Pour une fois, cela dit, c'est aussi bien que je sois seule à table, parce que ça me donne l'occasion d'essayer de comprendre le cours de maths. Punaise, j'ai le manuel de trigonométrie sous les yeux, je le lis, et cela pourrait tout aussi bien être en grec, pour ce que ça m'aide. En fait, une partie est vraiment en grec. Comme le symbole du cercle barré par un trait – ne me demandez pas ce que c'est.

Sans les cours particuliers de M. Tuttle, je risque fort d'échouer ce semestre. Au bout de quelques semaines déjà, je commence à perdre pied. Et il est clair que Mme Bennett ne va pas se mettre en quatre pour moi, comme lui le faisait.

Alors que j'essaie de comprendre pourquoi la représentation graphique d'une équation crée cette ligne bizarre, on me secoue le bras. Je lève les yeux : Kenzie Montgomery en personne se tient au-dessus de moi, avec son plateau chargé de nourriture dans les mains. Comme il n'y a absolument aucune chance qu'elle veuille se joindre à moi pour le déjeuner, je sais déjà que ça sent mauvais.

— Salut, lâche-t-elle. Une personne seule ne peut pas occuper toute une table vide. Tu vas devoir te déplacer.

Je regarde mon plateau. J'ai dû avaler cinq bouchées de mon burger, il en reste encore plus de la moitié.

— Mais je...

— Lève-toi. Tu prends une table entière rien que pour toi. C'est super égoïste, Addie.

Cette fois, c'est la sous-fifre de Kenzie, Bella, qui a parlé. Enfin, une de ses

sous-fifres. Elle en a plusieurs derrière elle, une mini-armée.

Je jette un coup d'œil à la table vide.

— Mais, euh... Vous pouvez vous asseoir aux places libres.

— Sauf qu'on a des trucs privés à discuter. Donc tu bouges.

Tout en parlant, Kenzie a posé son plateau sur la table, dont elle se sert pour écarter le mien.

J'ouvre la bouche, même si je ne sais pas trop quoi dire. Mais avant que la moindre réplique ne me vienne, Kenzie saisit carrément mon plateau sur la table tandis que Bella s'empare de mon cahier. Je les dévisage, sidérée.

— Eh ! je m'écrie.

— Tu veux t'asseoir où ? me demande Kenzie.

Elle a pris mon plateau si brutalement que mon lait au chocolat s'est renversé et se répand maintenant partout, imbibant les serviettes en papier de liquide marron.

— Décide-toi, ajoute-t-elle, sinon on jette tes trucs à la poubelle.

Mon cœur bat la chamade. Je devrais lui tenir tête d'une manière ou d'une autre, mais comment ? Qu'est-ce que je suis censée faire ? Me battre avec elle au milieu de la cafétéria ? L'insulter ? Je ne vois pas quelle insulte je pourrais lui lancer qui soit vraie. Cette fille est littéralement parfaite.

— Eh !

Cette voix, derrière le groupe de Kenzie, m'est douloureusement familière. Hudson Jankowski les pousse pour se porter à l'avant.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Kenzie grimace.

— Addie occupe toute la table et ne veut pas bouger.

Hudson regarde la table et ses yeux bleu pâle passent sur mon visage. On dirait qu'il ne me reconnaît même pas, pourtant je ressens une lueur d'espoir quand il dit :

— Pourquoi elle devrait bouger ?

Kenzie ricane.

— Quoi ? Tu veux manger avec elle ?

Toujours assise à ma place, j'attends qu'Hudson prenne ma défense. *Addie est ma meilleure amie, et je serais ravi de déjeuner avec elle. Elle était ma seule amie quand personne d'autre ne voulait s'approcher de moi.* Au lieu de quoi, il dit :

— Viens, Kenzie. Il y a une autre table juste là.

— Mais elle est juste à côté du distributeur de snacks, geint Kenzie. Et pourquoi ce serait à nous de nous déplacer ? Elle est toute seule.

Je n'en peux plus de cette discussion. Hudson me défend peut-être un peu, mais pas comme je le voudrais. Il a décidé que nous n'étions plus amis, et ça me blesse plus que tout.

Je me lève donc et j'arrache mon cahier de maths des mains de Bella.

— Très bien. Prenez-la, votre table.

Kenzie hausse un sourcil.

— Tu ne veux pas ton plateau ?

J'ai envie de répliquer que j'ai perdu l'appétit, mais je suis à peu près sûre que si j'ouvre encore la bouche, je vais me mettre à pleurer. Et on sait tous que c'est la pire chose à faire. Je sors donc de la cafétéria à grands pas et la tête haute. J'ai presque l'impression d'entendre Hudson m'appeler, mais je dois halluciner, parce que je doute qu'il fasse un truc pareil.

Addie

Je suis en train de courir pour me rendre à la réunion du magazine de poésie quand je croise Kenzie et Hudson.

En fait, je ne les croise pas vraiment, disons plutôt que je les vois. Hudson a son entraînement de football, et Kenzie, probablement celui des pom-pom girls, mais ils s'accordent quelques minutes ensemble avant d'y aller, cachés dans l'un des coins tranquilles du troisième étage, derrière une série de casiers.

Ils vont bien ensemble, j'avoue, avec leurs chevelures blondes tout aussi parfaites l'une que l'autre. S'il y avait eu quoi que ce soit entre Hudson et moi, on n'aurait pas été aussi bien assortis. Enfin, de toute façon, il ne s'est rien passé. Il fut un temps où... Bref, disons juste que j'ai écrit quelques mauvais poèmes sur Hudson Jankowski. On passait beaucoup de temps ensemble, et il était mon meilleur ami, n'empêche que c'était sur lui que je fantasmais le soir, seule dans ma chambre.

Et maintenant, il est avec Kenzie. Ils ne s'embrassent pas, mais ils se tiennent très, très près l'un de l'autre, et chuchotent.

Le plus bizarre, c'est qu'à l'époque, on se moquait de Kenzie et de ses sous-fifres, Hudson et moi. *Elles sont tenues de dresser un autel en son honneur dans leur chambre à coucher*, plaisantait-il. *Et de lui céder vingt pour cent de tous leurs revenus*.

Elle est vachement jolie quand même, lui avais-je fait remarquer une fois. À quoi Hudson avait répondu en imitant un vomissement. Bien sûr, il n'avait que treize ans à l'époque. Aujourd'hui, en le voyant les yeux plongés dans les siens, je me dis qu'il n'est pas près de simuler des vomissements.

Oh beurk, ils sont sur le point de s'embrasser. Je ne peux même pas regarder ça.

Je baisse les yeux vers les deux sacs à dos abandonnés contre le mur. Celui d'Hudson, le noir bon marché. Celui de Kenzie, frangé de cuir, avec plein de boutons et de pampilles qui pendent. Il a un porte-clés avec le prénom « Kenzie » en strass. Je me demande s'il a été fabriqué exprès pour elle. Je remarque aussi que quelques clés pendent au porte-clés. Celles de chez elle.

J'ose un coup d'œil vers les tourtereaux. Ils sont toujours en train de parler, complètement absorbés l'un par l'autre. Je n'aurais jamais cru voir le jour où Hudson deviendrait membre de son fan-club – pire, son petit ami. Sans bruit, je fais coulisser le porte-clés accroché à la navette de la fermeture éclair du sac à dos et le fourre dans ma poche.

En m'éloignant, je m'attends à entendre Kenzie me rappeler à grands cris. Déjà qu'elle me déteste, ce serait la goutte d'eau qui ferait déborder le vase si elle me voyait embarquer ses clés. Et si elle allait cafter à la providence ?

Pourquoi prendre le risque de m'attirer encore des ennuis ?

Mais voilà : il ne se passe rien. J'ai réussi à atteindre la cage d'escalier, et une fois au deuxième étage, je me rends compte que je n'ai plus rien à craindre.

Le porte-clés est toujours dans ma poche lorsque j'arrive à la réunion pour le magazine de poésie. Je suis surprise du peu d'élèves présents. Vu la popularité de M. Bennett, j'aurais pensé que la salle serait pleine à craquer. Mais bon, il travaille aussi pour le journal de l'école. C'est peut-être là que les filles vont pour flirter avec lui. En tout cas, je suis contente qu'il n'y ait pas trop de monde. C'est moins intimidant.

Lorsque j'entre dans la salle, M. Bennett est en train de parler à un autre élève, mais il lève les yeux et un grand sourire – ce sourire ! – se dessine sur son visage. Il s'excuse auprès de l'autre et trotte vers moi.

— Addie ! Ravi que tu aies pu venir !

Je suis tellement submergée par son enthousiasme que je parviens juste à hocher la tête.

— Eh bien, entre, ajoute-t-il en me voyant rester plantée sur le seuil. Comme tu le vois, nous ne sommes pas très nombreux, mais tous les participants sont extrêmement impliqués. Et j'aimerais te présenter notre rédactrice en chef.

Il me conduit à une fille que je reconnais, une élève de terminale. Je suis à peu près sûre qu'elle s'appelle Mary. Elle a des cheveux noir de jais coupés ras en bas et hirsutes en haut, qui lui tombent sur les yeux. Sweat à capuche fermé jusqu'au cou, elle a un cahier à spirales ouvert devant elle, avec une page couverte de gribouillages noirs rageurs et de dessins à moitié terminés de squelettes. Elle se renfrogne en me voyant.

— Salut, Mary, je lance en espérant qu'elle sera impressionnée par le fait que je connaisse son nom.

Et non, la fille n'a pas l'air ravie-ravie.

— C'est Lotus. Pas Mary. Est-ce que j'ai une tête à m'appeler Mary ?

Même si ça ressemble à une question rhétorique, je secoue la tête. Je reste persuadée que son vrai nom est Mary, mais je l'appellerai Lotus si ça lui fait plaisir.

— Lotus, j'aimerais que tu montres les ficelles du métier à Addie, lui dit M. Bennett. Et j'ajoute qu'Addie a présenté un poème phénoménal dans mon cours. (Il m'adresse un clin d'œil.) J'ai l'impression qu'on pourrait avoir là notre une.

Ce n'était probablement pas la remarque idéale pour me faire apprécier de cette fille hostile, mais en même temps, son éloge me fait flageoler les genoux. Moi qui ai toujours été une élève médiocre, c'est peut-être la première fois de ma vie que j'ai l'impression d'être bonne dans quelque chose.

Je m'imagine en train d'annoncer à ma mère que je veux devenir poétesse. Elle en ferait une attaque.

Je m'installe à la table à côté de Lotus/Mary, qui n'a pas l'air enchantée, mais elle se tourne à contrecœur pour me regarder.

— Voyons voir ce poème, alors, lâche-t-elle.

Je fouille dans mon sac à dos et j'en sors le gros classeur qui contient la plupart de mes travaux scolaires. J'ai toujours été organisée et j'adore séparer les matières par des onglets de couleur. Je feuillette jusqu'à la section « Anglais », où je repère immédiatement le poème sur mon père, m'abstenant de mentionner qu'il est le meilleur des dizaines de poèmes rageurs que j'ai écrits sur lui au fil des ans.

Je le tends à Lotus, qui scrute la page les yeux plissés. Son maquillage noir m'évoque Cléopâtre. Lorsqu'elle a terminé, elle commente :

— C'est hyper sombre.

Je ne sais pas trop si c'est un compliment ou pas.

— Ouais.

— Est-ce que c'est, genre, du vécu ?

J'acquiesce lentement.

Lotus lâche un soupir.

— D'accord, oui, c'est plutôt pas mal. Il y a peut-être un peu de travail à faire dessus. M. Bennett pourra t'aider. Ses suggestions sont justes. Et puis, tu sais, je peux t'aider aussi. Par exemple, tu as une sorte de champ lexical de la couleur, là, avec le sang qui sort de son visage, mais tu pourrais le pousser encore plus loin. Avec plus de couleurs, tu vois ?

Je hoche vigoureusement la tête.

— Oui, tout à fait.

Elle me considère longuement.

— Ce n'est pas toi qui es sortie avec M. Tuttle ?

Je sursaute.

— Non.

— Mais si, c'est toi. Addie Severson ?

— Oui, mais... (Je me mordille l'ongle du pouce.) Il ne s'est rien passé. Tout ça, c'était un malentendu.

— OK, alors comment ça se fait qu'il ait été viré ?

La culpabilité vient se planter dans ma poitrine. Tout est ma faute, mais je n'ai rien pu y faire. Et je n'ai rien pu dire non plus pour arranger les choses.

— Je ne sais pas.

— Il est dégoûtant, si tu veux mon avis.

Elle commence à gribouiller sans enthousiasme dans son carnet à spirales. Elle a dessiné deux os croisés, sur lesquels elle passe et repasse, encore et encore.

— Je ne sais pas comment tu as pu faire ça avec *lui*. C'est vrai, tout mais pas lui.

— Ouais. Mais je n'ai rien fait.

Elle hausse les épaules, signe qu'elle ne me croit pas. L'espace d'un instant, j'ai imaginé que Lotus pourrait être une amie, maintenant je n'en suis plus si sûre. Ma réputation est trop abîmée, c'est pour ça que je voulais absolument changer d'école. Il n'est peut-être pas trop tard. Je pourrais peut-être le faire

au printemps.

Puis je lève les yeux et M. Bennett est à l'autre bout de la pièce. Il m'adresse un pouce levé enthousiaste quand nos regards se croisent. Je me figure lui annoncer que je quitte Caseham High et j' imagine sa déception.

Mais en vrai, ce qui me donne la confiance nécessaire pour rester, c'est le trousseau de clés de Kenzie dans ma poche.

Eve

Lorsque Nate rentre du travail ce soir, il est de bonne humeur.

Il franchit la porte en sifflotant et, même si l'on n'est pas sur un des trois moments prévus pour nos baisers appointés, il s'approche à grands pas de moi, qui suis installée sur le canapé, et m'en dépose un sur la joue. Mais bon, je sais d'expérience qu'il est inutile de trop s'emballer.

— Bonne journée ? lui demandé-je.

— Phénoménale.

Il hésite, puis ajoute :

— Le magazine de poésie s'est réuni aujourd'hui. Beaucoup de talents à l'état brut. J'ai une fille dont le travail s'apparente un peu à du Carol Ann Duffy.

Ne me demandez pas qui c'est. Nate s'est toujours imaginé poète. Il a publié un recueil de poésie il y a quelques années, qui a été acheté par ses parents ainsi qu'environ cinq de ses amis, et je suis à peu près sûre que c'est tout. C'était peut-être différent à l'époque de Shakespeare, mais de nos jours, être poète ne paie pas.

Pourtant, je trouvais ça romantique à l'époque où nous nous sommes rencontrés. Il m'écrivait des poèmes. Des poèmes sur moi. Puis il me les récitait, dans des circonstances tout à fait romantiques, par exemple en canotant sur le lac. J'avais l'impression d'être une déesse, le genre de femme digne d'être une muse.

J'en ai gardé quelques-uns. Dans une boîte à chaussures au fond de mon placard. Pendant un temps, je les relisais très régulièrement, mais ça fait des années que je n'y ai pas touché. Ça me déprime de les regarder maintenant. Nate n'a pas écrit de poème sur moi depuis longtemps. Je commence à penser qu'il ne le fera plus jamais.

— Alors, qu'est-ce que tu veux pour le dîner ? me demande-t-il. Je peux préparer des pâtes.

Je regarde la pile de copies sur mes genoux. J'en ai corrigé plus de la moitié. Je ne vérifie pas tous les devoirs faits à la maison, sauf si j'ai des doutes sur l'élève. Par exemple, j'ai vérifié le travail d'Addie Severson. Elle n'a guère obtenu qu'un petit dix sur vingt, ce qui n'augure rien de bon pour le premier contrôle. Elle a besoin de mon retour le plus rapidement possible.

— En fait, je sors dîner avec Shelby, ce soir.

Le mensonge roule sur ma langue.

Nate acquiesce, indifférent. Il aime bien que je sorte le soir. Quand je rentre, il me demande comment s'est passé le dîner, à quoi je réponds « Bien ». Il ne pose jamais d'autres questions. Et il appellera encore moins Shelby pour confirmer que je suis bien avec elle, ce qui est tant mieux puisqu'elle ne sait

pas que nous sommes censées passer la soirée ensemble.

— Tu as quelque chose de prévu ? lui demandé-je.

Il hausse les épaules.

— Rien de très excitant. Remarque... je me sens inspiré. Je vais peut-être écrire un peu.

— Je ne vais pas rester dans tes pattes alors. Je ne veux surtout pas te déranger si tu prévois d'écrire.

— Tu ne me déranges jamais, ma chérie.

Mon mari dit tout ce qu'il faut quand il faut.

Une heure plus tard, tous les devoirs corrigés, je me dirige vers la porte. Même si nous ne sommes qu'en septembre, le temps est un peu frais. J'attrape donc une veste et glisse les pieds dans mes bottes Manolo et leurs talons de dix centimètres. Ma philosophie est la suivante : si tes chaussures ne te font pas gagner au moins dix centimètres, ça n'est même pas la peine. Autant sortir en chaussettes.

J'hésite devant la porte d'entrée : dois-je dire au revoir à Nate ? Mais il s'est enfermé dans notre chambre, et s'il est en pleine concentration, je ne veux pas le perturber. Il ne se formalisera pas que je parte sans le saluer.

J'ai vingt minutes de route dans ma Kia pour aller chez Simon's Shoes. Je connais le chemin sans mon GPS. Je navigue à travers les rues au son de la musique *dance* de la station que j'ai programmée dans ma voiture, dont les basses font vibrer les sièges. Enfin, je n'arrive pas complètement à déterminer si c'est la musique ou mon cœur qui tambourine. Peut-être un peu les deux.

Le soleil a commencé à descendre dans le ciel lorsque j'arrive au magasin de chaussures. Je me gare sur le parking qui dessert à la fois cette boutique et la pizzeria voisine. En sortant de voiture, je suis assaillie par l'odeur de la sauce tomate et du fromage fondu, et mon estomac gronde. Je n'ai pas encore dîné. Je m'arrêterai peut-être plus tard pour prendre une pizza.

Devant la porte de Simon's Shoes, je regarde l'écriteau indiquant les heures d'ouverture du magasin. Le mardi, ils ferment à 19 heures. Ma montre-bracelet m'indique 18 h 50.

Pile à l'heure.

Je pousse la porte et manque de heurter une femme entre deux âges, chargée de beaucoup trop de boîtes à chaussures. Elle doit en avoir au moins quatre. Quatre paires de chaussures neuves ! Je ne peux m'empêcher de ressentir une pointe de jalousie. Lorsque je lui souris, elle me lance un regard d'excuse et :

— Je crois qu'ils ferment dans quelques minutes.

— Pas de problème, lui rétorqué-je. Je vais faire vite.

Le magasin est pratiquement vide – il ne reste qu'un seul client à la caisse. Je me dirige tout droit vers les chaussures de créateurs et, comme je connais bien les lieux, je trouve rapidement celles à ma pointure. Ils ont une paire d'escarpins Christian Louboutin qui ressemblent beaucoup à ceux pour lesquels j'ai failli me faire pincer au centre commercial, sauf qu'ici, ils sont moins chers.

Je devrais peut-être les acheter. Je mérite une récompense, après tout, je n'ai pas acheté une seule paire de chaussures depuis celles que j'ai portées à la rentrée des classes. Je pourrais peut-être les faire passer sur une autre carte de crédit, pour échapper à la vigilance de Nate.

Je peux au moins les essayer. Il n'y a pas de mal à ça.

— Elles vous iraient très bien.

La voix appartient à un homme chaussé de Rockport marron foncé. Je lève les yeux vers le vendeur au-dessus de moi, qui considère avec intérêt les chaussures que j'ai sélectionnées.

Il fait un signe de tête en direction de la réserve.

— C'est votre pointure, ou voulez-vous que j'aille vous chercher une autre taille ?

— Celles-ci devraient convenir...

Il me les prend doucement des mains.

— Je peux ?

Docile, je m'installe sur le banc de bois destiné à l'essayage des chaussures. Avant que je puisse le faire moi-même, le vendeur abaisse les fermetures éclair de mes bottes et me les ôte. Il a les avant-bras musclés et des mains puissantes. Ses doigts s'attardent un instant de plus que nécessaire sur ma voûte plantaire, puis il saisit l'un des escarpins et le glisse à mon pied.

— Cendrillon.

Il m'adresse un sourire en coin. Même si son incisive droite est légèrement ébréchée, ses dents sont blanches et bien entretenues.

— Elles vous vont à la perfection. Il vous les faut.

— Hum, je parie que vous dites ça à toutes vos clientes.

— Absolument pas.

Je regarde par-dessus son épaule. Contrairement à tout à l'heure, lorsque je suis entrée, le magasin est maintenant plongé dans l'obscurité. L'écriteau de l'entrée a été retourné pour indiquer que l'établissement est fermé. Ce qui signifie qu'il a dû nous cadenasser à l'intérieur.

Il pose sa main droite sur mon genou, puis remonte le long de ma cuisse.

— Alors, qu'en dites-vous ?

— Je pense... (Mon souffle se bloque dans ma gorge.) Que j'ai peut-être besoin d'être convaincue.

Alors il m'attrape par la nuque.

Et écrase ses lèvres sur les miennes.

Eve

Dieu, ce qu'il embrasse bien ! Il me fait fondre. Je pensais que Nate embrassait bien, mais je me trompais.

Avec cet homme-là, c'est bien mieux.

— Eve, murmure-t-il. Je n'étais pas sûr que tu viennes.

— Et rater ça ? Jamais.

Un sourire s'attarde sur les lèvres de Jay, dont les yeux s'emplissent de désir. Ça fait longtemps que je n'ai pas vu mon mari me regarder de cette façon, et je dois admettre que c'est très excitant. Assez pour me faire revenir ici chaque semaine sans exception depuis plus de trois mois. Et je ne me sens même pas coupable. Enfin, si, un tout petit peu coupable. Mais je ne le ferais pas si mon mari ne donnait pas l'impression d'avoir peur de me toucher.

Jay jette un coup d'œil derrière lui vers la rue, où tout le monde pourrait nous voir nous embrasser. Il me tend la main pour m'aider à me lever. Retirant mon deuxième escarpin, je le suis dans la réserve.

Nous faisons l'amour au milieu des piles de boîtes à chaussures. C'est un petit espace, mais d'une certaine manière, ça rend la chose encore plus excitante. Même si, une fois, j'ai roulé sur le talon d'un stiletto et failli me déchirer la peau. Jay s'en est excusé. Il essaie toujours d'être délicat, mais après une semaine de séparation, nous nous arrachons pratiquement nos vêtements.

Ça dure à peu près aussi longtemps que peut durer une partie de jambes en l'air dans la réserve d'un magasin de chaussures. Bizarrement, une fois que c'est fini, je n'ai plus autant envie de ces escarpins. Nous restons tous les deux allongés sur le sol froid et dur pendant une minute, à reprendre notre souffle. Jay halète comme s'il venait de courir un marathon, et quand il tourne la tête pour me regarder, je remarque que sa peau est luisante de sueur.

— C'est le meilleur moment de ma semaine, dit-il en m'attrapant pour m'embrasser encore une fois. Je n'ai pensé qu'à ça toute la journée. Je n'étais pas sûr que tu viennes.

Je me rassieds et attrape mon soutien-gorge, accroché à une boîte sur la deuxième étagère. Je ne veux pas lui dire que c'est aussi le meilleur moment de ma semaine. Pourtant, sans ces petites séances ensemble, je me jetterais du haut du bâtiment de l'école.

Tout a commencé il y a environ quatre mois. Au début, c'était assez innocent. Je venais chez Simon's pour acheter une paire de chaussures. Ne me demandez pas pourquoi, je continue de penser que la bonne paire de chaussures va tout arranger. Comme si, le jour où je rentrerai chez nous avec la paire d'escarpins parfaite, Nate allait me trouver de nouveau désirable.

J'hésitais encore entre deux paires : des sandales à lanières Stuart Weitzman

et des escarpins en cuir noir Cole Haan. Mes moyens ne me permettaient d'en acheter qu'une seule, et j'étais là à les contempler tour à tour en cherchant à me décider. Je suis restée assise plus d'une heure, incapable de déterminer laquelle de ces deux paires pourrait ressusciter l'amour de Nate. Au bout du compte, le vendeur s'est approché de moi.

Il y avait quelque chose de familier chez lui, sans que je sache dire d'emblée quoi. Bien sûr, c'est le genre d'homme que n'importe quelle femme remarquerait. Aussi beau que Nate, mais dans un style différent. Il est large d'épaules et fort, alors que Nate est plus mince et longiligne. Il s'est planté au-dessus de moi et m'a dit d'une voix d'une douceur déchirante : « Nous fermons dans quelques minutes. Je peux vous encaisser ? »

C'était trop pour moi. J'ai fondu en larmes.

Jay a fermé le magasin et nous avons discuté pendant deux heures. Je ne lui ai pas tout raconté, mais suffisamment. Il m'a dit qu'il ne comprenait pas comment il était possible que mon mari ne me trouve pas attirante. J'ai pensé qu'il se montrait juste gentil... jusqu'à ce qu'il m'embrasse.

Le fait que je sois tombée amoureuse d'un vendeur de chaussures est assez ironique.

Le téléphone de Jay se met à sonner et il s'étire pour l'attraper dans la poche de son pantalon kaki, maintenant froissé, qui gît sur le sol de la réserve. Il inspire brusquement en voyant le nom qui s'affiche à l'écran, puis me jette un coup d'œil avant de prendre l'appel. Bien qu'il tienne l'appareil contre son oreille, j'entends une voix féminine à l'autre bout du fil, sans toutefois comprendre ce qu'elle dit.

— Je suis désolé, marmonne Jay au téléphone. J'ai encore été coincé au travail pour l'inventaire.

Il ne veut pas que je l'entende mentir à une autre femme, mais c'est inévitable. Je détourne la tête pour lui donner un semblant d'intimité.

Il frotte ses cheveux en pagaille.

— Je serai à la maison dans une demi-heure. La circulation devrait être calme, alors... Oui, ne t'inquiète pas pour le dîner. Je prendrai une pizza à côté.

Si Jay et moi allons tous les deux chercher une pizza, je vais devoir entrer dans le restaurant après lui. Il est un peu paranoïaque : il ne veut pas que ses mensonges soient découverts. Et à la vérité, moi non plus.

— Oui, dit-il au téléphone. Mais oui. Oui... bien sûr. Je m'en occupe dès que je suis rentré. (Il hésite et me jette un coup d'œil.) Je t'aime aussi.

Lorsqu'il raccroche, son cou est rouge vif.

— Merde, désolé, Eve.

— Pas de souci, répliqué-je.

Même si, au fond, ce coup de fil constitue le rappel amer d'une autre des raisons pour lesquelles nous ne pourrions jamais être ensemble.

Une partie de l'euphorie postcoïtale se dissipe aussitôt. C'est drôle, mais depuis des mois que Jay et moi fricotons ensemble, je n'ai jamais été

interrompue par un appel ou même un SMS de Nate. Il a l'air bien content que je ne sois pas à la maison.

Jay se mordille le coin inférieur de la lèvre.

— La semaine prochaine ?

— Absolument.

C'est le meilleur moment de ma semaine, pas question de le manquer.

Pendant que nous nous rhabillons tous les deux parmi des boîtes de chaussures de toutes les pointures possibles, je ne peux m'empêcher de penser à ce que cette aventure représente pour moi. Ce n'est pas seulement le meilleur moment de ma semaine, c'est *tout* pour moi. Il ne se passe pas un jour sans que je souhaite que Jay et moi puissions nous enfuir ensemble.

En même temps, au fond de mon cœur, je pressens que tout cela va horriblement mal se terminer.

Addie

À la fin de la réunion de *Reflets* d'aujourd'hui, M. Bennett me fait signe de m'approcher de lui.

— Addie, je peux te parler une minute ?

Je participe aux réunions du magazine de poésie depuis quelques semaines et je commence enfin à avoir l'impression d'appartenir à un groupe. Lotus m'attend parfois à la fin de la séance, et nous marchons ensemble jusqu'à nos vélos, même si je ne saurais toujours pas dire si elle m'aime bien ou non. Parfois, je pense qu'elle me méprise et m'assassinerait dans mon sommeil si elle en avait la possibilité, mais d'autres fois, elle a l'air de me tolérer avec joie. Quoi qu'il en soit, je lui fais signe de partir sans moi, même si je vois dans ses yeux qu'elle est curieuse de savoir de quoi il veut me parler. Lotus idolâtre complètement M. Bennett.

Je m'attarde donc dans la salle de classe pendant que le prof tripote des papiers sur son bureau. Il attend que tout le monde soit sorti avant de reposer les feuilles. Et il me sourit.

— Addie, devine quoi ?

J'adore la façon dont ses yeux se plissent lorsqu'il sourit. Depuis un mois que je suis dans sa classe, j'ai remarqué qu'il a deux sortes de sourire. Il y a celui qu'il utilise en cours pour encourager les élèves, mais il n'est pas aussi sincère. Quand ses yeux se plissent, là, je sais qu'il est vraiment content.

— Une bonne nouvelle ?

— Eh bien, il y a un concours de poésie au niveau de l'État, il commence en se frottant les mains. Et chaque année, j'ai la possibilité de soumettre un poème parmi tous ceux de mes élèves. Cette année, je souhaite soumettre le tien.

Je n'en reviens pas. M. Bennett enseigne l'anglais à plusieurs classes et en plus, il a le choix entre tous les participants du magazine. Lotus, par exemple, est une poétesse incroyablement talentueuse. Tous ses poèmes sont meilleurs que n'importe lequel des miens. Il a perdu la tête ? Il me confond avec Lotus ou quoi ?

— Le mien ? finis-je par couiner.

Il me sourit jusqu'aux oreilles.

— Oui ! Je veux présenter « Il était là ». Je le trouve brillant. L'un des textes les plus émouvants qu'il m'ait été donné de lire.

C'est le poème sur mon père. Mais là, je suis au bord de m'étrangler. J'ai appris à m'habituer à ses louanges, mais enfin pas à ce point. Et c'est presque trop, je pourrais exploser sous la quantité de compliments qu'il m'adresse là, comme lorsqu'une personne affamée reçoit soudain trop à manger et qu'elle en meurt.

— Vous êtes sûr ? j'insiste.

— Addie...

Il croise les bras. À un moment donné après la dernière sonnerie, il a défait les boutons à ses poignets et remonté les manches de sa chemise... si bien que je vois maintenant les poils bruns sur ses avant-bras. Aucun des garçons de ma classe n'a autant de poils aux bras. Hudson en avait peu, et d'un blond pâle comme ses cheveux.

— Addie, il faut que tu croies un peu en toi. Parce que moi, j'y crois.

— Oui, marmonné-je.

Ses yeux bruns retiennent les miens.

— Ton poème est formidable. Et *tu* es formidable, d'accord ? Tu maîtrises la matière, tu es douée, même à seize ans.

Si quelqu'un d'autre me disait la même chose, je trouverais cela condescendant. Mais quand M. Bennett déclare que je suis formidable, eh bien, je me sens formidable. Comme s'il existait peut-être quelque chose pour quoi je suis douée, même si envisager une carrière de poétesse serait stupide et ridicule et que je ferais mieux de devenir infirmière comme ma mère me le conseille.

— Je ne suis pas douée en maths, je lâche.

Je me sens bête d'avoir sorti ça, mais pour une raison qui m'échappe, ça fait rire M. Bennett. Il rejette la tête en arrière et part d'un gros rire de gorge. J'arrive même à distinguer un minuscule plombage en argent sur l'une de ses dents du fond.

— Ma femme te ferait-elle des misères ?

Je hausse une épaule.

— Ce n'est pas sa faute si je suis nulle en maths.

— Je sais comment elle est. Sévère, hein ?

Je pince les lèvres, hésitant à dire quoi que ce soit de négatif sur sa femme. Mais la vérité, c'est que si M. Bennett est l'un des professeurs les plus populaires de l'école, seuls les meilleurs élèves en mathématiques sont fans de Mme Bennett. Elle est *très* sévère et n'a pas beaucoup de patience pour ceux qui ne comprennent pas tout de suite sa matière.

La pire chose que les élèves disent d'elle, cependant, c'est qu'ils ne comprennent pas pourquoi M. Bennett l'a épousée. C'est le prof le plus sexy et le plus apprécié du lycée. Mme Bennett est jolie, sans doute, mais pas au même point que son mari. Et surtout, elle n'est pas du tout aimée. En fait, elle est un peu...

Eh bien, c'est une garce. Voilà, j'ai craché le morceau.

— Ma femme est très pragmatique. Elle ne s'intéresse qu'à la logique et au raisonnement. Ce n'est pas une rêveuse, comme nous. Pour elle, les mots n'ont qu'une fonction utilitaire.

— Non, mais ça va, je le rassure. Il faut juste que je bosse.

Et aussi, que je prie pour un miracle.

— Si jamais elle est trop dure avec toi, fais-le-moi savoir. Sérieusement.

Jamais de la vie. Sérieusement.

— Je comprends tout à fait ajoute-t-il. J'étais aussi très mauvais en maths quand j'étais au lycée. Et en biologie.

— Vraiment ?

Il vient de citer les deux matières que j'aime le moins.

Il me sourit tant et si bien que ses yeux se plissent de cette façon que j'ai appris à aimer.

— Oh oui. J'ai refusé de disséquer une grenouille, parce que je trouvais ça cruel. Et pour compenser le zéro que n'a pas manqué de me coller le professeur, j'ai dû travailler sur un projet supplémentaire, juste pour décrocher la moyenne !

Je ne pensais pas qu'il était possible d'apprécier M. Bennett encore plus, mais si.

Il regarde sa montre et semble surpris de l'heure.

— Bref. Excuse-moi, je n'avais pas remarqué qu'il était si tard. Désolé de t'avoir retenue. Tu as besoin d'être raccompagnée chez toi ?

Je suis tellement médusée par sa proposition que je manque de lâcher mon sac à dos. Il est vraiment en train de me proposer de me ramener chez moi dans sa voiture ? Il ne sait donc pas ce qui est arrivé à M. Tuttle ? Hors de question que je me fasse raccompagner par un autre professeur qui fait l'effort de s'intéresser à moi. Je ne laisserai pas une telle chose se reproduire.

— Non, ça va, je me hâte de répondre. J'ai mon vélo.

— Tu es sûre ? Ça ne me pose pas de problème.

— Certaine.

Il hausse les épaules.

— D'accord. On se voit demain alors.

Il semble tellement décontracté que j'en viens presque à me demander si je n'ai pas réagi de manière excessive. Après tout, il s'agit juste de me ramener en voiture. D'autres élèves se font parfois raccompagner par des enseignants, qui ne finissent pas licenciés et déshonorés. J'ai peut-être exagéré.

De toute façon, il est trop tard pour changer d'avis maintenant, alors j'attrape mon sac à dos et je sors de la salle... pour tomber presque nez à nez avec Lotus. Elle est adossée au mur, son sac appuyé contre ses Dr. Martens. Elle a une expression un peu hystérique sur le visage.

— Coucou, lui dis-je. Je t'avais dit de ne pas m'attendre.

Elle se frotte le nez avec le dos de la main.

— Meuf, c'était quoi ça ?

Je dois réprimer un sourire.

— Oh... Il y a un concours national auquel il veut inscrire un de mes poèmes. Donc, ben voilà.

Elle prend une brusque inspiration.

— Attends. Le Concours de poésie du Massachusetts ?

— Peut-être...

Lotus jure tout bas.

— Non mais c'est du foutage de gueule ! Tu en es consciente ?

Euh, non.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Lotus serre les dents. Elle a beaucoup de petites dents pointues.

— Ce concours de poésie, c'est un très gros truc, et il n'a le droit de présenter qu'un seul poème pour toute l'école.

— Oui...

Elle fait papillonner ses cils lourds de mascara.

— Et toi, tu n'es qu'une débutante. Enfin, tu es douée pour une débutante, mais il y a au moins trois autres gars au magazine qui sont largement meilleurs que toi. Et moi, je suis en terminale, pourtant il n'a jamais choisi un de mes poèmes.

Je ne sais pas quoi dire.

— Ben, ce n'est pas moi qui ai décidé quoi que ce soit.

Elle plisse les paupières.

— N'empêche, c'est un très mauvais choix. Tu devrais le lui dire. Il ne doit pas te choisir juste parce que tu es sa chouchoute.

J'ai déjà suggéré à M. Bennett qu'il y avait peut-être de meilleurs poèmes, mais il a insisté.

— Qu'est-ce que tu attends de moi, Lotus ?

— Je veux que tu retournes dans cette salle et que tu lui dises de soumettre le poème de quelqu'un d'autre.

Je ne sais pas ce qui est le plus choquant : le fait que M. Bennett ait choisi mon poème ou ce que Lotus vient d'exiger.

— Je ne vais pas faire ça, non.

Elle croise les bras sur sa poitrine plate.

— Alors tu veux que notre école perde, c'est ça ?

— Je ne veux pas qu'on perde, mais M. Bennett a dû choisir mon poème pour une raison précise. Il doit penser qu'il est capable de gagner.

Elle me retourne un regard narquois.

— Oh, tu penses vraiment que c'est pour cette raison ?

Je m'en décroche la mâchoire.

— Oui...

— Franchement, ça ne te suffit pas d'avoir fait virer M. Tuttle, maintenant il faut que tu t'en prennes à M. Bennett ?

Mon visage brûle. J'avais cru que Lotus et moi étions peut-être amies, mais je me trompais lourdement.

— Je dois rentrer chez moi, je marmonne. À la semaine prochaine, *Mary*.

Alors que je m'éloigne, les doigts serrés sur les bretelles de mon sac à dos, mes pensées ne cessent de se bousculer. Je la déteste d'avoir mis au jour mes peurs les plus sombres. M. Bennett avait un tas d'autres poèmes qu'il aurait pu choisir. Pourquoi le mien ? Objectivement, je ne pense pas que mon poème soit le meilleur. Il y avait tellement d'autres choix merveilleux, y compris ceux que Lotus a écrits...

Alors pourquoi moi ?

Est-il possible qu'elle ait raison ? Est-il possible que M. Bennett ait eu une arrière-pensée en choisissant un poème de qualité moindre pour représenter le lycée au concours ? N'était-ce que du favoritisme de sa part ? Ou quelque chose de plus que du favoritisme ?

Le pire, dans tout ça, c'est le frisson d'excitation qui me traverse à l'idée que Lotus puisse avoir raison.

Eve

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire.

Mes trente ans. J'ai l'impression de franchir un cap important, même si ma vie n'a pas beaucoup changé au cours des huit dernières années, depuis que j'ai commencé à enseigner à Caseham High. Le temps m'a paru passer si vite. En un clin d'œil : mon premier jour en tant qu'enseignante, et pouf, on est près d'une décennie plus tard.

La vingtaine est terminée. Un clin d'œil, et j'aurai quarante ans, la trentaine sera également révolue. Et puis un jour, je serai allongée sur ce lit, j'aurai quatre-vingt-dix ans et je me demanderai où est passée ma vie.

Je considère longuement le contenu de l'armoire, tâchant de décider quelles chaussures porter pour mon anniversaire. Je vais au travail, je ne peux donc pas mettre de sandales – de toute façon, je n'en porterais pas en plein mois d'octobre. Je scrute les rangées de chaussures qui tapissent le fond du placard, puis j'hésite. Nate est toujours dans la salle de bains, en train de se raser, il y sera encore pendant quelques minutes.

J'en profite pour attraper la grande valise coincée contre le côté de l'armoire. Je la soulève et, après avoir jeté un dernier coup d'œil à la porte de la salle de bains, je fais coulisser la fermeture éclair, soupirant devant le contenu.

Des dizaines de chaussures.

Nate ne sait rien de cette cachette. Il trouve déjà assez impressionnant le nombre de paires que j'ai au fond de l'armoire. Il surveille le relevé de la carte de crédit, à l'affût de mes achats compulsifs, laissant même entendre que j'avais un problème. S'il était au courant pour cette valise, il risquerait de me faire interner.

Ce qui signifie que je n'ai pas beaucoup de temps.

Je sors ma paire d'escarpins Louis Vuitton préférée. Enfin, je n'ai qu'une seule paire de Louis Vuitton, car elles coûtent une petite fortune. Elles sont en cuir de veau verni noir, lignes épurées et talons aiguilles. Puisque Nate n'aurait jamais accepté un tel achat de ma part, j'ai économisé en liquide pour me les offrir. Je les garde cachées et ne les porte que pour les grandes occasions.

Je me hâte de les glisser à mes pieds, puis je range la valise dans l'armoire, pile au moment où Nate sort de la salle de bains, le visage rasé de près. Il a une serviette blanche nouée autour de la taille, et même s'il n'est pas aussi musclé que Jay, il est incroyablement beau. En dépit de tout, je suis toujours extrêmement attirée par mon mari.

Le seul problème, c'est qu'il n'a pas l'air de ressentir la même chose pour moi.

Vêtue en tout et pour tout d'un soutien-gorge et de collants, j'en profite pour

m'approcher de lui sur mes escarpins Louis Vuitton. Avec ces chaussures qui me grandissent et lui qui est pieds nus, je suis beaucoup plus proche de sa taille. Je penche mon visage vers le sien et il me donne un bref baiser sur les lèvres.

Je fais glisser un doigt sur son torse.

— J'ai droit à un petit cadeau d'anniversaire ?

Il se raidit.

— Maintenant ?

— Ben oui. Un petit coup vite fait.

— Eve, soupire-t-il, l'air exaspéré, tu n'es quand même pas sérieuse ?

Et voilà. Quelle idiote d'avoir pu penser que mon mari voudrait faire l'amour avec moi le jour de mon anniversaire.

Comme à chaque fois qu'il me rejette, ma poitrine se serre sur un sentiment de honte. Au moins, il y a un homme quelque part qui me désire, lui. Ça ne vient donc pas de moi, mais bien de Nate. Peut-être qu'il est asexuel. Ça existe, non ?

Évidemment, il n'avait pas l'air asexuel du tout, au début de notre relation. Il n'était jamais rassasié de moi, à l'époque.

Remarquant mon expression, Nate s'empresse d'ajouter :

— Je viens de prendre une douche et on doit bientôt être au lycée. En revanche, je t'emmène dîner ce soir.

Il n'a pas mentionné un quelconque cadeau, je commence donc à penser qu'il n'y en a pas. Il y a quelques années, Nate a plus ou moins décrété que se faire des cadeaux n'avait pas de sens quand on faisait compte commun. Et comme par hasard, il ne m'a pas acheté de cadeau ces trois dernières années. Il faut croire que le dîner est mon cadeau.

Il pose ses mains sur mes épaules et m'accorde un second baiser, lèvres fermement pressées contre les miennes, mais sans la moindre velléité d'y insinuer la langue.

— On va passer un excellent moment ce soir, m'assure-t-il. Où que tu choisisses d'aller.

— Génial.

Je pense que j'ai à peu près réussi à ne pas le dire sur un ton sarcastique.

Pendant que Nate s'habille, mon téléphone vibre, signe de l'arrivée d'un texto. Je l'attrape sur la tablette : c'est un message sur Snapchat. J'ai téléchargé cette application il y a environ quatre mois – j'en avais entendu parler par des élèves qui l'utilisaient, car elle permet de faire disparaître les messages textes et les images exactement soixante secondes après qu'ils ont été ouverts. Pour les jeunes, c'est un moyen idéal de communiquer sans que leurs parents en découvrent rien.

C'est aussi un excellent moyen de communiquer avec le séduisant vendeur de chaussures que je fréquente depuis plusieurs mois.

J'ouvre l'appli en retenant mon souffle. J'ai dit à Jay de ne pas m'envoyer de message à moins que ce ne soit important, pourtant je ne peux m'empêcher de

sourire en découvrant son message :

Jay : Joyeux anniversaire ! J'aimerais qu'on puisse le passer ensemble.

Je fixe le message pendant les soixante secondes qui suivent, jusqu'à ce qu'il disparaisse de l'écran. Avec sur le visage mon premier sourire depuis le réveil de ce matin. Même s'il est risqué qu'il m'envoie un message, ça reste le meilleur moment de ma journée. Alors je lui réponds :

Moi : Moi aussi.

Je fixe l'écran encore quelques secondes et, bien sûr, un autre message apparaît :

Jay : J'ai quelque chose pour toi.

— Eve ?

Je manque de faire tomber ma tablette. Nate, déjà habillé, me considère avec curiosité. Ce qui n'a sans doute rien d'anormal, vu que je ne porte encore qu'un soutien-gorge et des collants.

— Oui ? demandé-je.

Il tapote sa montre.

— Il faut qu'on y aille. Tu vas être en retard.

Je sors une robe de mon dressing et l'enfile aussi vite que possible, tandis que Nate jette des coups d'œil appuyés à sa montre. Le temps que je rouvre la conversation sur mon téléphone, le message de Jay a disparu. Et il n'y a plus rien à l'écran.

Addie

Pour une fois, j'ai transpiré en cours de gym.

J'ai fait des tours de piste, ce que j'aime le moins. On a passé tout le cours à courir, avec l'obligation d'arriver au bout de cinquante tours. Je suis à peu près certaine que Kenzie en a effectué la moitié, pourtant quand elle a annoncé à Mme Cavanaugh qu'elle avait fini, la prof lui a simplement fait signe de s'asseoir dans les gradins. Alors que moi, quand j'ai voulu m'arrêter après quarante-huit tours, elle a secoué la tête et m'a obligée à continuer.

Du coup, aujourd'hui, je suis bien contente de prendre une douche après la fin du cours. Je n'arrive pas à croire qu'il me reste encore trois heures avant de pouvoir rentrer chez moi. Et le pire, c'est qu'en plus, je ne pourrai même pas me prélasser sur mon canapé le reste de la soirée. Maman a pris sa journée, et elle m'a déjà annoncé qu'à mon retour, elle voulait qu'on se rende au cimetière pour voir mon père. Au motif que « ça fait deux mois qu'on n'y est pas allées. » Comme s'il était allongé dans cette tombe, en train de surveiller le défilé des jours sur sa montre, et qu'il se demandait pourquoi on tardait tant à venir.

Bref. Quand j'aurai dix-huit ans, je ne retournerai plus jamais sur sa tombe.

Je me douche rapidement. J'ai essayé de me raser les jambes plus souvent, histoire que les filles n'aient pas de raison de se moquer de moi, mais en même temps, je trouve ça un peu idiot de me raser juste pour le cours de gym. D'autant qu'elles rient de moi, que mes jambes soient lisses ou non. Comme aujourd'hui, malheureusement, mes jambes sont plutôt en mode poilues, j'essaie d'être le plus rapide possible.

Je me traîne jusqu'à mon casier pour récupérer mon jean et mon sweat-shirt oversize. Sauf que quand j'arrive, il est ouvert, cadenas pendouillant.

J'ouvre la porte à la volée, l'estomac noué. Tout de suite, je constate que mon sac à dos est toujours là, ce qui est déjà un soulagement. Mon short de sport, mes sous-vêtements et mon T-shirt trempé de sueur sont toujours posés dessus. Mais c'est tout. Les vêtements avec lesquels je suis venue à l'école ont disparu.

C'est là que je remarque Kenzie et ses copines à l'autre bout du couloir, qui me regardent et gloussent entre elles.

Je redresse les épaules et me tourne vers elle.

— Vous pouvez me rendre mes vêtements, s'il vous plaît ?

Kenzie bat des cils sur ses grands yeux bleus. Elle est déjà habillée et prête à partir pour notre prochain cours.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu as des vêtements là-dedans. Ce ne sont pas ceux que tu portais toute la journée ?

Je serre les dents.

— Non. Allez, j'ai besoin de récupérer mes vêtements, d'accord ?

— J'ai une idée. Pourquoi tu n'écrirais pas un poème à ce sujet ? Puisque tu es si douée. (Elle tapote un de ses doigts manucurés contre son menton.) « Malheur à moi, mes vêtements ont disparu, et maintenant tout le monde va voir mon genou poilu. »

Les copines de Kenzie éclatent de rire et tout ce petit monde se dirige vers la sortie. Un instant, je suis prise d'une envie presque irrésistible de courir après Kenzie, d'attraper une poignée de ses cheveux blonds et de les lui arracher du crâne. Je parie qu'elle arrêterait de rire. Et en prime, je serais probablement renvoyée.

Honnêtement, la seule chose qui m'empêche de le faire, c'est de penser à la déception de M. Bennett.

Je reporte donc mon attention sur mon casier et j'évalue mes options. Je n'ai vraiment, vraiment pas envie de renfiler ma tenue de sport trempée de sueur. Mais qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Aller en classe avec, pour tout vêtement, une serviette en tissu éponge ? Les autres sont déjà partis à leur prochain cours et, dans une seconde, le groupe suivant va arriver.

Je décide de faire le tour des vestiaires, pour le cas improbable où Kenzie aurait jeté mes vêtements quelque part. Je vérifie chaque allée, mais ne vois aucun signe de mon jean ou de mon sweat-shirt. C'est seulement lorsque j'arrive aux douches que j'aperçois une petite boule de vêtements dans un coin. Je me précipite. C'est ma tenue de ce matin, bien sûr, sauf qu'elle est complètement trempée.

Bon, mes options viennent de se réduire un peu plus encore.

Le groupe suivant entre dans les vestiaires. Je ne peux pas enfiler mes habits trempés, je n'ai donc pas d'autre choix que de remettre mon short et mon T-shirt humides de sueur. Le T-shirt sent mauvais, mais je ne peux rien y faire.

Et le pire, dans tout ça, vous savez ce que c'est ? J'ai cours de maths avec Mme Bennett maintenant.

Dans les couloirs vides, je me traîne jusqu'au deuxième étage. La sueur sur mon T-shirt n'est pas tout à fait sèche, c'est désagréable sur la peau. En plus, faute de savoir quoi faire de mon jean et de mon sweat-shirt mouillés, je les ai fourrés dans mon sac à dos, qui du coup pèse au moins une tonne.

Par la porte vitrée, je vois que Mme Bennett a déjà commencé son cours. Elle écrit au tableau et se retourne pour s'adresser à la classe. Punaise, ça va être horrible. J'envisage une seconde de sécher, mais elle nous a indiqué en termes très clairs au début du semestre qu'une absence non excusée ferait baisser notre note de dix points (ce qui me donnerait une moyenne de moins dix). J'ouvre donc la porte de la salle de classe, T-shirt humide de sueur, short de sport et tout le tralala.

Mme Bennett tourne la tête pour me considérer. Elle n'a pas l'air ravie. Je veux dire, elle n'a jamais l'air contente, mais là, encore moins que d'habitude. Elle croise les mains sur sa poitrine et me lance un regard noir. J'ai l'impression qu'elle n'est pas particulièrement fan de mes vêtements de sport

et de mes jambes poilues.

— C'est gentil de vous joindre à nous, Addie, ironise-t-elle.

— Désolée, dis-je en balbutiant.

Je me laisse tomber sur mon siège aussi silencieusement que possible.

Je m'attends à ce que Mme Bennett reprenne son cours, au lieu de quoi elle me fixe toujours, dans la même position choquée. Je ne sais pas ce qu'elle attend de moi. Oui, je suis en retard, mais je ne peux plus rien y faire, à moins qu'elle veuille que je remonte le temps d'une manière ou d'une autre ? Que je me mette à voler autour de la Terre à l'envers jusqu'à revenir dix minutes plus tôt, à l'heure pour son cours ? C'est ça qu'elle attend de moi ? Lorsqu'elle s'adresse de nouveau à moi, son ton est impatient :

— Vos devoirs, Addie.

Oh.

Je fouille dans mon sac pour dénicher mon exercice sur une feuille volante. En le sortant, je me rends compte que j'ai commis une grave erreur. Le papier n'était pas dans mon classeur, parce que j'ai travaillé dessus pendant le déjeuner, et comme j'ai mis mes vêtements trempés dans le sac, l'eau a complètement délavé tout ce que j'avais écrit. C'est totalement illisible, mais je n'ai pas d'autre solution que de le lui rendre tel quel.

— Vous êtes sérieuse, Addie ? dit Mme Bennett en regardant mon devoir détrempé.

— Il a été mouillé, je réplique, penaude.

— Je vois ça.

Elle en fait une boule qu'elle jette à la poubelle.

— Puisque je ne peux pas le noter en l'état, je vous suggère de me le rapporter demain.

Il me faut toute ma retenue pour ne pas gémir à haute voix. Faire ce devoir la première fois a déjà été une torture, et maintenant, je dois recommencer ? Avec en plus le devoir sans doute tout aussi infaisable de ce soir ? Mais qu'est-ce que je peux dire ? Il est hors de question que je récolte une mention « devoir incomplet ». J'ai besoin de tous les points que je peux obtenir.

— Oui, m'dame, je réponds.

Mme Bennett me jette un regard froid, puis elle reprend son cours. Je dirais qu'elle me déteste plus que n'importe qui au monde, mais à vrai dire, elle n'a pas l'air d'aimer qui que ce soit parmi les élèves. Je pense que c'est une femme triste par nature. Honnêtement, parfois, je plains M. Bennett.

Eve

Jusque-là, mon anniversaire n'est pas ce que je qualifierais de merveilleux.

Mon mari a carrément refusé mes avances ce matin, un de mes bas a filé et Addie Severson vient de m'appeler « m'dame ». Le seul point positif de ma journée a été le message de Jay. Et le cadeau qu'il m'a promis. Je profite de mon heure libre pour rappeler mes parents. Ça fait une éternité que nous ne nous sommes pas parlé. Si je devais deviner, je dirais depuis la fête des Pères. Nous sommes devenus le genre de famille qui se contacte par téléphone à l'occasion des grandes fêtes, et c'est tout. J'imagine donc que notre prochain échange aura lieu à Noël.

Je ne me rappelle même pas la dernière fois que je les ai vus. Il y a trois ans, je crois.

— Eve, dit maman en décrochant le téléphone. (Vu l'écho, j'ai l'impression qu'elle est sur haut-parleur.) Papa et moi, on t'appelait pour te souhaiter un bon anniversaire.

— Merci, dis-je avec raideur.

**Pour telecharge
notre site : www.**

ement et légalement veuillez visiter

— Bonjour, Evi

Joyeux anniversaire, ma chérie.

— Merci.

Tellement maladroits et formels. Je n'aurais jamais imaginé que nous nous éloignerions comme ça. J'étais pourtant si proche de ma famille quand j'étais plus jeune.

— Tu fais quelque chose de spécial ce soir ? me demande ma mère.

— Nate m'emmène dîner.

— Comment va-t-il ?

Lorsque ma mère pose la question, je vois d'ici son visage se plisser de dégoût.

— Il va bien.

— Des... nouvelles ?

Elle veut savoir si je suis enceinte. En revanche, je n'arrive pas bien à déterminer si elle a envie que je tombe enceinte ou non. Elle aimerait avoir des petits-enfants, mais vu l'état de nos relations, qui sait si elle les verrait un jour ? Et je suis sûre qu'elle n'aime pas l'idée que j'aie des enfants avec Nate.

— Pas de nouvelles.

Elle laisse échapper un soupir. De soulagement, j'ai l'impression.

— Ah. Bon, je suis contente que tu ailles bien. Tu penses venir dans le New Jersey pour Noël ?

— Peut-être.

Nous avons passé les deux derniers Noël dans la famille de Nate.

Normalement, ce devrait donc être le tour de mes parents, mais la perspective de les voir et qu'ils me jugent ne m'enchant guère.

— Je te tiens au courant.

Le silence s'étire entre nous. Il y a tant de non-dits entre mes parents et moi. Mais le plus gros de tous, c'est celui que je suis le plus réticente à avouer : *Vous aviez raison. Je n'aurais jamais dû l'épouser.*

Addie

Oh, mon Dieu, si je dois passer une minute de plus dans ces fichus vêtements de sport, je vais me jeter par la fenêtre.

Au moins, ils ne sont plus humides. Mais maintenant que la sueur a séché, ils sont un peu raides. Et puis, je sens mauvais. J'ai eu beau prendre une douche, mes vêtements sentent et les gens froncent le nez en me croisant. Ça ne suffisait pas que je sois la fille qui a couché avec M. Tuttle. Maintenant, je suis la fille qui sent mauvais *et* qui a couché avec M. Tuttle.

En plus, mes vêtements mouillés sont en train de totalement saloper mon sac à dos et tout ce qu'il contient. Avant d'aller à mon dernier cours, je m'efforce de les essorer dans le lavabo des toilettes. Ça ne marche pas, je réussis juste à me mettre de l'eau partout sur mon T-shirt. Je finis par remettre les vêtements dans mon sac, puis je file en classe avant d'être de nouveau en retard.

J'arrive dans la salle de M. Bennett quelques secondes après la sonnerie. Il est en train de se lever de son bureau pour fermer la porte de la salle lorsque j'apparais dans le cadre. Il m'examine de ses yeux marron et, devant la surprise qui s'y manifeste, ma mortification est totale. M. Bennett, mon professeur préféré entre tous, vient de me voir dans mes vêtements de sport sales et malodorants, avec mes jambes pas rasées.

C'était horrible quand Mme Bennett m'a crié dessus en cours de maths, mais là, c'est mille fois pire. Je meurs un peu à l'intérieur.

— Addie ? fait-il, les sourcils froncés. Ça va ?

— Très bien.

Je déglutis. J'ai juste envie de m'enfoncer dans mon siège et de disparaître jusqu'à la fin du cours. Plus que quarante minutes et cette fichue journée sera terminée.

M. Bennett se frotte le menton, comme s'il se demandait s'il devait accepter ma réponse. Finalement, il se dirige vers son bureau, griffonne quelque chose sur un morceau de papier et me le tend.

— Rentre chez toi dès maintenant, il murmure, suffisamment bas pour que, dans le bourdonnement ambiant, les autres élèves ne l'entendent pas. Voici un mot au cas où l'administration te causerait des ennuis.

— Quoi ?

— Tu as l'air de passer un mauvais quart d'heure. Je te donne donc la permission de ne pas assister à ce cours. Il n'y aura pas de devoirs ce soir. Repose-toi.

— Mais...

Alors là, j'ai du mal à comprendre et, en même temps, je ne tiens pas particulièrement à rester là à discuter avec lui. C'est vrai que j'ai très envie de rentrer chez moi. Je suis sale, en sueur et mes tempes commencent à palpiter.

— D'accord. Euh, merci.

Il m'adresse un clin d'œil.

— Pas de problème.

Chaque fois que M. Bennett me fait un clin d'œil, mon cœur s'affole un peu. Et je me sens d'autant plus mal qu'il me voie dans mes vêtements de sport dégoûtants.

Quoi qu'il en soit, je prends son autorisation écrite et la glisse dans ma poche, même si je n'en aurai sans doute pas besoin. Je quitte donc le lycée plus tôt, j'enfourche mon vélo et je pédale aussi vite que possible pour rentrer à la maison et me changer.

Mais je ne vais pas tout à fait chez moi.

Je sais où habite Kenzie Montgomery. Il y a un répertoire des adresses de tous les élèves, et après avoir « emprunté » ses clés de maison, j'ai cherché la sienne. Or il s'avère que c'est sur le chemin de chez moi, j'ai pris le temps de vérifier précisément où. Il n'y a pas de mal à regarder.

Aujourd'hui, j'ai décidé d'y jeter un petit coup d'œil.

Addie

Bien sûr, la maison de Kenzie est beaucoup plus grande que la mienne. C'est pratiquement un manoir.

Je suis à peu près sûre que deux ou peut-être même trois maisons comme celle où j'habite pourraient tenir dans celle de Kenzie. Même sa pelouse, verte et luxuriante, est plus belle que la nôtre, alors que l'herbe chez tous ses voisins flétrit avec l'avancée de l'automne. Elle a du gazon artificiel ou quoi ? D'ailleurs, ça existe, le gazon artificiel ?

Je rôde aux abords de son allée, toujours sur mon vélo. Aucune lumière n'est visible par les fenêtres. Ses parents ont tous les deux des emplois haut placés, genre avocat ou PDG – je l'ai entendue se vanter et dire qu'ils ne sont jamais à la maison quand elle organise des fêtes auxquelles seule sa liste d'amis triés sur le volet est autorisée à participer. On ne franchit le seuil de la maison de Kenzie que si on appartient à l'élite du lycée. Avec Hudson, avant, je me moquais de ces fêtes. Maintenant, il en est probablement l'invité d'honneur ou un truc comme ça.

Je retire mon sac à dos et fouille dans la petite poche pour trouver les clés, que je transporte avec moi depuis que je les ai volées dans son sac. Ce que j'envisage est risqué. Les parents de Kenzie ne sont peut-être pas chez eux, mais ça ne veut pas dire qu'ils n'ont pas une sorte de système d'alarme hyper élaboré. Ou peut-être un pitbull, qui va me sauter dessus à la seconde où je mettrai un pied là-dedans. Ça me ressemblerait bien, ça, en matière de poisson.

Non. Ça n'en vaut pas la peine. Je ne gagnerai pas grand-chose à me faire tailler en pièces par un pitbull.

Cette sage décision prise, je poursuis mon chemin, direction chez moi. Quand j'arrive, ma mère est assise sur le canapé, en train de lire. Elle adore lire, ce qui rendait mon père fou de rage à l'époque. *Tu aimes plus la compagnie de tes livres que la mienne*. Je doute qu'il ait vu juste mais quand bien même il aurait eu raison, est-ce qu'on pouvait la blâmer ?

Elle lève les yeux quand elle me voit et glisse un marque-page dans son livre. Perso, je corne les pages, et ça la rend dingue. Elle traite ses livres avec une infinie délicatesse.

— Tu rentres tôt, dis donc. Tu es prête à aller voir ton père ?

Bizarrement, j'avais presque oublié son projet d'excursion au cimetière aujourd'hui, pour visiter la tombe de ce connard. Cette journée, décidément, se dégrade de minute en minute. Surtout quand ma mère se lève du canapé, me jauge de pied en cap et me sort :

— Tu t'es vraiment habillée comme ça pour aller au lycée ?

— Oui.

Je préfère mentir, parce que je n'ai pas envie de lui raconter ce qui m'est

arrivé. C'était déjà assez embarrassant de le vivre, pas besoin en plus de le partager avec quelqu'un d'autre... même ma mère.

Elle lève les yeux au ciel.

— Tu ne peux pas aller au cimetière fagotée comme ça. Tu veux bien aller te changer ?

Je jette mon sac à dos par terre.

— Non, pas question.

— Mais enfin, tu ne peux pas y aller comme ça !

— Très bien, alors je n'irai pas.

— Adeline ! elle s'exclame. C'est horrible de dire ça !

Je tire sur le bas de mon T-shirt de sport qui empeste la sueur.

— Je le pense, maman. Il était constamment bourré et il te tapait dessus. Il ne mérite pas qu'on aille le voir.

Mon père était un type affreux. Je l'ai connu ivre pendant la majeure partie de mon enfance. Alors même si les gens se moquaient souvent d'Hudson à cause de son père – oui, il était gênant, mais bon –, je l'aurais préféré au mien sans hésiter, jurons polonais et tout le reste en prime. Mon père n'a jamais réussi à garder un travail, pas même agent d'entretien dans une école. Chaque fois que quelqu'un lui donnait sa chance, il se pointait soûl à son poste et se faisait renvoyer. C'est ma mère qui nous a fait vivre pendant toute cette époque.

J'étais chez Hudson en train de réviser quand elle a appelé pour m'annoncer que mon père avait été trouvé, gisant en bas de l'escalier, ne respirant plus. Et je n'ai pas éprouvé la moindre tristesse.

— Addie, insiste-t-elle doucement, c'était quand même ton père.

Mais je ne bouge pas de l'endroit où je me tiens. Non, je ne me changerai pas. Pas pour lui. Si elle me force, j'irai peut-être, mais dès que j'aurai dix-huit ans, ce sera terminé.

Les épaules de maman s'affaissent. Les cernes sous ses yeux se sont accentués.

— D'accord. On n'est pas obligées d'y aller.

Alors là, je n'en reviens pas. Ma mère est super têtue, j'étais persuadée qu'on allait se disputer là-dessus pendant une heure. Je n'arrive pas à croire qu'elle ait laissé tomber aussi vite.

— Non ?

— Non. Mais change-toi, s'il te plaît. Tu sens mauvais.

— D'accord...

Elle m'offre un sourire.

— Et sortons dîner, ce soir. Ça nous fera du bien à toutes les deux, j'ai l'impression, une petite soirée dehors.

Je ne peux que partager ce sentiment.

Eve

Pour mon dîner d'anniversaire, j'ai chaussé mes escarpins Louis Vuitton et une robe rouge qui me colle au corps. Je ne suis peut-être pas la femme la plus sensuelle du monde, mais je m'entretiens et cette robe met en valeur ma silhouette – Jay apprécierait beaucoup. Pourtant, lorsque j'entre dans le salon où Nate regarde la télévision, il m'adresse à peine un regard.

— Prête à partir ? me demande-t-il.

Il ne s'est pas changé et porte toujours sa chemise et son pantalon du travail, mais à sa décharge, il est toujours incroyablement beau.

J'attrape mon sac à main, que j'ai laissé sur la tablette à côté de la porte d'entrée.

— Je suis prête. Je me disais qu'on pourrait aller chez Maggiano.

Nate me dévisage comme si je venais de lui suggérer de partir en Italie pour le dîner.

— Maggiano ? C'est un peu loin, non ? Et plutôt cher.

— C'est mon anniversaire... commencé-je.

Mais je n'ai pas envie de me disputer. Et à la vérité, la perspective d'être confinée dans une voiture avec lui pendant les quarante-cinq prochaines minutes ne m'emballa pas non plus.

— Très bien. Tu préfères aller au Piazza ?

Le Piazza est un restaurant italien très fréquenté, à une dizaine de minutes de chez nous. On y mange vite et pour pas très cher. Ce n'est pas exactement le genre d'endroit où je rêve de dîner pour une occasion spéciale, mais j'ai le sentiment que rien dans cette soirée ne sera spécial. Autant que le tableau soit complet.

— Très bien, dit-il.

C'est Nate qui conduit, comme toujours. Il met la station de musique classique, à un volume suffisamment élevé pour que nous n'ayons pas besoin de nous parler. Quand nous nous sommes mariés, je me suis imaginé mes futurs anniversaires en compagnie de cet homme. Il était tellement affectueux que même à trente, quarante, voire quatre-vingts ans, je nous voyais incapables de nous empêcher de nous toucher. Pas une seule fois je n'ai envisagé que nous nous rendrions en voiture à un dîner d'anniversaire dans un restaurant italien bon marché, en peinant à trouver quelque chose à nous dire.

— On a de très beaux talents cette année pour le magazine de poésie, lance-t-il.

— Oh, c'est super, minaudé-je, même si je vous jure que je n'en ai absolument rien à faire.

— Ces émotions brutes, c'est tellement intense. Seul un adolescent peut écrire quelque chose d'aussi convaincant.

J'acquiesce.

— Toutes ces hormones à fleur de peau. Je n'arrive même pas à me rappeler ce que ça faisait de tout ressentir aussi fort. Mais je sais que c'était fort.

Perdu dans ses pensées, mon mari reste silencieux. Il donne toujours l'impression d'être à des millions de kilomètres, ces derniers temps. Comme nous exerçons la même profession, on pourrait penser qu'il est facile de trouver quelque chose à nous dire, et pourtant non. Nous sommes devenus des étrangers l'un pour l'autre.

C'est peut-être ma faute. Je devrais sans doute faire plus d'efforts pour me connecter à lui. Au début de notre relation, nous allions nous asseoir ensemble au parc, lovés sous un arbre, et il me lisait de la poésie. S'il me proposait la même chose aujourd'hui, je lèverais les yeux au ciel. J'aimais bien les poèmes qu'il m'écrivait, parce qu'ils venaient de son cœur, en revanche je n'ai jamais aimé la poésie en général. Je trouve ça un peu ridicule, surtout quand ça ne rime même pas. Comprenez-moi, je suis professeure de mathématiques. Je préférerais m'asseoir au parc avec lui et résoudre des équations du second degré.

Je devrais peut-être le lui suggérer, néanmoins. On pourrait aller au parc, ce week-end, et partager un peu de poésie. Et je serais sans doute bien avisée de calmer le jeu avec Jay. Aussi importante que soit cette aventure pour moi, si sauver mon mariage fait un tant soit peu partie de mes priorités, une idylle extraconjugale n'est pas la meilleure façon de procéder.

C'est décidé : demain, au deuxième jour de ma quatrième décennie de vie, je commence à arranger les choses. Je passe plus de temps avec Nate, et j'annonce à Jay que c'est fini.

Nate se gare au bout du parking du Piazza, le plus loin possible du restaurant. Il fait ça tout le temps. Il y a plein de places juste à côté, et pourtant il laisse la voiture à cinq cents mètres.

— Tu pourrais te garer un peu plus près ?

Il coupe le contact et fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je suis déjà garé.

— Certes, mais il y a des places plus proches.

— Tu es en train de me demander de déplacer ma voiture, pour aller me garer ailleurs, à trois mètres de là ?

— Ce n'est pas trois mètres. Et on voit que tu ne marches pas sur des talons de onze centimètres.

Ses yeux se posent sur mes escarpins Louis Vuitton.

— Quelle idée de porter ça, aussi ?

Il plisse les yeux.

— C'est des chaussures neuves ? Elles ont l'air chères.

— Je les ai depuis des lustres. Je les ai portées pour mon anniversaire de l'année dernière.

Je ne peux m'empêcher de penser que Jay aurait su les identifier, lui.

— Mouais, marmonne-t-il tout bas.

Sur ce, il sort de la voiture et je me dépêche de le rattraper, bien que ce soit difficile avec ces chaussures. Elles sont absolument magnifiques, mais j'aurais du mal à convaincre qui que ce soit qu'elles sont confortables.

— C'est-à-dire ?

Il ne ralentit même pas pour me laisser une chance de tenir son rythme.

— C'est-à-dire qu'on verra bien si elles sont neuves quand on recevra le relevé de la carte de crédit.

J'ai envie de protester contre l'injustice de sa remarque, mais la vérité, c'est que le relevé de la carte de crédit lui réserve quelques surprises. Je déteste que ce soit toujours lui qui paie, d'ailleurs. C'est une habitude que nous avons prise il y a des années. Lorsque nous nous sommes mariés, nous avons mis tout notre argent en commun. Je ne peux rien faire ni rien acheter sans qu'il le sache.

Et lui annoncer que je veux ma propre carte de crédit et mon propre compte en banque n'est peut-être pas le meilleur moyen pour rattraper notre mariage. D'un autre côté, il ne semble plus se préoccuper de ces choses autant qu'avant. À une époque, quand je sortais sans lui, il me posait des tas de questions sur l'endroit où j'allais et sur ce que j'y ferais, alors que maintenant, c'est comme s'il n'en avait plus rien à faire. Il est juste content que je sorte de la maison.

Au moins Nate me tient la porte quand nous arrivons au restaurant. J'ai déjà décidé de prendre le dessert le plus scandaleux du menu. Je mérite de me faire plaisir aujourd'hui, étant donné que mon seul cadeau de la journée a été le porte-clés que Shelby m'a rapporté de Cape Cod.

— Une table pour deux, annonce Nate à l'hôtesse, une blonde plantureuse d'une vingtaine d'années.

Je suis heureuse de constater qu'au moins, il ne reluque pas ses seins.

— C'est mon anniversaire, ajouté-je à brûle-pourpoint.

Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Nate a l'air assez mortifié, mais il ne me reste que quelques heures de cette journée, et je voudrais juste que quelqu'un reconnaisse que c'est un jour spécial pour moi. Hélas, le bref sourire que j'obtiens de l'hôtesse, accompagné d'un « Bon anniversaire » de pure politesse, n'a rien de gratifiant, d'autant qu'elle nous conduit à la table nulle qui nous était destinée de toute façon. Elle ne nous emmène pas à quelque table « spécial anniversaire » couverte de serpentins – bon, je ne m'attendais pas à ça non plus.

Au moment où nous nous installons, Nate se raidit. Il regarde quelque chose de l'autre côté de la salle, les yeux écarquillés.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demandé-je. Qu'est-ce que tu regardes ?

— Quoi ? Rien.

Bien sûr que si, il examinait quelque chose, qu'il veuille l'admettre ou non. A-t-il vu l'un des employés sortir des toilettes sans se laver les mains ? Repéré une paire de chaussures que j'ai achetée sans son accord ?

— Juste une de mes élèves, dit-il enfin. Addie Severson. Elle doit être en

train de manger avec sa mère.

Alors là, c'est à mon tour d'être aussi raide qu'un bout de bois.

— J'ignorais que tu avais Addie en classe.

— Si, en dernière heure.

Je ne sais pas pourquoi l'idée qu'Addie soit dans la classe de Nate me met mal à l'aise. Je ne peux m'empêcher de repenser à la mise en garde d'Art Tuttle au supermarché. *Cette fille ne va pas bien.*

— Elle a beaucoup de talent, ajoute Nate. Elle pourrait devenir une grande poétesse, un jour.

— Ce n'est pas un plan de carrière très réaliste.

Le visage de Nate se décompose. Il a l'air blessé par mon commentaire, mais à quoi s'attendait-il ? Devenir poète n'est pas une aspiration professionnelle réaliste, point à la ligne.

— Je pense simplement que c'est quelque chose qui pourrait lui convenir, dit-il. Elle a un esprit lyrique. Et elle a le même poète préféré que moi. Bon, certes, le poème de Poe pour lequel elle a un faible, c'est « Annabel Lee ».

S'il est une chose que je sais de mon mari, c'est que son poète préféré est Edgar Allan Poe et qu'il adore « Le Corbeau ». Si je devais dresser une liste de cinq informations importantes sur Nathaniel Bennett, celle-ci figurerait en tête.

Nous n'avons même pas encore commandé que j'ai déjà hâte d'en finir avec ce dîner.

— Écoute, attaqué-je, tu devrais te méfier avec Addie. Tu as vu ce qui est arrivé avec Art Tuttle. Il essayait juste d'être gentil, et regarde comment ça s'est terminé.

Le regard de Nate s'assombrit.

— Si tu penses qu'Art Tuttle n'est pas un pervers, alors tu es aveugle.

Son commentaire m'irrite un peu. Art n'est pas un pervers. Quand j'ai commencé à travailler au lycée, il a été le premier à m'aider. Et il n'a jamais rien fait ou dit de déplacé. C'était juste un ami fiable pour moi. Je sais qu'il donnait des cours particuliers à Addie et je les ai même vus monter ensemble dans sa voiture après l'école, mais je n'ai jamais pensé à mal. Ni personne, d'ailleurs.

Tout a changé lorsqu'un voisin a aperçu Addie en train de rôder derrière la maison d'Art et appelé la police. Pour un professeur quadragénaire, ça n'augure rien de très bon quand une élève de quinze ans est retrouvée devant chez lui, à une heure avancée de la nuit.

Mais en fin de compte, personne n'a pu prouver qu'il avait commis la moindre faute. Aussi stupide que ça puisse paraître, la seule chose dont Art s'est rendu coupable a été de « trop s'occuper d'elle ». Il savait qu'Addie n'avait pas les moyens de se payer des cours de soutien, alors il essayait de l'aider lui-même à suivre en mathématiques. Il l'a ramenée plusieurs fois chez elle, parce qu'il pleuvait ou qu'il neigeait et qu'il ne voulait pas qu'elle rentre seule à vélo par ce mauvais temps. Et leurs dîners étaient aussi innocents que

possible : il a invité Addie et sa mère à dîner avec sa femme et lui.

Quant à la présence d'Addie devant chez lui, c'est une chose qu'Art n'est pas arrivé à expliquer. Lorsque nous en avons parlé, il a baissé la tête. « J'essayais d'être gentil avec elle, parce qu'elle venait de perdre son père, et je pense qu'elle s'est trop attachée à moi. Elle a fait une fixation sur moi. »

Je n'ai pas douté de sa parole. Car oui, c'est exactement le genre de chose qui peut arriver à une adolescente un peu perturbée.

— Je te dis simplement que cette fille est instable, murmuré-je à Nate. Elle a récemment perdu son père, et elle s'accroche à quiconque l'approche de trop près, voilà.

— Donc en gros, on devrait l'isoler ?

— Ce n'est pas du tout ce que je dis !

Je suis obligée d'interrompre ma tirade pendant que notre serveuse nous apporte nos verres d'eau. Elle est jeune et séduisante, comme toutes les serveuses ici. Elle passe ce qui me paraît durer une demi-heure à nous lister les plats du jour, et chaque fois que Nate l'interroge, elle lui pose une main sur l'épaule. Il faut bien le dire, je commence à en avoir assez des femmes qui draguent mon mari sous mon nez.

— Je dis juste que cette gamine a besoin d'amis de son âge, pas d'un professeur qui approche la quarantaine, résumé-je une fois que la serveuse nous a enfin laissés. Fais attention.

— Noté, marmonne Nate entre ses dents.

Mais je vois bien sur son visage que son humeur s'est aigrie. Je ne sais pas pourquoi il est si contrarié. Je fais juste de mon mieux pour lui éviter de finir comme Art Tuttle.

Addie

À partir du moment où M. Bennett entre chez Piazza, je ne pense plus qu'à lui.

Genre, il pourrait y avoir un concert de Lil Nas X dans le coin de la salle que je ne m'en rendrais même pas compte. C'est dire à quel point je suis distraite. Et ma mère commence à s'agacer, parce qu'elle essaie de me parler, et moi, je n'arrête pas de dire :

— Quoi ?

— Addie !

— Quoi ? je répète.

Elle pousse un long soupir.

— Tu n'as presque pas touché à ton assiette.

Je baisse les yeux sur mon plat. J'ai pris un pain à la tomate et au pesto, mais il n'est pas très bon. D'habitude, je l'aurais quand même déjà englouti. Aujourd'hui, je n'en ai grignoté qu'une toute petite portion.

— Je n'ai pas faim, je finis par répondre.

M. Bennett a commandé un truc qui ressemble à des raviolis. Je n'arrive pas à voir plus précisément d'ici, et ce n'est pas comme si je pouvais y aller et lui poser la question. Je suis curieuse de savoir ce que c'est, n'empêche. Des raviolis au fromage tout simples ou ceux aux champignons ? Est-ce que M. Bennett aime les champignons ? Ou est-ce qu'il trouve bizarres les gens qui mangent des champignons, comme moi ?

J'essaie de ne pas attirer l'attention sur le fait que je l'observe depuis le début du repas. Depuis qu'il est entré, en fait. Mais c'est difficile de faire autrement. Je veux dire, il est tellement beau ! Je suis sûre de ne pas être la seule à le regarder dans le restaurant. La serveuse est en train de le draguer, ça se voit : à un moment, elle lui a posé une main sur l'épaule, ce qui a eu l'air de l'ennuyer, je crois, mais je n'en suis pas certaine. En tout cas, j'étais contente qu'il ne soit pas charmé par cette serveuse aux énormes seins.

L'autre chose que je ne peux m'empêcher de remarquer, c'est qu'il ne s'amuse pas des masses avec Mme Bennett. Elle n'est pas ma prof préférée, ne serait-ce que parce que les maths sont ma matière la plus faible et qu'elle ne me facilite pas la tâche, mais j'aurais cru que lui, il l'aimait bien. Vu que, bon, il est marié avec elle. D'autant qu'elle est en beauté ce soir, si irritant que ce soit, avec son maquillage charbonneux sur ses grands yeux et sa robe rouge qui met en valeur sa mignonne silhouette, toute menue. Bref, j'aurais cru qu'il appréciait sa compagnie, pourtant ça fait au moins vingt minutes qu'ils sont assis face à face et ils se sont à peine adressé deux mots.

Si M. Bennett et moi, on dînait ensemble, on aurait beaucoup de choses à se dire. J'apporterais un recueil de poèmes – peut-être de Poe – et j'adorerais

entendre ce qu'il pense de chacun d'eux. Même si c'est ce qu'on fait en classe tous les jours, je ne m'en lasserai jamais. Pas en un million de milliards d'années.

Mme Bennett ne se rend pas compte à quel point son mari est incroyable ? Quand tous mes vêtements ont été trempés aujourd'hui et qu'elle m'a obligée à assister à son cours et même à réciter ma leçon, j'ai bien vu qu'elle s'en fichait. Ou pire, qu'elle estimait que je méritais de souffrir. Il a été le seul à remarquer mon malaise et à me renvoyer chez moi. Elle ne sait pas la chance qu'elle a d'être mariée à quelqu'un d'aussi gentil et attentionné, car elle est tout le contraire.

— Bon, si c'est tout ce que tu manges, maman intervient, autant que je demande l'addition.

Je ne veux pas quitter le restaurant. Tant que je suis assise ici, c'est presque comme si je dînais avec M. Bennett, même si c'est un peu idiot, parce qu'il est à l'autre bout de la salle et qu'il n'est même pas conscient de ma présence. Nous sommes aussi loin que possible de dîner ensemble, et pourtant je ne veux pas partir.

— Attends, je réponds à ma mère. Laisse-moi d'abord aller aux toilettes, puis je mangerai encore un peu.

Elle a l'air sceptique, mais que voulez-vous qu'elle fasse ? M'empêcher d'aller aux toilettes ? Je suis donc les panonceaux jusqu'au couloir caché où se trouvent les toilettes. Naturellement, il y a la queue devant les uniques WC pour femmes, mais ce n'est pas grave car ça prolongera notre sortie au restaurant. D'autant que je n'ai pas du tout besoin d'y aller.

— Addie ?

La voix familière me fait sursauter alors que je suis en train de scroller sur mon téléphone.

Je suis carrément surprise de découvrir M. Bennett derrière moi. Il faut croire qu'il avait aussi besoin d'aller aux toilettes. Je savais qu'on était sur la même longueur d'onde.

— Coucou, je lâche bêtement.

Depuis la dernière fois qu'on s'est vus, j'ai pris une douche et enfilé un jean propre. J'ai même mis un joli chemisier rose qui, d'après ma mère, met en valeur mon teint, même si je ne la crois qu'à moitié.

— Je t'ai vue dans la salle de restaurant. Avec ta mère, c'est ça ?

Un petit frisson me parcourt à l'idée que M. Bennett m'a remarquée, même dans la salle bondée.

— Hum.

Je me demande si c'est bien de lui parler dans cette zone isolée. Si quelqu'un nous voyait ici ensemble, on pourrait se faire de fausses idées. La dernière chose que je souhaite, c'est que M. Bennett finisse comme M. Tuttle.

Il penche la tête sur le côté.

— Tu vas bien ? Tu avais l'air de passer une mauvaise journée tout à l'heure. C'est l'euphémisme du siècle, mais honnêtement, je n'ai pas envie de me

plaindre de Kenzie et de ses copines, là, tout de suite. Je ne veux pas qu'il me considère comme une pauvre fille qui se fait malmené par les élèves populaires.

— Ouais, plus ou moins.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

J'essaie de rire, pour montrer que je ne suis pas du tout touchée par ce qui m'est arrivé, même si c'est tout le contraire.

— Rien de bien grave. Après la gym, des filles ont jeté mes vêtements dans la douche, du coup tout a été trempé.

M. Bennett grimace.

— Mince, c'est affreux. Qui t'a fait ça ?

Je secoue la tête.

— Je ne sais pas.

— Tu peux me le dire.

Comme je reste muette, il hausse un sourcil.

— Ça restera entre nous si tu veux.

Non, je ne peux vraiment pas le lui dire, même si j'aime bien l'idée qu'on partage un secret, M. Bennett et moi. Mais quoi qu'il affirme, il reste un professeur et il pourrait sermonner Kenzie si je lui donnais son nom. En plus, si je la dénonce, elle va se déchaîner. La dernière chose que je veux, c'est que Kenzie me déteste encore plus. Je préfère encore ne pas broncher.

— Je ne sais pas, je répète.

Ses yeux marron soutiennent les miens un instant, et un autre frisson me parcourt. Sans que je sache trop pourquoi. Peut-être parce que ça fait plaisir d'avoir de nouveau un professeur de mon côté. Tout simplement quelqu'un, d'ailleurs, de mon côté. Depuis toute l'affaire avec M. Tuttle, j'ai l'impression que tout le monde me déteste.

— Tu sais quoi ? Le reste de la classe a eu un autre devoir à faire aujourd'hui : analyser un poème dont nous avons parlé en classe. Mais toi, je te charge d'un travail spécial pour ce soir.

Si Mme Bennett – ou n'importe quel autre professeur – m'avait sorti ça, j'aurais été horrifiée. Là, je suis intriguée.

— D'accord...

— Je veux que tu écrives une lettre où tu exprimes ta colère envers la personne qui t'a pris tes vêtements, m'explique-t-il.

Je commence à protester, mais il ajoute :

— Pas un poème, une lettre. Tu n'as pas besoin d'utiliser son nom, mais je veux que tu exprimes ta colère. Laisse-la éclater sur la page, rien que pour mes yeux. Dis-moi ce que tu voudrais faire à cette personne.

— Ce que je voudrais lui faire ?

Il hoche la tête.

— Exactement. Une lettre de vengeance. Où tu me racontes ce que tu ferais si tu avais cinq minutes à passer seule avec cette personne sans que personne n'en sache jamais rien.

Il ignore que j'ai les clés de la maison de Kenzie dans mon sac à dos. J'imagine ce qui se serait passé si je m'étais fauflée dans sa chambre et que je l'avais attendue, planquée dans une armoire. Là, j'aurais pu avoir cinq minutes seule avec elle. Et laissez-moi vous dire que ces cinq minutes auraient été employées à une sérieuse vengeance.

Un sourire se dessine sur mes lèvres.

— D'accord.

J'imagine déjà ce que je vais écrire : « Tu as tout ce qu'il te faut. Et tu sors avec le garçon le plus super que j'aie jamais connu. Mais tu ne mérites rien de tout ça. Ce que tu mérites, c'est de te faire arracher les yeux. Non, ce serait encore trop doux pour toi. »

— En tout cas, reprend M. Bennett, tu as l'air de passer un agréable repas avec ta mère.

— Oui.

Je me frotte l'arrière du coude.

— Et vous... j'espère que vous passez une bonne soirée avec Mme Bennett.

Un instant, ses yeux se voilent.

— C'est son anniversaire.

Je ne sais pas vraiment comment interpréter cette réponse.

— Ah.

Il hausse les épaules.

— Donc, oui. Ça va. La nourriture est bonne.

Oh là là. J'avais raison !

M. Bennett ne passe pas du tout un bon moment avec sa femme. L'impression que j'ai eue d'elle en classe est plus juste que je ne le pensais. Ce n'est pas quelqu'un qui, en rentrant chez elle, devient immédiatement une personne super gentille, totalement différente de ce qu'elle est au travail. Non, c'est vraiment une immonde bonne femme. M. Bennett n'aime pas plus être marié avec elle que je n'aime l'avoir comme professeure.

C'est pourquoi, au lieu d'utiliser les toilettes des hommes, qui sont désertes, et de se dépêcher de retourner s'attabler avec elle, il reste dans le couloir à me parler depuis cinq minutes.

À ce moment-là, la personne qui était devant moi sort des toilettes pour femmes et c'est mon tour. Mais j'aimerais mieux rester à discuter avec M. Bennett. Je pourrais peut-être céder mon tour à la personne derrière moi.

Mais avant que je puisse proposer cette idée, M. Bennett me sourit.

— Je ne veux pas te retenir, Addie. On se voit en classe demain. Et n'oublie pas la lettre.

Je ressens un pincement au cœur lorsqu'il disparaît dans les toilettes pour hommes. Je prends alors conscience d'une chose : je suis, certes, en colère contre Kenzie, mais je le suis encore plus contre Mme Bennett pour le rendre si malheureux.

Eve

Nate a eu l'air encore plus distrait que d'habitude pendant le repas et ensuite, sur le trajet de retour. Dès que nous entrons dans la maison par la porte du garage, il part dans un bâillement exagéré.

— Oh, punaise, dit-il. Je suis crevé, Eve.

Ses tentatives pour éviter nos ébats sont de moins en moins créatives. Vous allez voir que la prochaine fois, il va me sortir qu'il a la migraine.

— Ce n'est pas grave, va te coucher, tu es libéré de tes obligations.

Il hausse les sourcils.

— Libéré de mes obligations ?

— Je veux juste dire qu'on n'est pas obligés de faire l'amour ce soir.

Nate a l'air surpris.

— Si tu veux faire l'amour...

Honnêtement, je n'ai pas la tête à me lancer dans une dispute pleine de rancœur le jour de mon anniversaire. Je me contente donc de secouer la tête.

— Moi aussi, je suis fatiguée. Je te rejoins à l'étage.

Voilà donc ce que je ferai le premier jour de ma trentième année : je me coucherai à l'heure record de 21 h 30.

Pendant que Nate monte à l'étage, j'entends un bourdonnement dans mon sac à main. Lorsque j'en sors mon portable, je découvre un nouveau message sur Snapchat. Il n'y a qu'un seul homme pour m'envoyer des messages sur Snapchat, celui avec qui j'avais juré, au début de la soirée, de rompre.

Jay : Je t'ai laissé un cadeau à la porte.

Je souris, les yeux fixés sur le message pendant les soixante secondes qui précèdent sa disparition. Un coup d'œil dans la cage d'escalier me confirme que Nate a disparu dans la chambre. Je me glisse alors jusqu'à la porte d'entrée et l'entrouvre.

Une boîte à chaussures est posée sur le seuil.

Je la ramasse à la hâte avant que quiconque puisse la voir. Jay a dû passer la déposer en douce après notre retour de dîner, parce que je suis certaine qu'elle n'était pas là quand nous sommes arrivés.

Je retire le couvercle et ne peux m'empêcher de laisser échapper un hoquet.

Il s'agit d'une paire d'escarpins Sam Edelman d'un rouge brillant. Je me rappelle les avoir admirés, il y a quelques semaines, dans le magasin, puis avoir été déçue quand la dernière paire avait disparu, car ils étaient quasiment dans ma gamme de prix.

À présent, je comprends où ils avaient disparu. Même s'il n'a pas beaucoup d'argent, Jay a cassé sa tirelire pour m'acheter un cadeau d'anniversaire que j'adorerais, il le savait.

Un autre message s'affiche sur mon téléphone :

Jay : Tu l'as eu ?

Moi : Je les adore. Merci beaucoup.

Jay : J'en étais sûr.

Mes yeux s'emplissent de larmes. La vie est incroyablement injuste. Je suis coincée dans ce qui m'apparaît de plus en plus clairement comme un mariage sans amour et je n'ai aucune chance d'être avec l'homme que j'aime vraiment.

Je m'apprête à essayer ma nouvelle paire d'escarpins quand j'entends un bruit derrière la porte. Mon cœur fait un bond. Je ne me soucie même plus que les voisins voient : tout ce que je souhaite, c'est que Jay se tienne sur le seuil.

J'ouvre d'un coup sec, prête à l'accueillir d'un baiser à pleine bouche. Sauf qu'il n'y a personne. À part les lumières du porche, tout est sombre.

— Ohé ? appelé-je.

Pas de réponse.

Plus doucement cette fois, je tente :

— Jay ?

Toujours rien.

C'est très étrange. J'étais sûre d'avoir entendu un bruit qui semblait venir de juste devant la porte. Je suis sidérée de n'y trouver personne. Bon, j'ai dû l'imaginer.

Car clairement, il n'y a personne dehors.

Addie

Lorsque je retourne à mon casier à la fin de la journée, le cadenas a été forcé. Je le fixe un instant, les yeux ronds. Le cadenas est toujours là, accroché pile où il était la dernière fois que je suis venue à mon casier, mais la barre métallique a été sectionnée par un coupe-cadenas. J'ai entendu dire que le personnel faisait parfois ça si on soupçonnait la présence de drogue dans votre casier, mais je ne vois pas pourquoi quelqu'un penserait ça de moi.

Et puis j'ouvre la porte, et là, je comprends illico qui a fait ça.

Mon casier est complètement rempli de mousse à raser.

Je n'en reviens pas de la quantité qu'il contient. Oui, c'est carrément rempli. Il y a probablement des livres et des papiers à l'intérieur, ainsi que mon manteau, mais pour l'instant, ça ressemble uniquement à un casier rempli de mousse à raser. Si je veux récupérer quelque chose, il va falloir que je plonge les mains dedans et que je fouille dans une tonne de mousse.

Plusieurs élèves ont été témoins du spectacle, apparemment, et vu le nombre de gloussements qui m'entourent, c'est hilarant. Je n'ai pas besoin de réfléchir au pourquoi du comment. Kenzie a lâché assez de commentaires sarcastiques en sport sur mes jambes qui auraient bien besoin d'un coup de rasoir, même si je me les rase soigneusement deux fois par semaine depuis.

— Oh waouh !

Avant même de me retourner, je sais à qui appartient la voix derrière moi.

— Je parie que toute cette mousse à raser te sera bien utile. Quelqu'un t'a rendu un fier service.

Je cligne des yeux pour chasser mes larmes avant de me retourner. Kenzie et Bella m'observent devant mon casier, plus près qu'aucun autre élève n'a osé s'approcher. Depuis combien de temps attendent-elles ici pour me voir découvrir ce désastre ? Je devrais les plaindre d'avoir une vie si mesquine, mais non. C'est surtout moi que je plains.

Pourquoi Kenzie me fait ça ? Serait-elle jalouse d'une préférence qu'Hudson m'accorderait ? Ce n'est pourtant clairement pas le cas. Il sort avec elle, pas avec moi. Je serais très étonnée que mon ancien meilleur ami conserve le moindre sentiment pour moi, même amical. Il refuse ne serait-ce que de m'adresser la parole.

Un groupe s'est rassemblé autour de moi. Tout le monde attend de voir quelle sera ma réaction. Plus précisément, tous ces trouillards me regardent et se réjouissent de ne pas être celui qui a un casier rempli de mousse à raser. Personne ne veut être dans le collimateur de Kenzie Montgomery. Or moi, j'y suis, tout en ignorant ce que j'ai fait pour en arriver là.

Soudain, une voix d'adulte retentit à la périphérie de la foule. Oh, merci !

— Pardon ! Voulez-vous bien me laisser passer tout de suite ?

Le soulagement momentané de voir un adulte arriver enfin pour m'aider à gérer la situation disparaît lorsque je découvre qui s'est frayé un chemin parmi les élèves.

Mme Bennett. Ça ne pouvait pas être pire. Et quand elle voit le contenu de mon casier, elle a l'air super énervée. Cela dit, je ne l'ai jamais vue autrement qu'énervée, donc c'est difficile de faire la différence.

— Addie ! m'interpelle-t-elle sèchement. Qu'est-ce qui se passe ici ?

Kenzie n'a pas bougé. On pourrait penser qu'elle a du culot, mais en réalité, elle sait que je ne vais pas la dénoncer. Ce serait un suicide social, surtout là, devant tout le monde. Je perds définitivement toute chance de me sauver de ce borborygme si je la dénonce maintenant. Et de toute façon, elle niera, et tout le monde la croira plutôt que moi.

Et puis, j'ai les clés de sa maison. Donc je peux me venger.

Mme Bennett croise les bras, attendant ma réponse.

— Addie ?

— Je ne sais pas, je riposte finalement. On dirait que quelqu'un a mis de la mousse à raser dans mon casier.

— Qui ?

Je hausse les épaules.

Elle penche la tête.

— Vraiment ? Vous n'avez pas la moindre idée de la personne qui a pu avoir accès à votre casier et le remplir de mousse à raser ?

Je secoue lentement la tête.

Mme Bennett balaie des yeux la foule d'élèves qui a assisté à mon humiliation.

— Vous autres, rentrez chez vous.

Ses yeux de fouine reviennent se braquer sur moi – un contraste saisissant avec les yeux marron si bienveillants de son mari.

— Et vous, nettoyez, Addie.

Sérieux, c'est quoi, son problème ? Elle est tellement dure ! Elle est mariée à un poète, merde, le professeur le plus sympa de toute l'école. Pourquoi est-elle comme ça ? Pourquoi est-elle toujours aussi méchante ?

Bon, au moins, grâce à son intervention, les autres arrêtent de me reluquer, c'est déjà ça. Sauf Kenzie et ses copines, qui s'attardent au bout de la rangée de casiers, toujours en train de m'observer. J'entends leurs rires tandis que je réfléchis à ma situation. Que suis-je censée faire maintenant que mon casier est rempli de mousse à raser ? Je ne sais même pas comment commencer à nettoyer ce foutoir. Sans parler du fait que mes livres vont être fichus.

Bon, je pourrais ramasser la mousse à la main. J'aimerais pouvoir passer un tuyau d'arrosage partout là-dedans. Le problème, c'est que je n'ai rien pour enlever tout ça. Si j'étais chez moi, ce serait plus facile, mais qu'est-ce que je suis censée faire pour nettoyer un tas de mousse à raser au milieu du couloir de mon lycée ?

— Qu'est-ce que tu attends ? crie Kenzie. Tu veux un rasoir ?

Bella s'esclaffe.

— Surtout pas. Elle se tailladerait probablement les poignets avec !

Kenzie glisse quelques mots à Bella que je n'arrive pas à distinguer complètement, mais ça m'a tout l'air d'être quelque chose du genre : « Et alors ? »

Chaque fois que je pense avoir vécu la pire journée de ma vie, elle est détrônée par la suivante.

Pour parfaire mon humiliation, Hudson apparaît et se joint à leur petit groupe. Il est en tenue de footballeur, mais pas encore couvert de terre, ce qui signifie qu'il se rend à l'entraînement. Je suis sûre qu'il était curieux de voir ma tête quand je découvrirais la situation. Pour ce que j'en sais, d'ailleurs, c'est peut-être lui qui a sectionné le cadenas. Je doute que Kenzie l'ait fait elle-même.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il.

Pour une fois, il plonge ses yeux bleu pâle dans les miens.

— Addie a un petit problème, Kenzie ricane. Bref, il faut qu'on aille à l'entraînement.

Hudson continue de regarder dans ma direction, les sourcils froncés. Pendant la majeure partie de l'école primaire, il a été salement harcelé. Je me souviens qu'une fois, dans la cour de récréation, après une matinée de pluie où le sol était détrempé, des enfants l'avaient poussé et il était tombé face contre terre dans la boue. Il ne s'était pas défendu pour autant. Il avait encaissé, comme il le faisait toujours. C'était moi qui l'avais aidé à se relever et emmené aux toilettes pour qu'il se débarbouille.

À ma grande surprise, au lieu de rejoindre Kenzie, Hudson s'approche et se plante devant mon casier-mousse à raser. Pendant un instant, l'envie me démange de passer mes bras autour de ses épaules rembourrées pour lui faire le câlin qu'il m'aurait donné avant que notre amitié parte en sucette.

— Addie ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, je rumine. Faut juste que je nettoie tout ça.

Ses yeux avisent les litres de mousse à raser dans mon casier.

— Bon sang !

— Comme tu dis.

Il jette un coup d'œil vers l'endroit où se tiennent Kenzie et ses amies, puis revient sur moi.

— Laisse-moi t'aider.

Hudson ne m'a pas adressé autant de mots d'affilée depuis des mois. Il veut bien faire, mais il doit comprendre qu'il ne peut pas m'aider à nettoyer ce casier. Kenzie ne le permettra pas.

Comme par hasard, sa voix ne tarde pas à retentir :

— Hudson ! On doit aller à l'entraînement !

— Tu ferais mieux d'y aller. Ta copine va être furieuse contre toi.

Ses yeux s'assombrissent.

— Ce n'est pas ma patronne. Je vais t'aider.

— Hudson ! On va être en retard si tu ne viens pas tout de suite !

Elle ne s'approche pas de nous, mais sa voix aiguë emplît le couloir.

— Qu'elle aille se faire voir, marmonne-t-il tout bas. Allez, à deux, ça ira vite.

Je regarde Kenzie, qui a l'air furax. Elle a forcé mon casier et l'a vandalisé, alors que je n'ai rien fait pour mériter un tel traitement. Je n'ose pas imaginer l'enfer qu'elle va me faire subir pour lui avoir subtilisé son petit copain.

— Écoute, dis-je à Hudson, tu as entraîné. Il faut que tu y ailles.

— Non, insiste-t-il plus fermement encore. Je vais t'aider. Je veux t'aider.

— Sauf que tu ne fais qu'empirer les choses.

Il tourne brusquement la tête vers moi. Il essayait d'être gentil en aidant une vieille amie, mais il faut qu'il comprenne le bien-fondé de mon point de vue. Kenzie est de plus en plus en colère et, si je le laisse m'aider, j'en subirai les conséquences. Aussi douloureux que ce soit de nettoyer tout ça toute seule, c'est mieux ainsi.

— Addie...

— Vraiment. Va t'entraîner. Tu en as assez fait.

Hudson n'a pas l'air content, mais il obtempère et part rejoindre Kenzie. Avant de disparaître dans le couloir, il se retourne pour me regarder une dernière fois. Et il a l'air infiniment triste.

Cela me surprend. Je veux dire, Hudson est devenu l'un des élèves les plus populaires du lycée. Sa vie est mille fois plus agréable que lorsqu'on n'était que nous deux, les losers, à traîner ensemble. L'espace d'une seconde, je me demande s'il regrette ce temps-là. Je me demande si je lui manque autant qu'il me manque.

Quoi qu'il en soit, on ne pourra plus jamais être amis.

Les choses ne seront plus jamais comme avant entre nous.

Pas depuis qu'Hudson m'a aidée à tuer mon père.

Addie

Au bout du compte, je me munis d'une grosse poignée de serviettes en papier.

Le mieux, ce serait que je trouve un moyen d'asperger tout le casier avec un tuyau. J'ai réussi à récupérer la plupart de mes livres au fond du casier et j'en ai formé une petite pile sur le sol. Pour la plupart, ils semblent avoir survécu à la mousse à raser, donc c'est déjà ça.

Ç'aurait été plus facile si Hudson m'avait aidée. Bien sûr. Ça m'a fait un mal de chien de devoir le rembarrer, d'autant qu'il a fait le premier pas vers moi depuis que tout est parti en vrille, il y a près d'un an.

Je n'oublierai jamais ce jour. Le meilleur et le pire jour de ma vie.

En nettoyant la mousse à raser de mon casier, je ferme les yeux et me remémore le soir où mon père est rentré ivre à la maison pour la énième fois. Il n'était même pas très tard, mais bon, ça n'avait pas d'importance. Mon père était capable se retourner la tête à 2 heures de l'après-midi.

Hudson et moi, on était en train d'étudier. On faisait souvent nos devoirs ensemble, même s'il avait ses entraînements de football et un travail à temps partiel par-dessus le marché. Chaque fois qu'il pouvait, il passait. La matière forte d'Hudson, c'étaient les maths et son point faible, l'anglais : l'inverse de moi. Du coup, on tâchait de s'aider mutuellement.

Il a eu l'air inquiet quand on a entendu mon père crier au rez-de-chaussée. Je me rappelle lui avoir dit :

— T'en occupe pas. Il va sans doute s'endormir bientôt.

Mais ce n'est pas ce qui s'est passé.

Mon père a monté l'escalier en hurlant à tue-tête. Et quand il a trouvé Hudson dans ma chambre, porte fermée, il était vert. Pourtant il savait qu'on était amis, qu'on était juste en train de bosser et qu'Hudson venait à la maison depuis qu'on était petits. Bref, il a commencé à brailler, à me dire j'étais une salope et qu'Hudson profitait de sa fille. Et il ne s'arrêtait plus.

C'est Hudson qui a fini par lui tenir tête. Il soulevait de la fonte pour le football depuis près d'un an et demi, et il avait pris plusieurs centimètres pendant l'été, au point d'être plus grand que mon père. Il s'est planté face à lui et a grogné :

— Vous ne pouvez pas parler comme ça à Addie.

N'importe qui d'un tant soit peu sensé aurait reculé, mais pas un type qui venait de se descendre une bouteille de whisky. En fait, Hudson n'a fait qu'attiser sa colère.

Ils se sont mis à se crier dessus dans le couloir. C'est mon père qui a poussé Hudson le premier, en pleine poitrine. Je ne sais pas comment Hudson aurait réagi. Je ne sais pas s'il aurait eu le culot de frapper mon père au visage,

même si j'ai bien vu qu'il serrait les poings.

En l'occurrence, c'est moi qui ai poussé mon père.

Je n'avais même pas mesuré notre proximité avec la cage d'escalier. J'ai été aussi surprise que lui lorsqu'il a reculé en trébuchant et qu'il a dégringolé les marches. Hudson et moi, on a tous les deux sursauté en entendant le bruit sourd et écœurant qu'a fait son corps en atterrissant au bas de l'escalier. On a dévalé les marches et trouvé mon père gisant en un tas désordonné, le cou tordu selon un angle peu naturel.

Hudson était en pleine panique. Je l'avais vu endurer des années de brimades sans jamais verser une larme, et là, pour la première fois, il avait l'air d'être sur le point de pleurer.

— Il est mort, Addie ! On l'a tué !

Je n'étais pas absolument sûre qu'il était mort, mais je n'allais pas m'approcher suffisamment de lui pour le savoir. Et je ne comptais pas non plus porter le chapeau : après tout, il avait eu exactement ce qu'il méritait.

— Il faut qu'on s'en aille d'ici, j'ai dit à Hudson.

Il m'a dévisagée en clignant de ses yeux larmoyants.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Il faut appeler la police. Ou... ou une ambulance...

— Tu veux aller en prison ?

J'ai dû traîner Hudson dehors par la porte de derrière. On a pris le raccourci entre chez moi et chez lui, jusqu'à sa porte de jardin et, dix minutes plus tard, on était enfermés bien à l'abri dans sa chambre. Je faisais de mon mieux pour rester calme, mais Hudson continuait à paniquer.

— Ce n'est pas bien, répétait-il. On doit dire à quelqu'un ce qui s'est passé. Il faut appeler la police, Addie.

Bien sûr, à peine une heure plus tard, ma mère est rentrée à la maison après son service à l'hôpital et a trouvé mon père mort en bas de l'escalier. Il n'y avait aucune preuve qu'il s'agissait d'un acte criminel : son alcoolémie laissait supposer une perte d'équilibre et une chute tragique dans l'escalier. Pour tout le monde, Hudson et moi avions passé la soirée dans sa chambre à étudier. Personne n'a jamais su quel rôle nous avions joué dans la mort de mon père.

En revanche, Hudson ne me l'a jamais pardonné.

Le lendemain, à l'école, il me regardait à peine. Chaque fois que j'essayais de lui parler, il n'arrêtait pas de répondre : « Je ne peux pas, je ne peux pas. » Et moi, je ne comprenais pas pourquoi il était aussi ébranlé. Je ne comprenais pas que c'était le genre de chose qu'il n'arriverait jamais à surmonter.

Sans l'aide d'Hudson, mes notes ont été catastrophiques en maths au semestre suivant. Et sans son amitié, j'étais encore plus catastrophique. La seule autre personne à qui je pouvais parler était ma mère, or elle était également en deuil. Je n'avais personne. Alors quand M. Tuttle s'est montré gentil avec moi, qu'est-ce que j'étais censée faire ? Refuser ?

Il essayait juste d'être gentil. Même si personne n'a voulu me croire, il n'a

jamais rien fait de déplacé. Si j'avais eu un père comme lui, je n'aurais peut-être pas été aussi détraquée. Ça me tue que toute sa vie ait été gâchée à cause de moi.

Il me faut plus d'une heure, mais je parviens enfin à nettoyer à peu près mon casier. Mes livres, eux, sont un peu humides, je vais devoir les laisser sécher pendant la nuit. Je ne peux rien faire de plus.

Pendant mon dernier voyage aux toilettes pour chercher des serviettes en papier, je regarde par l'une des fenêtres du couloir : il pleut à verse, bien sûr. Effectivement, je me rappelle avoir vu que les prévisions météo allaient dans ce sens, mais je croyais rentrer avant. Maintenant, je vais devoir pédaler sous des trombes d'eau.

Je donne un dernier coup d'éponge à mon casier et, juste au moment où je termine, M. Bennett en personne arrive dans le couloir. Surprise, je cligne des yeux en le voyant. Il reste souvent au lycée tard, vu qu'il est responsable du journal de l'école.

— Bonjour, Addie. Qu'est-ce que tu fais ?

Il regarde dans mon casier, où s'attarde encore un petit peu de mousse à raser, accrochée dans les coins que je n'ai pas pu atteindre.

Mon instinct me souffle de mentir, au lieu de quoi, je lâche :

— Quelqu'un a pulvérisé de la mousse à raser partout dans mon casier.

Il cille.

— Aïe. Qui donc ?

Je secoue la tête. Il hausse les sourcils, mais il est hors de question que je le lui dise.

— Très bien. (Il jette un coup d'œil à mon casier.) Tu as besoin d'aide pour nettoyer ?

La réaction de M. Bennett contraste tellement avec la façon dont sa femme m'a engueulée tout à l'heure...

— En fait, vous arriverez peut-être à atteindre ce qu'il reste de mousse, dans le coin là-bas.

— Bien sûr.

Voilà comment M. Bennett se retrouve à m'aider à éradiquer le reste de la mousse à raser, et on parvient à remettre les livres dans le casier pour qu'ils sèchent au mieux. Tout ça ressemble vaguement à un problème de géométrie que je ne sais pas résoudre, mais ça fera l'affaire. De toute façon, j'ai fait de mon mieux.

— Merci, dis-je à M. Bennett en fermant mon casier. Ç'aurait été compliqué toute seule.

Je dois encore enlever le cadenas cassé et le remplacer par celui de mon casier de gym.

— Pas de problème, me répond-il avant de hausser un sourcil. Tu as besoin qu'on te dépose chez toi ?

Je grimace. M. Tuttle m'a raccompagnée plusieurs fois chez moi, et cela a été l'un des exemples de « comportement inapproprié » cités par la proviseure.

— Non, merci.

— Mais il pleut des cordes Et tu n'as pas de voiture, si ?

Je grogne.

— Je n'ai même pas le permis de conduire. Juste le code.

— Eh bien, dans ce cas, tu ne devrais peut-être pas renoncer à une telle opportunité.

Je ne sais que dire. Évidemment, je préférerais monter dans la belle voiture de M. Bennett, bien au sec, plutôt que de rentrer à vélo ou, pire, à pied sous la pluie. Ma mère est encore de garde à l'hôpital, il n'y a donc aucune chance qu'elle vienne me chercher avant au moins deux heures.

— Je ne veux pas vous attirer des ennuis, je bredouille enfin.

Il acquiesce sobrement.

— J'apprécie. Mais honnêtement, tout ira bien. J'ai déjà ramené d'autres élèves chez eux et je n'ai pas encore perdu mon travail.

Énoncé comme ça, ce trajet en voiture n'a pas l'air bien méchant, en effet. Un service proposé par un être humain à un autre. Ce n'est pas parce qu'il est mon professeur qu'il ne peut pas me ramener chez moi, si ? Ce serait ridicule.

— D'accord, j'accepte alors.

Ce n'est pas grave. Il ne se passera rien de mal.

Addie

M. Bennett est garé tout près de l'entrée arrière du lycée, mais il sort quand même un parapluie et je me blottis contre lui pour ne pas être mouillée. Pas trop près, évidemment.

Sa voiture est une Honda Accord grise. C'est bizarre, je m'attendais à quelque chose de plus tape-à-l'œil, genre décapotable rouge vif ou un truc comme ça. Ne me demandez pas pourquoi, car M. Bennett est tout sauf tape-à-l'œil. N'empêche, cette voiture ressemble trop à une voiture d'adulte, alors que M. Bennett a l'air d'être l'un de nous, les élèves.

L'habitable sent son odeur. Je ne saurais pas la définir exactement, peut-être une eau de toilette ou un après-rasage, mais j'ai remarqué qu'il sent bon. Je ne la remarque pas lorsqu'il est à son bureau, mais s'il passe sur le côté et que je suis à ma place au premier rang, si.

— Désolé pour le bazar, me dit-il en débarrassant le siège passager de quelques papiers.

Franchement, il n'y a pas tant de bazar que ça, surtout par rapport à la voiture de ma mère. Je ne peux pas monter dedans sans tomber sur des frites de fast-food par terre.

Je me glisse sur le siège passager et boucle ma ceinture. Lorsque M. Bennett s'installe au volant, c'est encore plus bizarre. On n'est plus un professeur et son élève, mais plutôt deux amis qui vont ensemble chez l'un d'eux. La seule personne avec qui je monte en voiture comme ça, c'est ma mère, et elle est beaucoup plus âgée que M. Bennett. D'au moins dix ans, peut-être même plus.

Et puis, il n'est pas comme les autres adultes que je connais. Je suis montée en voiture avec M. Tuttle, lui, il était vieux, comme mon père, voire presque comme mon grand-père, je dirais. M. Bennett, rien à voir. Il est vraiment beau – plus beau que tous les garçons de notre classe – et c'est difficile de ne pas le remarquer.

Bien sûr, si on était amis, je ne l'appellerais pas M. Bennett. Son prénom est Nathaniel. Nathaniel Bennett. Ça me fait penser à Nathaniel Hawthorne, l'auteur de *La Lettre écarlate*, que j'ai dû lire en cours d'anglais l'année dernière. Il y a quelque chose de poétique dans le prénom Nathaniel.

Nathaniel et Adeline. On dirait un couple d'il y a des centaines d'années.

J'ai entendu d'autres enseignants l'appeler Nate. Si on était amis, c'est probablement ainsi que je l'appellerais. Mais comme on n'est pas vraiment amis, je vais continuer de l'appeler M. Bennett.

— Encore merci, je répète quand il fait démarrer le moteur.

— Pas de problème.

Il sort de sa place de parking, les balais d'essuie-glace à fond.

— Je ne pouvais pas te laisser rentrer chez toi avec ce temps. Et puis, je ne suis pas pressé. Eve sort avec une amie, ce soir.

Assise à côté de lui, je le regarde s'engager sur la route. Je lui ai donné mon adresse et il semble savoir s'y rendre sans son GPS. Je suis donc là, à jouer avec un fil tiré de la couture de mon jean. J'essaie de trouver quelque chose à dire pour animer la conversation, mais tout ce qui me vient en tête est complètement nul. Ben oui, quoi, j'ai seize ans. Je ne pense pas avoir quoi que ce soit d'intéressant à lui raconter. D'habitude, quand on parle, c'est de poésie, mais dans ce contexte, ça me semble déplacé.

Finalement, c'est lui qui lance :

— Dis-moi, la personne qui a mis de la mousse à raser dans ton casier, c'est aussi celle qui a abîmé tes vêtements l'autre jour ?

J'hésite un instant avant d'acquiescer. J'ai rédigé ma lettre à Kenzie en guise de rédaction, même si, pour être honnête, certaines de mes pensées enragées visaient aussi Mme Bennett. M. Bennett ne me l'a jamais notée ni rendue, mais lorsque je la lui ai remise, il m'a dit : « Je parie que ça t'a fait du bien d'écrire ça. »

Carrément.

Mais pas autant que la mise en pratique de toutes ces choses.

— Je suis désolé de ce qui t'arrive, commente M. Bennett. Tu ne mérites pas d'être traitée de la sorte. Personne ne le mérite. Et sache qu'il n'y a pas de mal à se défendre.

— Difficile de se défendre quand l'autre personne a toute une armée derrière elle.

Je me prépare, certaine qu'il va m'asséner une sorte de leçon de motivation comme j'en reçois de tous les adultes, au lieu de quoi M. Bennett se contente de hocher la tête.

— Je ne vais pas te mentir. Parfois, le lycée, c'est nul.

— Je suis sûre que ça n'était pas nul pour vous.

— Ah ! Je ne pense pas que tu te figures la vie d'un garçon de seize ans qui aime écrire des poèmes.

Malgré tout, je ne peux m'empêcher de rire. Difficile d'imaginer que M. Bennett ait pu avoir seize ans comme moi. Pourtant, il y a des moments où il fait très jeune. Je peux presque le visualiser adolescent, assis sous l'arbre devant l'école, en train d'écrire des poèmes.

— Quel est le premier poème que vous ayez écrit ?

Mon visage brûle légèrement, je me demande si ma question est stupide, mais il n'a pas l'air de le penser. Il retrousse les lèvres, comme s'il réfléchissait à sa réponse. Je m'autorise à le regarder et remarque une petite coupure à son menton, qu'il a dû se faire en se rasant ce matin. Beaucoup de garçons de ma classe ne se rasent pas encore, ils n'ont que des touffes éparées de poils hirsutes au menton.

— Un poème que j'ai écrit à l'âge de six ans, me confie-t-il. Pour ma mère, à l'occasion de la fête des Mères. Elle l'avait accroché au réfrigérateur et

comme il y est resté pendant des années, je m'en souviens encore. Laisse-moi réfléchir. « J'aime ma maman et je sais pourquoi. Elle me fait à manger, comme ça, je ne meurs pas. »

— Trop mignon ! je m'exclame.

Il m'adresse un large sourire.

— N'est-ce pas ? J'étais adorable. Et toi ?

— Je ne pense pas avoir écrit quoi que ce soit d'aussi mignon. Et de toute façon, je ne suis devenue sérieusement poétesse qu'au lycée. (Là, j'ai l'impression que mon visage est en feu.) Je ne prétends pas être vraiment poétesse, hein. Évidemment pas. Je veux juste dire que je n'ai commencé à écrire de la poésie de façon sérieuse qu'à ce moment-là. Plus ou moins sérieuse.

Le sourire disparaît de son visage.

— Tu es poétesse, Addie. Ne laisse personne te convaincre du contraire, parce que tu l'es absolument. Plus que beaucoup d'adultes qui revendiquent ce titre.

Je serre les mains entre mes genoux. Parfois, les adultes sont infantilisans, même quand ils veulent simplement être réconfortants, mais ce n'est pas le cas à cet instant. Il a l'air de le penser vraiment.

Je suis presque triste lorsque ma maison est en vue. J'ai l'impression que je pourrais parler pendant des heures à M. Bennett, enfermée avec lui dans cette voiture. D'habitude, quand je roule avec ma mère, j'allume la radio parce que parler peut devenir gênant, mais je ne ressens pas du tout le besoin de le faire avec M. Bennett.

— Merci de m'avoir ramenée, lui dis-je quand il s'arrête sur mon trottoir.

— Ce fut un plaisir.

Il se met au point mort et, pendant une fraction de seconde, j'ai presque l'impression qu'on revient d'un rendez-vous et qu'il me dépose chez moi à la fin de la soirée. C'est parfaitement absurde, mais en même temps, c'est ce que je ressens. L'espace d'un instant, j'ai presque l'impression que je suis censée me pencher pour lui donner un baiser de bonne nuit.

Mais c'est ridicule.

— Merci encore.

J'attrape mon sac par terre et j'ouvre la portière.

— Vraiment, j'ajoute.

— Je te ramène chez toi quand tu veux, Addie.

Alors que je m'élance de la Honda en direction de ma porte d'entrée, en essayant d'éviter les gouttes de pluie qui m'éclaboussent, je me surprends à sourire comme une crétine.

Eve

— Elles te vont parfaitement.

Agenouillé à côté de moi, dans un rayon du fond de Simon's Shoes, Jay m'a chaussée d'une paire d'escarpins verts Calvin Klein. Nous faisons ça, parfois, après notre séance dans la réserve, si *elle* ne l'a pas appelé pour qu'il rentre à la maison. Nous ressortons dans la partie principale du magasin et il m'aide à essayer des chaussures. Il y a déjà une demi-douzaine de boîtes par terre autour de moi.

— Je ne peux pas me les offrir, lui rappelé-je, même s'il est vrai qu'elles sont magnifiques.

Ses yeux rencontrent les miens.

— J'aimerais pouvoir te les acheter. J'aimerais pouvoir t'acheter toutes ces chaussures.

— Et j'aimerais ne pas avoir à rentrer auprès de *lui*.

Je l'ai dit sans réfléchir, mais au moment où les mots sortent de ma bouche, je m'aperçois que c'est la pure vérité. Le jour de mon anniversaire, j'ai envisagé de redonner une chance à mon mariage. Maintenant, je me rends compte que Nate et moi ne pourrons jamais revenir, même progressivement, l'un vers l'autre. L'abîme qui nous sépare s'élargit un peu plus chaque jour.

— Pourquoi tu ne le quittes pas ? fait Jay.

J'enlève les chaussures d'un coup de talon et lâche un ricanement désabusé. Je les aime trop et c'est frustrant.

— Et après, tu suggères quoi ? On s'enfuit ensemble ?

Je le dis sur le ton du sarcasme, pourtant la vérité, c'est que je rêve d'une fin heureuse pour Jay et moi. Ça n'arrivera jamais – nous avons tous les deux trop d'engagements –, mais si seulement c'était possible... Au bout du compte, remarquez, je ne pourrais pas faire ça à Nate. Je ne pourrais pas l'humilier de cette façon.

Pourtant, parfois je me dis que je lui manquerais à peine. Ce soir, il est rentré à la maison trempé, prétendant qu'il avait fait une promenade sous la pluie pour se donner de l'inspiration. Puis il est monté dans son bureau à l'étage et il a fermé la porte. Et quand j'ai frappé pour l'avertir que je sortais, il a à peine réagi.

Comme par hasard, le téléphone de Jay se met à sonner. Cette fois, pendant qu'il parle, j'entends un bébé pleurer au bout du fil. Je pose le menton sur mes mains, en essayant de ravalier la culpabilité qui me poignarde la poitrine. Quoi qu'il arrive entre Nate et moi, je dois arrêter avec Jay. Le plus tôt sera le mieux.

— Il faut que tu y ailles, dis-je dès qu'il a mis fin à l'appel.

Il soupire.

— Elle veut que je rentre à la maison. Le bébé est... Bref. La semaine prochaine ?

Alors qu'il est toujours accroupi à côté de moi, je fais courir mes doigts le long d'une vieille cicatrice dentelée, juste en dessous de la racine de ses cheveux. Il m'a raconté qu'il se l'était faite quand il était enfant, en essayant de se faufiler sous une clôture. Dans les semaines à venir, l'un de nos rendez-vous sera le dernier. Mais pas celui d'aujourd'hui, ni le prochain, j'espère.

Ça arrivera bien assez tôt.

— Oui, confirmé-je. On se voit la semaine prochaine.

Jay regarde les boîtes à chaussures éparpillées à mes pieds.

— Je ferais mieux de ranger tout ça. Je ne veux pas avoir d'ennuis.

Tous les cartons venant de la réserve, nous en prenons chacun une pile pour les y rapporter. Comme les chiens de Pavlov, je sens l'excitation me gagner de nouveau dès que nous nous approchons de la petite pièce. Peu importe que nous ayons déjà fait deux fois l'amour ce soir. J'ai encore envie de lui. Et à en juger par son visage lorsqu'il me jette un coup d'œil, c'est pareil pour lui.

— La semaine prochaine... (Il le dit autant pour lui-même que pour moi.) J'ai déjà hâte.

Nous quittons le magasin ensemble. Il ferme et, comme toujours, il me raccompagne d'abord à ma voiture, garée sur le petit parking. Je suis toujours un peu anxieuse quand Jay et moi sommes dehors ensemble, en public, mais en général, c'est bref, juste le temps de regagner nos voitures. Aujourd'hui, cependant, je me sens mal à l'aise, comme si quelqu'un nous observait.

Lorsque j'arrive près de ma Kia, Jay m'attrape le bras et se penche pour m'embrasser de nouveau. Puis il se dirige vers sa propre voiture et rentre chez lui, auprès d'un bébé qui pleure. Je monte dans ma Kia et rentre chez moi, auprès d'un mari qui ne m'aime pas.

Addie

J'ai un contrôle de fin de trimestre en maths aujourd'hui et je suis vraiment dans la merde.

Je ne comprends rien à cette matière. Déjà, à la base, quand je suis au top de ma forme, j'ai du mal. Lorsqu'il me parlait encore, avant que je ne l'oblige à couvrir le meurtre (accidentel) de mon père, Hudson prenait le temps de m'expliquer patiemment. Plus tard, M. Tuttle a pris le relais. Cependant, il semble que j'aie systématiquement causé du tort à tous ceux qui m'offraient une aide bénévole.

Je devrais demander à ma mère de me payer des cours particuliers. Mme Bennett ne va pas ralentir le rythme de ses leçons pour moi. J'hésite, toutefois, parce qu'on n'a pas beaucoup d'argent. Maman a pris des gardes supplémentaires à l'hôpital et je l'ai entendue avoir une conversation angoissante avec la banque au sujet de nos remboursements pour la maison. ce n'est vraiment pas le moment de lui demander de dépenser encore plus d'argent pour moi parce que je suis trop bête pour comprendre la trigonométrie.

D'ailleurs, même un prof particulier ne pourra pas m'aider maintenant, alors que Mme Bennett distribue les sujets du contrôle. Rien ni personne ne pourrait m'être d'aucun secours.

Je jette un coup d'œil à la première question, en espérant que, par quelque miracle, le contrôle sera plus facile que prévu. Que je serai peut-être mieux préparée que je ne le pensais. Des choses plus folles se sont déjà produites.

Un nageur doit récupérer un objet à 5 mètres du mur de la piscine. Si l'angle de dépression de l'objet par rapport à la plateforme de la piscine est de 30 degrés, trouver sur quelle distance il doit nager à la verticale pour récupérer l'objet.

Ce n'est pas difficile. Je peux le faire.

Concentre-toi, Addie !

Les yeux fixés sur la feuille d'énoncé, je ne peux m'empêcher de remarquer que je vois parfaitement la copie de Kyle Lewis. Il est assis juste devant moi, sur ma gauche, mais comme il est gaucher, j'ai une vue imprenable sur ce qu'il écrit. Or Kyle a toujours des A en maths.

Bien sûr, ce serait de la triche. Ce n'est pas la peine de se voiler la face : copier sur un autre élève, c'est très mal et, même si j'ai fait beaucoup de choses dont je ne suis pas fière dans ma vie, je me suis toujours considérée comme le genre de personne qui ne ferait jamais ça.

Mais si je ne le fais pas, je vais échouer à ce contrôle de fin de trimestre.

Et si je me contentais de regarder la réponse à quelques questions ? Je n'ai pas besoin de les copier toutes, juste assez pour avoir la moyenne. Je veux

dire, ce n'est pas comme si la trigonométrie allait m'être utile à l'avenir. Ni comme si je passais à côté d'une compétence qui me pénaliserait pour le reste de ma vie. La poésie est probablement plus utile que la trigonométrie, c'est dire.

Avant de pouvoir m'en empêcher, je me retrouve à recopier les réponses de Kyle. Heureusement, il s'agit d'un questionnaire à choix multiples et on n'a pas à rendre notre brouillon. Par précaution, j'essaie de gribouiller quelques trucs, histoire de ne pas avoir l'air de... Eh bien, je ne veux pas avoir l'air de copier les réponses du gars assis devant moi, quoi.

Quand Mme Bennett annonce la fin du temps imparti, je fais passer mon devoir vers son bureau avec le reste de la classe. Et bien que la plupart de mes réponses soient probablement correctes, pour une fois, j'ai le ventre noué.

J'ai triché. Je n'ai jamais rien fait de tel avant.

Peut-être qu'au fond, je suis aussi dépravée que mon père.

Mais il faut voir le bon côté des choses. Je risquais de me prendre une note éliminatoire, or bien que n'ayant pas copié toutes les réponses de Kyle, parce que cela aurait eu l'air très suspect, je suis presque sûre d'en avoir suffisamment d'exactes pour obtenir un B.

Alors que je range mes affaires, une ombre s'abat sur moi. Je lève la tête : Kenzie me toise. En cours de maths, elle est assise à deux sièges derrière moi, sur la gauche, et j'aurais presque réussi à oublier sa présence si elle ne s'était pas arrangée, comme toujours, pour donner un coup de pied dans mon sac à dos lorsqu'elle est passée à côté de moi. Mais là, elle ne *pass*e pas à côté de moi. Elle se tient carrément au-dessus de moi.

— Alors, Addie, c'était intéressant, la copie de Kyle ?

Mon visage se vide de son sang.

— Quoi ?

Elle lève les yeux au ciel.

— Ma pauvre fille, c'était tellement évident. Je suis sûre que même Mme Bennett t'a vue reluquer sa copie. Mais au cas où ça lui aurait échappé...

Je comprends où elle veut en venir. Kenzie m'a vue regarder la copie de Kyle et elle va me dénoncer. Si je lui faisais un truc pareil, tout le monde m'en voudrait. Mais Kenzie a tous les droits.

— S'il te plaît, ne fais pas ça.

Je déteste la supplier, mais je ne survivrais pas à un autre scandale à l'école. Impossible.

— Je n'ai pas... Je veux dire, peut-être juste une ou deux réponses, c'est tout. Elle hausse les épaules.

— Je sais ce que j'ai vu, Addie.

Sur ce, elle sort de la salle de classe à grandes enjambées, beaucoup plus vite que moi avec ses longues jambes fines. Je vous jure, c'est odieux, sa perfection physique. Je ne peux même pas en vouloir à Hudson d'être sous son charme. Même si je la déteste.

— Kenzie...

Je souffle pour la rattraper et la suivre dans le couloir, ce qui m'éloigne de mon prochain cours. Je vais probablement arriver en retard, mais j'ai une urgence, là.

— S'il te plaît, ne parle pas à Mme Bennett. S'il te plaît. Je ferai tout ce que tu voudras.

Kenzie s'arrête brusquement. Elle se tourne vers moi, ses yeux bleus brillants.

— Tout ?

— Oui ! N'importe quoi.

Elle tapote contre ses dents un doigt à l'ongle brillant en bleu glacier.

— Très bien. Quand on arrivera en cours d'anglais, je veux que tu te mettes à quatre pattes et que tu lèches le sol.

J'en reste bouche bée.

— Que je lèche le sol ?

Elle acquiesce.

— Pendant soixante secondes.

Je ne sais même pas quoi dire. S'il s'agissait d'une autre matière... Eh bien, je ne suis pas sûre que je le ferais, parce que, genre, c'est la gerbe. Mais devant M. Bennett, alors là, pas question que je lèche le sol. Mon Dieu, qu'est-ce qu'il penserait de moi ?

— Non.

Ses yeux pétillent.

— Dans ce cas... Mme Bennett et moi, on va avoir une petite discussion.

— S'il te plaît, Kenzie, je gémis. J'ai commis une terrible erreur. Je n'ai jamais fait ça avant. Je ne suis *pas* une tricheuse.

— Ça, c'est discutable.

Et elle tourne les talons, me giflant pratiquement le visage avec ses longs cheveux blonds. Pourquoi Kenzie me déteste-t-elle autant ? Je ne lui ai jamais rien fait. Et apparemment, elle ne me tourmente pas à cause de M. Tuttle. Ça doit être lié à Hudson.

Est-il possible qu'il lui ait confié notre secret ?

Si c'est le cas, j'ai un problème encore plus grave que la découverte de mes tricheries au contrôle de trigonométrie par Mme Bennett.

Addie

Alors que je suis en cours d'anglais avec M. Bennett (et non en train de lécher le sol, même si Kenzie n'arrête pas de me jeter des regards lourds de menace), une élève entre dans la salle munie d'un papier plié, interrompant M. Bennett en pleine analyse d'un poème de Robert Frost. Lorsqu'il hausse les sourcils, elle lui annonce :

— J'ai un mot pour Adeline Severson.

M. Bennett prend le billet, l'ouvre, en lit le contenu et son expression s'assombrit. Pendant un instant, ses yeux marron rencontrent les miens.

— Merci, dit-il à l'élève. Je le lui remettrai.

Je n'ai jamais souhaité être dotée de superpouvoirs, mais là, je donnerais n'importe quoi pour avoir une vision à rayons X qui me permette de lire ce qu'il y a sur ce bout de papier. Mais M. Bennett le pose sur son bureau et se remet à parler de Robert Frost. Comme si là, tout de suite, je pouvais me concentrer sur l'impermanence des choses dorées.

Bien sûr, dès que la cloche sonne, M. Bennett me fait signe de l'index. Je me traîne jusqu'à son bureau et il me tend le mot. Je ne peux empêcher mes mains de trembler légèrement en lisant son contenu :

Adeline,

Merci de venir dans ma salle immédiatement après votre dernière heure de cours.

Eve Bennett

Oh non ! Je n'en reviens pas que Kenzie soit allée cafter si rapidement.

— C'est à quel sujet ? me demande M. Bennett.

Malgré sa voix douce, il a un petit pli entre les sourcils.

— Je n'en ai aucune idée, dis-je en mentant.

M. Bennett n'a pas l'air de me croire, pourtant il n'insiste pas.

— Si tu as des problèmes, tu sais que tu peux m'en parler, n'est-ce pas ?

Son offre est si gentille que je suis à deux doigts de fondre en larmes. Mais le pire, c'est que s'il savait ce que j'ai fait – que j'ai copié sur un autre élève –, il serait hyper déçu. Ne serait-ce que pour ça, je ne peux pas solliciter son aide. Et puis, Mme Bennett est sa femme. Il n'y a aucune confidentialité ici, et si elle pense que j'ai mal agi, elle lui en parlera. Elle en parlera à tout le monde.

— Ça va, j'ajoute.

Encore un mensonge, mais peu importe.

Les yeux de M. Bennett sont braqués sur mon dos lorsque je sors de la salle. J'essaie de me dire qu'il s'agit peut-être d'autre chose. Cette convocation si inquiétante ne signifie pas nécessairement que Mme Bennett sait que j'ai

copié sur Kyle pendant le contrôle. Peut-être veut-elle simplement m'aider en me suggérant de prendre des cours particuliers. Mais dans ce cas, pourquoi demander à me voir « immédiatement » et me faire apporter le mot en cours par un élève ?

Quand j'arrive dans la salle de Mme Bennett, elle est assise à son bureau et semble corriger des contrôles. Elle serre son stylo rouge et ses sourcils sont froncés par la concentration. Plus je l'observe, moins j'arrive à comprendre ce que M. Bennett peut bien lui trouver. Elle est assez séduisante, mais elle a tout le temps la mine renfrognée, les sourcils froncés. Comment peut-il supporter ça ?

— Mme Bennett ? je lance en frappant doucement à la porte de sa classe, bien qu'elle soit déjà ouverte. Vous vouliez me voir ?

Sa bouche forme une ligne droite sur son visage, comme si ses lèvres étaient aspirées.

— Oui. Asseyez-vous, Adeline.

L'emploi de mon prénom complet me rend nerveuse. Ma mère fait ça aussi quand elle estime que je me suis mal comportée. Je m'exécute néanmoins et me glisse derrière le bureau juste en face du sien.

Mme Bennett concentre son attention sur moi. Ses yeux sont trop petits, comme des yeux de fouine.

— Alors... Y a-t-il quelque chose que vous aimeriez me dire ?

Je la dévisage. Sans piper mot. Quoi que Kenzie lui ait raconté, il n'y a pas de preuve.

Quand il devient évident que je ne vais ni confirmer ni infirmer quoi que ce soit, elle sort deux copies de contrôle de sous la pile qui se trouve sur son bureau et les jette devant elle.

— Vous avez copié sur le devoir de Kyle. Vous êtes juste derrière lui, vous regardiez sa copie et vous avez copié ses réponses.

J'ouvre la bouche pour protester, mais j'ai l'impression d'avoir quelque chose de coincé dans la gorge et rien ne sort. Je n'arrive pas à croire ce qui est en train de m'arriver. Je n'ai jamais triché de toute ma vie, et la seule fois où je m'y risque, je me fais pincer à peine une heure plus tard. La poisse.

Enfin, si je veux être honnête, je ne me suis pas fait prendre pour avoir tué mon père.

— Alors ? insiste-t-elle, la mine sévère. Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

Les mots ne viennent toujours pas. Qu'est-ce que je suis censée répondre ? Oui, j'ai triché. Je ne vais pas mentir en plus.

— Je suis vraiment désolée, finis-je par couiner.

Mme Bennett semble totalement indifférente. Ce n'est pas une surprise. Elle me rappelle la méchante sorcière des films de Disney. Il ne lui manque qu'une cape.

— La tricherie est une affaire extrêmement grave. Demain matin, je vais discuter de votre cas avec la proviseure.

La proviseure Higgins n'a pas besoin de ça pour ne pas m'aimer. Au début, ça allait. Enfin, la première année et demie que j'ai passée à Caseham High, elle ne savait même pas qui j'étais, ce qui était probablement la meilleure situation possible. La première fois que je suis allée lui parler, elle a été très gentille avec moi. Et maintenant, elle pense que je suis une fauteuse de trouble à cause de ce qui est arrivé avec M. Tuttle.

Que va-t-elle faire lorsqu'elle découvrira que j'ai triché à un contrôle, en plus de tout le reste ?

— Vous pouvez y aller.

Je me lève sur des jambes tremblantes et parviens, je ne sais comment, à sortir de sa classe sans m'effondrer. Je ne sais pas ce qui va se passer demain, mais ça va être horrible. La proviseure va découvrir que j'ai copié sur Kyle. Ils vont probablement convoquer ma mère, et je verrai alors cette affreuse expression déçue se peindre sur son visage.

Et, ce qui est probablement le pire de tout, M. Bennett va le savoir.

Je suis furieuse contre Kenzie. Elle n'était pas obligée de me dénoncer à Mme Bennett. Elle aurait pu se taire. Je ne comprends même pas pourquoi elle me déteste autant.

Mais c'est fini d'être le paillason. Je ne vais pas laisser Kenzie s'en tirer comme ça.

Eve

Lorsque je rentre du lycée aujourd'hui, je suis surprise de trouver Nate déjà là, à m'attendre.

Je suis presque toujours la première à arriver à la maison. Souvent, il reste même si tard au lycée que j'en viens à me demander ce qu'il peut bien fabriquer. Mais aujourd'hui, je le trouve assis sur le canapé. Et dès que je mets un pied dans le salon, il se lève pour m'accueillir. Il me donne même un baiser.

— Comment s'est passée ta journée ?

— Bien, assuré-je avant de jeter un coup d'œil à la cuisine pour voir s'il a mis quelque chose à cuire. Qu'est-ce que tu veux manger ce soir ?

— En fait, je pensais qu'on pourrait se commander quelque chose. Tu choisis chez qui.

D'habitude, Nate trouve que les restaurants qui livrent sont trop chers, il préfère manger des spaghettis en boîte plutôt que de se faire livrer par un restaurant italien.

— Super idée.

Un sourire danse sur ses lèvres. Ses yeux s'attardent sur mon corps et je vois se dessiner sur son visage une expression que je n'y ai pas vue depuis longtemps.

— Tu es très en beauté aujourd'hui, Eve.

Ah bon ? Je porte un chemisier blanc et un pantalon fluide beige. Cela dit, j'ai aussi mes Manolo Blahnik, que je ne mets pas souvent, mais j'avais besoin d'un coup de boost aujourd'hui.

— Merci.

Et puis, il m'embrasse encore une fois. Un long baiser qui dure, cette fois. Il y a une urgence dans son baiser, et une seconde plus tard, il défait le bouton du haut de mon chemisier.

— Nate, haleté-je.

— Allons à l'étage, me souffle-t-il à l'oreille. D'accord ?

Je ne vais pas dire non.

Une demi-heure plus tard, nous sommes tous les deux allongés dans notre lit, à bout de souffle. Nate était tellement pressé de me ravager que j'ai quitté mes Manolo d'un coup de pied au lieu de les enlever soigneusement et de les ranger avec amour dans le dressing. Le reste de nos vêtements est éparpillé dans la pièce. En tournant la tête, je vois le corps de Nate couvert d'un voile de sueur et il me regarde aussi, tout sourire.

— Ouf, dit-il. C'était...

J'acquiesce. Je ne sais pas ce qui a changé aujourd'hui, mais je me dis qu'il y a peut-être un moyen de sauver notre mariage. Non que je ne tienne pas à Jay,

je tiens beaucoup à lui, mais nous n'avons pas d'avenir ensemble. Nate est mon avenir, pour le meilleur et pour le pire.

— Heureusement qu'on a décidé de commander à manger, dis-je. Je suis bien trop fatiguée pour cuisiner.

Nate rit.

— Pareil.

Je plonge mes yeux dans les siens.

— Tu sais, on devrait... On devrait faire ça plus souvent.

— Absolument.

Je me blottis contre mon mari et il passe un bras autour de moi. Je pose ma tête sur les muscles de son épaule, satisfaite et épanouie pour la première fois depuis longtemps. Certes, nous faisons l'amour une fois par mois, mais ce n'est plus jamais comme ça. D'habitude, c'est très mécanique, un peu comme se brosser les dents avant de se coucher.

Là, j'ai l'impression de revenir au bon vieux temps, à nos débuts.

— Au fait, murmure Nate dans mes cheveux, j'ai reçu un mot bizarre aujourd'hui. Ça disait que tu voulais voir Addie Severson de toute urgence. Tout va bien ?

S'il y a bien un sujet que j'évitais volontiers quand nous savourons un bonheur postcoïtal, c'est celui d'Addie Serverson, mais il serait impoli de ne pas lui répondre. En plus, je veux qu'il sache ce que cette fille a fait. Qu'il comprenne un peu de quoi elle est capable.

— Pas vraiment, capitulé-je. Elle a triché à son contrôle trimestriel.

Il reste silencieux un moment.

— Triché comment ?

— Elle a copié sur un autre élève. Je l'ai vue regarder sa feuille, puis j'ai vérifié les deux copies juste après, et les réponses étaient presque identiques. L'autre élève en question est un excellent élément, et elle n'aurait jamais obtenu autant de bonnes réponses par elle-même.

— Waouh. Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Voir la proviseure. Je vais raconter à Higgins ce qui s'est passé, elle gèrera l'affaire.

Je vais devoir attendre demain matin, mais c'est le protocole si un élève est pris en train de tricher.

Nate secoue la tête.

— La proviseure ? Mince, c'est dur. Il faut vraiment que tu remontes jusqu'à la proviseure ?

— Je suis bien obligée. C'est le règlement.

— Oui, bon, ce n'est pas comme si elle avait fait quelque chose d'infâme, commente-t-il pensivement en serrant mon corps contre le sien. Qu'elle avait des antisèches ou bien volé des corrigés. Elle était là, pendant son contrôle, elle ne savait pas résoudre ses problèmes de maths, ce que je peux tout à fait comprendre. Elle a paniqué.

— Elle a triché, Nate.

Il fronce les sourcils.

— Mais tu n'en as même pas la preuve, si ? Tu dis que tu l'as vue copier sur un autre devoir, mais peut-être qu'elle ne l'a pas fait. Peut-être qu'elle avait vraiment beaucoup travaillé son contrôle. Est-ce qu'elle a avoué ?

À proprement parler, Addie n'a pas avoué avoir triché. Mais je l'ai vue regarder la feuille de Kyle. C'était douloureusement évident, des années d'expérience dans l'enseignement m'en donnent la certitude. Et puis, cette fille n'est pas capable d'obtenir une telle note par elle-même. Et j'ai vu l'expression sur son visage quand je l'ai confrontée.

— Pas exactement, admetts-je.

Il me serre plus fort contre son corps chaud.

— Elle a du mal, Eve. On est tous passés par là. Tu n'avais pas des difficultés en cours d'anglais au lycée, au point d'avoir eu besoin de cours particuliers ?

Je ne sais pas quoi répondre à ça. Car c'est effectivement vrai.

— Eh bien, elle n'avait qu'à prendre des cours particuliers. Elle n'était pas obligée de tricher.

— Les élèves n'ont pas tous les moyens d'avoir un professeur particulier. Je pense qu'on sera tous les deux d'accord pour dire qu'Addie a traversé beaucoup d'épreuves l'année dernière.

En d'autres circonstances, cette conversation m'aurait mise en rage. Tricher, c'est mal, et le fait que mon mari défende une élève qui a copié sur un autre est ridicule. Et pour ne rien arranger, il semble avoir fait d'Addie sa marotte, malgré mes mises en garde contre elle. Mais lovée comme je le suis dans ses bras, je n'arrive pas à me mettre en colère, ni même à m'indigner. Nate se soucie beaucoup de ses élèves, chose que je ne peux pas lui reprocher. C'est l'une des qualités qui m'a fait tomber amoureuse de lui.

— Alors, tu suggères quoi ? l'interrogé-je.

— Il est évident que tu ne peux pas la laisser garder sa note, mais si tu lui mets un zéro et un avertissement sévère, je doute qu'elle ose recommencer ce genre de chose. Et ça lui donnera le coup de pied aux fesses dont elle a besoin pour se ressaisir.

— Tu crois ?

Addie me semble vraiment être une cause perdue, parfois.

Nate m'embrasse sur le front.

— C'est certain. Je sais qu'au fond de toi, tu veux qu'elle et tous tes autres élèves réussissent. Je pense que c'est la meilleure chose à faire pour elle. Tu ne veux pas bousiller sa vie, j'imagine ? Même si tu es toujours en colère à cause de ce qui s'est passé avec Art. À ce sujet, tu es d'accord que ce n'était pas la faute de cette fille, hein ?

Ah non ? Bon, il a sans doute raison. Addie Severson a traversé beaucoup d'épreuves l'année dernière, et à la vérité, j'ai été dure avec elle. Peut-être parce que je suis en colère que mon mentor ait perdu son poste à cause d'elle.

— Bon, acquiescés-je, je n'irai pas voir la proviseure. Je parlerai avec Addie après le cours et je lui collerai son zéro, mais je ne ferai pas de rapport.

— C'est la bonne décision, Eve.

Il m'embrasse encore une fois sur le sommet du crâne, puis il sort du lit et va à la salle de bains. La douche commence à couler une seconde plus tard, et mon téléphone vibre sur la table de nuit où je l'ai laissé. Un message m'attend sur Snapflash.

Jay : On se voit demain soir ?

Je regarde vers la porte de la salle de bains, où la douche fonctionne toujours à fond. Ça faisait longtemps que j'attendais ce genre de passion de la part de Nate. À bien des égards, c'était absolument parfait. Exactement ce que je voulais, et j'espère qu'il y aura d'autres moments comme celui-ci à l'avenir.

Et pourtant, quelque chose me gêne dans cette histoire.

Peut-être le fait que, dès les galipettes finies, il s'est mis à parler d'Addie. Et qu'il se soit précipité sous la douche juste après.

Mais en fin de compte, le problème ne vient pas du tout de lui. Il vient de l'homme à l'autre bout de cette conversation. Jay a réussi à économiser assez d'argent pour m'acheter une belle paire de chaussures à l'occasion de mon anniversaire, alors que mon propre mari ne m'a rien offert. Je n'ai jamais eu à me demander si Jay avait des arrière-pensées. Son désir pour moi est écrit sur son visage. Je n'hésite donc qu'une minute avant de taper ma réponse :

Moi : Je serai là.

Addie

Kenzie a son entraînement de pom-pom girl jusqu'à au moins 17 heures, voire plus tard. Ses parents, avec leur travail à responsabilités, ne rentreront pas non plus avant une heure tardive.

Quant à moi, en revanche, je n'ai absolument rien à faire de mon temps, en attendant de découvrir si la proviseure Higgins va me renvoyer du lycée demain.

Je gare mon vélo à l'angle de la rue où se trouve la maison de Kenzie, en l'attachant à un lampadaire. Mon sac à dos, que j'ai sur moi pour remonter la rue jusqu'à sa grande maison, pèse lourd à cause de mes livres et ses bretelles me mordent les épaules. Je marche d'un pas décidé, comme une personne qui a tout à fait sa place ici. Comme une amie de Kenzie venue lui rendre visite, par exemple.

Même si ça ne pourrait pas être plus éloigné de la vérité.

Je sonne à la porte, à l'affût de bruits de pas. Je sonne une deuxième fois pour faire bonne mesure, mais n'entends que le silence. Comme je m'en doutais, il n'y a personne. La maison est complètement vide.

Je jette un coup d'œil aux maisons voisines, qui m'ont l'air tout aussi sombres et silencieuses que celle des Montgomery. Lorsque j'ai la certitude que personne ne surveille, je me glisse par le côté de la maison jusqu'au jardin dont je piétine la pelouse verdoyante.

Une fois à la porte de derrière, je fouille dans la pochette de mon sac à dos et sors le trousseau. Je me suis débarrassée du porte-clés « Kenzie » en brillants, mais j'ai gardé les clés. Bien sûr, il est tout à fait possible, Kenzie les ayant perdues, qu'ils aient décidé de changer les serrures. Mais bon, elle vit dans un quartier sûr. Ses parents ont peut-être pensé qu'elle avait laissé tomber son trousseau quelque part, et que ça ne valait pas la peine de tout changer pour autant.

Quoi qu'il en soit, je suis sur le point de le découvrir.

Il y a trois clés sur l'anneau, mais l'une d'entre elles est plus grosse et ressemble davantage à une clé de maison. Je prends une profonde inspiration et l'insère dans la serrure. Je compte jusqu'à dix dans ma tête, puis j'essaie d'ouvrir.

Et cela fonctionne.

Je m'interromps un instant, guettant les éventuels aboiements d'un chien. Rien. Je tourne donc la clé jusqu'au bout, j'actionne la poignée et j'entre dans la cuisine des Montgomery.

La première chose que je fais une fois à l'intérieur, c'est de regarder autour de moi pour voir s'il y a un système d'alarme. J'en ai déjà vu chez d'autres personnes, et si je ne le désactivais pas, soit une alarme se déclencherait, soit

la police serait discrètement prévenue. Dans un cas comme dans l'autre, ce serait dramatique pour moi. Cela dit, je ne vois aucun clavier ni aucun signe indiquant que la maison est équipée d'un tel système.

Ce qui est stupide de leur part, car cette baraque en aurait carrément besoin. Je suis stupéfaite par ce que je découvre. Ils ont un rez-de-chaussée ouvert, si bien que depuis leur cuisine rutilante toute neuve, je vois l'immense espace et les meubles coûteux du salon. Notre maison a été construite il y a plus de cent ans, et je doute que l'intérieur ait beaucoup changé depuis. On a le même réfrigérateur depuis toujours, et j'ai l'impression qu'il pourrait me survivre, à moi et à tous ceux que je connais.

Je laisse mes baskets près de la porte de derrière, parce que leur moquette est d'une couleur très claire et que j'ai déjà fait quelques taches sur le sol de la cuisine avec mes chaussures sales. Je traverse doucement le salon, jusqu'à l'escalier recouvert lui aussi de moquette. Et je commence à monter.

Je n'en reviens pas de ce que je suis en train de faire. C'est déjà bien assez grave que j'aie triché à un contrôle pour la première fois de ma vie (en plus, je me suis fait prendre). Et je suis là, à peine quelques heures plus tard, en train de pénétrer par effraction dans une maison... Mais tout ça, c'est la faute de Kenzie. Elle n'avait qu'à s'abstenir de me dénoncer à Mme Bennett et de me faire vivre l'enfer tout au long du semestre. Elle mérite ce qui l'attend.

Lorsque j'arrive à l'étage du haut, la première pièce sur laquelle je tombe est une salle de bains. J'entre et admire les aménagements blancs étincelants et les brosses à dents multicolores alignées sur le meuble du lavabo. Oh, mon Dieu, est-ce que c'est un siège chauffant sur les toilettes ? Ce serait bizarre de l'essayer ?

Oui, probablement.

Je reste un instant à me contempler dans le miroir du lavabo. Le miroir où Kenzie se regarde tous les jours. Sauf qu'à elle, son reflet renvoie des pommettes hautes, des yeux bleu clair et des cheveux blonds soyeux, plutôt que mes traits banals, mes yeux et mes cheveux maronnasses.

J'ouvre l'armoire à pharmacie en tapotant mon index dessus. Sans surprise, elle est remplie de crèmes pour la peau et de soins capillaires. Sur l'étagère du haut, il y a quelques flacons de pilules orange. Je prends le premier.

Ondansétron. Un comprimé trois fois par jour en cas de nausées.

Avant que j'aie le temps de me demander pourquoi Kenzie doit prendre des cachets contre les nausées, je retourne le flacon et constate que l'ordonnance est destinée à son frère aîné. Bien sûr, Kenzie n'a pas de nausées. Elle n'a probablement jamais vomi de toute sa vie.

Il ne me faut pas longtemps pour trouver la chambre de Kenzie. Il y a plusieurs chambres à l'étage, mais l'une d'elles est la suite parentale, l'autre semble appartenir à un adolescent – son frère, sans doute – et celle de Kenzie, c'est la pièce avec le lit à baldaquin et la grande boîte à bijoux rose sur le bureau. Honnêtement, c'est la plus belle chambre d'ado que j'aie jamais vue.

Je m'assieds au bureau blanc, m'enfonce dans son fauteuil en cuir. Kenzie

s'assied sur ce même siège, elle fait ses devoirs ici et elle trouve probablement normal d'avoir une chambre pareille.

J'ouvre le tiroir du haut. Il y a un morceau de papier déchiré à l'intérieur avec un mot griffonné dessus : « Je n'arrête pas de penser à toi. J'ai hâte de te voir ce soir. » Beurk, tout mais pas ça, un mot d'amour de la part d'Hudson. Je n'arrive toujours pas à croire qu'il sort avec elle.

C'était étrange, la relation entre Hudson et moi. Quand on était plus jeunes, je l'adorais et je le trouvais mignon, avec son sourire enthousiaste et ses cheveux blond-blanc ébouriffés, mais je n'avais pas le béguin pour lui ou quoi que ce soit. On jouait ensemble comme le feraient deux enfants, à la Nintendo, ou on faisait nos devoirs. En été, on tapait des balles dans son jardin, on allait au magasin le plus proche pour s'acheter des bonbons, ou on se faufilait sous la clôture pour entrer dans le jardin de ses voisins et utiliser leur piscine.

Mais quand on est arrivés au lycée, Hudson a grandi de plusieurs centimètres d'un coup, il était enfin plus grand que moi – beaucoup plus grand que moi – et soudain, j'ai commencé à le regarder différemment. Je me suis mise à fantasmer sur ce que ça ferait de l'embrasser. Et j'ai eu l'impression qu'il pensait à moi de la même façon.

Non pas que ce soit la faute de Kenzie si mon meilleur ami a cessé de me parler. Non, c'est à cause de ce qui s'est passé avec mon père et de ce que j'ai fait faire à Hudson. Il n'empêche que ça ne rend pas moins douloureux le fait de les voir ensemble.

J'avise une figurine en céramique sur son bureau. Un oiseau, peint en bleu clair et violet. En le saisissant, je vois ses initiales, KM, gravées dessous ; autrement dit, c'est une de ses réalisations en cours de céramique, même si ce truc pourrait être l'ouvrage d'un professionnel. Kenzie est douée, même en céramique. Sur un coup de tête, je jette l'oiseau par terre, où il se brise en cinq morceaux.

Je pensais que casser quelque chose dans sa chambre me ferait du bien, mais non. Pas du tout. Et bizarrement, je suis moins frustrée qu'avant en pensant à Hudson et elle. Hudson me manque toujours en tant qu'ami, mais quand je fantasme sur un mec avec qui j'aimerais être, ce n'est plus lui.

C'est Nathaniel Bennett.

Non qu'il puisse se passer quoi que ce soit entre M. Bennett et moi. C'est tout simplement stupide. Pourtant, je pense à lui tout le temps. Le soir, quand je m'endors, je l'imagine en train de me sourire, ses yeux qui se plissent comme ils le font toujours. L'idée qu'il apprenne que j'ai triché est hyper humiliante. Il n'y a rien de plus important pour moi que son opinion à mon sujet.

Je me lève du fauteuil en cuir et me dirige vers le dressing de Kenzie. C'est un immense dressing, genre une pièce à part entière... oui, bien sûr. Je passe au crible toutes les marques de créateurs de mode qu'elle a là-dedans. En plus d'être jolie et populaire, elle est aussi beaucoup plus riche que la plupart

des élèves de l'école. On a l'impression que la vie n'est pas juste parfois si vous voyez ce que je veux dire.

Je tire un haut rose de sa pile. La matière est douce, et je devine qu'elle moulerait ma poitrine à tous les bons endroits. C'est ma taille. Si je le prenais, elle ne s'en rendrait même pas compte parce qu'elle a environ cinq milliards de hauts dans ce dressing. Elle n'a probablement pas porté celui-ci depuis des années. Vraiment, je lui rendrais service. Je l'aiderais à désencombrer. En fait, je pourrais bien faire un peu plus de désencombrement par ici.

Au moment où j'entreprends de passer ses chemisiers en revue, un fracas retentit en bas.

Addie

Il y a quelqu'un dans la maison.

Oh, mon Dieu, c'est horrible ! Je pensais être dans le pétrin quand j'ai été prise en train de tricher, mais là, c'est le cran au-dessus. Ce qui pourrait m'arriver de pire en trichant à un contrôle, ce serait d'être renvoyée du lycée, et encore, c'est peu probable.

Mais là, je suis entrée chez quelqu'un par effraction. Je risque la prison. Ou le centre de détention pour mineurs ou quelque chose comme ça. C'est un délit grave.

Pourquoi j'ai fait ça ? À cause de cette idée folle de me venger de Kenzie. Et pourtant, tout ce que j'ai fait, c'est casser un fichu oiseau en céramique et fouiller dans son dressing. En réalité, je n'ai pas les tripes de me venger de Kenzie pour ce qu'elle m'a fait subir.

Je reste pétrifiée, sans savoir quoi faire. Le bruit provenait sans aucun doute possible du rez-de-chaussée, j'hésite donc à descendre de peur de tomber sur l'un des Montgomery. Mais que faire d'autre ?

Je pourrais me cacher. Le dressing de Kenzie est assez grand pour m'abriter, moi et la moitié de l'équipe de football. Je peux m'enfermer à l'intérieur en espérant que celui ou celle qui est en bas s'en aille, et ensuite je me faufilerai dehors. Mais si c'est Kenzie ? Dans ce cas, je serai coincée dans son dressing et ça ne sera qu'une question de temps avant qu'elle ne me découvre.

Me faire pincer dans la maison de Kenzie est déjà assez grave, mais être retrouvée cachée dans son dressing, ce serait un cauchemar.

Non, il faut que je sorte d'ici.

Je jette les clés dans le dressing et me glisse hors de la chambre, en me demandant si j'ai le temps de m'esquiver vite fait par la porte de derrière. Si c'est Kenzie, je suis foutue. Mais si ce sont ses parents ou son frère, je peux prétendre que c'est elle qui m'a envoyée ici. Après tout, je n'ai pas l'air le moins du monde effrayante.

Mon cœur fait du marteau-piqueur dans ma poitrine tandis que je descends lentement l'escalier. À chaque marche, je m'arrête et j'écoute. Je n'entends aucune voix. Pourtant, il y a bien eu un gros bruit. Assez fort pour que ce ne soit pas simplement le vent ou quelque chose comme ça.

Serait-il possible qu'au moment précis où je me suis introduite dans cette maison, un véritable cambrioleur y soit entré lui aussi ?

Non, c'est peu probable.

J'arrive en bas des marches. Je ne vois ni n'entends personne dans la maison. J'ai l'impression qu'elle est vide, malgré le bruit de tout à l'heure. Je contourne la cage d'escalier à pas de loup jusqu'à la cuisine pour retourner à la porte de derrière.

Et c'est là que je le vois.

Un chat blanc duveteux, au milieu de la cuisine, à côté d'un pichet d'eau qui devait se trouver sur le comptoir, mais qui est maintenant par terre. Le chat lève les yeux vers moi et pousse un miaulement sans vergogne.

C'était le chat !

Je m'affaisse sous l'effet du soulagement. Je ne vais pas me faire prendre pour effraction et finir en maison de correction. Il n'y a personne dans cette maison. Juste un chat qui se croit tout permis.

Mais je ne veux pas prendre de risques. J'attrape mes baskets et me glisse par la porte de derrière aussi silencieusement que possible, la referme derrière moi. Et tant mieux si j'ai jeté les clés dans son dressing, comme ça, je ne serai pas tentée de revenir.

Eve

Le lendemain, Addie entre dans ma classe comme si elle était conduite à la chaise électrique.

Je ne peux m'empêcher de ressentir une pointe de compassion pour cette fille. Elle a des difficultés dans ma matière, je le sais depuis le début. C'est peut-être moi qui suis en tort, de n'avoir pas essayé de l'aider davantage. Autrefois, lorsque j'avais des élèves qui peinaient comme elle, je leur faisais des suggestions de tutorat. C'est pourquoi j'ai dressé une liste de collègues qui lui donneraient volontiers des cours particuliers pour un prix raisonnable.

Dès que la cloche sonne la fin du cours, je fais signe à Addie de venir à mon bureau. Elle a l'air plus tentée de sauter par la fenêtre, néanmoins elle s'exécute.

— Addie, commencé-je.

Pour telecharge

notre site : www

Elle lève vers m

— J'ai décidé de ne pas porter cette affaire devant la proviseure.

Ses yeux s'écarchillent.

— Vous...

— Je vous donne un zéro au contrôle trimestriel...

Vu que cette note lui interdira quasi obligatoirement de passer dans la classe supérieure, il faut que j'adoucisse l'annonce si j'ai un tant soit peu de cœur.

— ... et j'ai préparé une liste de professeurs particuliers. Si vous améliorez vos notes de manière significative d'ici à l'examen final, j'effacerai la note du contrôle intermédiaire.

Je tends la liste des collègues à Addie, qui la prend d'une main tremblante.

— Merci beaucoup, Mme Bennett. J'apprécie énormément.

Je grogne, consciente que si Nate n'avait pas été aussi persuasif hier soir, je serais en train de la traîner chez Higgins. Mais il avait raison. Elle a fait ce qu'elle a fait parce qu'elle était désespérée, et puis ce n'était pas un acte planifié. Je peux passer l'éponge pour une fois.

— Si cela se reproduit...

— Jamais.

Elle a l'air sur le point de se mettre à genoux et de m'embrasser les pieds.

— Je vous le jure. Je vais prendre un nouveau départ.

— Bien.

Je suis prête à pardonner cette erreur de jugement, mais je ne vais pas non plus devenir amie avec cette fille. Elle a de la chance que Nate croie en elle, car Dieu sait que ce n'est pas mon cas.

ement et légalement veuillez visiter

Addie

J'ai dû forcer sur les Lucky Charms, mes bonbons porte-bonheur, car j'ai une chance inouïe ces temps-ci.

D'abord, j'ai réussi à m'introduire dans la maison de Kenzie sans me faire prendre.

Ensuite, Mme Bennett a décidé de ne pas signaler ce que j'avais fait à la proviseure. Je ne pensais même pas que c'était possible, mais elle a été gentille avec moi. Sans un sourire, bien sûr – ce serait beaucoup trop demander –, mais quand même, elle m'a recommandé des professeurs qui ne prennent pas trop cher pour des cours particuliers et que je pourrais peut-être me payer, et puis elle m'a dit qu'elle effacerait mon zéro si je me reprenais avant la fin du semestre.

Et maintenant, j'assiste à la réunion de la revue de poésie, et M. Bennett trouve que le nouveau poème sur lequel je travaille depuis deux semaines mérite de figurer dans ce numéro. J'avais hyper peur que Mme Bennett lui rapporte ce que j'avais fait et qu'il ait moins d'estime pour moi, mais il faut croire qu'elle ne lui a rien dit, parce qu'il me regarde de la même manière que d'habitude.

— J'adore ce vers. « Mon cœur se vide de son sang à chaque battement. » Très puissante, cette image.

Je regarde Lotus pour voir si elle écoute, mais elle détourne le regard. Elle est tellement fumasse que M. Bennett ait inscrit mon poème au concours plutôt que le sien qu'elle ne me parle même plus. Elle n'a pas l'air de vouloir être mon amie, ce qui en dit long, car Lotus doit être la seule élève du lycée moins populaire que moi.

La réunion de *Reflets* se termine officiellement à 16 h 30, mais les membres les plus dévoués du magazine restent souvent jusqu'à 17 heures, à discuter des poèmes à publier et des choses qu'on lit et qu'on aime. Lotus est la dernière à partir, elle passe son sac à dos en bandoulière et quitte la salle sans même un au revoir. Je m'apprête à la suivre lorsque M. Bennett prononce mon nom.

— Addie. Attends.

Je me fige, curieuse d'entendre ce qu'il a à dire. Je suis encore plus intriguée quand il s'avance et ferme la porte de la salle. Dès qu'on est seuls, il hausse les sourcils.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qu'Eve t'a dit ?

C'est étrange qu'il l'appelle Eve au lieu de Mme Bennett. Bon, évidemment, il ne lui donne pas du Mme Bennett quand il s'adresse à elle, mais il me semble qu'il devrait l'appeler ainsi face à moi. Bref, ce détail est moins important que le fait qu'il est au courant. Elle a dû lui raconter mes exploits.

Mon Dieu, c'est tellement embarrassant !

— Euh, je commence. Ça s'est... bien passé.

Il baisse la voix d'un cran pour ajouter :

— Elle y est allée doucement avec toi ? Elle ne t'a pas dénoncée à la proviseure ?

Je secoue la tête sans mot dire.

Il a l'air satisfait. Il tire sur sa cravate, la desserre autour de son cou, si bien que j'aperçois quelques poils sur son torse.

— Je lui ai rappelé que tu avais connu des moments difficiles l'année dernière. Que tu méritais une chance de te rattraper.

Tout s'explique enfin. Je me demandais pourquoi Mme Bennett m'avait soudain prise en pitié. C'était grâce à lui. Il lui a dit de ne pas aller voir la proviseure.

— Vous m'avez... aidée, je bredouille.

Quand il me sourit, ses yeux se plissent aux coins.

— Bien sûr, Addie. Je n'allais pas laisser mon élève préférée se faire renvoyer du lycée. Je devais te défendre.

J'ai la tête qui tourne. M. Bennett sait ce que j'ai fait, et il ne me déteste pas. Non seulement ça, mais je suis son « élève préférée ». J'ai presque envie de fondre en larmes. De joie.

— Merci, réussis-je à lâcher. Merci beaucoup.

— C'est normal. Je n'ai fait que ce qui était juste.

La vague d'émotion qui m'envahit est presque écrasante. Avant que je puisse me retenir, je me jette dans les bras de M. Bennett pour l'étreindre comme une folle. Mes yeux débordent de larmes et je m'accroche à lui. Je n'ai jamais serré mon père dans mes bras, pas depuis toute petite, et je n'ai même jamais étreint M. Tuttle. Mais je ne m'étais jamais sentie aussi reconnaissante envers quiconque. Il a cru en moi. Il est monté au créneau pour moi.

M. Bennett me rend mon étreinte, il ne me repousse pas quand je m'accroche à lui. L'accolade dure bien plus longtemps que prévu, mais je ne veux pas le lâcher, et ça ne semble pas le déranger. Soudain, cependant, quelque chose de ferme se presse contre ma jambe. Comme un rouleau de papier toilette.

Oh, mon Dieu. Est-ce que c'est... ?

Je m'éloigne d'un bond de mon professeur, horrifiée. J'avais espéré m'être trompée, mais en baissant les yeux, je vois un renflement révélateur dans le pantalon de M. Bennett. Et à en juger par son expression, il vient de se rendre compte de ce qui s'est passé, et il a l'air complètement mortifié.

— Oh là là, je suis désolé, Addie ! s'écrie-t-il.

Il se détourne de moi, tente de se dissimuler, mais il est bien trop tard pour ça.

— C'est complètement... C'est inacceptable. Je suis vraiment navré.

— Oui, dis-je d'une petite voix.

— Ce n'est pas une excuse, murmure-t-il, mais tu dois savoir que ma femme... Nous ne partageons plus rien. Je ne ressens rien pour elle. Et puis je te rencontre, et c'est comme si... je me connectais enfin à quelqu'un pour la

première fois de ma vie.

Il me jette un coup d'œil à la dérobée, les joues écarlates. Même honteux comme ça, il est super beau.

— Mais ce n'est pas une excuse, répète-t-il encore. Pas une excuse du tout. Je suis vraiment, vraiment désolé.

J'aimerais qu'il se taise et qu'il arrête de s'excuser.

— D'accord.

— Tu devrais y aller.

J'obéis. J'attrape mon sac à dos et je quitte la salle sans un bruit, malgré ma tête qui tourne encore plus qu'avant. Alors que je m'éloigne dans le couloir sombre, j'essaie de donner un sens à tout ça.

M. Bennett est le professeur le plus sexy de tout le lycée. Tout le monde le sait. Et il est marié à une femme avec qui, je suppose, il a des relations sexuelles. Malgré ça, pour une raison qui m'échappe, pendant que je le serrais dans mes bras, il était excité. Par *moi*. Puis il m'a dit qu'il ne s'était jamais senti connecté avec quelqu'un comme avec moi.

Le plus étrange, c'est que je pense exactement la même chose.

Je me fige au milieu du couloir. Je ne sais pas quoi faire, mais je ne peux pas partir tout de suite. Il faut que je comprenne ce qui s'est passé dans cette salle. Je nous le dois à tous les deux.

Je fais demi-tour et reviens sur mes pas. Il n'y a plus personne dans le lycée. Tous les clubs ont terminé leurs réunions, même si certaines équipes sont encore dehors sur la pelouse. M. Bennett est assis à son bureau, et quand il lève sur moi ses doux yeux marron, j'ai l'impression qu'il n'y a plus que nous dans toute l'école. Que nous sommes seuls au monde.

— Coucou, je lance.

Il fronce les sourcils.

— Addie. Je ne pense pas que nous devrions reparler de ça. Comme je te l'ai dit, je suis terriblement navré.

— Mais je veux en parler, moi.

Quand M. Bennett se lève, il ne peut cacher qu'il est toujours excité. Il me dévisage depuis l'autre extrémité de la salle.

— Ferme la porte.

Je m'exécute.

Je traverse la pièce comme si je flottais, jusqu'à me tenir juste devant lui. Il me dépasse d'une demi-tête et je dois renverser la mienne pour le regarder. Ses lèvres sont humides. Il y a eu des moments, avec Hudson, où j'ai senti un frémissement à l'intérieur de moi, mais jamais rien de comparable. Là, c'est le même genre, mais sous stéroïdes.

— J'essaie de te résister, murmure-t-il. Tu n'as pas idée à quel point j'essaie.

— Vous n'êtes pas obligé.

Je pensais que ce serait à moi de faire le premier pas, d'où ma surprise lorsque c'est M. Bennett qui pose ses lèvres sur les miennes. C'est la première fois que j'embrasse un garçon – enfin, un homme. Au début, il n'y a que ses

lèvres sur les miennes. Puis, quelques secondes plus tard, sa langue entre dans ma bouche. J'ai toujours su dans ma tête que les gens s'embrassaient avec la langue, mais je n'avais jamais imaginé l'effet que cela faisait. Je trouve d'abord ça très bizarre, comme si un corps étranger s'immisçait en moi, et je ne suis pas sûre d'aimer ça. J'ai presque envie de me reculer, mais il me tient fermement plaquée contre son corps, et en plus, ce serait nul de reculer. Il serait tellement déçu.

Et puis, au bout de quelques secondes, mon corps commence à me picoter. Et c'est... incroyable. J'ai l'impression d'être en feu, comme après une explosion. Je ne veux plus que ça s'arrête, sauf que là, c'est lui qui s'écarte.

— C'est mal, déclare-t-il soudainement.

Ça me met en colère. Oui, c'est mon professeur, et oui, il est beaucoup plus âgé que moi. Et marié. D'accord, présenté ainsi, ce n'est pas terrible. Mais en même temps, on est connectés. Quand deux personnes sont aussi connectées que nous, est-ce qu'elles n'ont pas l'*obligation* d'obéir à cette attraction, quoiqu'il arrive ?

— Je ne pense pas que ce soit mal.

Il fronce les sourcils.

— Si. Mais je ne peux pas te résister. J'en suis incapable.

Je ne peux pas te résister. J'en suis incapable.

Ma seule crainte, c'est que nous nous fassions prendre. Regardez ce qui est arrivé à M. Tuttle, alors qu'avec lui il ne s'est pas passé le dixième du quart de ce qui vient d'arriver. Mais c'est peut-être ça, la différence. Comme on ne faisait rien de mal, M. Tuttle et moi, on n'a pas été prudents. Avec M. Bennett, on fera attention.

On dirait qu'il lit dans mes pensées, car il regarde la porte avec anxiété.

— On ne devrait pas faire ça ici.

— Je connais un endroit.

Il a l'air surpris, pourtant il me suit docilement hors de la salle de classe. Il y a un endroit dans l'école, inconnu de tous, où deux personnes peuvent être seules. L'année dernière, j'ai pris des cours de photographie. Désormais, c'est une option entièrement numérique, mais ça n'a pas toujours été le cas. Il y a une chambre noire à côté de la salle de cours, que les élèves utilisaient auparavant pour développer leurs photos argentiques. Maintenant, ce n'est plus qu'une petite pièce vide avec un grand évier et de vieux produits chimiques. Peut-être qu'elle finira par être réaffectée à quelque chose un jour, mais pour l'instant, c'est un havre de paix.

Je ferme la porte derrière nous.

— Tu es vraiment quelqu'un, Addie, souffle-t-il.

Il desserre sa cravate et défait le premier bouton de son col : mon cœur se met à battre comme un fou. Il ne va pas enlever sa chemise, si ? L'idée me met mal à l'aise, mais heureusement, il s'arrête après ce premier bouton.

— Je suis contente que la pièce vous plaise, M. Bennett.

Il me sourit.

— Tu n'es pas obligée de m'appeler M. Bennett quand on est ici.

— Ah.

Je me sens bête. Évidemment, si on doit s'embrasser dans la chambre noire, je ne devrais pas l'appeler monsieur Bennett.

— Nathaniel alors ?

C'est hyper étrange de prononcer son prénom. Même après l'avoir embrassé, dire « M. Bennett » me vient plus naturellement.

Il me sourit.

— La plupart des gens m'appellent Nate. Mais c'est à toi de choisir.

— J'aime bien Nathaniel, je souffle pensivement.

— OK. Et toi, tu préfères Adeline ? Douce Adeline... chuchote-t-il, un grand sourire aux lèvres.

J'ai toujours détesté le prénom Adeline, par contre j'aime la façon dont il sonne sur ses lèvres. *Douce Adeline...*

Sauf que ce n'est pas vrai. Il n'y a rien de doux dans ce qu'on fait dans cette chambre noire.

— Je préfère Addie.

Il penche la tête vers moi.

— D'accord. Dans la salle de classe, tout à l'heure, c'était... c'était ton premier baiser ?

Mon visage me brûle. Je déteste qu'il me considère comme une fille inexpérimentée, mais je ne veux pas lui mentir. J'ai l'impression qu'il sait quand je dis la vérité.

— Tu semblais mal à l'aise au début, s'empresse-t-il d'ajouter.

Sans déconner ? Ce n'est pas ce que je voulais entendre, même s'il a techniquement raison.

— Est-ce que je m'y suis mal prise ?

Il secoue la tête.

— Non. Non. Tu as été incroyable. Et ça n'a pas d'importance si c'était ton premier baiser ou pas. Oublie ma question. C'est juste que... je me sens mal. Je ne veux pas que tu fasses quelque chose dont tu n'as pas envie.

J'incline le menton vers lui.

— J'en ai envie.

Il hésite encore une fraction de seconde, comme s'il réfléchissait à ma réponse. Puis il me pousse contre la table où l'on faisait sécher les photos développées et il m'embrasse de nouveau.

Addie

On passe les quarante minutes suivantes dans la chambre noire, puis M. Bennett – je veux dire, Nathaniel – me raccompagne chez moi dans sa voiture. C'est un peu risqué, mais s'il ne me raccompagne pas, je vais arriver en retard et ma mère sera complètement paniquée de ne pas me trouver à la maison en rentrant de son travail. C'est donc un risque qu'on doit prendre.

Pendant le trajet, je n'arrête pas de penser à ce qui s'est passé dans cette chambre noire. La façon dont M. Bennett – enfin, Nathaniel – m'a touchée. La sensation de ses lèvres sur les miennes qui a mis le feu à toutes les terminaisons nerveuses de mon corps. Quand je pense que tout ce qu'on a fait, c'est s'embrasser... D'ailleurs, il n'a même pas essayé d'aller plus loin. Il m'a dit qu'il ne le ferait pas. Or s'embrasser, c'est tout ce que je rêvais de faire avec lui.

Eh oui, il est gentil à ce point-là. Il se fiche qu'on se contente de quelques baisers. Il veut juste être avec moi, parce que nous sommes connectés tous les deux.

Quand on s'arrête à un feu rouge, il prend ma main dans la sienne et me lance un regard nerveux.

— Est-ce que ça va ? me demande-t-il.

Je serre sa main pour le rassurer.

— Oui.

Ses épaules se détendent.

— Désolé, c'est... C'est un territoire inconnu pour moi. Honnêtement, je me fais l'effet d'être un sale type. Je suis ton professeur...

— C'est moi qui ai fait le premier pas, je lui rappelle. Tu m'avais dit de partir.

Il pousse un long soupir et quitte brièvement la route des yeux pour me regarder.

— J'ai épousé Eve parce qu'on attendait de moi que je me mette en ménage. Je n'avais jamais rencontré quelqu'un de vraiment spécial avant. Et voilà qu'à trente-huit ans, je découvre mon âme sœur pour la première fois, et elle n'a que seize ans. L'univers est d'un cruel ! conclut-il avec une grimace.

Il vient de m'appeler son « âme sœur ». C'est fou, parce que je ressens exactement la même chose, mais j'aurais cru me faire des films s'il ne l'avait pas dit.

— On ne choisit pas les gens avec qui on est connecté. Si ?

— Crois-moi, j'aimerais que tout le monde pense comme toi. Seulement, les gens ne comprendront pas.

Il a raison. Si quelqu'un apprend ce qui se passe entre nous, Nathaniel sera viré. Et je suis presque sûre que ma vie ne ferait qu'empirer aussi.

— Je ne le dirai à personne.

— Tu ne peux pas savoir à quel point ta présence dans ma vie m'a changé, reprend-il. Avant ton arrivée, j'étais complètement bloqué. Et maintenant, j'écris à nouveau de la poésie ! Pour la première fois depuis très longtemps.

C'est incroyable. D'autant que tout ce dont j'ai envie, moi, c'est d'écrire des poèmes sur Nathaniel Bennett. Je veux remplir un cahier entier de vers sur la façon dont les coins de ses yeux se plissent quand il sourit.

— Tu me montreras un de tes poèmes ?

Il sourit.

— J'en meurs d'envie. Eve... elle ne s'intéresse pas à ma poésie. Elle ne s'y est jamais intéressée. Tout doit être pragmatique, avec elle, la poésie est une perte de temps à son avis.

Je n'ai jamais aimé Mme Bennett, et maintenant, j'ai presque l'impression de la détester. Nathaniel aime la poésie : quel genre de femme faut-il être pour ne pas le soutenir dans cette voie ?

Il s'arrête sur le trottoir à un pâté de maisons de chez moi.

— Je ne pense pas qu'il soit prudent de m'approcher plus que ça.

— C'est bon.

Il a raison. Je déteste que nous devions nous cacher, cela dit, il y a aussi quelque chose d'excitant là-dedans.

— Addie...

Il tend la main pour toucher mon visage et se ravise à la dernière seconde.

— Tu ne dois en parler à personne. Absolument personne. Pas à ta mère, pas à tes amis, personne.

— Je ne dirai rien.

Il me scrute dans la pénombre de sa voiture.

— Je suis sérieux. Ma carrière entière est entre tes mains. Je compte sur toi.

Il m'avait retiré sa main pendant le trajet, et je la lui reprends.

— Tu peux me faire confiance.

Je vois à quel point il a envie de m'embrasser, malheureusement, nous sommes tous les deux conscients qu'il ne serait pas sage de le faire dans une voiture au milieu de la rue, même dans l'obscurité. On peut voler des moments dans la chambre noire, mais c'est tout. N'importe quoi d'autre serait beaucoup trop risqué.

Peut-être qu'il n'en sera pas toujours ainsi. Peut-être qu'un jour viendra où nous pourrions être ensemble.

Eve

Je suis en train de corriger des copies sur le canapé quand Nate rentre à la maison.

La porte d'entrée claque et, une seconde plus tard, il se tient devant moi au milieu du salon.

— Salut, me dit-il.

— Salut.

Je lui souris brièvement, puis je retourne à mes copies. Je pars retrouver Jay dans une heure, et j'espère avoir corrigé une bonne partie des contrôles de fin de trimestre.

— N'oublie pas que je sors ce soir.

Nate s'installe à côté de moi sur le canapé. Il me sourit – il est tellement beau quand il sourit.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je corrige des contrôles.

Il me retire la pile de copies des mains.

— Tu n'aurais pas envie de faire une pause ?

— Quoi ?

Je ne comprends sincèrement pas où il veut en venir jusqu'à ce que je voie son expression. Il jette la liasse sur la table basse et m'attrape, m'allonge sur le canapé. Ses lèvres descendent sur les miennes et il m'embrasse avec rudesse.

Je bataille pour me dégager de son emprise.

— Waouh ! Nate, je suis en train de faire quelque chose !

Il fait taire mes protestations d'un autre baiser.

— Et alors ? Tu pourras continuer plus tard.

C'est dingue. D'habitude, nous faisons l'amour une douzaine de fois dans l'année, et là, tout à coup, il a envie de moi deux jours d'affilée. En plus, son comportement est étrange. On dirait qu'il a faim de moi, qu'il est prêt à m'arracher mes vêtements, ce qui n'est pas dans ses habitudes. Je n'ai pas vu ce genre de passion de sa part depuis bien des années.

Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce qu'il a une tumeur au cerveau ? Parce que c'est la seule explication qui me vienne à l'esprit pour comprendre son comportement.

J'accepterais probablement ses avances si je n'avais rien de prévu ce soir. Mais la vérité, c'est que j'ai hâte de voir Jay. Je ne veux pas annuler, même si je ne me suis jamais trouvée face à un tel dilemme auparavant.

Je repousse donc mon mari avec force.

— Nate. Peut-être... On pourrait faire ça une autre fois ? Je voudrais finir ce paquet de copies avant de sortir...

— Sérieusement ?

— Oui !

Nate me regarde avec incrédulité pendant que je me dégage de son étreinte.

— Je ne te comprends pas, Eve. Tu te plains toujours qu'on ne fait pas assez l'amour, et maintenant que j'en ai envie, tu me repousses ?

— Nate...

— Non, laisse tomber.

Il s'écarte de moi, l'air vexé.

— Je vais me débrouiller tout seul, ajoute-t-il.

Je saute du canapé et tâche de le rappeler alors qu'il part en trombe. La porte de la chambre à coucher claque à l'étage, et c'est maintenant moi qui regarde le vide avec incrédulité.

Bon sang, qu'est-ce qui vient de se passer, là ?

Addie

Avant, les réunions de *Reflets* étaient le meilleur moment de ma journée. Maintenant, je n'ai qu'une envie, c'est qu'elles se terminent pour que je puisse m'éclipser avec Nathaniel dans la chambre noire.

— Ce poème, me dit Lotus, il est trop... sirupeux.

— Sirupeux ? je répète.

Les vers auxquels elle fait allusion, je les ai écrits en pensant à Nathaniel. C'est un poème d'amour, mais je ne le trouve pas sirupeux, moi.

*Tes yeux sont bruns
comme des feuilles d'automne
fraîchement tombées.
Je brûle de ton étreinte
dans la nuit brumeuse.
Je te vois tous les jours
mais quand je ne peux être avec toi
je rêve de tes bras.
Mon amour pour toi
est comme un trou noir,
tout aussi profond,
et je ne peux m'arrêter de tomber.*

Elle plisse le nez.

— Oui. Je veux dire, par exemple : « Mon amour pour toi est comme un trou noir. » Tu es sérieuse, Addie ? On dirait un truc écrit par une adolescente en mal d'amour. Tu ne donnes pas dans les trucs comme ça, d'habitude.

Je lui arrache le poème, le visage en feu. J'avais envisagé de le montrer à Nathaniel aujourd'hui, mais maintenant j'hésite, du coup. Je ne le trouvais pas sirupeux. Je ne trouvais pas qu'il me donnait des airs d'adolescente en mal d'amour. Cela dit, Lotus s'y connaît en poésie.

— J'essaie simplement de t'aider, renchérit-elle. Il faut avoir le cuir épais si tu ambitionnes de devenir écrivain. Les gens te diront des choses bien pires que ça.

— Oui...

De l'autre côté de la salle, je regarde Nathaniel en train de parler à un autre élève. Il remarque que je l'observe et esquisse un sourire.

— Tu as sans doute raison, je capitule.

Elle regarde sa montre : il est 16 h 30, la réunion est sur le point de se terminer. Dieu merci !

— Eh, ça te dit qu'on aille se manger une pizza ? me propose-t-elle soudain.

C'est la première marque de sympathie que Lotus me témoigne depuis

longtemps. Sauf que je m'en fiche. Si je commence à traîner avec elle, cela va me compliquer la tâche pour retrouver Nathaniel. Or aucune amitié ne vaut de mettre ça en péril.

— Il faut que je sois à la maison pour le dîner, lui dis-je.

— Ah. D'accord. Bon, ben allons-y, alors.

Elle a l'air déçue, ce qui me surprend. Je croyais qu'elle me détestait. Elle prend son sac, le fait passer sur son épaule et m'attend. Évidemment, je ne peux pas partir avec Lotus. Pas question de manquer l'occasion de passer du temps seule avec Nathaniel.

— En fait, je dois parler vite fait à M. Bennett d'un truc. Je te rattrape peut-être après.

Lotus me regarde avec un drôle d'air, mais elle n'insiste pas. Elle n'a pas vraiment envie d'être amie avec moi, au fond.

Je la laisse donc partir en premier, mais je n'attends pas Nathaniel. Je quitte la salle de classe et file directement à la chambre noire. Après tout, cela aurait l'air suspect si on y entrait chaque fois subrepticement ensemble.

En l'attendant, je lisse les plis de mon T-shirt et me passe les doigts dans les cheveux. La dernière fois que nous sommes venus ici, c'est-à-dire notre troisième fois, j'ai enlevé mon T-shirt, mais j'étais un peu gênée par mon soutien-gorge. C'était une brassière basique de couleur beige pas du tout sexy. J'aimerais pouvoir enlever mon T-shirt et porter quelque chose de mignon en dentelle, mais je ne possède rien de tel. Et ce n'est pas comme si je pouvais demander à ma mère de m'acheter des dessous sexy. Si je faisais ça, elle me priverait probablement de sortie sur-le-champ.

En gros, on s'est juste embrassés, Nathaniel et moi, et il a posé ses mains sur mes seins. En d'autres occasions, on parle, et parfois il me récite des poèmes. Il en connaît des tas par cœur, y compris son préféré, « Le Corbeau ». Il est très patient avec moi et n'arrête pas de me répéter qu'on n'est pas obligés de faire ce que je ne veux pas faire. Il veut juste être avec moi. Il m'a dit que ce n'était pas grave si on ne faisait jamais l'amour. Je pense qu'on y viendra sans doute un jour, mais j'adore qu'il fasse preuve d'une telle patience.

Pendant que j'attends, mon téléphone vibre dans la poche de mon jean. Un message m'attend sur Snapflash. Beaucoup de jeunes utilisent Snapflash pour que leurs parents n'envahissent pas leur vie privée en lisant tous leurs messages. Moi, je ne m'en sers que pour échanger avec une seule personne : Nathaniel. C'était son idée, car les textos disparaissent au bout de soixante secondes sur cette appli. C'est le moyen le plus sûr pour communiquer.

Je lis le message qu'il m'a envoyé :

Nathaniel : Je termine. Je serai là dans deux minutes.

Je reste à fixer les mots jusqu'à ce qu'ils disparaissent de l'écran. J'adore les messages qu'il m'envoie. Chaque fois que j'en reçois un, je le lis et le relis pendant les soixante secondes qu'il reste affiché.

Une fois le message disparu, je sors le poème que j'ai écrit pour Nathaniel et je le relis une énième fois. Lotus l'a qualifié de « sirupeux », mais je ne suis

pas d'accord. J'ai vraiment l'impression que mon amour pour Nathaniel est un trou noir sans fond. Lotus ne comprend pas, parce qu'elle n'a jamais été amoureuse. Et vraiment, j'en suis désolée pour elle.

La porte de la chambre noire s'entrouvre et j'ai un sursaut d'excitation, comme chaque fois que je vois Nathaniel. Mais surtout ici, parce que je sais qu'il va me toucher. Et j'adore la façon dont son visage s'illumine quand il pose les yeux sur moi.

— Addie, souffle-t-il. Ma douce Adeline.

— Coucou. Ça va ?

Je me sens toujours étrangement timide quand il entre ici. Il me faut quelques minutes pour me réchauffer.

— Vraiment bien, maintenant que je suis là.

Il traverse le petit espace et, sans perdre de temps, il m'embrasse. Heureusement que lui n'est pas intimidé.

— Et je veux te montrer quelque chose, ajoute-t-il ensuite.

— Qu'est-ce que c'est ?

Dans la faible lumière, ses joues se colorent.

— J'ai écrit un poème... pour toi.

Alors là, j'en ai le souffle coupé. Il a écrit un poème pour moi ? Comment est-ce possible ? Je ne suis pas le genre de personne pour qui les hommes écrivent des poèmes. Et pourtant, il est sincère. Nathaniel Bennett m'a écrit un poème.

Je vais m'évanouir de bonheur.

— Tu veux l'entendre ? me demande-t-il, soudain timide aussi.

Je hoche la tête.

— J'en ai très envie.

Il sort un bout de papier de sa poche. Je reconnais son écriture dès que je vois les gribouillis sur la page. Des mots qu'il a écrits juste pour moi. Je l'écoute, captivée, réciter les vers :

La vie m'a presque échappé

Puis elle

Jeune et vivante

Avec des mains douces

Et des joues roses

M'a révélé à moi-même

M'a volé mon souffle

Avec des lèvres rouge cerise

M'a redonné la vie

Lorsqu'il achève le dernier vers, j'ai du mal à respirer. C'est un si beau poème ! Personne n'a jamais rien écrit de tel pour moi. Hudson était mon ami, mais ce n'était pas un poète. Même s'il s'était passé quelque chose entre nous deux, il n'aurait jamais écrit quoi que ce soit d'approchant pour moi.

— J'adore, je murmure. Tellement.

— Je suis sincère, chuchote-t-il. Tu m'as redonné la vie. Tu n'as pas idée de

la monotonie de mon existence avant que tu n'arrives.

Il entremêle ses doigts aux miens et nous restons ainsi un moment, à se regarder dans les yeux. Je n'ose même pas lui montrer ce que j'ai écrit pour lui, après avoir entendu ses magnifiques vers. Les miens me semblent bêtes et immatures en comparaison. Je vais devoir continuer à travailler dessus. Jusqu'à ce que j'écrive quelque chose qui soit digne de lui.

— Je pense à toi tout le temps, ajoute-t-il en passant une mèche de mes cheveux derrière mon oreille. Est-ce que tu penses à moi ?

— À chaque instant de la journée, je réponds sincèrement.

Il m'embrasse de nouveau et commence à tirer sur mon T-shirt. Il l'a déjà fait la dernière fois, donc je m'y attendais. Ce à quoi je ne m'attendais pas, en revanche, c'est qu'il essaie de déboutonner mon jean. Je recule d'un pas et lui adresse un sourire penaud, mais il ne capte pas mon regard car il est entièrement concentré sur ma braguette. Je fais un autre pas en arrière et me heurte cette fois à la table derrière moi. Je ne peux plus bouger. Nathaniel réussit à défaire mon bouton et à baisser la fermeture éclair alors que je prends une brusque inspiration.

Il lève les yeux pour me regarder.

— Tu es la plus belle fille que j'aie jamais rencontrée, Addie.

Je retiens mon souffle pendant qu'il baisse mon jean, puis ma culotte. Je ne lui dis pas « non », parce que... comment le pourrais-je ? D'accord, il a affirmé qu'il se fichait du sexe, mais quelque part, je savais que ce n'était pas vrai. Je ne suis pas totalement stupide.

Cette fin d'après-midi-là, je perds ma virginité avec Nathaniel dans la chambre noire, et pendant tout le temps, je récite dans ma tête le poème qu'il a écrit juste pour moi.

La vie m'a presque échappé

Puis elle

Jeune et vivante

Avec des mains douces

Et des joues roses

M'a révélé à moi-même

M'a volé mon souffle

Avec des lèvres rouge cerise

M'a redonné la vie

Addie

Même si l'anglais est mon cours préféré, j'ai de plus en plus de mal à être attentive.

Chaque fois que je regarde Nathaniel – que je dois appeler M. Bennett en classe –, je ne pense qu'à ce que je ressens lorsqu'il me touche. Je compte les secondes qui me séparent du moment où nous serons ensemble dans la chambre noire.

Avant, pendant ses cours, il lui arrivait de me sourire ou de me faire un clin d'œil, ce qui me donnait l'impression d'être spéciale pour lui. Maintenant, il veille à ne plus le faire et, même si je comprends pourquoi, ça me rend folle quand il adresse ses clins d'œil ou ses sourires à d'autres filles. On ne communique plus du tout pendant les heures de cours, sauf de manière très protocolaire. Et s'il a quelque chose à me dire, il m'envoie un message sur Snapchat, qui disparaît au bout de soixante secondes.

J'ai hâte qu'on soit seuls. Il y a plus de trois semaines que nous avons commencé nos petits rendez-vous dans la chambre noire, presque tous les jours. Lorsqu'il travaille au journal de l'école, je vais à la bibliothèque et fais mes devoirs en attendant qu'il ait fini. J'ai suggéré de rejoindre les rangs du journal moi-même, mais Nathaniel pense que c'est une mauvaise idée. Il dit que plus on passe de temps ensemble devant d'autres personnes, plus il y a de risques qu'elles s'aperçoivent de quelque chose.

Maintenant, à chaque fois que nous nous retrouvons dans la chambre noire, nous faisons l'amour. En gros, la première chose qu'il fait quand on entre dans la pièce, c'est de m'embrasser et de baisser mon pantalon, parfois avant même qu'on se soit dit deux mots. C'était stupide de ma part de m'imaginer qu'on ne ferait jamais que s'embrasser. Ça le rend tellement heureux. J'aime bien aussi, mais ce qui me fait le plus plaisir, c'est de voir à quel point il aime ça. Il dit que Mme Bennett et lui n'ont plus de relations sexuelles. Depuis longtemps.

Alors que je m'efforce de me concentrer sur le cours d'anglais, une annonce retentit dans le haut-parleur. Je reconnais la voix de la proviseure Higgins.

— Votre attention, s'il vous plaît ! lance-t-elle. Je tiens à féliciter chaleureusement la lauréate du prix de poésie du Massachusetts, une élève de notre lycée de Caseham...

Je me redresse, le cœur battant. C'est le concours de poésie auquel Nathaniel m'a inscrite. Celui pour lequel il a choisi de faire participer mon poème parmi tous les autres. Il ne pouvait en choisir qu'un seul, donc si la gagnante vient de notre école, cela signifie que c'est moi. J'ai remporté un prestigieux concours de poésie à l'échelle de l'État !

La proviseure continue :

— Nous tenons à féliciter Mary Pickering !

Quoi ?!

Mary Pickering ? C'est Lotus. Or il n'a pas inscrit Lotus au concours, c'est justement pour ça qu'elle était si contrariée. Je ne comprends pas. Comment a-t-elle pu gagner s'il ne l'a même pas inscrite ?

Je regarde Nathaniel, mais il détourne les yeux. Comme s'il refusait de croiser mon regard.

Si je n'arrivais pas à me concentrer avant, c'est mille fois pire maintenant. Je ne comprends pas ce qui s'est passé. Il m'a dit m'avoir inscrite à ce concours. Est-ce qu'il a menti ?

Non, Nathaniel ne me mentirait jamais. On se connaît trop bien pour ça. Mais je ne trouve pas d'autre explication.

J'essaie de le voir après la sonnerie, mais il part comme une flèche, et je reste plantée là, avec la tête qui tourne. Nous sommes censés nous retrouver après la fin de sa session du journal de l'école, mais je ne peux pas attendre aussi longtemps. J'attrape donc mon téléphone et lui envoie un message sur Snapflash :

Moi : Qu'est-ce qui s'est passé ? Je croyais que tu m'avais inscrite à
ce concours ?

Heureusement, sa réponse ne se fait pas attendre :

Nathaniel : Je te promets de tout t'expliquer quand on se retrouvera.

Je fixe les mots sur l'écran, qui n'expliquent rien du tout. Mais au moins, il admet avoir des explications à me donner.

Pour couronner le tout, il se pointe avec vingt minutes de retard dans la chambre noire. Je reste là à l'attendre, de plus en plus irritée, et quand la porte s'ouvre enfin, j'ai les nerfs à fleur de peau.

— Addie. Je suis si heureux de te voir. La journée a été longue.

Il m'attrape les mains pour essayer de m'attirer contre lui.

Quand il me touche, d'habitude, je fonds dans ses bras, mais cette fois, je résiste. Je suis en colère contre lui, bon sang. Il me doit une explication.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec ce concours de poésie, Nathaniel ? Tu m'as dit que tu avais inscrit mon poème.

Il baisse la tête.

— Je sais, et je suis incroyablement désolé. Il faut que tu saches que tu étais mon premier choix. J'adorais ton poème et je pense que tu l'aurais emporté haut la main. Mais Lotus est allée voir la proviseure et s'est plainte en disant que j'avais choisi un poème écrit par une élève de première, alors que ce sont traditionnellement les terminales qui participent à ce concours. Je voulais me battre, mais étant donné mes sentiments pour toi, j'ai redouté un conflit d'intérêts. Et puis, toi, tu auras une chance de participer au concours l'année prochaine, alors que c'était la dernière occasion pour Lotus.

J'ai passé les deux dernières heures à m'énervier contre Nathaniel, et voilà que je me rends compte de mon erreur. C'est Lotus qui est allée se plaindre à

la proviseure. Un sacré coup bas, surtout si on considère ses récentes tentatives de faire amie-amie avec moi.

Nathaniel pose ses mains sur mes joues, attirant mon visage vers le sien.

— Je suis vraiment désolé. J'aurais dû me battre pour toi. Seulement, j'avais peur qu'à la seconde où je prononcerais ton nom devant la proviseure, elle me perce à jour et devine à quel point je tiens profondément à toi.

Malgré tout, ses mots me réchauffent le cœur. Il tient à moi... *profondément*.

— C'est bon, je cède enfin. Ce n'est pas ta faute. Je comprends la position dans laquelle tu étais.

Ses épaules s'affaissent.

— Oh, Dieu merci ! Je craignais que tu m'en veuilles et que tu ne me pardonnes jamais. J'étais malade à l'idée que tu ne serais peut-être plus là quand j'arriverais.

— Je ne te ferais pas une chose pareille.

Il presse ses lèvres contre les miennes, et ça fait crépiter de l'électricité partout sur moi. Je n'aurais jamais cru qu'embrasser quelqu'un pouvait avoir un tel effet. Je parie que Nathaniel ne l'imaginait pas non plus. Il parle beaucoup de la difficulté d'être marié à quelqu'un pour qui il n'a jamais rien ressenti et dit toujours que cette connexion entre nous est une première pour lui.

— Tu es devenue très importante pour moi, Addie, dit-il en susurrant quand ses lèvres se séparent des miennes.

— Nous nous aimons d'un amour qui est plus que de l'amour. D'un amour auquel les séraphins ailés du ciel aspiraient.

« Annabel Lee » est mon poème préféré depuis de nombreuses années, mais je n'en ai jamais ressenti les mots aussi intensément. Après tout, je ne pense à rien d'autre qu'à l'aimer et à être aimée par lui. Ça me fait presque peur de voir à quel point je suis dingue de Nathaniel. Il est ma première pensée quand je me réveille le matin et la dernière quand je m'endors. Les poèmes que j'écris ces jours-ci tournent toujours autour de lui. Je suis follement amoureuse de cet homme.

— J'aurais aimé te rencontrer quand j'avais seize ans, murmure-t-il. L'univers est vraiment injuste. Je rencontre enfin ma moitié, et j'ai vingt ans de plus qu'elle.

— Au moins, on s'est trouvés maintenant, lui fais-je remarquer. La plupart des gens n'ont pas cette chance.

— C'est très vrai.

Nous n'avons pas beaucoup de temps avant de devoir rentrer chacun chez soi, et il y a toujours la crainte d'être découverts, du coup, en général on s'y met tout de suite. Ça ne dure pas longtemps, et Nathaniel dit que c'est normal quand on aime quelqu'un autant qu'il m'aime. Je pense au bonheur que je lui procure et au fait qu'il est si malheureux chez lui, avec sa femme. Elle n'arrive pas à le rendre heureux comme moi. Et elle n'arrête pas de le harceler pour qu'il rentre, si bien qu'on ne peut pas rester à parler comme on le

voudrait.

Même s'il n'était pas marié, les choses ne seraient pas super faciles non plus. Ma mère aurait des soupçons si je rentrais trop tard, et il faudrait que personne ne le sache au lycée, bien sûr. Mais s'il n'était pas marié à Mme Bennett, je pourrais aller chez lui et on ferait l'amour dans un vrai lit au lieu de cette chambre noire inconfortable. L'idée de faire l'amour avec Nathaniel dans un lit me semble à la fois excitante et très adulte.

En plus, je finirai par décrocher mon diplôme, un jour, et je pourrai sortir avec qui je veux. Mais si Nathaniel est toujours avec sa femme, il sera coincé.

Si seulement Mme Bennett n'était pas là... Ce serait tellement mieux.

Addie

Alors que je suis assise à la cafétéria, toute seule comme d'habitude, Kenzie renverse mon déjeuner par terre.

Pour quelqu'un qui n'y aurait pas regardé attentivement, cela pourrait ressembler à un accident. Elle passe devant ma table et heurte mon plateau, qui tombe par terre. Seulement, je ne suis pas dupe. En arrivant, Kenzie a saisi mon plateau, l'a fait glisser pour qu'il dépasse de la table, puis elle l'a poussé au sol.

Et le pire, c'est qu'aujourd'hui, il y avait du chili au menu. Des frites et un hot-dog, ç'aurait déjà été assez pénible, mais là, j'ai un gros tas de viande hachée et de haricots rouges imbibés de sauce à mes pieds que je dois nettoyer, parce que personne, absolument personne ne va m'aider.

— Oh là là, Kenzie minaude tandis que ses amies ricanent. Désolée ! Mais Addie, il faut vraiment que tu fasses un peu plus attention à ne pas mettre ton plateau si près du bord.

Je lui lance un regard noir en sautant de mon siège pour ramasser mon plateau. J'ai quelques serviettes sur la table, mais il est certain qu'elles ne suffiront pas.

Profitant du fait que je suis accroupie, Kenzie attrape le cahier que j'avais à côté de moi. Elle est en train de lire un morceau de papier posé sur le cahier. Mon ventre se serre. Ce papier contient le poème que Nathaniel a écrit juste pour moi. J'ai eu une matinée difficile, et je savais que je n'allais pas le voir plus tard, parce que Mme Bennett l'oblige à rentrer tôt à la maison pour un fichu dîner. Alors ça me fait du bien d'avoir un morceau de lui avec moi. C'est pour cette raison que ce poème, je l'ai lu et relu, jusqu'à en avoir les yeux qui saignent.

— Qu'est-ce que c'est, ça ? s'exclame Kenzie.

Elle secoue le feuillet assez violemment pour le froisser. Il faut que j'intervienne avant qu'elle ne commette des dégâts irréversibles.

— Rien, dis-je précipitamment en le lui arrachant des mains. Juste un poème.

— Écrit par qui ?

J'adorerais lui balancer que Nathaniel Bennett est l'auteur du poème et qu'il l'a écrit pour moi parce que je suis la première personne qui l'inspire depuis bien des années. Mais évidemment, je ne peux pas. Je me contente donc d'affirmer :

— Je ne sais pas. Je l'ai copié dans un livre.

Elle me dévisage, l'air peu convaincue.

— Tu devrais nettoyer ce bazar. Et suis mon conseil : la prochaine fois, fais plus attention.

Alors que Kenzie et ses amies s'éloignent en ricanant entre elles, je baisse les

yeux vers le papier dans ma main. Et grimace en voyant la tache de chili au coin de la page. Ça m'aurait tuée si elle avait abîmé ce poème. Je le lis au moins quatre ou cinq fois par jour, même si, à force, je le connais par cœur.

La vie m'a presque échappé

Puis elle

Jeune et vivante

Avec des mains douces

Et des joues roses

M'a révélé à moi-même

M'a volé mon souffle

Avec des lèvres rouge cerise

M'a redonné la vie

Je l'imagine en train d'écrire ces mots en pensant à moi. Je l'ai tellement lu et relu que le papier se déchire presque et maintenant, par-dessus le marché, il y a une tache de sauce dessus, mais si je le photocopie, ce ne sera pas la même chose. Ce ne sera pas la feuille sur laquelle il a écrit lui-même lorsqu'il pensait à moi.

Après avoir utilisé un milliard de serviettes en papier pour le nettoyage du sol, je retourne dans la file d'attente pour ma deuxième tentative de déjeuner. Je n'ai pas le temps pour une autre assiette de chili, mais je pourrais prendre un sandwich et le manger dans le couloir en allant au cours de maths. J'ai eu à peine le temps d'avaler quelques cuillerées de chili avant que Kenzie ne le renverse, et j'ai sauté le petit déjeuner ce matin. Donc il faut que je mange quelque chose.

Point positif : moins de dix minutes avant la fin de la pause repas, il n'y a plus la queue. J'attrape un des sandwichs à la dinde emballés, que je n'aime pas vraiment, mais le choix est limité. Je l'apporte à la caisse et la cantinière m'annonce qu'il coûte deux dollars.

Je fouille dans la poche de mon jean et j'en sors mon portefeuille. Je n'ai qu'un seul billet d'un dollar.

— Je n'ai qu'un dollar, je me lamente auprès de la cantinière.

Elle a l'air de n'en avoir strictement rien à faire.

— Désolée, le sandwich en coûte deux.

— Je pourrais vous payer demain ?

— Je crains que non.

Génial. J'ai mangé exactement deux bouchées de chili de toute la journée, et maintenant je dois aller essayer de comprendre quelque chose en maths. Et le pire, c'est que je ne verrai pas Nathaniel ce soir. Je pourrais faire face à n'importe quoi si j'avais un rendez-vous avec lui en ligne de mire. Il avait l'air aussi malheureux que moi quand il m'a annoncé qu'il devait rentrer plus tôt pour aider sa femme à préparer le dîner. Apparemment, ils reçoivent des amis, mais il a ajouté : « En réalité, ce sont ses amis, à elle. »

Je regarde avec envie le sandwich à la dinde, les larmes aux yeux. Je n'arrive pas à croire que je suis sur le point de pleurer pour un sandwich à la dinde. Je

me sens un peu ridicule. Mais j'ai vraiment, vraiment faim.

— Voici le dollar manquant, Vera.

Un bras me frôle pour lui tendre un billet d'un dollar. Je lève les yeux. Hudson, avec ses cheveux blond-blanc aussi désordonnés que d'habitude. J'en reste bouche bée.

— Oh ! Tu n'es pas obligé de...

— Si, me coupe-t-il, sur ce ton qui me fait comprendre que je ne dois pas discuter. Il faut bien que tu manges.

Vera accepte son dollar, et maintenant le sandwich est à moi, sans contestation possible.

— Je te rembourserai, je lui promets.

— Ce n'est qu'un dollar.

Sauf qu'un dollar, ce n'est pas rien pour lui, et probablement encore aujourd'hui. Je sais que dans la famille d'Hudson, ils sont toujours à compter le moindre sou. Si Hudson voulait de l'argent de poche, il devait le gagner en faisant des petits boulots. Même à l'école primaire, il était toujours en train de pelleter la neige, de ratisser les feuilles ou de tondre les pelouses des habitants de son quartier.

Pourtant, il ne sert à rien de discuter avec lui. Alors je le remercie, mais je ne peux m'empêcher d'ajouter :

— Tu ferais mieux de ne pas en parler à Kenzie.

Il ne répond pas. Au lieu de ça, il me demande :

— Ça va, Addie ?

— Bien.

Et c'est plus proche de la vérité que ça ne l'a jamais été dans le passé.

Hudson était mon meilleur ami, je brûle de lui avouer que je suis amoureuse pour la toute première fois, mais je ne peux pas. Impossible de révéler ce secret à qui que ce soit.

— Et toi ?

— Bien, répond-il, avec une intonation dans la voix qui me fait douter un peu.

Mais avant que je puisse ajouter un mot, la cloche sonne. La pause déjeuner est officiellement terminée, je vais donc devoir manger ce sandwich en chemin.

— À plus tard, Hudson. Merci pour le sandwich.

Il ouvre la bouche comme pour répliquer, mais avant qu'il ne puisse le faire, je file en cours de maths. J'espère arriver avec au moins quelques minutes d'avance pour avoir le temps de manger mon sandwich.

Par miracle, j'atterris à ma place juste avant la deuxième sonnerie. Mon estomac émet un petit grognement. Je pose mon sandwich sur mon bureau et le déballe. Il me reste environ deux minutes et demie pour le dévorer.

Malheureusement, la voix tranchante de Mme Bennett m'interrompt avant que je puisse prendre une bouchée.

— Addie ! Pas de nourriture dans ma classe. Rangez ça !

— Je voudrais juste finir ce sandwich, je tente de lui expliquer.
Les rires fusent, mais Mme Bennett n'a pas l'air amusée. Je n'essayais pas d'être amusante, d'ailleurs. Je veux juste manger mon putain de sandwich.
— Rangez-moi ça, Addie.
— Mais je n'ai pas déjeuné !
Elle pousse un soupir sonore.
— À qui la faute ? La cloche va sonner d'une seconde à l'autre. Rangez ce sandwich.

Je soupèse mes options : est-ce que ça vaut la peine d'engloutir le sandwich même si elle me l'interdit ? Si je persévère après sa mise en garde, elle m'enverra probablement chez la providence. Or je marche déjà sur des œufs avec Mme Bennett. Avec mon zéro au contrôle, elle a tous les droits de me recalculer, et même si je suis des cours particuliers, il n'y aura pas de miracle. Si je réussis dans cette matière, ce sera avec un D, au mieux.

Mme Bennett est objectivement une sale bonne femme, et je ne dis pas ça uniquement à cause de ma relation avec Nathaniel, même s'il m'a confié beaucoup de choses à son sujet qui n'ont fait que dégrader son image à mes yeux.

Elle cuisine très mal.

Elle ne lui sourit presque jamais et ne lui dit jamais rien de gentil.

Elle est obsédée par les chaussures. Il dit qu'elle achète constamment des chaussures hyper coûteuses, alors qu'ils n'en ont pas les moyens. Même s'il divorçait un jour, il n'aurait plus d'argent parce qu'elle aura tout dépensé en chaussures. Et le plus bizarre, c'est que ses chaussures, elles ne sont même pas si belles ! Juste des pompes ordinaires, quoi.

Et maintenant, elle ne me laisse pas manger mon déjeuner.

La cloche n'a même pas encore sonné, et si elle m'avait laissée tranquille, ce sandwich à la dinde serait déjà dans mon ventre. Au lieu de ça, mes entrailles sont complètement vides, et je ne sais pas comment je vais réussir à me concentrer. Mais elle s'en moque, ce qui ne m'étonne pas.

Une fois, j'ai demandé à Nathaniel s'il envisageait de la quitter. Il m'a répondu que ce serait difficile. Qu'il était très peu probable qu'elle le laisse partir. Il pense qu'il est coincé avec elle pour le reste de leur vie.

*J'aimerais que les choses puissent être différentes, crois-moi, m'a-t-il dit.
J'aimerais être avec toi tout le temps au lieu d'être avec elle.*

Ce n'est pas juste. Ce n'est pas juste qu'une femme aussi horrible soit mariée à l'homme le plus merveilleux que j'aie jamais rencontré, alors qu'elle ne l'apprécie même pas. Pourtant, elle ne le laissera jamais partir.

Franchement, je déteste cette bonne femme.

Eve

L'idée de ce dîner avec Shelby et son mari semblait bonne lorsque nous l'avons programmé, pourtant j'ai passé une soirée atroce.

Quand j'ai commencé à travailler au lycée, Shelby et moi étions proches. Mais depuis, elle a épousé un génie de la tech plein aux as, et maintenant, la voilà mère d'un fils de trois ans devenu son unique sujet de conversation. Pendant tout le repas, Justin n'a pas cessé de câliner Shelby, ce qui a souligné d'autant le fait que Nate n'a même plus envie de me toucher. Le seul point positif, c'est qu'au moins, Nate n'est pas à moitié chauve comme Justin. Cela dit, je trouve les chauves assez sexy.

Bref, je suis ravie de voir Shelby refuser le dessert au motif qu'ils doivent rentrer pour la baby-sitter. Nate a l'air soulagé lui aussi, même s'il a très bien réussi à faire sa part de conversation. Il y a une chose sur laquelle nous sommes apparemment tous les deux d'accord : nous détestons les mondanités.

Je raccompagne Shelby et son mari à la porte et nous nous attardons elle et moi sur le seuil pour nous dire au revoir en privé, pendant que Justin va faire démarrer la voiture. Shelby m'ouvre ses bras, même si je ne me sens pas d'humeur à des embrassades. J'ai juste hâte qu'elle parte.

— C'était super sympa, s'extasie-t-elle. Honnêtement. Il faut qu'on refasse ça bientôt.

— Absolument, confirmé-je à contrecœur.

Elle regarde sa montre.

— Mince, je ferais mieux de me dépêcher. La baby-sitter fait tout un foin si on rentre en retard. Tu as de la chance de ne pas avoir à gérer ça. Mais je parie que ce sera bientôt le cas ! s'esclaffe-t-elle. Comment ça se passe d'ailleurs ?

Je regrette plus que tout d'avoir dit à Shelby que j'avais arrêté la pilule l'année dernière. (Jay et moi mettons des préservatifs, parce que je ne veux même pas envisager cette situation-là.) Je pensais tomber enceinte assez rapidement, mais voilà le résultat quand on a si peu de relations sexuelles : toujours pas d'enfant. Ou peut-être que mon utérus est tout simplement flétri et desséché. Qui sait ?

En plus, notre vie sexuelle ne va pas en s'améliorant. J'ai eu une lueur d'espoir, quand Nate a été partant deux jours de suite, mais depuis, nous connaissons notre pire traversée du désert. Le premier samedi du mois est arrivé, Nate s'est plaint de son mal de dos. Je commence à me demander si nous referons l'amour un jour.

— Pas encore, dis-je à Shelby.

Elle pince les lèvres.

— Vous devriez peut-être voir un médecin ? Un spécialiste de la fertilité, non ?

Je n'ai pas besoin d'un médecin bardé de diplômes pour me dire qu'il faut avoir des rapports sexuels pour concevoir un enfant.

— Oui, peut-être.

Shelby me serre encore une fois dans ses bras, puis elle se précipite vers sa voiture pour retourner à sa vie parfaite. Et je reste à la regarder s'éloigner.

Dès que les phares de leur Mercedes disparaissent au loin, toute la tension s'évacue de mon corps. Dieu merci, elle est partie ! Et malgré tous ses grands discours sur de futurs dîners, elle déteste laisser son fils le soir. Je suis donc tirée d'affaire pour au moins six mois.

Demain, c'est le jour des poubelles. Je retourne dans la maison pour vider les déchets de notre dîner, j'attrape les sacs et les transporte sur le trottoir. Voilà le point d'orgue parfait d'une soirée glamour.

Au moment où j'arrive sur le trottoir, j'éprouve une étrange sensation. Vous savez, le picotement dans la nuque, l'impression que quelqu'un vous observe. Je me retourne et je lève les yeux vers la fenêtre de notre chambre, pour voir si Nate est là-haut, mais je ne le vois pas.

Puis j'entends un bruit sourd.

Je recule d'un pas et, le cœur battant, je balaie du regard notre pelouse. Personne. Pourtant j'ai entendu un bruit, c'est sûr. Un animal sauvage peut-être ? J'ai déjà vu des lapins sautiller dans le jardin, mais ce bruit était bien trop fort pour un lapin.

— Ohé ? appelé-je.

Je porte une robe, ce qui signifie que je n'ai pas de poches. Mon téléphone est dans la maison, et il n'y a rien qui puisse me servir d'arme dans les parages. La seule chose que je pourrais utiliser, ce sont mes talons aiguilles, mais plutôt me faire dépecer par un agresseur que d'abîmer mes escarpins. J'ai pris un cours d'autodéfense à une époque, mais je me dis parfois qu'il n'a servi qu'à me donner une confiance en moi excessive. Si quelqu'un m'attaquait vraiment, il n'aurait pas de mal à me maîtriser.

Je regarde la porte d'entrée de la maison. Je dirais qu'elle est à moins de sept mètres de l'endroit où je me trouve. Je pourrais courir.

Et puis, je perçois un bruissement dans les buissons.

Il y a bel et bien quelque chose. Ce n'est pas un animal, je distingue clairement l'ombre d'une personne adulte. Quelqu'un se cache dans nos buissons, et je suis là, debout sur le trottoir de notre impasse tranquille, vêtue d'une simple robe. Une cible facile.

J'envisage de crier avant de songer que si je le fais, je risque d'aggraver la situation. Peut-être l'intrus ressentira-t-il le besoin de m'attaquer pour me faire taire. Je jette un coup d'œil derrière moi à la maison la plus proche – les lumières sont éteintes. Si je crie, quelqu'un m'entendra-t-il avant que l'agresseur ne se jette sur moi ?

Je ne peux pas prendre ce risque.

Je compte jusqu'à cinq dans ma tête. Dès que j'ai atteint cinq, je m'élance vers ma porte d'entrée. La pointe du talon de mon escarpin droit manque de

s'accrocher aux marches, mais je parviens miraculeusement à me redresser. Le bruissement s'amplifie et j'attrape la poignée d'une main tremblante. Elle ne tourne pas.

Non.

Je n'ai pas fermé à clé, si ? Je n'ai même pas mes clés. À moins que Nate n'ait verrouillé quand je suis sortie. Mais pourquoi aurait-il fait une chose pareille ?

Pourquoi mon propre mari m'enfermerait-il hors de ma maison ?

Je tourne plus fort et, cette fois, la poignée répond. Dieu merci, elle était juste coincée. Je pousse, j'entre et, avant de claquer la porte d'entrée, j'aperçois une silhouette qui traverse la cour au pas de charge. L'espace d'un instant, je distingue son visage dans un rayon de lune.

Addie Severson.

Eve

Je n'ai jamais été aussi paniquée de toute ma vie. J'ai même enlevé mes talons aiguilles pour pouvoir faire correctement les cent pas dans la chambre. Je dois en être à mon vingtième tour et je ne me sens toujours pas mieux.

— Tu es sûre que c'était elle ? me demande Nate.

Sitôt rentrée dans la maison, je me suis précipitée dans notre chambre et je lui ai raconté ce que j'avais vu dehors. Il n'est pas assez bouleversé pour faire les cent pas. Même pas assez inquiet pour sortir du lit. Il n'est pas le moins du monde perturbé d'apprendre que mon élève était accroupie dans les buissons devant notre maison. Il pense que tout ça, c'était dans ma tête.

J'interromps mes déambulations pour tourner vers lui un regard courroucé.

— Je sais ce que j'ai vu, Nate. Addie était dans les buissons. Elle m'observait. Elle m'épiait !

— Pourquoi ferait-elle une chose pareille ?

Je serre les poings. Je sais que Nate n'a pas une relation aussi conflictuelle que moi avec cette fille, mais je commence à en avoir plus qu'assez qu'il la défende. J'aurais dû écouter mon instinct et la traîner devant la proviseure quand j'ai découvert qu'elle avait triché au contrôle. Je n'aurais pas dû étouffer l'affaire.

— Elle me déteste, dis-je.

Il rit.

— Voyons. Pourquoi te détesterait-elle ?

— Je le vois dans ses yeux.

J'ai vu l'éclair de colère, plus tôt dans la journée, quand j'ai obligé Addie à ranger son sandwich. Elle était contrariée, mais que suis-je censée faire ? Permettre aux élèves de transformer ma classe en cafétéria ? Ma voix ne peut pas rivaliser avec le bruit des chips qui croustillent.

— C'est une adolescente, ses hormones la travaillent. Je l'ai déjà prise en train de tricher et elle n'est jamais prête pour mon cours. Chaque fois que je l'interroge, elle se renfroge.

— Elle se *renfroge* ? répète Nate, un sourcil arqué. C'est ça, ta preuve ?

Je m'assieds sur le bord du lit.

— Écoute-moi, Nate. Nous savons déjà que cette fille a rôdé autour de la maison d'Art Tuttle. Elle n'en est pas à son coup d'essai. De toute façon, je me fiche que tu me croies ou non, je sais ce que j'ai vu.

Cette fois, la conviction qui imprègne ma voix suffit à effacer le sourire taquin de ses lèvres. Il se redresse dans le lit.

— D'accord, admettons que c'était elle. Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je dois en parler à la proviseure.

— À la proviseure ? C'est un peu extrême.

— Nate, dis-je entre mes dents, cette fille était dans les buissons devant notre maison. Art a déjà perdu son travail à cause d'elle. Je n'ai pas l'intention de me laisser entraîner dans son petit jeu.

Il reste silencieux un moment, à réfléchir à la question. Je ne comprends pas ce qui le fait hésiter. C'est une situation extrêmement délicate, qu'il faut gérer correctement. En faisant intervenir la proviseure du lycée.

— Je ne veux pas causer plus de problèmes à Addie qu'elle n'en a déjà, lâche enfin Nate. Tu sais que les autres élèves l'ont mise à l'écart à cause des soucis de l'année dernière.

— Elle a peut-être besoin de consulter.

C'est la chose la plus gentille que je puisse dire. Je m'en voudrais d'affirmer qu'Addie est simplement de la mauvaise graine et ne pourra jamais pousser droit.

— Consulter ? s'exclame mon mari, le visage aussi crispé que s'il venait de manger quelque chose d'aigre. Tu vas envoyer cette fille chez un psy, maintenant ?

Je ne comprends pas pourquoi il s'oppose à moi sur ce point. Si Addie est perturbée, une thérapie l'aidera. S'il se fait son avocat, pourquoi ne pas admettre qu'elle gagnerait à recevoir l'aide dont elle a besoin ? Ce n'est plus stigmatisant de suivre une thérapie, de nos jours.

— Je vais avertir Higgins, conclus-je. Point barre.

Nate sort du lit et s'installe à côté de moi au bord du matelas, sans que je sache trop ce qu'il va dire. En fait, il ne dit rien du tout. Il se contente de poser une main sur chacune de mes épaules et de commencer à les masser.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— La soirée a été longue, répond-il. Tu as l'air tendue ces derniers temps, Eve, et je me sens mal. J'ai l'impression que c'est ma faute.

— Ce n'est pas ta faute.

Ce n'est qu'à moitié un mensonge.

Nate pétrit plus profondément ma chair.

— Ça te fait du bien ?

J'ai envie de lui répondre que je n'ai aucune envie d'un massage, là, maintenant, mais en fait, c'est plutôt agréable. Je n'avais pas remarqué à quel point mes épaules étaient tendues jusqu'à ce qu'il commence à les masser. Et j'avais oublié que Nate est remarquablement doué pour les massages.

— Allonge-toi, m'ordonne-t-il.

Obéissante, je m'étends à plat ventre sur le lit, la tête dans l'oreiller. Nate se glisse à côté de moi et ses doigts travaillent les muscles de mes épaules et de mon dos. Toute la tension que j'y ai accumulée s'évacue. Contre mon gré, je laisse échapper un petit soupir de joie.

— Et puis, à force d'entendre parler de bébé ce soir, je me suis dit qu'il fallait qu'on s'y applique un peu plus, ajoute Nate, penché si près de moi que je sens son souffle chaud dans mon cou. Tu vois ce que je veux dire ?

Il a semblé si peu intéressé par le sexe ces derniers temps que je suis

médusée d'entendre ces mots de sa bouche. Mais quand il descend la fermeture éclair de ma robe dans mon dos, je n'ai plus aucun doute sur ses intentions.

Addie

C'était une erreur d'aller chez Nathaniel hier soir.

Je n'aurais jamais dû. Je n'ai jamais rien fait de tel avant. D'accord, je mens. C'est loin d'être la première fois que je vais chez un professeur sans qu'il le sache. C'est ce qui a valu à M. Tuttle autant d'ennuis.

Je m'en veux encore. Je ne sais pas ce que je faisais devant la maison de M. Tuttle cette nuit-là. Je n'aurais jamais dû y aller. C'est juste que je passais une mauvaise nuit, et que ma mère pleurait mon père, ce qui était ridicule parce que c'était le pire père du monde et un mari encore plus pourri. Je ne comprends pas pourquoi elle l'aime encore. Elle a gardé tous ses vêtements dans leur armoire et refuse de vendre sa voiture, qui se trouve toujours dans notre garage.

Je voulais juste me sentir soutenue par un adulte qui serait gentil avec moi, et puis je suis arrivée chez lui et j'ai regardé par la fenêtre : comme il était en train de prendre un bon repas avec sa femme, je me suis dit qu'il ne voudrait pas me parler. Ensuite, j'ai quand même décidé d'attendre qu'ils aient fini de manger, et le temps que je me décide à partir, quelqu'un avait appelé la police.

J'ai cru que j'allais avoir de gros problèmes, mais il s'est avéré que c'est M. Tuttle qui a été embêté. La proviseure Higgins a commencé à me poser toutes sortes de questions sur lui et sur notre « relation ». Au début, je ne comprenais pas de quoi elle parlait, puis elle a commencé à me demander si M. Tuttle m'avait touchée. Et c'est là que j'ai su à quoi elle faisait allusion. Elle me demandait s'il avait déjà eu des gestes inappropriés avec moi, ce qui n'était pas le cas. Mais il m'avait touchée. Par exemple, une fois où on révisait après l'école, j'ai commencé à parler de mon père et des soirées difficiles quand il rentrait à la maison ivre, et je me suis mise à pleurer. M. Tuttle m'a touché l'épaule. Donc oui, il m'avait touchée. Mais pas *comme ça*, rien à voir.

Bref, la proviseure a vu que j'hésitais à répondre à ses questions et elle en a profité. Et avant que je comprenne ce qui se passait, tout le monde à l'école croyait que j'avais une liaison avec M. Tuttle. Et ceux qui ne le pensaient pas me traitaient de menteuse qui essayait d'attirer l'attention.

Mais le pire, c'est ce qui est arrivé à M. Tuttle. Il tentait juste de m'aider. Il me plaignait à cause de mon père, parce que je n'avais pas d'amis et que je risquais de rater mon année en maths. J'ai essayé de dire à tout le monde qu'il était gentil, rien de plus, mais ensuite, les parents ont commencé à réclamer sa démission. Il n'avait pas le choix.

Et voilà que je recommence. Pire encore, ce n'est pas la première fois. Je suis déjà allée deux fois chez Nathaniel sans qu'il le sache.

Je ne sais pas exactement à quoi je pensais, mais ça me manquait de n'avoir pas pu le voir après l'école, comme d'habitude. Et puis, j'ai commencé à me demander à quoi ressemblait un dîner chez lui. Il n'habite qu'à cinq minutes à vélo de chez moi, alors quand ma mère est montée dans sa chambre pour la nuit, je me suis glissée par la porte de derrière et j'ai roulé jusque là-bas.

Stupide, stupide, stupide.

C'était déprimant de voir Nathaniel dîner avec sa femme et Mme Maddox et son mari. La seule chose positive que j'en aie retirée, c'est que le mari de Mme Maddox était très affectueux avec elle, alors que Nathaniel touchait à peine Mme Bennett. Et croyez-moi, je regardais attentivement.

Quoi qu'il en soit, j'ai eu beaucoup de chance de ne pas me faire prendre. À un moment donné, Mme Bennett a sorti les poubelles et j'ai été terrifiée à l'idée qu'elle me voie, mais il ne s'est rien passé. Elle a cru voir quelque chose, mais il faisait trop sombre. Elle ne savait pas qui c'était.

C'était du moins ce que je pensais. Jusqu'à ce que je reçoive un message de Nathaniel sur Snapflash pendant la deuxième heure de cours :

Nathaniel : Tu es venue chez moi hier soir. C'était une grosse erreur.

Je fixe les mots sur l'écran jusqu'à ce qu'ils disparaissent. Ce n'est même pas une question. Il sait que j'y étais. Soit il m'a vue par la fenêtre, soit Mme Bennett lui a dit que j'étais là.

Moi : Je suis désolée.

Craignant que mon professeur d'Histoire me voie sur mon portable, je le remets dans ma poche, même si ça me tue de ne pas pouvoir lire ce que Nathaniel me répond. Je suis sûre qu'il est en colère contre moi. En colère comment ? Pas au point de rompre, quand même.

Si ?

Non, je ne peux pas le croire. Mais l'idée me donne mal au ventre. Notre relation est risquée pour une foule de raisons. Il m'a prévenue que si quelqu'un l'apprenait, on devrait cesser de se voir immédiatement. L'idée de ne plus jamais être proche de lui est physiquement douloureuse.

Je préférerais être enterrée dans un tombeau au fond de la mer.

Dès que la cloche sonne, j'arrache presque mon téléphone de ma poche. Et bien sûr, un message m'attend :

Nathaniel : La proviseure va t'en parler. J'ai fait ce que j'ai pu pour l'empêcher. Nie tout.

Puis un deuxième :

Nathaniel : Ma vie entière est entre tes mains.

Et en effet, ma troisième heure de cours a à peine commencé qu'une annonce dans le haut-parleur m'apprend que je suis convoquée dans le bureau de la proviseure. Les jambes super flageolantes, je descends au rez-de-chaussée et passe devant le bureau où Annie, la réceptionniste, est assise avec son seau

d'oranges. Elle m'accueille avec un sourire tendu et, sans surprise, lorsque j'arrive dans le bureau de la proviseure Higgins, Mme Bennett est là. Je m'attendais à ce que Nathaniel soit présent aussi, et je ne sais pas trop ce que signifie son absence.

— Adeline.

La proviseure m'observe à travers ses lunettes en demi-lune et me désigne d'un geste une des chaises en plastique devant son bureau.

— Asseyez-vous, s'il vous plaît. Et fermez la porte derrière vous.

Fermez la porte derrière vous. Ça ne se présente pas bien. D'autant que je vois maintenant l'air furieux de Mme Bennett. Ses lèvres déjà minces ont complètement disparu.

En m'asseyant sur la chaise en plastique qui grince, j'essaie d'afficher une expression neutre. Je me répète ce que Nathaniel m'a dit. *Nie tout.* Cela doit signifier que Mme Bennett n'est pas tout à fait sûre de m'avoir vue.

— Addie.

La proviseure Higgins n'a pas l'air plus contente de moi que Mme Bennett. Quand elle m'a convoquée la première fois dans son bureau à propos de M. Tuttle, je me rappelle qu'elle était très douce et gentille avec moi, puis les choses ont changé lorsqu'elle a découvert que je l'épiais (un peu). Maintenant, elle a l'air d'en avoir vraiment ras le bol de moi.

— Mme Bennett me dit qu'elle vous a vue dans les buissons devant sa maison, la nuit dernière. C'est vrai ?

Nie tout.

— Non, bien sûr que non. J'ai passé la nuit dernière chez moi, avec ma mère. Mme Bennett laisse échapper un soupir de colère.

— Je vous ai vue, Addie. Vous étiez dans les buissons, et puis vous avez traversé ma pelouse en courant.

Nie tout.

— Je... Je ne sais pas quoi vous dire. J'étais chez moi toute la nuit. Comme je l'ai dit, ma mère était à la maison avec moi. Vous pouvez lui demander.

Si elles interrogent ma mère, elle confirmera mes dires. C'est hyper facile de faire le mur sans qu'elle le sache.

Un éclair de doute passe sur le visage de Mme Bennett. Je suis contente que Nathaniel m'ait envoyé un texto pour me prévenir, parce que sans cela j'aurais probablement tout avoué. Mais plus j'y pense, plus je me rends compte que nier est ma meilleure option. Il faisait nuit noire hier soir. Il est facile de la faire douter de ce qu'elle a vu.

La proviseure Higgins continue d'avoir l'air sceptique.

— Mme Bennett m'a dit que vous avez eu des conflits avec elle. Que vous avez des difficultés en classe, que vous ne faites pas d'efforts et qu'elle vous a même surprise en train de regarder la copie d'un autre élève pendant un contrôle.

— Je... J'ai juste jeté un coup d'œil, j'avoue en baissant la tête de honte. Mais Mme Bennett a été gentille. Elle m'a même aidée à trouver un

professeur particulier.

J'ose un coup d'œil à Mme Bennett et lui offre un sourire. Qu'elle ne me rend pas.

— Je suis désolée que vous ayez cru m'avoir vue chez vous, j'enchaîne. Je ne ferais jamais ça, vous savez.

Je me rends compte de la faiblesse de mon argument étant donné que j'ai été littéralement arrêtée par la police devant la maison d'un autre professeur, alors je me dépêche d'ajouter :

— J'ai retenu la leçon après la dernière fois.

La proviseure Higgins lance un regard à Mme Bennett. Ni l'une ni l'autre ne semble ravie, mais ce n'est pas comme si elles avaient des preuves.

Nie tout.

La proviseure s'adosse contre son fauteuil.

— Très bien, Addie. Quoi qu'il se soit passé hier soir, j'imagine qu'il n'y aura pas de récidive. Vous pouvez retourner en classe maintenant.

Je me lève de la chaise en plastique, étonnée que l'incident soit bouclé aussi vite. Et surtout, elles ne m'ont posé aucune question sur Nathaniel. J'étais persuadée que ça allait se passer comme la dernière fois, quand la proviseure Higgins m'a interrogée super précisément sur M. Tuttle et moi. Je m'attendais à ce qu'elle me demande si Nathaniel m'avait touchée, et j'étais déjà anxieuse à l'idée d'essayer d'y répondre, tant je redoutais qu'elles lisent la vérité sur mon visage.

Mais Mme Bennett a supposé que j'étais là uniquement à cause d'elle. Parce qu'elle sait que je la déteste. Que j'aimerais par-dessus tout qu'elle ne fasse pas partie de ma vie.

Et sur ce point, elle a raison.

Addie

Depuis ma convocation chez la proviseure, Nathaniel ne répond à aucun de mes messages.

Quand arrive l'heure du déjeuner, je suis presque hystérique à l'idée qu'il me déteste. Mais il a quand même essayé de me protéger. Il m'a dit de tout nier, et la stratégie a fonctionné. N'empêche, je suis une grosse boule de stress à force de me ronger les sangs.

Alors que je suis assise à la cafétéria, à tenter d'avaler de force un cheeseburger qui d'aspect et de goût a l'air d'avoir trois jours, Lotus s'installe en face de moi avec son propre plateau et un burger végété. Je n'ai pas franchement envie de lui parler, après la façon dont elle m'a trahie, surtout aujourd'hui. Mon poème aurait pu gagner ce concours si elle n'était pas intervenue.

— Bonjour, Addie.

— Salut, je marmonne sans lever les yeux de mon burger.

— Tu vas bien ?

— Super, dis-je en trempant une de mes frites dans la petite flaque de ketchup que j'ai versée sur mon plateau. C'est juste que je n'ai pas très envie de discuter avec quelqu'un d'aussi sournois.

La mâchoire de Lotus se décroche.

— Pardon ? En quoi est-ce que je suis sournois ?

Je n'ai pas l'habitude de trop l'ouvrir, mais je passe une journée difficile. Et je sais que Lotus m'a trahie, je veux qu'elle le sache. C'est assez gratifiant de voir son trouble.

— Nath... M. Bennett allait m'inscrire à ce concours de poésie. Et toi, tu es allée voir la proviseure pour qu'il t'inscrive à ma place.

Elle me dévisage un instant avec une expression étonnée. Elle ne se doutait pas que je savais.

— Tu es sérieuse ? me demande-t-elle enfin, l'air médusée. Ce n'est pas du tout ce qui s'est passé.

— Bah tiens.

— Non ! insiste-t-elle. Je n'ai pas dit un mot. M. Bennett m'a prise à part une semaine après que tu m'as parlé du concours, et il m'a dit qu'il avait décidé de choisir mon poème plutôt que le tien.

Je n'en reviens pas qu'elle me mente en me regardant droit dans les yeux. Je me lève de table et j'attrape le plateau encore presque plein. De toute façon, je n'ai pas d'appétit, et ce hamburger est immangeable. Et les frites réussissent l'exploit d'être à la fois pas cuites et pourtant imbibées d'huile.

— Laisse tomber.

— Addie ! crie-t-elle.

Mais elle ne me suit pas, elle n'essaie pas non plus de me faire gober ses mensonges. Et tant mieux, car je n'aurais jamais pu la croire. Nathaniel m'a raconté exactement ce qui s'est passé.

Nathaniel. Il faut que je le voie.

Je sais qu'il a une heure de libre maintenant, et il y a quelque temps, j'avais suggéré qu'on en profite pour s'éclipser ensemble puisque je suis également disponible sur le même créneau, mais il avait répondu qu'il était beaucoup trop risqué de se voir pendant les heures de cours. Mais je deviens dingue et je ne pense pas arriver au bout de cette journée sans le voir. Je parcours donc les couloirs vides jusqu'à sa salle de cours, en espérant le trouver là plutôt qu'en salle des professeurs.

En effet, Nathaniel est assis à son bureau, en train de passer en revue des copies tout en mangeant un sandwich. Je l'observe un instant, comme je l'ai fait hier soir et tous les jours en classe. Ce qu'il est beau ! J'adore les courbes de son visage, son épaisse chevelure brune, l'harmonie de ses cravates marron avec ses yeux. Et quand il me sourit, cela me procure une merveilleuse sensation de chaleur.

Cette jeune fille n'a d'autre pensée que de l'aimer et d'être aimée de lui.

Il lève les yeux maintenant, mais il ne sourit pas.

— Addie, siffle-t-il. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Je me glisse dans la salle et ferme la porte derrière moi.

— Je suis désolée. C'est juste que... je flippe...

Il se lève de son siège, l'air sévère.

— Eh bien, ce n'est pas en entrant ici que ça va s'arranger. Tu n'aurais pas dû venir chez moi hier soir. C'était une énorme erreur.

Je me mordille la lèvre inférieure.

— Je sais...

— Maintenant, tu es dans la ligne de mire. Tu *nous* as mis dans la ligne de mire, précise-t-il en secouant la tête. Je n'en reviens pas que tu aies fait quelque chose d'aussi stupide.

Les larmes qui me piquent les yeux depuis que je suis allée au bureau de la proviseure menacent maintenant de couler. Il y en a même une qui s'échappe de mon œil droit, que j'essuie rapidement.

— Je suis désolée. Je suis vraiment désolée. Je me sens tellement bête.

Nathaniel remarque mes larmes, ce qui fait retomber un peu sa colère. Il jette un coup d'œil par la petite vitre au-dessus de la porte de sa classe pour s'assurer que le couloir est toujours vide, puis il contourne le bureau.

— Addie, ne pleure pas.

— J'ai juste...

Je m'essuie le nez du revers de la main avant de me retrouver avec une bulle de morve. S'il me voit morver, c'est définitivement fini. Non, je ne devrais pas dire ça. Il ne serait pas aussi superficiel.

— Je ne veux pas que tu me détestes. J'ai commis une erreur idiote.

— Addie...

Ses yeux s'adoucissent et, après avoir jeté un dernier coup d'œil à la porte, il me prend les mains. J'ai été stupide de m'inquiéter. Nathaniel et moi, nous sommes des âmes sœurs. Il ne va pas gâcher ce qu'on partage à cause d'une erreur idiote que j'ai commise. On est trop importants l'un pour l'autre.

— Je ne pourrais jamais, jamais te détester. Tu es devenue mon monde entier. Tu es mon âme sœur. Mais nous devons être un peu plus prudents maintenant. Juste pendant un petit moment. Je ne veux pas qu'Eve ait des soupçons.

— Alors... on ne peut pas se voir aujourd'hui ?

J'espère qu'il dira « Si ». On est vendredi et ma mère me laisse rester plus tard le vendredi, parce que je n'ai pas école le lendemain.

Il hésite, puis secoue la tête.

— Il ne vaut mieux pas. Peut-être la semaine prochaine.

Oh, mon Dieu, je serai morte avant !

— La semaine prochaine ?!

Il me fait un de ses sourires de travers.

— Je sais. Je vais devenir fou.

L'idée de ne pas pouvoir le toucher ou l'embrasser pendant une semaine entière me donne envie de hurler. Impulsivement, j'attrape sa cravate marron et je le tire vers moi, et même si je vois qu'il est nerveux parce qu'on est dans sa salle de cours, il me laisse faire. Puisque nous ne pourrons pas aller dans la chambre noire pendant une semaine entière, j'ai besoin de quelque chose pour tenir le coup.

Et il doit éprouver le même sentiment, parce qu'il se penche et m'embrasse plus passionnément que jamais. Il enfonce ses doigts dans mes cheveux et ses lèvres s'écrasent contre les miennes. Le baiser semble durer une éternité et j'ai du mal à me détacher de lui.

Je pourrais écrire un poème sur ce baiser. Et je parie qu'il le gagnerait, ce fichu concours.

— On ne peut pas refaire ça, dit Nathaniel d'une voix sèche. Il faut laisser passer un petit moment. Je te ferai savoir quand ce sera sûr.

— On peut encore s'envoyer des textos ?

Il réfléchit un instant.

— Un peu. Une ou deux fois par jour. Et évidemment, seulement sur Snapchat.

J'acquiesce, en essayant de ravalier la boule dans ma gorge. Qu'est-ce que je vais faire pendant une semaine sans lui ? Nathaniel n'est pas seulement la meilleure chose que j'aie dans ma vie, c'est la *seule* chose.

Et tout ça, c'est la faute d'Eve Bennett.

— Tu ferais mieux de filer, me dit-il.

Il exerce une dernière petite pression sur ma main, et la cloche sonne à ce moment-là. Je redresse les épaules, je pivote et quitte la salle de classe. Je vais y arriver. Un jour, nous serons ensemble, tous les deux. C'est ce qu'il m'a

promis.

Eve

Je ressors totalement insatisfaite de l'entrevue avec Higgins. Addie Severson était devant chez moi hier soir, dans les buissons. Je n'ai jamais été aussi sûre de quelque chose de toute ma vie. Je l'ai vue. Et puis, elle a des tas de raisons de me détester.

Le jour où je l'ai croisé au supermarché, Art Tuttle m'a mise en garde contre elle. Il avait une bonne raison de m'avertir. Elle a détruit sa vie, sciemment ou non.

Et aujourd'hui, cette fille m'a menti en me regardant droit dans les yeux.

Dès qu'Addie est sortie du bureau, j'ai dit à Debra Higgins :

— Elle ment.

Debra a secoué la tête.

— Je suis d'accord avec vous, Eve. Mais que peut-on y faire ? C'est votre parole contre la sienne. Et elle a affirmé qu'elle était chez elle avec sa mère.

Ce ne sont que des conneries, tout ça. Lorsque j'étais adolescente, j'ai fait des tonnes de choses pendant que ma mère me pensait bien tranquille dans ma chambre. En ce qui me concerne, l'alibi d'Addie ne tiendrait pas, même si sa mère l'avait confirmé, ce qui n'est pas le cas.

Dès que je suis sortie du bureau de la proviseure, j'ai envoyé un texto à Nate.

Moi : Elle a tout nié.

Nous étions entre deux cours et sa réponse m'est parvenue rapidement :

Nate : Peut-être que ce n'était pas elle ?

Une réponse si exaspérante que j'ai eu envie de jeter le téléphone.

Ma sixième heure de cours commence bientôt, celle où je me retrouverai de nouveau face à Addie, et je ne me sens pas prête. Debra m'a dit que pour le deuxième trimestre, elle envisage de faire passer Addie dans le cours d'un collègue, mais il reste encore deux mois avant la fin du trimestre. Deux mois à devoir gérer cette fille.

— C'était elle, c'est sûr, répété-je à Shelby dans la salle à manger des professeurs. Comment a-t-elle pu mentir comme ça ?

J'ai apporté de la salade dans un Tupperware, mais j'y ai à peine touché.

Shelby hausse les épaules.

— C'est une adolescente. Ils font tous ça, à cet âge. Ils mentent comme ils respirent.

Je frissonne légèrement en pensant au regard mauvais qu'Addie m'a lancé hier en classe.

— Elle me déteste. Elle me déteste vraiment. Et maintenant, elle m'espionne. Shelby croque dans un de ses bâtonnets de carotte.

— Mais pourquoi ? Je veux dire, elle suivait Art parce qu'il était gentil avec elle.

— Oui, et alors ?

— Alors tu n'es pas gentille avec elle. Pourquoi irait-elle chez toi ?

Elle boit une gorgée de son Coca Light avant d'ajouter :

— C'est vrai, quoi, elle n'est pas dangereuse. Tu crois vraiment qu'elle te harcèlerait parce que tu ne l'as pas laissée manger un sandwich en classe ? C'est un peu extrême, même pour une adolescente.

— Peut-être...

— Si elle espionnait Nate, là, oui, j'y croirais. Parce que toutes les élèves ont le béguin pour lui, ajoute-t-elle avec un clin d'œil. Et puis, tu dis qu'elle s'est inscrite à son petit magazine de poésie ? Je l'imagine bien devenir un peu trop obsédée par lui.

Je me fige, un morceau de laitue dans la bouche. Je ne sais pas pourquoi cette idée ne m'est pas venue à l'esprit avant. Peut-être parce que lorsque je suis sortie sur le trottoir, j'avais l'impression qu'elle me regardait, moi, en particulier. Bizarrement, je n'ai pas envisagé qu'elle ait pu être là pour quelqu'un d'autre.

Oh, mon Dieu. Elle espionne Nate.

En effet, c'est beaucoup plus logique. Je l'ai averti de ne pas être trop gentil avec elle, et maintenant, elle lui fait la même chose qu'à Art Tuttle. Donc s'il ne fait pas attention et ne gère pas bien la situation, il va finir exactement comme Art.

Je dois le mettre en garde. Il faut qu'il mette un terme à ça tout de suite.

Je m'excuse et quitte la table, et Shelby est probablement ravie de pouvoir discuter d'autre chose que d'Addie Severson. Il reste encore une dizaine de minutes avant la fin de l'heure, Nate est certainement dans sa salle de classe. Nous n'aurons pas beaucoup de temps pour parler, mais je peux au moins l'avertir avant qu'elle n'entre dans son cours.

Les couloirs sont presque déserts puisque nous sommes au milieu de la cinquième heure, et les talons de mes bottes en cuir Givenchy résonnent comme des coups de feu dans l'espace vide. Je croise une fille qui porte beaucoup trop de maquillage noir sur les yeux, mais c'est loin d'être la pire chose que font ces adolescentes.

La porte de la salle de Nate est fermée, ce qui me semble un peu étrange. Je jette un coup d'œil par la vitre : Nate est bien à l'intérieur, ce qui n'est pas surprenant... mais il n'est pas seul.

Il est avec Addie Severson.

Je lève la main pour frapper, puis quelque chose m'en dissuade. Je recule d'un pas, m'esquivant légèrement. Si Nate regardait attentivement, il me verrait. Mais pas s'il jetait un simple coup d'œil.

Nate et Addie sont en pleine conversation. Je ne sais pas ce qu'ils se disent, mais on dirait qu'elle pleure. Qu'est-ce qu'il lui dit pour la faire pleurer ? Remarque, il ne faut pas grand-chose pour déclencher les larmes d'une

adolescente. D'après mon expérience, confisquer leur téléphone suffit.

Maintenant, Nate lui prend la main.

OK, ce n'est pas forcément suspect. Elle pleure, il la réconforte. Certes, ce n'est pas la façon la plus appropriée de réconforter son élève, mais ce n'est pas non plus ce que j'ai vu de plus choquant dans ma vie. Cela dit, il ne lui tapote pas la main. On dirait plutôt qu'il la tient. Au moins soixante secondes se sont écoulées et leurs mains se touchent toujours. Pourquoi la main de mon mari enveloppe-t-elle celle de notre élève ? On a atteint la limite de ce qui est approprié, là.

Et puis, il se passe quelque chose qui me fait oublier la main dans la main. Il se passe quelque chose qui fait passer ce geste pour... eh bien, rien du tout. Quelque chose qui me donne envie de vomir les trois feuilles de salade que j'ai réussi à avaler.

Il l'embrasse.

Non, il ne fait pas que l'embrasser. On dirait qu'il essaie de déterminer le goût de son déjeuner. Ce baiser... Ce n'est pas un premier baiser. C'est un baiser entre deux personnes qui se sont déjà embrassées plusieurs fois et qui ont probablement fait bien plus que ça.

Et soudain, tout s'explique.

Je comprends pourquoi Addie me déteste tant. Je comprends pourquoi elle traînait dans les buissons sur le côté de ma maison. Je comprends pourquoi, chaque fois que j'essaie de parler à Nate des agissements de cette fille, il prend sa défense. Je comprends pourquoi mon mari n'a aucune envie de coucher avec moi, sauf quand il veut me convaincre de faire quelque chose pour l'aider, elle.

Ce salaud me trompe. Avec cette fille.

Eve

Je ne sais pas si j'ai déjà été autant en colère de ma vie.

Une partie de moi a envie de faire irruption dans la pièce et de les pincer sur-le-champ devant les élèves et les enseignants qui ne tarderont pas à sortir des salles de cours environnantes. C'est ce qu'il mérite, après tout. J'imagine le choc sur son visage, se transformant en humiliation lorsque tout le monde découvrira ce qu'il a fait.

Mais je me retiens.

Car si j'expose Nate maintenant, je vais ruiner trois vies : la sienne, la mienne et celle d'Addie. Or s'il mérite que sa vie soit ruinée, pas moi. En admettant que je fasse une scène et que je le confonde ainsi, je ne pourrai jamais continuer à travailler au lycée. Ce serait trop humiliant pour moi. Sa honte m'entacherait également.

Quant à Addie, la vérité est qu'elle ne le mérite pas non plus. Quoi que je puisse penser d'elle par ailleurs, elle n'a que seize ans. C'est une *enfant*. Ce n'est pas sa faute si elle est tombée amoureuse de son beau professeur d'anglais. C'était la responsabilité de Nate de faire en sorte que ça n'arrive pas.

Voilà pourquoi je ne les « découvre » pas devant tout le monde. En revanche, je fais autre chose : je prends une photo.

L'âge du consentement, dans notre État, est à seize ans. Donc Nate n'ira pas en prison pour ça. Ce n'est pas un détournement de mineure. En revanche, sa carrière d'enseignant sera finie. Mon mari sera déshonoré, tout le monde le saura.

Ma vie telle que je la connais est terminée.

Je retourne dans ma classe, hébétée. Je ne sais pas comment je vais faire pour enseigner les mathématiques d'ici cinq minutes. Je vais devoir donner aux élèves des problèmes à résoudre et les faire travailler dessus pendant la majeure partie de l'heure. Tous mes plans sont réduits à néant.

J'arrive à la porte de ma salle juste à temps pour tomber sur Addie Severson. Elle a un petit sourire qui danse sur ses lèvres – récemment souillées par le baiser que lui a donné mon mari –, mais ce sourire disparaît dès qu'elle me voit. Elle ne veut pas plus entrer dans cette salle que je ne veux l'y voir. Elle baisse la tête et se faufile en silence jusqu'à sa place, laisse tomber son sac par terre.

Ce n'est pas sa faute, je ne dois pas l'oublier. Nate a profité de sa vulnérabilité. Je suis professeure depuis assez longtemps pour savoir que certaines filles sont plus influençables que d'autres. Plus susceptibles de succomber à un béguin pour leur professeur préféré.

Ce n'est pas sa faute. Ce n'est pas sa faute.

— J'aimerais que vous sortiez tous vos manuels : nous allons travailler sur les problèmes de la page 137, annoncé-je à la classe. En silence.

Je leur donne beaucoup trop d'exercices, sachant qu'ils s'échineront dessus jusqu'à ce que la cloche sonne. Je connais d'autres professeurs de mathématiques qui utilisent cette tactique à outrance, mais je n'y ai jamais eu recours avant. C'est dire si je suis désespérée. Je me laisse tomber sur ma chaise, derrière mon bureau, et la première chose que je fais, c'est de sortir mon téléphone. Après une brève hésitation, j'envoie un message à Jay :

Moi : J'ai besoin de te voir ce soir.

Je retiens mon souffle en attendant sa réponse, sans trop savoir s'il pourra m'envoyer un message en plein milieu de la journée. Par chance, sa réponse arrive quelques minutes plus tard :

Jay : Ce n'est pas moi qui fais la fermeture du magasin aujourd'hui, donc on ne peut pas se retrouver là-bas.

Moi : Je m'en fiche.

On peut aller quelque part en voiture.

Jay : Tu es sûre, Eve ?

Moi : S'il te plaît.

Nous convenons d'un lieu de rendez-vous discret. Jay est la seule et unique personne à qui je peux parler de ça. Si je m'en ouvre à quelqu'un d'autre, le secret sera éventé. Mais je fais confiance à Jay, il sera discret. Je connais moi aussi un grand nombre de ses secrets.

Et il va m'aider à décider quoi faire. Il ne connaît peut-être rien à la politique interne d'un lycée, mais il a du bon sens et c'est quelqu'un de bien. Quoi qu'il en soit, d'une manière ou d'une autre, je ne laisserai pas Nate s'en tirer à si bon compte.

Eve

Après la fin des cours, Jay et moi nous retrouvons sur le parking d'un McDonald's pas très loin du magasin de chaussures.

Nous nous garons aux extrémités opposées du parking, je me dirige vers sa voiture, me glisse sur le siège passager et il démarre. Dans d'autres circonstances, je pourrais trouver ces précautions excitantes, mais là, tout ce que je vois, c'est la bouche de mon mari sur les lèvres de cette gamine.

— Merci d'être venu, lui dis-je en enfonçant les talons de mes bottes dans le tapis de sol.

Je ne sais pas trop à quoi Jay a renoncé pour moi, mais j'apprécie.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? me demande-t-il.

J'ouvre la bouche pour lui raconter toute l'histoire, mais avant d'avoir pu prononcer un mot, j'éclate en sanglots. Jay tourne les yeux vers moi, l'air légèrement paniqué. Il continue à conduire jusqu'à trouver une rue tranquille, sans maisons qui nous surplombent, où il se gare et coupe le moteur.

— Eve, dit-il en s'approchant pour me prendre dans ses bras. Qu'est-ce qui s'est passé ? Parle-moi.

Je sanglote entre ses bras grands et forts et il me caresse les cheveux dans l'espoir de me calmer. Je mets plusieurs minutes à me maîtriser suffisamment pour lui raconter toute l'histoire. Il connaît la première partie, celle sur les problèmes que j'ai avec Nate et son attitude distante, mais quand j'arrive à la partie où j'ai surpris mon mari et Addie en train de s'embrasser dans sa salle de classe aujourd'hui, il se raidit et s'écarte de moi, les yeux ronds.

— Tu plaisantes ! Tu as vraiment vu ça ?

Je hoche lentement la tête.

— Quelle grosse merde.

Il fait craquer ses articulations. Il a l'air si furieux qu'une partie de moi craint qu'il aille trouver Nate pour lui balancer son poing en pleine face. L'autre partie de moi veut qu'il le fasse.

— Je n'en reviens pas.

Je ferme les yeux, mais l'image d'eux deux en train de s'embrasser ne disparaît pas pour autant. Je doute qu'elle disparaisse un jour.

— Moi non plus. Je ne sais pas quoi faire.

— Tu devrais peut-être le tuer.

Je lève les yeux vers le visage de Jay : il ne sourit pas. Mais il ne pense pas ce qu'il vient de dire. Bien qu'en cet instant, l'idée soit fort tentante.

— Sérieusement, Jay. Qu'est-ce que je devrais faire, à ton avis ? Aller voir la proviseure ?

Il secoue la tête.

— Si tu parles à la proviseure, tout le monde sera au courant. C'est ce que tu

veux ?

Le protocole serait de tout raconter à ma supérieure, mais il a raison. Il n'y a aucune chance que cette affaire soit traitée discrètement, quoi qu'il se passe. La situation d'Art Tuttle en témoigne, alors même qu'il n'a jamais rien fait de mal.

— Non, ce n'est pas ce que je veux.

— Alors il faut lui poser un ultimatum. Tu dois faire tout ce qui est en ton pouvoir pour t'assurer que ça cesse immédiatement et que ça ne se reproduise plus jamais. Et aussi... (Il me prend la main.) Tu dois en finir avec ce mariage.

Il a raison sur ce point. Je dois quitter Nate. Ce n'est pas négociable. Je lève la tête et plonge dans les yeux de Jay en me demandant pour la première fois sérieusement s'il y a la moindre chance que lui et moi ayons un avenir. Je sais bien que non, pourtant il y a des moments où j'aime m'imaginer que c'est possible.

Mais peu importe. Que je puisse être avec Jay ou non, je ne peux plus continuer à vivre avec Nate.

— Tu peux y arriver, dit-il en exerçant une pression sur ma main. N'aie pas peur de lui. Tu peux le faire.

Il a confiance en moi, mais le problème, c'est qu'il ne connaît pas mon mari comme je le connais.

Eve

Le temps que Nate rentre à la maison, je suis plus qu'un peu ivre.

Il arrive près de trois heures après la fin des cours, ce qui m'amène à me demander ce qu'il a fait pendant tout ce temps. Je ne sais pas s'il était avec *elle* ou occupé à des tâches liées au lycée. S'il n'est pas idiot, il sait qu'il doit rester à l'écart d'Addie Severson, depuis qu'elle a été surprise à rôder autour de notre maison. Mais il ne doit pas avoir les idées tout à fait claires pour l'embrasser dans sa propre salle de classe.

Quant à moi, après que Jay m'a ramenée au McDonald's où j'ai récupéré ma voiture, j'ai roulé un peu sans but, puis j'ai fini par rentrer.

J'ai essayé de corriger quelques copies, ce qui s'est révélé être un exercice impossible. Alors je suis allée chercher la bouteille de vin. Malheureusement, il ne nous restait qu'un quart de cabernet. Mais j'ai trouvé une demi-bouteille de vodka.

Lorsque j'entends la porte d'entrée s'ouvrir, je suis au beau milieu de l'essayage de *toutes* mes chaussures. Oui, toutes. Je ne sais pas pourquoi, il y a quelque chose de réconfortant dans ce défilé de mode pour mes pieds. Chaque fois que je me sens mal et quelle qu'en soit la cause, je me tourne vers mes chaussures. C'est quelque chose que Nate n'a jamais pu comprendre, mais Jay, lui, si.

Nate ne m'appelle pas quand il entre. Il ne le fait jamais. Peut-être espère-t-il que je ne sois pas à la maison pour pouvoir se branler en pensant à elle. Je ne veux surtout pas savoir quelles pensées lui traversent l'esprit. Je veux juste qu'il sorte de ma vie.

Je remets en vrac toutes mes chaussures dans le placard, à l'exception des escarpins Louis Vuitton que je portais pour mon anniversaire. Je les glisse à mes pieds, puis je descends.

Nate est dans le salon, en train d'enlever son manteau noir. Il retire son bonnet et passe rapidement une main dans son épaisse crinière pour la lisser. Dans l'escalier, je ne peux m'empêcher de repenser à la première fois que j'ai posé les yeux sur mon mari et à sa beauté stupéfiante. Le coup de foudre... du moins c'était ce que je pensais. J'ai toujours cru que nous serions ensemble pour toujours.

Quelle idiote !

— Bonsoir.

Une fois le mot prononcé, je me rends compte que mon élocution est bredouillante. Je n'aurais pas dû boire ce dernier verre de vodka. J'ai besoin d'être lucide pour ce qui m'attend.

— Tu es rentré.

Il accroche son manteau dans le placard de l'entrée.

— Euh, oui. Tu as lancé le dîner ?

Je m'accroche à la rampe pour ne pas tanguer.

— Non. Il faut que je te parle.

— D'accord, dit-il en desserrant sa cravate tout en louchant sur moi. Tu as bu ?

Ce n'est pas exactement la façon dont je voulais lancer la conversation, mais peu importe. Je n'attendrai pas une minute de plus pour aborder le sujet avec lui. Il faut que ça se termine ce soir. Je fais un pas vers lui, en m'agrippant au canapé, cette fois, pour conserver mon équilibre. Je ne sais pas comment entamer la discussion, mais je me lance quand même.

— Je suis au courant pour Addie Severson et toi, lâché-je à brûle-pourpoint.

Les mains de Nate se figent sur la boucle de sa cravate.

— Pardon ?

— Je suis au courant, répété-je.

Je dois me concentrer pour m'empêcher de bredouiller, il faut qu'il sache à quel point je suis sérieuse.

— Je sais ce que tu fais avec elle. Je sais que c'est pour ça qu'elle était devant notre maison l'autre nuit.

Il éclate de rire.

— C'est... C'est de la folie ! Enfin, Eve, tu crois vraiment que je ferais quelque chose comme ça ? Avec Addie ? (Il secoue la tête.) D'où te vient une idée aussi ridicule ? Je crois que tu as un peu trop bu. Tu veux que je te fasse un café ?

Oh, il est fort ! Mon mari est un malin. S'il s'agissait simplement d'une rumeur que j'aurais entendue, je serais probablement déjà en train de la balayer. Cela dit, j'ai toujours su que Nate était un menteur.

— Je t'ai vu, lui craché-je. Je t'ai vu l'embrasser. Dans ta salle de classe pendant la cinquième heure.

Là, le sourire naturel disparaît.

— Ah. D'accord...

— Qu'est-ce que tu as à dire pour ta défense ?

Nate finit de tirer sur sa cravate jusqu'à ce qu'elle se dénoue, puis il la laisse tomber par terre. Il baisse la tête.

— Je ne sais pas trop ce que je pourrais bien dire. J'ai commis une énorme erreur. Addie avait le béguin pour moi et je pensais pouvoir le gérer, mais aujourd'hui, elle m'a embrassé. J'ai laissé ce baiser durer une seconde de trop, je le sais. C'était stupide, et ça ne se reproduira plus jamais. Je lui ferai comprendre sans détour que c'était totalement inapproprié.

Je serre les poings, tant je brûle de le frapper, encore et encore, jusqu'à ce qu'il soit meurtri et qu'il saigne.

— Non, j'ai tout vu. C'est toi qui l'as embrassée.

— Tu n'étais pas là. Tu ne sais pas comment ça s'est passé.

— Je t'ai vu !

Une veine pulse dans ma tempe. Il y a une réelle possibilité qu'elle éclate et

me tue avant la fin de cette conversation. Avant que mon mari ne m'avoue qu'il a effectivement fait ce que je l'ai vu faire. Une partie de moi va même jusqu'à le souhaiter.

Mais une autre partie de moi veut qu'il souffre.

— Tu l'as dit à Higgins ? finit par me demander Nate.

— Pas encore.

— Tu l'as dit à quelqu'un d'autre ?

— Non.

Je l'ai dit à Jay, mais ça, je ne vais pas le mentionner à mon mari.

Il fronce les sourcils, son front tout entier se plisse.

— Je vois. Tu vas le faire ?

— Je ne sais pas encore, le fais-je mariner en m'appuyant à l'accoudoir du canapé, car mes jambes flageolent. Je n'ai pas décidé.

Il fait un pas vers moi, un bras partiellement tendu.

— Y a-t-il... Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour te convaincre d'y renoncer ?

Je regarde son bras comme s'il m'offrait du poison.

— Si tu t'avises de me toucher, je t'arrache les yeux.

Il recule.

— D'accord, désolé. OK, très bien. Alors parlons. Qu'attends-tu de moi ?

— Je veux divorcer.

Il n'hésite même pas.

— D'accord.

Waouh, c'est un coup dur ! Même si je souhaite très fort le voir sortir de ma vie, je pensais, ou plutôt j'espérais, qu'il se battrait un peu plus pour notre mariage.

— Et la maison, ajouté-je.

— Mais cette maison...

— La maison est à moi.

Nate serre les dents.

— Très bien. Prends la maison.

— Et bien sûr, tu dois mettre fin à ta relation avec Addie *immédiatement*. Ce soir ou demain. Tu dois la laisser tomber en douceur, mais lui signifier clairement que tu ne la reverras plus jamais. Maintenant. N'attends pas lundi matin.

Ça, il a dû le voir venir.

— Très bien, dit-il. C'est tout ?

J'ai une dernière exigence, qui m'est venue après avoir parlé avec Jay. Ce sera la plus difficile pour lui, mais ce n'est pas négociable.

— Tu dois démissionner de Caseham High. Ne plus jamais travailler en tant qu'enseignant auprès de mineurs.

Nate prend une brusque inspiration.

— Quoi ? Tu n'es pas sérieuse. C'est mon gagne-pain, Eve.

— Tu peux toujours enseigner. Mais à des adultes. Pas à des mineurs. Plus

jamais.

— Eve, voyons, s'étouffe-t-il. Je ne peux pas accepter ça. Pour tout le reste, d'accord. Mais je ne vais pas renoncer à enseigner au lycée.

— Très bien. Alors on ira voir la proviseure ensemble et on la laissera décider.

Nate me dépasse et se dirige vers le canapé, où il s'enfonce dans les coussins. Penché en avant, il se presse les tempes du bout des doigts.

— S'il te plaît, ne fais pas ça. Sois raisonnable. Tu dois être raisonnable.

— C'est aussi raisonnable que possible. Vraiment, tu devrais être en prison.

— Elle a seize ans. Elle est considérée comme une adulte dans le Massachusetts.

Je secoue la tête avec dégoût.

— Oui, je suis sûre que c'est ainsi que tu la considères. Comme une adulte. Prends ta décision. Si tu ne démissionnes pas, je vais voir la proviseure.

Il relève le visage pour me jeter un regard noir.

— Et tu es sûre qu'elle te croirait ?

— Pourquoi est-ce qu'elle ne me croirait pas ?

Il se lève du canapé et laisse échapper un ricanement.

— Tout le monde au lycée sait que tu es un vrai désastre, Eve. Tu n'es pas ce que je qualifierais de digne de confiance.

— Je te demande pardon ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Pour commencer, tu es ivre à 6 heures du soir, commence-t-il en énumérant sur ses doigts. Ensuite, tu collectionnes les chaussures. Au point que c'en est dingue. Si quelqu'un jetait un coup d'œil à notre dressing, on t'enfermerait illico.

Mon visage s'enflamme. Il a décidé de frapper en dessous de la ceinture – c'est le cas de le dire. Je n'aurais pas dû m'attendre à moins.

— Je n'ai qu'une douzaine de paires dans mon dressing. Beaucoup de femmes ont des tas de chaussures.

— Hum, tu crois que je ne suis pas au courant pour toutes les chaussures que tu planques dans ton énorme valise ?

Je ne pensais pas qu'il était au courant. Mais c'est logique, au fond. Un jour qu'il était dans le dressing, à la recherche d'une valise pour un voyage, il a dû découvrir ma cachette. L'idée qu'il connaisse mon secret me fait brûler d'humiliation, mais ça ne change rien.

— En fait, reprend-il, c'est ta parole contre la mienne. Enfin, la mienne et celle d'Addie. Or elle n'avouera jamais.

Je hausse une épaule.

— Bon, eh bien... Heureusement que j'ai pris une photo de vous deux en train de vous embrasser alors.

Ce que j'aimerais vraiment avoir, c'est une photo de la tronche de Nate quand je lâche cette petite pépite. Son visage se vide de toutes ses couleurs et son corps semble s'affaïsser. Eh oui, j'ai une photo de lui en train d'embrasser une élève de seize ans. Il n'a aucun pouvoir sur moi.

— Très bien, grogne-t-il tout bas. Tu as gagné, Eve. Je vais démissionner.

Sur ces mots très satisfaisants, il se détourne de moi et gravit l'escalier à grands pas. Comme je n'ai aucune idée de l'endroit où il va, je le suis, deux marches à la fois. Je le retrouve dans notre chambre. Il a sorti un sac de sport de notre armoire et y jette des vêtements au hasard.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demandé-je.

Il me regarde comme si j'étais complètement stupide.

— Mes valises. Tu me mets dehors, non ? J'ai le droit d'emporter des vêtements ou tu ne m'autorises que la chemise que j'ai sur le dos ?

— Tu peux faire tes valises.

— Très généreux de ta part.

Nate fouille dans le tiroir d'une commode et en sort son sweat-shirt préféré – celui avec un trou dans la poche –, qu'il jette dans son sac.

— Tu sais, j'ai toujours été gentil avec toi. Je n'ai jamais perdu mon sang-froid. Je ne me suis jamais plaint quand tu achetais cinq milliards de paires de chaussures, assène-t-il en même temps qu'un coup de pied dans la valise qui contient tous mes trésors cachés. Je suis rentré à la maison tous les soirs sans exception. Qu'attendais-tu de plus de ma part ?

Il lève les yeux vers moi et je comprends que ce n'est pas une question rhétorique. Il croit vraiment que toutes ces choses suffisent à faire de lui un bon mari. Qu'on peut cocher toutes les bonnes cases et que tout va bien, même si on n'aime pas sa femme. Même si on la trompe avec une gamine.

Inutile d'essayer de lui expliquer pourquoi ce qu'il a fait est si mal. Non, je redescends et je le laisse boucler ses valises en paix. À partir d'aujourd'hui, il ne sera plus jamais mon problème.

Addie

Je suis en train de faire mes devoirs d'Histoire quand je reçois son message sur Snapflash.

Je suis surprise de le voir apparaître. Nathaniel est le seul à m'écrire *via* cette appli, et il m'a avertie plus tôt dans la journée qu'on allait se calmer un peu pour un temps. Je ne comprends donc pas pourquoi un nouveau message m'attend. Mais bien sûr, ce n'est pas comme si je pouvais résister. Surtout si l'alternative est l'étude des États féodaux.

J'ouvre donc l'application et découvre le contenu du message, bref et droit au but :

Nathaniel : Eve sait.

Une langue froide me lèche l'échine. *Eve sait*. La catastrophe qu'il fallait éviter à tout prix. Mme Bennett est au courant pour nous deux. Et ça signifie...

Nathaniel : Désolé, Addie, je ne peux plus jamais te voir.

Si quelqu'un prenait un couteau dans la cuisine et me l'enfonçait en pleine poitrine, ça ne serait pas plus douloureux. Je ne comprends pas comment tout peut se terminer, juste comme ça. D'accord, ce n'est pas cool que sa femme soit au courant pour nous. Mais Nathaniel et moi, on est des âmes sœurs. Il n'est pas possible qu'elle n'ait qu'à claquer des doigts pour que ce soit fini.

Les mots de Nathaniel disparaissent de l'écran, et c'est presque comme si je les avais imaginés. Mais non. Les mains tremblantes, je tape une question :

Moi : Elle l'a dit à la proviseure Higgins ?

Nathaniel : Non. Mais elle menace de le faire si je ne fais pas tout ce qu'elle exige.

Moi : Comme quoi ?

Sa réponse se fait attendre suffisamment longtemps pour que je me demande s'il n'a pas abandonné la conversation. Enfin, son message apparaît sur l'écran :

Nathaniel : Mettre fin à ma relation avec toi immédiatement et démissionner du lycée.

La première partie est déjà affreuse, mais la seconde me déchire le ventre. Démissionner ? Nathaniel est un professeur génial. Le seul à vraiment croire en moi, et c'est certainement le meilleur poète de tout le lycée. Peut-être le seul de tout le lycée. Comment Mme Bennett peut-elle le forcer à démissionner ?

Elle est diabolique. Non, pas seulement diabolique. Elle est mauvaise comme les méchants des dessins animés.

Un autre message apparaît à l'écran :

Nathaniel : Elle m'a mis à la porte par-dessus le marché. J'espère que le plafond lui tombera dessus et la tuera.

À quoi je réponds :

Moi : Moi aussi.

Nathaniel : Si elle était morte, je pourrais garder mon travail et nous pourrions être ensemble.

Je fixe les mots sur l'écran. *Si elle était morte, je pourrais garder mon travail et nous pourrions être ensemble.* Je les relis cinq fois avant qu'ils disparaissent, et ensuite, je reste à me demander ce qu'il voulait vraiment dire. *Si elle était morte, je pourrais garder mon travail et nous pourrions être ensemble.*

Oui, c'est vrai. Si Mme Bennett est la seule à savoir pour nous deux, en effet, si elle n'était pas là...

— Addie ?

La voix de ma mère retentit de l'autre côté de la porte fermée de ma chambre. Elle frappe une fois et, comme elle n'obtient pas de réponse, elle débarque. À croire qu'elle ne peut pas envisager que je puisse être occupée à quelque chose ici qui nécessiterait un peu d'intimité. Elle ne sait pas que je ne suis plus vierge.

Cela dit, maintenant que je n'ai plus le droit de voir Nathaniel, je pourrais tout aussi bien redevenir vierge, car il n'y a personne d'autre avec qui je voudrais être. Peut-être que mon corps va se refermer.

Ma mère fait comme toujours lorsqu'elle entre dans ma chambre, c'est-à-dire qu'elle balaie des yeux les quatre coins de la pièce, à croire qu'elle redoute de trouver de la drogue quelque part. Puis elle croise les bras. Je pensais qu'elle serait plus heureuse après la mort de mon père, mais non. Je ne comprends pas comment une personne aussi intelligente que ma mère a pu aimer quelqu'un d'aussi horrible.

— Addie, répète-t-elle, je voulais juste te rappeler que je m'en vais.

— Tu t'en vas ?

Maman dit toujours que je soupire trop, pourtant elle le fait bien plus souvent que moi.

— Je suis de garde de nuit ce soir à l'hôpital. Je te l'ai dit.

— Ah. D'accord.

Elle fronce les sourcils.

— Tu es sûre que ça va aller toute seule ? Tu n'as pas une copine avec qui tu pourrais passer la nuit ?

Non. Bien sûr, Nathaniel pourrait passer la nuit ici. C'est même un adulte. Mais quelque chose me souffle que ma mère ne serait pas d'accord. Même si

elle n'a pas forcément besoin de le savoir...

— Ça va, maman. Va faire ton boulot d'infirmière. Prends soin des gens malades. Je m'en sortirai.

Ce n'est que la deuxième fois qu'elle me laisse sans personne pendant une garde de nuit. Avant, mon père était à la maison, même si c'était pire que d'être seule.

Les doigts de maman s'attardent sur la poignée de la porte.

— D'accord... Mais j'aurai mon téléphone, donc si tu as la moindre inquiétude...

Comme si elle pouvait quitter son poste en plein milieu de sa garde parce que je me sens seule. Mais si ça la rassure, très bien.

Puis ma mère insiste pour entrer dans la chambre et venir me planter un baiser sur le front, ce qui est super agaçant. Je retiens pratiquement mon souffle jusqu'à ce qu'elle quitte la pièce, et à la seconde où c'est fait, j'attrape mon téléphone et j'envoie un message :

Moi : Ma mère vient de partir.

Tu veux venir chez moi ?

Je reste les yeux rivés au téléphone, à attendre sa réponse. Elle arrive une minute plus tard :

Nathaniel : Je te l'ai dit, je ne peux pas. Eve ne plaisante pas. Elle détruira ma vie si je te revois.

Moi : Comment veux-tu qu'elle l'apprenne ?

Nathaniel : Je ne peux pas courir ce risque. De toute façon, je ne suis pas d'humeur.

Moi : S'il te plaît... J'ai besoin de te voir.

De nouveau, je ne lâche pas l'écran des yeux jusqu'à sa réponse... qui ne vient jamais. Il a mis fin à notre conversation.

Je jette mon téléphone sur le lit, frustrée, les larmes aux yeux. Je réussis à me retenir jusqu'à ce que la voiture de ma mère se soit éloignée, puis je me laisse aller à de gros sanglots qui doivent faire trembler les fondations de la maison.

J'aime Nathaniel. Je l'aime tellement que c'en est presque douloureux. Il y a des tas de gens dans le monde qui sortent ensemble ou qui sont mariés, mais je suis presque sûre que lui et moi, on s'aime plus que tous ces gens. Ils ne partagent pas la même connexion que nous. D'accord, il est beaucoup plus âgé que moi, mais ça n'a pas d'importance. Ce qu'on vit dépasse ces considérations d'âge.

Il n'a jamais ressenti cette connexion avec sa femme. Il l'a épousée uniquement parce que c'était ce qu'on attendait de lui. Et maintenant, c'est elle qui le contrôle. Qui *nous* contrôle.

C'est tellement injuste que j'ai envie de hurler.

Addie

On sait que les choses vont très mal quand même un pot de glace ne nous soulage pas.

Une heure plus tard, je suis assise dans la cuisine avec un pot de Rocky Road vide, et je ne me sens même pas un tout petit peu mieux. En fait, je me sens encore plus mal, parce que maintenant, j'ai le ventre en vrac. Le regret a commencé à s'installer quand le pot était aux trois quarts vide, pourtant j'ai continué.

Savoir que je ne pourrai plus jamais être avec Nathaniel me fait souffrir au plus profond de mon âme. C'est pire que tout ce que j'aie jamais connu. Pire que ce que j'ai ressenti quand mon père est mort, ça, c'est certain.

Enfin, quand je l'ai tué, je veux dire.

Même si, bon, c'était un accident. Un accident qui a détruit mon amitié avec Hudson, ce qui craint, mais au moins, ça m'a mise sur le chemin de Nathaniel. Et ma mère a beau se refuser à l'admettre, notre famille se porte beaucoup mieux depuis qu'il n'est plus là. Je dirais même que la mort de mon père a tout arrangé.

Et si Mme Bennett n'était plus là, ça arrangerait tout aussi.

Malgré mon ventre barbouillé, je lèche le reste de la glace sur ma cuillère. Je suis contente de ce malaise, parce que j'ai envie de ressentir autre chose que la douleur qui me serre la poitrine. Mais la perte de l'amour de ma vie n'est pas la seule émotion que j'éprouve en ce moment. Un autre sentiment surpasse presque cette tristesse...

La haine.

Je hais Mme Bennett. Je pensais la détester avant, mais je ne connaissais même pas le sens du mot. C'est la pire personne que j'aie jamais rencontrée. Elle ruine nos deux vies, et on dirait qu'elle s'en fiche.

Si elle était morte, je pourrais garder mon travail et nous pourrions être ensemble.

Cependant, je ne pourrais jamais faire quoi que ce soit pour la blesser. Je veux dire, OK, je suis responsable de la mort de mon père, mais c'était un accident. Je n'irais jamais...

Je ne pourrais jamais...

Non. Pas question. C'est hors de question.

En revanche, il y a une chose que je pourrais faire : essayer de la raisonner. Elle pense probablement que Nathaniel profite de moi, or ce n'est pas du tout le cas. Je pourrais peut-être le lui expliquer. Peut-être que si elle comprend à quel point lui et moi, on compte l'un pour l'autre, elle finira par revenir sur sa décision. Et puis, ce n'est pas comme si elle voulait encore de lui, puisqu'elle l'a mis dehors.

Je préfère essayer de me convaincre que Mme Bennett n'est pas entièrement mauvaise. Après tout, elle a tenté de m'aider en maths. Elle ne m'a pas dénoncée tout de suite pour tricherie et elle m'a permis de trouver un prof particulier.

Elle écouterait peut-être la voix de la raison.

De toute façon, je dois tenter le coup. C'est mon seul espoir.

Eve

Toute cette journée est surréaliste.

D'abord, je surprends mon mari en train d'embrasser une de ses élèves de seize ans. Puis j'apprends qu'il avait des relations sexuelles avec elle. Je l'ai mis à la porte et, dès que possible, je demande le divorce. Je n'ai pas besoin d'avocat. Il va me donner tout ce que je veux, tout ce que je mérite.

Sinon...

Malgré tout, je n'ai pas le cœur à fêter la fin de mon mariage. Je saute carrément le dîner et je finis par sortir une glace napolitaine pour gommer un peu les effets de l'alcool que j'ai ingurgité. Je lance un film sur Netflix et, trois heures plus tard, je me sens beaucoup plus sobre, pour le meilleur ou pour le pire.

Je me pensais partie pour une nuit blanche, mais la combinaison de l'alcool et de la crème glacée m'assomme. J'ai l'impression que mes paupières sont plombées et, presque malgré moi, je me sens sombrer sur le canapé.

Jusqu'à ce que je sois réveillée par un craquement.

Je me lève péniblement du canapé en jetant de côté le pot de glace. Je n'en ai mangé que la moitié et le reste s'est transformé en soupe à la crème. Mais c'est le cadet de mes soucis.

Qu'est-ce que c'était que ce bruit ?

Je n'avais jamais songé qu'un homme à la maison, c'est bien agréable lorsqu'il y a des bruits suspects, la nuit. Ce que j'ai entendu, c'était plus qu'un simple choc. C'était quelque chose qui se cassait. Et on aurait dit que ça venait de la cuisine.

Je tourne les yeux vers la porte de la cuisine. Ai-je imaginé ce bruit ? J'étais presque endormie devant la télévision. Le bruit provenait peut-être du film... Non, ça semblait vraiment venir de la cuisine.

Mais je n'entends plus rien.

Je me laisse retomber sur le canapé, le cœur encore tambourinant. Bon, lundi à la première heure, je fais installer un système de sécurité dans cette maison. Un de ces trucs où, si vous ne tapez pas le code dans les cinq secondes qui suivent votre entrée, la Garde nationale débarque à votre porte. Je n'ai pas besoin de Nate.

Vraiment, la seule personne que j'aimerais avoir à mes côtés, là, c'est Jay. Je me sentirais *vraiment* à l'abri des intrus s'il était dans le salon avec moi. Personne n'oserait s'en prendre à lui. Mais Jay et moi vivant ensemble, c'est tellement loin d'être envisageable que c'en est presque risible.

Au moment où je tends le bras vers mon téléphone pour trouver des entreprises qui installent des systèmes de sécurité, j'entends un autre bruit métallique.

Je ne l'ai pas imaginé, cette fois-ci. Et ça venait bien de la cuisine. Et maintenant, il y a autre chose.

Des bruits de pas.

Oh, mon Dieu ! Il y a quelqu'un dans cette maison, c'est sûr.

Je scrute la table basse, à la recherche de mon téléphone. Je ne le vois nulle part. Il y a de fortes chances pour que je l'aie laissé dans la cuisine quand je suis allée sortir la glace. Et nous n'avons pas de ligne fixe, ce qui signifie que je n'ai aucun moyen d'appeler les secours sans aller dans la cuisine.

Je devrais sortir de la maison. C'est ce qu'on dit dans les films d'horreur, non ? Que la victime, bêtement, se précipite vers l'intrus au lieu de sortir par la porte d'entrée comme une personne normale et rationnelle. Et pourtant, j'hésite à quitter les lieux. C'est ma maison, bon sang, et je n'ai pas du tout envie d'y laisser quelqu'un faire ce qu'il veut dedans pendant que je prends mes jambes à mon cou sans téléphone ni rien.

Mais je ne veux pas non plus m'approcher de la cuisine.

Bon, j'ai pris ma décision. J'attrape mon sac à main, me maudissant d'avoir laissé toutes mes chaussures à l'étage. Tout ce que j'ai à ma disposition près de la porte, c'est une paire de baskets sales que je n'ai vraiment pas envie d'enfiler. Je ne les porte que pour les corvées qui impliquent de marcher sur la pelouse. Je rechigne à quitter la maison en laissant toutes mes belles chaussures à l'étage. Et si quelqu'un me vole mes Louboutin ? Si je dois m'enfuir, est-ce que je peux emporter mes chaussures avec moi ?

Oh, mon Dieu, comment puis-je être focalisée, obsédée par des chaussures alors qu'il y a un cambrioleur dans la maison ? J'ai peut-être bel et bien besoin de consulter.

Pendant que je réfléchis à ce que je dois faire, j'entends un autre bruit en provenance de la cuisine. Et cette fois, je distingue clairement une voix féminine qui pousse un juron.

Addie ?

Eve

Addie Severson est dans ma cuisine.

Je suis certaine que c'est elle. Je ne vois pas d'autre adolescente susceptible de se faufiler dans ma cuisine à 21 heures. Elle l'a déjà fait une fois. Elle pense peut-être que Nate est toujours là et elle veut le voir. Je ne sais pas s'il l'a informée de la fin de leur relation, mais je ne serais pas surprise que non.

À ce stade, je renonce à ma tentative de mettre mes baskets. Je ne veux pas appeler la police pour Addie. Elle est déjà passée par là une fois, et puis rien de tout ça n'est sa faute. C'est Nate le coupable, lui qui l'a induite en erreur. Qui s'est bien gardé de lui dire qu'un homme de trente-huit ans n'a pas à embrasser une fille de seize ans.

Je n'ai pas été tendre avec Addie ce semestre, et maintenant je me sens coupable. Depuis le début de l'année, elle peine en cours de maths et j'aurais pu faire plus pour l'aider. J'aurais dû faire plus. Je lui en voulais, parce qu'elle a détruit la réputation de l'homme que j'admirais le plus dans ce lycée, mais en fin de compte, ce n'était pas sa faute non plus.

Cette gamine a appelé à l'aide toute l'année, et j'aurais pu l'aider. Mon mari, lui, a simplement profité d'elle.

Je vais me racheter.

Je me dirige vers la cuisine, à pas silencieux car je suis pieds nus sur le parquet. J'ouvre la porte avec précaution, pour ne pas l'effrayer. Et en effet, elle est là, accroupie sur le sol. On dirait qu'elle a renversé la poêle à frire que j'avais posée sur la cuisinière et qui contenait les restes du dîner d'hier soir. J'ai dû oublier de la nettoyer, tellement j'étais choquée d'avoir découvert Addie cachée dans les buissons.

Lorsqu'elle entend la porte se refermer derrière moi, elle lève la tête et se redresse maladroitement en clignant furieusement des yeux. Addie est plus grande que moi de quelques centimètres, avec une carrure solide. Elle pourrait être athlète, avec un physique pareil, mais elle ne fait partie d'aucune équipe. Depuis que je la connais, je ne l'ai jamais vue porter autre chose que des pulls amples et des jeans trop grands, sans une touche de maquillage. Elle est jolie, pourtant, sans prétention. Pas du tout l'air d'une fille que l'on irait imaginer entretenir une liaison avec son professeur.

Et pourtant, je l'ai vu de mes propres yeux.

— Mme Bennett, souffle-t-elle. Je...

Elle ramasse la poêle à frire et la repose sur le comptoir de la cuisine.

Je lève la main.

— Tout va bien. Je sais pourquoi tu es là.

— Ah bon ?

J'acquiesce.

— Je sais pour Nate et toi.

Elle se tord les mains, sans oser tout à fait rencontrer mon regard.

— On est amoureux, Mme Bennett. Je suis désolée.

— Addie...

Cette pauvre gamine est complètement à l'ouest. Je devrais peut-être aller voir Higgins après tout. C'est sans doute le seul moyen d'arrêter tout ça. Mais non, je veux essayer de lui épargner cette épreuve.

— Nate est beaucoup plus âgé que toi. Beaucoup, beaucoup plus âgé. Et c'est ton professeur. Tu dois comprendre qu'il est très inapproprié d'avoir une relation avec lui, et honnêtement... il profite de toi.

Sans surprise, elle n'aime pas ce qu'elle entend.

— Il ne profite pas de moi. Je vous le promets. Vous ne... pouvez pas comprendre. Peut-être que vous n'avez jamais vécu quelque chose comme ce qu'on partage, mais si c'était le cas, vous comprendriez.

Oh, Seigneur ! Elle a subi un vrai lavage de cerveau.

— Je comprends, lui dis-je doucement. Je sais ce que tu dois ressentir, mais ce n'est pas sain. Tu devrais avoir un petit ami de ton âge.

Ses joues rondes rosissent.

— Il ne s'agit pas d'avoir un petit ami. Vous ne comprenez pas. Nathaniel et moi, on a une *connexion*. Je sais qu'il est plus âgé que moi, mais je le comprends comme vous ne pourrez jamais le comprendre, à mon avis. Je suis désolée, c'est vrai. Et... c'est cruel de votre part de nous séparer.

— C'est ce que tu crois, mais...

— C'est vrai, grogne-t-elle entre ses dents. Je suis désolée que vous soyez le genre de personne qui ne peut pas comprendre l'amour qu'on ressent, lui et moi, mais ce n'est pas ma faute. Vous n'êtes pas obligée de nous séparer. Si vous tenez un tant soit peu à Nathaniel, laissez-nous vivre notre amour.

C'est comme parler à une personne reprogrammée par une secte. Je pensais pouvoir lui faire entendre raison ; maintenant, je n'en suis plus certaine du tout. Alors il vaut sans doute mieux être honnête.

— Nate t'a menti, Addie. Il t'a dit ce que tu voulais entendre. Un homme de son âge n'est pas capable d'avoir des sentiments d'adulte normaux pour une adolescente, surtout pas pour une de ses élèves. Il te manipule.

— Non ! Vous ne savez pas de quoi vous parlez !

Le rose de ses joues s'est mué en rouge vif.

— Addie, j'ai vécu beaucoup plus longtemps que toi, et je connais Nate depuis beaucoup plus longtemps aussi. Et je te le dis, il...

— Non ! me crie-t-elle. Vous ne le connaissez pas du tout !

Oh là là.

Je prends une profonde inspiration. Je ne dois pas perdre mon sang-froid, car Addie est en train de devenir hystérique. Il faut lui faire comprendre que cette « relation » doit cesser.

— Addie, tenté-je de nouveau, je pense que la meilleure chose à faire est

d'en parler à la proviseure Higgins lundi. Je voulais éviter cette démarche, mais je crois que c'est mieux finalement.

Je ne voulais pas lui faire subir ça, seulement je vois maintenant que c'est la seule solution. Sa mère et la proviseure du lycée doivent savoir ce qui s'est passé, parce que cette gamine a clairement besoin d'aide. Je voulais lui épargner cet embarras, hélas il n'y a pas d'autre solution.

Le visage d'Addie a viré au violet.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! Vous ne pouvez pas le dire à la proviseure !

— Je dois le faire, répliqué-je calmement.

Addie pousse un cri déchirant. Le son me fait froid dans le dos, tant il semble presque inhumain. Je fais un pas vers elle, tends la main pour tenter de la réconforter, même si je suis bien consciente d'être la dernière personne qu'elle souhaite avoir près d'elle. Mais juste avant que je puisse la toucher, elle arrache la poêle à frire du plan de travail.

Tout se passe si vite que je ne pourrais pas réagir même si je le voulais. Addie m'abat la poêle sur la tête avec toute la force de son jeune corps d'adolescente. L'impact sur mon crâne produit un bruit à briser les tympans. Et une fraction de seconde plus tard, tout devient noir.

Addie

Eve Bennett s'effondre à la seconde où je la frappe.

La poêle est lourde, et je lui en ai balancé un bon coup. Elle s'affale par terre, les yeux révoltés. Mais moi, même après l'avoir frappée, je sens toujours la rage jusque dans la pointe de mes doigts. Alors je cogne encore.

Et encore.

Après le troisième impact, elle est plutôt très immobile au sol. Je regarde la poêle, encore couverte de restes de repas. Maintenant, il y a aussi des croûtes de sang au dos de l'ustensile. Ce même sang qui s'écoule de la tête de Mme Bennett sur le sol de la cuisine.

Oh non !

Je ne voulais pas. Je n'étais pas venue dans cette maison avec l'intention de frapper ma professeure de mathématiques en pleine tête avec une poêle à frire. Je voulais juste lui parler. Et puis, elle s'est mise à raconter toutes ces choses horribles, à dire que Nathaniel profite de moi et me ment. Comment a-t-elle pu dire une chose pareille ? Elle ne savait pas de quoi elle parlait.

En tout cas, une chose était claire : jamais elle n'allait me laisser être avec Nathaniel. Qu'elle veuille le garder pour elle ou non, elle refusait que je l'aie, moi. Je m'accroupis à côté de Mme Bennett sur le carrelage. Elle ne bouge pas du tout. Je plisse les yeux, j'essaie de voir si elle respire. Je ne suis pas sûre que ce soit le cas.

Oh, mon Dieu ! Elle ne respire plus.

Je l'ai tuée ?

Je ne voulais pas la tuer. Je le jure. Je ne voulais pas. Nathaniel a dit que si elle était morte, on pourrait être ensemble et que ça résoudrait tous nos problèmes, je sais. Et peut-être que l'espace d'une fraction de seconde, j'ai pensé... Mais pas vraiment. Pour de vrai, je n'ai jamais envisagé de lui faire du mal. Par contre, j'étais en colère. Je voulais qu'elle arrête de parler, ça oui.

J'éprouve une impression de déjà-vu à cause de ce qui s'est passé avec mon père. Sauf que là, c'est bien pire. En plus, à l'époque, j'avais Hudson avec moi pour m'aider. Maintenant, je suis toute seule. Si on découvre ce que j'ai fait, je vais aller en prison. Pas dans un établissement pour enfants, dans une vraie prison pour adultes, peut-être jusqu'à la fin de ma vie.

Une seule personne peut m'aider.

Je n'ai pas le numéro de téléphone de Nathaniel. Il a refusé de me le donner. Et même si je l'avais, ce serait probablement une mauvaise idée de l'appeler depuis mon numéro. Il y aurait une trace de mon coup de fil et ma mère a accès à mes relevés téléphoniques. Mais le portable de Mme Bennett est là, sur le comptoir de la cuisine. Je pourrais l'utiliser pour appeler Nathaniel.

J'attrape l'appareil, mais bien sûr, il est verrouillé. Vu qu'il semble être doté

d'un système de déverrouillage par empreinte digitale, je soulève délicatement le doigt de Mme Bennett pour le poser sur l'écran et, miracle, il se déverrouille. J'ai maintenant accès à l'ensemble de son téléphone, y compris à sa liste de contacts. Le nom de Nathaniel figure parmi les favoris, ce qui me serre un peu la poitrine, mais je n'ai pas le temps de m'appesantir là-dessus. Je clique dessus sans hésiter.

Il sonne longtemps, au point que je commence à craindre qu'il ne décroche pas. Après tout, elle l'a mis à la porte. Il est probablement en colère contre elle. Mais alors que je pense tomber sur la boîte vocale, j'entends sa voix furieuse :

— Qu'est-ce qu'il y a, Eve ?

— Nathaniel ? C'est Addie.

S'ensuit un long silence au bout du fil.

— Addie ? Pourquoi appelles-tu avec le téléphone d'Eve ?

— Il s'est passé quelque chose.

Je ravale une boule de peur au fond de ma gorge. Ce que j'ai fait est trop horrible pour que j'y croie. J'ai besoin de Nathaniel pour m'aider à réparer.

— Il faut que tu reviennes chez toi. Je... Je ne pense pas qu'elle respire.

— Addie, il hoquette. Qu'est-ce que tu racontes ? Que s'est-il passé ?

— Ce n'est... pas ma faute, je bredouille. S'il te plaît, tu dois venir...

Une fois de plus, un long silence me répond. Je suis certaine qu'il va m'annoncer qu'il appelle la police, et je ne lui en voudrais pas. Ou peut-être qu'il faut faire venir une ambulance. Je ne sais pas dire si elle est vivante ou non, mais dans tous les cas, elle est gravement blessée.

— D'accord, répond-il enfin. J'arrive tout de suite.

Addie

Je ne sais pas où il était, en tout cas, moins de vingt minutes plus tard, j'entends la clé tourner dans la serrure de la porte d'entrée. J'ai passé tout ce temps assise dans un coin de la cuisine, les genoux repliés contre ma poitrine. D'où je suis assise, je ne peux pas voir le visage de Mme Bennett, en revanche, je vois ses pieds nus. Elle n'a pas bougé depuis que je l'ai frappée avec la poêle. J'ai peur qu'elle soit morte, et j'ai encore plus peur, si je quitte la pièce, qu'elle revienne à la vie sous la forme d'un zombie.

Je n'arrive pas à y croire : j'ai peut-être tué Mme Bennett. D'une certaine façon, c'est bien pire que ce qui est arrivé avec mon père. Parce que lui, c'était un pur accident, alors que là... Je lui ai balancé une poêle à frire en pleine tête. À trois reprises. Ce n'est pas un accident. Aucun jury n'acceptera cette version.

Et si mon père était un ivrogne, un moins-que-rien, il m'est plus difficile d'affirmer que Mme Bennett méritait son sort. Je ne pense pas que c'était une personne merveilleuse, mais en même temps, elle avait des qualités. OK, j'avais du mal à apprendre les bases dans son cours, n'empêche, je voyais bien qu'elle était passionnée par l'enseignement.

Et maintenant, elle est morte.

Oh, mon Dieu, elle est morte !

— Addie ?

C'est la voix de Nathaniel.

— Ici ! je crie, d'une voix que je trouve étranglée. Dans la cuisine...

La porte de la cuisine s'ouvre à la volée et Nathaniel fait irruption dans la pièce. Il n'a pas la même allure qu'à l'école. Sa cravate est complètement défaite, les trois premiers boutons de sa chemise sont ouverts et ses cheveux, ébouriffés. Malgré tout, je ne peux m'empêcher de le trouver sexy.

— Addie ? Qu'est-ce que...

Il me regarde, recroquevillée en boule sur le sol, en train de me balancer légèrement.

— Elle est là-bas.

Nathaniel traverse lentement la cuisine jusqu'à l'endroit où gît le corps de Mme Bennett. Je me lève et le suis, à bonne distance. Et je scrute son visage lorsqu'il la découvre.

— Eve... murmure-t-il, puis :

— Doux Jésus. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai... Je crois que j'ai...

Inutile de mentir, pas à lui.

— Je l'ai frappée à la tête avec une poêle.

Les sourcils de Nathaniel remontent haut sur son front.

— Tu as fait quoi ?

J'essuie une larme qui s'apprête à couler de mon œil droit.

— Elle menaçait de le dire à la providence ! Je voulais... Je ne voulais pas lui faire de mal, mais il fallait bien que je fasse quelque chose.

Nathaniel s'agenouille à côté du corps et pose une main sur la poitrine de sa femme pour vérifier si elle respire. Je m'attendais à le voir triste ou paniqué ou... quelque chose, mais il n'y a aucune expression sur son visage.

— Je ne sens pas bouger sa poitrine, dit-il.

Je ne suis pas surprise, mais ça me tord quand même le ventre. Si elle était simplement blessée, on pourrait l'emmener à l'hôpital. Elle se remettrait peut-être. Si elle ne respire plus...

— Où est son téléphone ? demande-t-il.

Je ne l'ai pas lâché, il est encore serré entre mes doigts. Je le lui tends, l'écran toujours déverrouillé. Après avoir scanné son doigt, j'ai désactivé l'écran de verrouillage.

Nathaniel m'arrache le téléphone des mains et commence tout de suite à faire défiler les écrans.

— Qu'est-ce que tu fais ? l'interrogé-je.

— Elle m'a dit qu'elle avait des photos de nous.

Ses doigts s'arrêtent et un petit sourire illumine son visage. Il tapote l'écran.

— Plus maintenant.

Apparemment, Nathaniel s'est débarrassé de toutes les photos compromettantes de nous. Mais une liaison avec un professeur n'est rien en comparaison du crime bien plus grave que j'ai commis en tuant quelqu'un. Je regarde Mme Bennett, la poitrine de plus en plus contractée par la panique.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? gémis-je.

— Ça va aller, il me répond fermement, et je commence alors à penser que c'est peut-être vrai. Mais nous devons effacer nos traces.

— Effacer nos traces ?

Ses yeux marron sont toujours rivés sur le corps de sa femme.

— Je vais me servir de son téléphone pour acheter un billet de train pour New York. Sa famille vit dans le New Jersey, je raconterai qu'elle avait prévu de leur rendre visite. Nous conduirons sa voiture jusqu'à la gare de banlieue et nous la laisserons là-bas.

— Mais...

Je ne peux pas regarder Mme Bennett. C'est trop affreux.

— Et elle ?

— Nous allons l'enterrer à un endroit où personne ne la trouvera.

Il y a dans sa voix une froideur qui me surprend. C'est sa femme, quand même. À un moment donné, il l'a aimée suffisamment pour l'épouser. Et maintenant, il parle d'enterrer son corps.

— Je... Je ne sais pas, balbutié-je.

Il lève vers moi des yeux sévères.

— Comment ça ?

— C'est... Ce n'est pas bien...

Il gratte ses cheveux déjà en désordre.

— D'accord, soit. Alors appelons la police et racontons-leur ce que tu as fait et pourquoi. Et ensuite, je te revois dans vingt-cinq ans, voire plus.

Il a raison. La vérité est plus accablante que tout le reste.

Nathaniel n'attend pas que je réponde.

— Je veux que tu montes à l'étage. Dans l'armoire à linge, tu trouveras des draps propres. Prends-en un pour l'envelopper.

Non. Je ne peux pas. Je refuse de participer à ça. Mais il ne cherche qu'à m'aider. À m'éviter la prison, pour que lui et moi, on puisse être ensemble comme on l'a toujours souhaité.

Alors je ferai tout ce qu'il me dira.

Eve

Je me réveille avec un sentiment de confusion totale.

Tout d'abord, je ne suis pas dans mon lit, comme c'est habituellement le cas lorsque je me réveille. Je suis allongée sur une surface dure que je reconnais bientôt : le sol de ma cuisine.

La chose suivante dont j'ai conscience, c'est une douleur lancinante au niveau de ma tempe droite. Comme si quelqu'un m'avait frappée là avec une brique. À plusieurs reprises. Je porte la main à mon cuir chevelu : mes cheveux sont humides et poisseux. Mes doigts reviennent tachés de sang.

Enfin, je prends conscience de la présence de mon mari. Je suis allongée par terre et il se tient debout au-dessus de moi. Il a mon téléphone dans sa main droite et fait défiler l'écran.

Qu'est-ce qu'il fabrique ? Pourquoi suis-je allongée par terre ?

Et d'ailleurs, que fait Nate avec mon téléphone ?

J'essaie de me redresser, mais la tête me tourne. Soudain, j'ai l'impression que je vais vomir, puis la sensation disparaît. Le sol est très froid sous moi. J'aimerais être dans mon lit. Qu'est-ce qui se passe ?

— Nate ? croassé-je.

Les cils de mon mari s'agitent sous l'effet de la surprise. Il a dû revenir chercher quelque chose et m'a découverte inconsciente sur le sol de la cuisine.

— Eve ?!

— Qu... ?

J'ai la gorge très sèche. Un nouveau vertige me submerge.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il ne répond pas. Il n'essaie pas de m'aider à me relever. Il se contente de me regarder, à ses pieds.

Que se passe-t-il donc ? Pourquoi est-ce qu'il... ?

Attendez.

J'ai le flash-back d'une conversation avec Nate plus tôt dans la soirée. *Je veux divorcer.* J'ai prononcé ces mots. J'ai dit à mon mari que je voulais qu'il déménage. Pourquoi ai-je dit ça ?

Et soudain, alors que je suis étendue sur le sol froid de la cuisine, tout commence à me revenir. L'entretien avec Higgins, Addie et Nate s'embrassant dans sa classe, mon ultimatum suivi du départ de Nate, et enfin, l'irruption d'Addie dans la maison. Ma tentative pour la raisonner, et puis...

Elle m'a frappée ! Cette fille m'a frappée avec une poêle en plein sur la tête !

Et maintenant, je suis confuse. Parce que j'ai dit à Nate de déménager, et il est bel et bien parti. Pourtant, il se tient au-dessus de moi, mon téléphone à la main. Depuis combien de temps est-ce que je gis là ? En tout cas, ce n'est certainement pas moi qui l'ai invité à revenir.

— Donne-moi mon téléphone, grondé-je.
Là non plus, il ne répond pas. Il continue à me regarder, une expression sinistre sur le visage.
— Je... Il faut que tu...
Ma tête m'élançait à chaque mot. Mon Dieu, Addie m'a vraiment frappée fort.
— Appelle les secours.
Il plisse les yeux.
— Tu te souviens de ce qui s'est passé ?
Je refais une tentative pour me redresser, et cette fois, c'est une vive douleur à la tempe qui me cloue au sol.
— Addie... elle... elle m'a assommée d'un coup de poêle.
— Tu en es sûre ?
Le brouillard dans ma tête s'éclaircit légèrement. Je tente de nouveau de m'asseoir, et cette fois, j'y parviens.
— Oui. Nate, cette... cette fille est très perturbée. Nous devons en parler à Higgins.
— C'est ça, oui, raille-t-il, et pendant un instant, j'ai du mal à me rappeler pourquoi je l'ai aimé. On voit bien que ce n'est pas ta vie qui sera foutue en l'air si tu lui parles.
J'ai trop mal à la tête pour me disputer avec lui.
— Je suis désolée.
Il secoue la tête.
— Bon sang, tu es vraiment sans cœur. Qu'est-ce que je dois faire, Eve ? Tu veux que je te supplie ?
Il se met à genoux à côté de moi qui suis assise par terre.
— S'il te plaît, Eve. Je t'en supplie. N'en parle pas à Higgins.
— Nate, gémis-je.
— S'il te plaît. Ne fais pas ça.
— Je n'ai pas le choix, Nate. Il faut le faire.
— Tu n'as pas le choix, répète-t-il d'une voix moqueuse, et ses beaux traits se tordent de colère. Bien sûr que si, tu as le choix. L'idée de me détruire t'excite, hein ? Je parie que ça te ferait jouir pour un peu.
J'ai l'impression qu'on m'enfonçait un pic à glace dans le crâne. Je ne peux pas assumer cette conversation maintenant. Je pose une main sur ma tête et appuie sur ma tempe douloureuse.
— On peut en parler plus tard ? Il faut que tu appelles une ambulance. Elle m'a vraiment frappée très fort.
Les yeux de Nate sont vides. Il regarde le sol, l'air hébété.
— Non.
— Non ? Qu'est-ce que ça veut dire ?
— Ça veut dire...
Il lève les yeux pour me regarder.
— Ça veut dire que je ne te laisserai pas bousiller ma vie.
Je ne comprends pas très bien ce qu'il entend par là. Du moins, pas avant que

ses mains ne s'enroulent autour de mon cou.

— Tu n'en parleras à personne, Eve, grogne-t-il. Je ne te laisserai pas faire.

Ses doigts se resserrent autour de mon cou et je n'arrive plus à respirer. J'ai l'impression que mes yeux sortent de leurs orbites et des taches noires se mettent à danser devant mes yeux. Je m'agrippe désespérément à ses mains, mais Nate est beaucoup plus fort que moi, d'autant que je viens à peine de reprendre connaissance.

Les cinq secondes qui suivent semblent durer une éternité, celles où je comprends que mon mari a l'intention de m'étouffer. Il est prêt à tout pour m'empêcher de ruiner sa réputation, même à ça.

Ma vision s'obscurcit lentement. Je meurs. Cet homme est en train de me tuer, ici et maintenant. Je ne peux même pas prendre un dernier souffle, parce qu'il écrase ma trachée. Alors que la vie m'échappe, je me demande qui se souciera de ma disparition. Pas mes parents, qui ne me parlent presque plus, sauf pour les fêtes. Jay, peut-être, mais d'une certaine manière, il sera aussi soulagé.

Et certainement pas mon mari, lui qui m'arrache la vie et qui est le dernier visage que je verrai avant de mourir.

Addie

Je choisis un drap bleu marine pour envelopper la femme que j'ai tuée.

Ils ont surtout des draps blancs et crème, je dois chercher un peu pour trouver une couleur plus foncée. Elle a du sang partout sur les cheveux : sur un drap blanc, ça formerait une tache. Le bleu marine, c'est mieux.

Alors que je descends les marches, le drap sur mon bras, je suis prise d'un vertige. Je n'arrive pas à croire à ce qui est en train de se passer. Je n'arrive pas à croire que Mme Bennett soit morte dans la cuisine et que tout soit ma faute. Quand j'y pense, mon corps se met à trembler.

Dieu merci, Nathaniel est suffisamment lucide pour savoir ce qu'il faut faire. De toute évidence, il a raison : appeler la police me mettrait dans un sacré pétrin.

J'entre dans la cuisine, m'attendant à retrouver la situation telle que je l'ai laissée. Sauf qu'au lieu d'avoir Mme Bennett allongée au sol et Nathaniel debout au-dessus d'elle, il est maintenant accroupi à côté d'elle. Et ses épaules tremblent.

— Nathaniel ? Tu vas bien ?

Pendant une seconde, on dirait qu'il ne m'entend pas. Puis il se retourne et je remarque que ses yeux sont légèrement humides. Est-ce qu'il a pleuré ? En tout cas, il a l'air plus secoué que lorsque j'ai quitté la pièce. Bon, ça n'est pas très surprenant. Il vient probablement de prendre conscience que sa femme est morte. Et malgré tout ce qu'elle a fait, il devait être attaché à elle, d'une certaine manière.

Au bout d'un silence qui me semble durer une éternité, il se relève.

— Je vais bien. Allons-y.

Super.

L'étape suivante consiste à envelopper Mme Bennett dans le drap. Cela implique que je m'approche de son cadavre, ce qui me donne presque envie de vomir. Mais je dois le faire. Autrement j'irai en prison pour le restant de mes jours. Et puis, même si je disais la vérité, ça ne la ramènerait pas à la vie de toute façon. Je prends donc une profonde inspiration et je rejoins Nathaniel près du corps de sa femme. Mais ce qui est bizarre, c'est qu'elle a l'air allongée à un endroit légèrement différent de tout à l'heure. Je pensais qu'elle était plus près de l'îlot de cuisine.

— Tu l'as déplacée ? demandé-je.

Il acquiesce.

— Je me suis dit qu'il serait plus facile de l'envelopper ici.

Il pense à tout.

Je m'accroupis à côté de Mme Bennett, le cœur tambourinant. Ses traits sont relâchés et ses lèvres teintées de bleu. Il y a du sang séché dans ses cheveux

bruns et le sol de la cuisine en est maculé. Mais je remarque autre chose.

Des marques rouge vif sur son cou.

Je les observe un moment. Je me suis approchée de Mme Bennett, lorsque j'ai vérifié si elle était vivante, et je suis presque certaine que ces marques n'y étaient pas. Je les aurais vues, c'est sûr.

— Qu'est-ce qu'elle a au cou ? m'exclamé-je.

Nathaniel baisse les yeux et fronce les sourcils.

— Bon sang, je n'en sais rien !

— Ça n'était pas là avant, si ?

Il m'arrache le drap des mains et entreprend de le déplier.

— Si.

Ah bon ? Je me mordille la lèvre inférieure, incapable de détacher mon regard de ces vilaines marques rouge vif. On dirait presque qu'elles ont la forme de... doigts.

Bizarre.

— Eh, me rappelle sèchement à l'ordre Nathaniel, qui a déplié le drap et l'a étendu à côté du corps de Mme Bennett. Tu m'aides ou pas ?

Tout à coup, j'ai la tête qui tourne. Est-ce qu'on va vraiment faire ça ? Est-ce qu'on va vraiment se débarrasser du corps de Mme Bennett et étouffer l'affaire ? Je ne suis plus aussi sûre que ce soit la bonne solution.

— Je pense... dis-je tout bas en me remettant debout, qu'on devrait appeler la police.

Nathaniel se lève à son tour et me suit tandis que je traverse précipitamment la cuisine, pressée de m'éloigner le plus possible du cadavre. Je suis presque arrivée au salon quand il m'attrape par le bras.

— Addie ! lance-t-il d'un ton brusque.

Je ne peux même pas le regarder. Pourquoi est-ce qu'il veut encore être avec moi après ce que j'ai fait ? Je dois me rendre à la police. J'ai tué deux personnes maintenant. Je suis un danger public.

— Addie, répète-t-il d'une voix plus douce cette fois. Addie, s'il te plaît, regarde-moi.

Je me retourne à contrecœur. Nathaniel me toise, un profond sillon creusé entre les sourcils.

— Je fais ça pour toi, dit-il.

— Tu n'es pas obligé.

Son emprise sur mon bras se relâche.

— Addie, tu dois savoir... Eve n'était pas bien dans sa tête. Ce n'était pas une bonne personne. Elle nous aurait détruits tous les deux plutôt que de nous laisser être ensemble. Elle se serait moquée de nous et de notre malheur.

Ma lèvre inférieure tremble.

— Tu n'en sais rien.

— Si, je le sais, martèle-t-il. Je suis sûr qu'elle t'a poussée à faire ce que tu as fait... et maintenant, tu passerais le reste de ta vie en prison pour ça ? Je ne peux pas le permettre.

J'ai une boule dans la gorge qui m'empêche de parler.

Il vient me tapoter le menton du bout du doigt, pour relever mon visage vers lui.

— Il est hors de question qu'elle te fasse du mal. Je ne laisserai jamais personne te faire du mal, Addie. Tu le sais, hein ?

— Je sais, parviens-je enfin à articuler dans un souffle.

Il se penche et presse ses lèvres sur les miennes. Pour la première fois, je ne ressens aucun picotement ni aucune excitation lorsqu'il m'embrasse. Juste une sensation sombre et horrible au creux du ventre.

— Je ne les laisserai pas te jeter en prison, ajoute-t-il fermement. Faisons-la disparaître, et ensuite nous pourrions être ensemble. Mais il faut nous y prendre avec la plus grande rigueur méthodique. Tu penses pouvoir y arriver, Addie ?

— Oui, glapis-je.

Il me caresse la mâchoire de la pulpe du doigt.

— C'est bien. Ma douce Adeline. Nous allons être tellement heureux ensemble. J'ai tellement de chance de t'avoir trouvée.

J'acquiesce sans mot dire.

— N'oublie pas, si la police arrive, tu nies tout.

Je ferai tout ce qu'il me demande. Et quand ce sera fini, on pourra enfin être ensemble.

Deuxième partie

Nate

Je n'avais jamais tué personne.

Je n'avais jamais pensé le faire. Après tout, je ne suis pas un cinglé meurtrier. Cependant, comme les écrivains ressentent les émotions avec beaucoup plus de force que les autres, j'ai toujours imaginé que, dans les circonstances idoines, je pourrais avoir cela en moi. Le plus souvent, les écrivains retournent la violence contre eux-mêmes, parfois jusqu'au suicide. Ernest Hemingway s'est tiré une balle, Virginia Woolf s'est noyée et David Foster Wallace s'est pendu, pour ne citer que quelques exemples.

Il est intéressant de noter que je n'ai jamais envisagé de me suicider. Même au moment où Eve menaçait de me priver de mon gagne-pain, cette pensée ne m'a jamais traversé l'esprit. Je ne crois pas à la vie après la mort ; mon sentiment est que lorsqu'on est mort, on est mort. Et qu'après la mort, il n'y a rien. Rien d'autre qu'un abîme sans retour.

J'imagine que mourir, c'est un peu se tenir au bord de cet abîme, en sachant que l'on va tomber d'un instant à l'autre. C'est ma plus grande peur, après les serpents.

Pendant que j'étranglais ma femme, je l'ai lue, cette peur, dans ses yeux. Je l'ai vue debout près de l'abîme, terrifiée à l'idée d'y tomber.

Elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même.

Et maintenant, son corps est enveloppé dans un drap, au fond de mon coffre. Un drap qu'Eve a acheté elle-même, et je me rappelle lui avoir indiqué que je détestais le bleu marine. Aurait-elle pu imaginer que ce tissu finirait par être son linceul ? J'en doute. Ce dont je retire la plus grande satisfaction, ce sont ses pieds nus. Ma femme avait une obsession malsaine pour les chaussures, et je trouve que lui faire passer l'éternité pieds nus est une punition à la mesure de ses crimes.

Si je me faisais arrêter par la police, la protection du drap bleu marine ne tiendrait pas longtemps, mais heureusement, j'ai d'autres projets pour elle dans un avenir proche. Nous avons nettoyé son sang sur le sol de la cuisine avant de quitter la maison, et Addie a mis un acharnement quasi paranoïaque à s'assurer qu'il ne restait rien. Pendant qu'elle frottait obsessionnellement, je me disais : *Va-t'en, maudite tache... ; va-t'en, te dis-je*². Je doute qu'elle aurait saisi la référence. C'est à peine si l'on enseigne encore Shakespeare aux élèves. J'essaierais bien, mais je leur offre déjà Poe – à l'impossible, nul n'est tenu.

Addie conduit la voiture derrière moi. La Kia d'Eve. Elle n'a même pas le permis de conduire, seulement une autorisation provisoire, mais c'est un risque que nous devons courir. Nous n'avons pas d'autre choix que de

transporter la voiture d'Eve jusqu'à la gare d'où partent les trains de banlieue. J'ai utilisé le téléphone d'Eve pour acheter un billet qui quitte South Station vers minuit et arrive à Penn Station quatre heures plus tard. Je ne m'attends pas à ce que ce subterfuge résiste à un examen minutieux, mais cela fera une histoire suffisante jusqu'à ce que d'autres informations soient révélées.

Je roule à une vitesse juste inférieure à la limite autorisée. Addie suit à environ deux longueurs de voiture. Je l'imagine les mains cramponnées au volant, position « 10 heures 10 », son pied droit alternant entre l'accélérateur et le frein. Même maintenant, avec le corps de ma femme dans le coffre de la voiture, je suis excité en pensant à Addie.

Si nous parvenons à la gare de banlieue, nous pourrions rentrer à la maison.

Ou du moins, moi, je rentrerai.

Comme prévu, la station est quasi vide. En douceur, Addie gare la Kia sur l'une des places du parking extérieur. Je reste complètement en dehors du parking, au cas où il y aurait des caméras. J'attends qu'elle sorte de la voiture, et la voilà qui se précipite vers mon Accord, sa doudoune serrée contre sa poitrine.

Pendant un instant, j'envisage de la planter là. Mais non. J'ai besoin d'elle pour la suite.

Les joues d'Addie sont roses à cause du froid lorsqu'elle s'installe sur le siège passager. Elle m'observe en battant des cils, pleine d'impatience et, l'espace d'un instant, je suis envahi par une profonde tristesse à l'idée que c'est la dernière fois que nous sommes ensemble. Tout est la faute d'Eve. Pourquoi n'a-t-elle pas pu laisser les choses en l'état ? Je faisais un mari tout à fait satisfaisant. Pas un ivrogne comme l'était le père d'Addie. Je ne lui criais pas dessus, je ne la battais pas, je ne dilapidais pas nos économies aux jeux. Sincèrement, je mérite une médaille pour avoir supporté ses névroses aussi longtemps.

Et la voilà qui a le toupet de menacer de me priver de ma source de revenus. De ma carrière. Tout ce que j'ai ressenti, lorsque j'avais les doigts enroulés autour de son cou, c'est un profond sentiment de soulagement.

— OK, dit Addie d'une petite voix. Je l'ai fait.

Elle pense toujours que c'est elle qui a tué Eve. Si je lui racontais que la lune est en fromage, elle me croirait.

— Très bien, la félicité-je. Mais maintenant, nous devons nous débarrasser du corps.

Son visage rond devient vert.

— Nous débarrasser de...

— Nous allons l'enterrer, lui précisé-je. Comme des funérailles, en quelque sorte.

Addie baisse les yeux vers ses mains.

— D'accord.

Je n'ai pas d'endroit précis en tête, mais j'ai une vague idée de la zone. Il y a une longue portion de route déserte qui mène à un champ de citrouilles que je

fréquentais quand j'étais enfant. Le champ de citrouilles est maintenant envahi par la végétation, et nous sommes déjà en novembre, donc ceux qui se mettraient en quête de citrouilles seraient déçus. Je pense pouvoir localiser cette route : elle servira de lieu de repos à ma femme lorsqu'elle tombera dans l'abîme pour l'éternité.

2. Extrait de la tirade de Lady Macbeth, acte V, *Macbeth*, William Shakespeare, traduction de François Guizot.

Addie

Nous sommes dans un champ de citrouilles.

Ou du moins, un ancien champ de citrouilles, à l'époque où Nathaniel était enfant. Aujourd'hui, le panneau annonçant qu'on peut cueillir des citrouilles est envahi par les mauvaises herbes et recouvert d'une bonne couche de terre et de saleté. Je ne sais pas à quand remonte la dernière fois que quelqu'un a récolté une citrouille ici, mais c'était sans doute de très, très nombreuses années auparavant.

Nate a garé sa Honda à un peu moins d'un kilomètre, là où la route devenait trop impraticable. Il a ouvert le coffre et m'a remis deux pelles pour que je les porte, puis il a soulevé le corps de sa femme. Ça fait un quart d'heure qu'il la porte, et je me demande si les corps morts sont plus lourds ou plus légers que les vivants.

J'imagine que de nombreuses courges orange et dodues poussaient sur cette parcelle, mais aujourd'hui, les seules restantes sont défoncées et pourrissent, en partie dévorées par les animaux. Ma basket écrase les entrailles de l'une d'elles et je grimace. Quand je vais rentrer à la maison, il va falloir que je trouve un moyen de nettoyer mes chaussures, car pour l'instant, elles sont couvertes de terre, de pulpe de citrouille et probablement du sang de Mme Bennett.

— Tiens, pourquoi pas par ici ?

Nathaniel donne un coup de pied dans une motte de terre.

À l'approche de l'hiver, le sol a durci, mais on a l'impression qu'il est un peu plus mou ici. Peut-être.

Sans attendre ma réponse, Nathaniel dépose le corps de sa femme par terre. Il tend la main et je lui donne une des deux pelles. Il en enfonce la lame dans la terre et lâche un grognement, puis la croûte cède. Après avoir creusé trois pelletées, il lève les yeux vers moi.

— Qu'est-ce que tu attends ? Si j'ai apporté deux pelles, c'est pour une raison.

Je regarde d'un air dubitatif l'outil que j'ai dans la main. Je n'ai pas envie de faire ça. Je ne veux pas creuser une tombe pour ma prof de maths. Je veux rentrer chez moi. Pourquoi ne suis-je pas juste restée à la maison ce soir ? Je pourrais être confortablement installée dans mon lit, en train de lire un recueil de poésie.

— J'ai froid, protesté-je.

L'excuse me paraît aussi valable qu'une autre, non ?

— Eh bien, creuser te réchauffera, réplique-t-il en retirant son bonnet noir pour me montrer qu'il a super chaud. Allez, je ne veux pas passer la nuit ici.

Il me regarde fixement, comme si je n'avais pas le choix. Je ramasse la pelle

et creuse à mon tour. Sans surprise, j'ai l'impression de creuser dans un rocher. La terre s'effrite à peine. Mais comme Nathaniel ne m'a pas lâchée des yeux, je réessaie. À ma deuxième tentative, c'est mieux, et la troisième encore plus. Chaque fois que je ramasse la terre et que je la jette sur le côté, je veille à éviter le corps enveloppé dans le drap bleu marine.

— Voilà, dit-il. Maintenant, on accélère la cadence. Il faut qu'on ait terminé avant que le soleil se lève

Je ne sais pas à quelle heure le soleil se lève exactement, mais il est à peine plus de minuit. L'idée qu'on puisse piocher pendant les six ou sept prochaines heures est tout bonnement horrifiante. Assez, en tout cas, pour me faire accélérer le rythme.

Nous creusons dans un silence à peu près total pendant les quatre-vingt-dix minutes qui suivent. Une fois passée la première couche de terre, c'est beaucoup plus facile et on commence à bien progresser. Bientôt, on a un trou d'environ deux mètres de long sur cinquante centimètres de large et, maintenant, à peu près cinquante centimètres de profondeur. On a tous les deux sauté dans le trou à partir de trente centimètres, et j'ai un peu l'impression de creuser ma propre tombe.

Nathaniel s'arrête et essuie la sueur de son front. Malgré la température glaciale, on a tous les deux enlevé nos manteaux il y a environ une heure.

— D'accord, dit-il. Allonge-toi.

Je le regarde comme s'il avait perdu la tête.

— Quoi ?

— Nous devons vérifier que le trou est de la bonne taille, explique-t-il avec impatience. Alors allonge-toi dedans pour que nous puissions mesurer. Tu fais à peu près la même taille qu'elle.

— Je ne veux pas, m'indigné-je d'une toute petite voix.

Nathaniel jette sa pelle par terre.

— Il va falloir que je me batte avec toi à chaque étape pour que tu fasses ce qu'il faut ?

Son regard a une noirceur que je ne lui connaissais pas. Je croyais le comprendre mieux que quiconque. Je pensais être son âme sœur. Au lieu de quoi, je commence à comprendre qu'il y a un côté chez Nathaniel que je ne connais pas.

— C'était quoi, ces marques rouges sur son cou ? lui demandé-je pour la deuxième fois.

Mais avec plus d'insistance.

— Quoi ?

Une rafale de vent siffle à mes oreilles et je frissonne.

— Les marques rouges sur son cou. Je suis sûre qu'elles n'y étaient pas avant. On aurait dit des doigts...

Nathaniel me fixe, le corps rigide.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Rien. J'ai juste...

Il cligne des yeux.

— Tu es en train de sous-entendre que je suis responsable des marques sur son cou ?

J'ouvre la bouche, mais le seul son qui en sort est un petit couinement.

— Tu es en train de suggérer, poursuit-il d'une voix plus basse de plusieurs tons, qu'en fait, elle n'était pas morte lorsque tu as quitté la pièce ? Qu'elle s'est réveillée pendant que tu étais à l'étage et qu'elle a menacé de bousiller ma vie ? (Sa voix descend encore, jusqu'à devenir presque un sifflement.) Et que je n'ai donc pas eu d'autre solution que de l'étrangler... de la tuer à mains nues ?

Je n'arrive même pas à respirer sous son regard acéré. Ses yeux marron, habituellement doux, sont devenus noirs dans la faible lumière de la lune qui éclaire l'intérieur de la tombe. Chacun soutient le regard de l'autre dans la brume du champ de citrouilles glacial, pendant ce qui me semble durer une éternité et demie. La façon dont il a prononcé ces mots a fait courir un affreux frisson dans mon dos. *Je n'ai donc pas eu d'autre solution que de l'étrangler... de la tuer à mains nues.* Ça sonne tellement vrai...

C'est alors qu'une autre idée horrible me vient à l'esprit.

Si Nathaniel a en effet tué sa femme, je suis la seule autre personne à savoir exactement ce qui s'est passé ce soir. Il compte donc maintenant sur le fait qu'une adolescente ne parlera pas à la police. On est venus ici ensemble dans sa voiture, et j'ai envoyé un SMS à ma mère il y a une demi-heure pour lui dire que je me couchais et que tout allait bien. Personne ne sait que je suis ici avec lui.

À bien des égards, me tuer ici et maintenant serait la chose la plus intelligente à faire pour lui.

— Nate, supplié-je. S'il te plaît...

Ses yeux ressemblent à deux trous noirs.

— S'il te plaît quoi ?

J' imagine ses doigts serrés sur le cou de sa femme, la privant d'air.

— S'il te plaît, ne...

Mes genoux flageolent et je crains qu'ils ne se dérobent. J'ai même peur de respirer. Pour tout dire, j'ai encore plus peur de faire pipi dans mon pantalon. Mais au moment où je n'en peux plus, à une milliseconde de flancher, je vois Nate secouer la tête et s'avancer dans un rayon de lune, ce qui redonne à ses yeux un aspect normal.

— Arrête d'être ridicule. Tu sais bien que je ne l'ai pas tuée. C'est toi qui l'as tuée.

Je déglutis.

— Ah...

— Doux Jésus, modère un peu ton imagination !

— Désolée, balbutié-je.

Tandis que mon cœur affolé reprend lentement un rythme normal, j'essaie de me convaincre qu'il a raison. Je suis vraiment en train de m'imaginer des

trucs. Nathaniel n'étranglerait pas sa femme. Bien sûr que non.

Et même s'il l'a fait, si ces marques de doigts lui appartiennent, il avait une excellente raison. C'était pour me protéger. Pour *nous* protéger. J'ai confiance en lui.

Du moins je crois.

Les yeux baissés vers la terre, on dirait qu'il réfléchit à la suite. Je ne veux pas m'allonger dans cette tombe, vraiment, vraiment pas. Enfin, il hausse une épaule.

— D'accord. Je suis sûr que le trou est assez grand.

Oh, merci mon Dieu !

— Oh, au fait, reprend-il. Je viens de me rappeler que je n'ai pas pris son sac à main dans le coffre. Il vaudrait sans doute mieux le mettre ici avec elle. En éteignant son téléphone.

— D'accord.

Il jette un coup d'œil à sa montre.

— Je vais le chercher. Je reviens tout de suite.

— Je viens avec toi.

Nathaniel me regarde comme si j'étais stupide.

— Addie, tu dois continuer à creuser. Il faut qu'on en finisse. Je te l'ai dit, je reviens tout de suite.

Je ne veux pas rester seule dans ce fichu cimetière de citrouilles. Mais l'expression de Nathaniel m'indique clairement qu'il n'a pas l'intention de me laisser l'accompagner. Et il n'a pas tort : je dois continuer à creuser.

— Dépêche-toi de revenir, l'imploré-je alors.

— Oui, promis. Et n'oublie pas, quoi qu'il arrive, tu nies tout, conclut-il après un long regard.

Sur ces sages paroles, il sort du trou, récupère le manteau qu'il avait abandonné par terre et le remet sur ses épaules. Je le regarde s'éloigner jusqu'à ce que le bruit de ses bottes crissant sur les feuilles disparaisse dans le vent.

Addie

Une heure. Ça fait une heure.

J'ai ajouté trente centimètres de profondeur à notre tombe de fortune, mais Nathaniel n'est pas revenu. Il n'existe pas d'univers dans lequel il lui faudrait une heure entière pour aller à sa voiture et revenir ensuite au champ de citrouilles.

Alors, où est-il ?

— Nathaniel ? appelé-je.

Je ne veux pas non plus hurler son nom, pourtant il faut que je le trouve. D'abord, c'est lui qui doit me ramener chez moi. Et puis, mince, où est-il passé ? On n'a pas mis plus de quinze minutes pour venir de la voiture tout à l'heure.

Est-il envisageable qu'il soit remonté dedans et simplement parti ?

Non, impossible. Nathaniel ne me ferait pas ça. Il ne m'abandonnerait pas comme ça.

Je sors du trou, écrasant du genou une citrouille pourrie. Le trou est peut-être assez grand, mais je n'en suis pas certaine. Je pensais que Nathaniel serait là pour me le dire.

— Nathaniel ! crié-je une nouvelle fois.

Ma voix résonne dans les bois sans qu'aucune réponse ne me parvienne pour autant.

Je voudrais bien partir le chercher, mais à force de tournicoter, je ne sais même plus dans quelle direction aller. Si je quitte cette zone, je ne suis pas sûre de la retrouver.

Le corps d'Eve Bennett est toujours enveloppé dans ce drap bleu marine. Si Nathaniel n'est pas là, c'est moi qui vais devoir la mettre là-dedans. Après tout, c'est pour cette raison qu'on a fait tout ça.

Je m'accroupis près de son corps. Je ne veux pas la toucher. Je sais que c'est stupide. On ne peut pas attraper la mort. Quand j'ai laissé mon père gisant au pied de l'escalier, je ne voulais pas le toucher non plus. C'est Hudson qui a vérifié s'il respirait encore.

Allez, Addie. Tu dois le faire.

Je prends une profonde inspiration et je la retourne. Son corps est encore très mou, comme une poupée de chiffon. J'ai entendu dire que les cadavres finissaient par se rigidifier, mais ce n'est pas encore le cas pour elle. Je la fais encore rouler deux fois jusqu'au bord de la tombe qu'on a creusée. La taille est parfaite. Alors je la pousse dedans.

Le corps atterrit dans la terre avec un bruit mat. Pendant sa chute, quelque chose sort du drap. Je dois redescendre dans le trou pour voir ce que c'est, et je suis horrifiée lorsque je me rends compte qu'il s'agit du sac à main de

Mme Bennett.

Ah, on ne l'avait donc pas laissé dans le coffre.

Je ne comprends pas. Nathaniel a affirmé que son sac à main était resté dans le coffre, or ce n'était manifestement pas le cas. Est-ce qu'il s'est trompé ? Ou alors, il m'a menti ?

Je dois le retrouver. Je ne peux pas y arriver toute seule.

Je relâche le sac à main dans la tombe. Je ne veux rien faire de plus sans Nathaniel, mais je ne peux pas non plus laisser le trou en l'état. Je ne peux pas partir en laissant une tombe à ciel ouvert avec un cadavre à l'intérieur, surtout s'il y a un risque que je ne retrouve pas mon chemin.

Je ressors donc de la tombe. J'attrape la pelle et je jette autant de terre que possible dans le trou. J'en recouvre le cadavre d'une bonne couche, plus qu'assez pour empêcher des animaux d'entrer, mais je pense qu'il est toujours possible que quelqu'un la découvre. Je veux dire, si quelqu'un traînait dans un champ où viennent mourir les citrouilles.

Les feuilles sont récemment tombées et il y en a des tas partout. Alors, au lieu de m'embêter avec la terre, j'utilise la pelle pour en entasser autant que possible dans le trou. Et je continue jusqu'à ce qu'il soit comblé.

Là. À un pas de distance, la tombe est maintenant complètement invisible.

Une fois ma tâche accomplie, je ressors du champ en prenant comme repère le panneau d'entrée. Je suis certaine qu'on a tourné à gauche en arrivant dans le champ, ce qui signifie que pour revenir sur mes pas, je dois prendre à droite, non ?

Voilà typiquement le genre de situation où j'aimerais être meilleure en maths.

Je prends le chemin, non sans trébucher ici et là car il est jonché de pierres et de feuilles glissantes. On a traversé la clairière où je me trouve, mais je ne suis pas certaine d'aller dans la bonne direction. Il est tout à fait possible que je m'enfonce dans les bois. Au bout de quelques minutes, mes baskets sont complètement trempées de boue.

— Nathaniel ? tenté-je de nouveau.

Pas de réponse. Bon sang, où est-il ?

Cela doit faire environ vingt minutes que je marche et toujours aucun signe de lui. Je ne l'ai pas trouvé en train d'errer dans les parages, je ne suis pas tombée sur son cadavre en train de se faire dévorer par les écureuils... Il n'est nulle part. Je commence à paniquer, mais pile à ce moment, je baisse les yeux et je vois quelque chose de familier dans la terre : des traces de pneus.

Sa voiture est passée là. Il est passé là. Il a regagné la voiture, et puis il est parti. Mais pourquoi ? Il devait avoir une raison, mais je ne vois absolument pas laquelle. Enfin, au moins, maintenant je peux retrouver mon chemin.

Je suis les traces de pneus sur encore un bon kilomètre. Il est désormais 3 heures du matin et, lorsque j'atteins enfin la route principale, elle est complètement déserte. Il n'y a pas la moindre circulation, aucune voiture que je pourrais essayer d'arrêter en faisant du stop. Non pas que j'en aie envie.

Lorsqu'on découvrira la disparition de Mme Bennett, il vaudrait mieux que personne ne rapporte m'avoir vue ici à 3 heures du matin. Ce serait extrêmement incriminant.

Je sors mon téléphone de ma poche et constate que j'ai de nouveau du réseau. Super, et qu'est-ce que je suis censée en faire ? Je ne vais pas appeler un Uber pour rentrer chez moi. Et je ne peux certainement pas appeler ma mère pour lui expliquer que je suis en rase campagne et que j'ai besoin qu'elle vienne me chercher. Je suis censée être à la maison, en train de dormir dans mon lit.

J'ouvre Snapflash et j'envoie un message à Nathaniel :

Moi : Où es-tu ? Je dois rentrer chez moi.

Je fixe l'écran, attendant qu'il me réponde et m'explique pourquoi il m'a laissée en plan au milieu de nulle part. Mais aucune réponse ne vient. Quoi qu'il ait fait et quelle qu'en soit la raison, il ne répond pas. Et je n'ai pas son numéro de portable.

Cela signifie qu'il n'y a littéralement qu'une seule personne dans le monde entier que je peux appeler maintenant.

Hudson.

On partage déjà un terrible secret. Un de plus, un de moins...

J'hésite, cependant : est-ce que je peux le réveiller à 3 heures du matin ? Je déteste devoir lui faire subir ça, mais bon, on est vendredi soir. Il pourra faire la grasse matinée demain.

J'espère vraiment, vraiment qu'il n'a pas activé la fonction « Ne pas déranger » de son portable.

Je sélectionne son nom dans mes contacts. Il figure toujours parmi mes favoris, même si je ne l'ai pas appelé depuis près d'un an. Et moi, je suis toujours sur sa liste, à lui ? Peut-être qu'il m'a carrément bloquée. Peut-être que je l'appelle pour rien.

En effet, le téléphone sonne, sonne et sonne, mais il ne décroche pas.

Super.

Bon, ben voilà. Je ne peux appeler personne d'autre. Hudson était ma seule bouée de sauvetage, et il ne répond pas pour une raison ou une autre. Maintenant, je dois rentrer à la maison par mes propres moyens.

Alors que je m'apprête à m'asseoir sur la route et à fondre en larmes, mon téléphone se met à sonner. Nathaniel ! Je savais qu'il reviendrait vers moi. Je savais qu'il ne me laisserait pas ici comme ça.

Mais à ma grande surprise, ce n'est pas le nom de Nathaniel que je découvre à l'écran. C'est celui d'Hudson.

— Addie ? lance-t-il d'une voix fatiguée et perplexe. Est-ce que tu... C'est toi qui viens de m'appeler ?

J'agrippe mon téléphone si fort que j'ai peur de le casser.

— Oui. Je... J'ai besoin de ton aide.

— Il est 3 heures du matin, me rappelle-t-il, comme si je ne le savais pas.

— Je suis au courant.

Il laisse échapper un long bâillement.

— Alors, de quoi tu as besoin à une heure pareille ?

— Que tu viennes me chercher.

— Euh, mes parents ne vont pas me laisser prendre la voiture à 3 heures du matin. Et je n'ai qu'un permis limité, donc techniquement, je n'ai même pas le droit de conduire.

— Je sais.

Un long silence s'étire au bout du fil.

— Où es-tu ?

Je vérifie mon GPS. Sans cela, je n'en aurais absolument aucune idée. Je lui répète l'adresse. Je le devine en train de pianoter sur son propre téléphone, puis il jure tout bas.

— Addie, il va me falloir près d'une heure pour arriver.

— Je sais.

Je retiens mon souffle en attendant sa décision. Hudson et moi, on n'est plus amis. Sa petite amie me méprise. Et s'il se fait prendre à faire le mur, avec la voiture en plus, au milieu de la nuit, il risque d'être privé de sortie jusqu'à la fin de ses jours. Il a un bon million de raisons de refuser. Et pourtant...

— J'arrive.

Addie

Il met quarante-huit minutes.

Il n'a pas dû commettre d'excès de vitesse car s'il s'était fait arrêter, on lui aurait sans doute retiré son permis définitivement. Mais connaissant Hudson, il a roulé aussi vite que possible malgré tout. Quand sa voiture déglinguée s'arrête devant moi, j'en pleure presque de soulagement.

En me glissant sur le siège passager à côté d'Hudson, je vois qu'il a l'air épuisé. Ses cheveux blanc-blond sont ébouriffés et il a les yeux gonflés de sommeil. Pas surprenant, vu que je l'ai tiré du lit.

— Merci beaucoup. Je... Je t'en dois une.

Il me regarde et je m'empresse d'ajouter :

— Une de plus.

Il m'examine de la tête aux pieds, de mes mains sales et pleines d'ampoules à mon jean boueux et enfin à mes baskets couvertes de chair de citrouille. Pourtant, il ne fait aucun commentaire. Il reprend simplement la route.

On roule en silence pendant plusieurs minutes. La radio est allumée et, comme il est tard, il n'y a pratiquement pas de publicité. Je renverse ma tête contre l'appui-tête et laisse la musique m'envahir.

— Alors, dit enfin Hudson, c'est quoi le truc ?

— C'est... euh... une longue histoire.

— On a une heure de route, ça nous laisse du temps.

Je brûlerais de pouvoir lui raconter tout ce qui s'est passé ce soir. J'aimerais lui parler, qu'il comprenne et me dise exactement quoi faire. On partageait ce genre d'amitié, avant, le genre où il pouvait faire absolument n'importe quoi pour moi. Et puis, il a fait absolument n'importe quoi pour moi, et maintenant nous ne sommes plus amis.

— J'ai pris de mauvaises décisions, admetts-je enfin.

— D'accord...

Je ne peux pas lui avouer la vérité. J'en ai envie, mais je ne peux pas. Malgré le fait que Nathaniel m'ait laissée en plan, je ne peux pas le trahir.

Alors, au lieu de répondre à la question d'Hudson, je me détourne et regarde par la vitre. On n'échange plus un mot pendant tout le trajet. À un moment donné, environ quinze minutes avant d'arriver à destination, son téléphone sonne et j'ai peur que ses parents se soient rendu compte qu'il est parti et qu'il soit puni pour l'éternité. Mais il ne consulte même pas ses messages. Je sens ses yeux se tourner brièvement vers moi, quand on patiente aux feux rouges, mais je m'efforce de ne pas réagir. Pour son propre bien, il vaut mieux qu'il ne sache pas. Et puis, s'il savait, il ne m'adresserait plus jamais la parole. Jusqu'à la fin de nos jours.

Quand on arrive chez moi, Hudson se tourne une dernière fois vers moi. Ses

yeux bleu pâle ont un air triste.

— Tu peux toujours me parler si tu en as besoin, Addie.

Je me retiens de lui signaler que sa petite amie n'apprécierait probablement pas.

— D'accord.

Il fronce les sourcils.

— Je suis sincère. Je suis là pour toi si tu as besoin de moi. Et je suis désolé d'avoir été un peu con avec toi, l'année dernière. Ce qui s'est passé... Ça m'a vraiment chamboulé la tête pendant un moment. Je n'arrivais plus à te regarder sans voir... ben, tu sais.

J'incline la tête.

— Je sais.

— Mais...

Il agrippe son jean au niveau des cuisses avec ses longs doigts.

— Tu es toujours ma meilleure amie, Addie.

Là encore, j'ai hyper envie de tout lui déballer. Follement. Mais il vient à peine de me pardonner et je ne peux pas prendre ce risque. En revanche, j'ai encore besoin qu'il me rende un service.

— Il y a autre chose que j'aimerais te demander, lui dis-je.

— Tout ce que tu veux.

Je le regarde droit dans les yeux.

— Tu ne dois dire à personne que tu es venu me chercher ce soir.

Il pose une main sur sa poitrine.

— Je te le jure.

J'espère qu'il sera du même avis quand, en arrivant au lycée lundi, il apprendra que Mme Bennett a disparu.

Nate

Lorsque le soleil du matin se lève à l'horizon, je suis momentanément surpris de trouver le lit vide à côté de moi.

Malgré mon récent déficit d'affection envers mon épouse, j'avais appris à compter sur sa compagnie. Chaque matin, elle était à mes côtés dans le lit – moi à gauche, elle à droite. Son absence est si déconcertante qu'un instant, je cherche à tâtons sa silhouette de son côté du lit.

Et lorsque ma main ne trouve que les draps froids, une bouffée de soulagement me submerge.

Eve n'est plus là.

Elle avait entrepris de détruire ma vie et, en l'espace d'une nuit, j'ai réussi à résoudre ce problème. Eve est morte. Soit Addie l'a enterrée, soit elle a été surprise en train d'essayer de l'enterrer après mon départ. Et les photos qu'Eve avait dans son téléphone ont été effacées de son appareil, qui est enterré avec elle.

Je suis un homme libre.

Je me lève, m'étire paresseusement. Si les choses s'étaient passées autrement la nuit dernière, je serais en train de sortir péniblement d'une chambre de motel, sans doute avec le dos endolori. Quand Addie m'a appelé, j'étais dans un bar avec un verre de scotch, je réfléchissais à la suite des opérations. Je n'imaginais pas que ce coup de fil allait résoudre tous mes problèmes.

Par curiosité, j'attrape mon téléphone, qui est en train de charger sur la table de chevet. Je ne suis pas surpris d'y découvrir plusieurs messages d'Addie vers 3 heures du matin. Légèrement différents les uns des autres, ils reviennent tous à la même question :

Addie : Où es-tu ?

Pauvre, malheureuse Addie ! Coincée au milieu de ce champ de citrouilles en pleine nuit. Honnêtement, ça m'a fait mal de lui infliger ça. Je ne suis pas un monstre. J'espère qu'elle est rentrée chez elle en un seul morceau, même si ma vie serait plus facile si elle avait connu une fin cruelle la nuit dernière, par exemple en étant ramassée en stop par un camionneur. Je regarde mon téléphone en me demandant si je ne devrais pas prendre le risque de lui envoyer un dernier message.

Non, impossible. Je ne sais pas qui a son téléphone entre les mains. J'en suis réduit à espérer qu'elle tiendra compte de mes dernières paroles pleines de sagesse.

Nie tout.

Mais même si elle craque – et ce n'est pas improbable –, il n'existe aucune preuve de mon lien avec Adeline Severson. Eve était la seule à connaître la

vérité, or elle n'en a parlé à personne. Les photos ont été effacées. Et Addie a prouvé par le passé qu'elle était quelque peu désaxée. Elle a déjà harcelé un professeur, elle l'a fait renvoyer, même si on n'a pas réussi à prouver le moindre acte répréhensible de sa part. Et puis, la gamine n'a aucun ami.

Je me surprends à siffloter en me dirigeant vers la salle de bains. Je l'ai pour moi tout seul ce matin – Eve n'est pas là pour utiliser toute l'eau chaude et me laisser avec une douche au mieux tiède. J'aurais dû mettre fin à ce mariage il y a longtemps, même si j'avais des raisons de continuer la comédie. Eve en savait un peu plus sur moi que je ne l'aurais voulu.

Après avoir soulagé ma vessie, j'ouvre les rideaux de la douche pour mettre l'eau à couler. Mais juste avant que ma main ne se pose sur le robinet, je me fige.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Il y a une paire de chaussures d'Eve dans la douche.

Je n'arrive pas à détacher les yeux des escarpins rouges au fond de la cabine. J'ai déjà découvert des chaussures d'Eve dans tous les coins et recoins de la maison, mais la douche, c'est nouveau. Je ne comprends pas du tout ce qui lui a pris de les fourrer là.

De toute évidence, ma femme était encore plus déséquilibrée qu'elle ne le laissait paraître. Raison de plus pour me réjouir d'être enfin débarrassé d'elle.

Je suis extrêmement tenté de laisser les chaussures se mouiller, mais au dernier moment, je les sauve de la noyade. D'après les factures de nos cartes de crédit, les chaussures d'Eve valent une petite fortune. Je trouverai un moyen de les vendre sur eBay. Je pourrais même me faire un petit pactole.

Au moment où j'enlève les escarpins de la douche, j'entends un bruit derrière moi. Je me retourne vers la porte fermée de la salle de bains. On dirait presque que quelqu'un est là, juste derrière. Mais c'est impossible. Eve n'est pas là et personne d'autre n'a la clé.

Pourtant, je suis certain d'avoir entendu quelque chose. Un peu comme si on tapait à la porte.

J'ajuste mon boxer en gagnant la porte de la salle de bains... que j'ouvre avec précaution. Je balaie la chambre des yeux. Sans surprise, elle est vide. Un instant, mon poème préféré me revient en mémoire, « Le Corbeau », du célèbre Edgar Allan Poe.

Les ténèbres et rien de plus.

En soufflant de soulagement, je vais au dressing, où je jette les chaussures d'Eve. La nuit dernière a été stressante et j'ai mal dormi, pas étonnant que mes oreilles me jouent des tours.

Je saute dans la douche et laisse l'eau brûlante ruisseler sur ma peau nue. Une journée bien remplie m'attend. Après le petit déjeuner, j'ai une pile de copies à corriger. Ensuite, je sortirai peut-être manger un morceau. J'en profiterai peut-être pour faire un saut au supermarché.

Et puis après, j'appellerai la police.

Addie

Je ne ferme pas l'œil. Pas même une minute.

Je me tourne et me retourne sans cesse dans mon lit. Chaque fois que j'essaie, je revois le cadavre de Mme Bennett gisant au fond de cette tombe dans le champ de citrouilles, avec ces vilaines marques rouges autour du cou.

Ma mère arrive à la maison au petit matin. Elle entre discrètement dans ma chambre pour voir si tout va bien et je reste les paupières closes, à faire semblant de dormir. Je n'ai pas la force de discuter avec elle maintenant. Il lui suffira d'un coup d'œil à mon visage pour comprendre que quelque chose ne va pas.

Je reste au lit jusqu'à ce qu'il soit presque l'heure du déjeuner, puis je n'ai d'autre choix que de me lever. Je dois affronter la journée, voire me forcer à manger quelque chose.

Je jette les jambes sur le côté du lit et j'attrape mon téléphone. Un message m'attend :

Hudson : Tu vas bien ?

Non, je ne vais pas bien, pas bien du tout. Mais je n'ai pas envie de répondre à ses questions ce matin. Même si je lui dois beaucoup, je ne peux pas lui faire face. Surtout que lundi matin, quand il découvrira que Mme Bennett a disparu, il fera forcément le rapprochement.

Si le plan de Nathaniel semblait raisonnable hier soir, maintenant, à la lumière du jour, je ne vois pas comment on va pouvoir s'en sortir.

J'ouvre Snapflash, espérant trouver un message de sa part. Après tout ce qui s'est passé hier soir, il me doit bien une explication, non ? Mais il n'y a rien.

Je tape un message de mon cru :

Moi : Qu'est-ce qui t'est arrivé hier soir ? S'il te plaît, dis-moi ce qui se passe.

J'appuie sur « Envoyer », mais au lieu de recevoir une notification m'informant que le message a été transmis, c'est un message d'erreur que je lis à l'écran :

Ce compte n'existe plus.

Quoi ?!

J'ai l'impression que je vais vomir. Nathaniel a supprimé son compte. Comment a-t-il pu faire ça ?

Bon, je ne dois pas paniquer. Il est logique qu'il veuille supprimer son compte. En réalité, je devrais faire pareil. Il ne doit rien rester qui puisse indiquer qu'on a eu une liaison, sinon cela nous incriminerait tous les deux.

Pourtant, je ne peux pas m'y résoudre. Même si ses messages ont tous

disparu, volatilisés au bout de soixante secondes. Je veux garder le compte au cas où il aurait besoin de me parler de nouveau.

Je descends pieds nus dans la cuisine et je mets des tartines dans le grille-pain. Je n'ai pas faim du tout, mais mon corps n'a pas l'air de cet avis et mon estomac gargouille. J'ai la maison pour moi toute seule, car ma mère dort profondément, épuisée par son travail de nuit.

Nathaniel sait ce qu'il fait. Il n'a pas supprimé son compte pour me torturer. Il l'a fait parce qu'on doit se couvrir. Mme Bennett est morte, on ne peut rien y changer. Mais si on se fait pincer, nous pourrions tous les deux finir en prison pour le restant de nos jours. Je dois m'en tenir à ce que Nathaniel m'a dit :

Nie tout.

Nate

La voiture banalisée s'arrête devant chez moi à 16 heures.

Appeler la police était une démarche risquée de ma part. Appeler la police pour signaler la disparition d'une personne que je sais avoir tuée et lui demander de localiser un corps que j'ai moi-même enterré... Disons qu'il faut en avoir dans le pantalon.

En même temps, c'est une décision mûrement calculée. Je ne peux pas prétendre qu'Eve est restée à la maison pendant des jours alors que sa voiture est sur le parking d'une gare de banlieue. Ma meilleure option est de jouer le rôle du mari perdu. Heureusement, j'ai suivi plusieurs cours de théâtre dans ma vie, et pour ce rôle, ils me seront très utiles.

J'ouvre la porte en pull et jean usé. Je ne veux pas avoir l'air d'en faire trop. Il est impératif de montrer pile la bonne dose d'inquiétude.

Immédiatement, je découvre que ma chance est encore au rendez-vous. L'officier de police qui se tient devant moi est une femme. Mon charme opère invariablement sur le sexe opposé.

— M. Bennett ?

— Oui.

— Je suis l'inspectrice Sprague.

La policière est petite – elle m'arrive à peine au menton – et elle doit incliner la tête en arrière pour me regarder. Si elle détachait ses cheveux de ce chignon douloureusement serré et qu'elle se maquillait un peu, elle pourrait être très attirante... bien que pas du tout mon genre.

— On m'a signalé la disparition de votre femme.

— C'est exact, confirmé-je.

— Puis-je entrer ?

Un policier n'a pas le droit de pénétrer chez vous sans votre consentement explicite, mais je n'ai rien à cacher. Je m'écarte pour permettre à l'inspectrice d'entrer chez moi.

— OK, M. Bennett, commence-t-elle, je voudrais d'abord clarifier la chronologie des faits. Vous dites que vous n'avez pas vu votre femme depuis hier soir ?

Je confirme d'un signe de tête.

— C'est exact. Elle préparait un voyage, une visite surprise à ses parents, qui vivent dans le New Jersey. Elle s'est brouillée avec eux il y a plusieurs années et elle était déterminée à arranger les choses, mais elle ne voulait pas les avertir de sa venue, parce qu'elle avait peur qu'ils ne cherchent à l'en dissuader. Bref, elle a réservé une place dans un train de nuit et elle avait l'intention d'arriver à la première heure le lendemain matin. Mais je l'ai appelée toute la journée et elle n'a pas répondu – mes appels tombent

directement sur la boîte vocale –, alors j’ai vérifié auprès de ses parents, qui m’ont dit ne pas l’avoir vue.

J’ai appelé plusieurs fois sur le téléphone d’Eve et j’ai aussi passé un bref coup de fil à ses parents pour que mon histoire colle. Ils ont été stupéfaits et un poil sceptiques lorsque je leur ai annoncé qu’Eve avait prévu une visite. En tout cas, ils ont rapidement raccroché. Ils ne sont pas extrêmement fans de ma personne.

— Je vois, lâche Sprague. Et vous avez dit qu’elle prenait le train de banlieue pour aller jusqu’en ville ?

J’acquiesce de nouveau.

— Oui. On ne roule pas sur l’or et comme elle ne voulait pas prendre un Uber jusqu’au centre-ville, elle a pensé que ce serait mieux. C’est pour ça que je suis sorti dîner, parce qu’elle partait tôt pour prendre son train.

L’inspectrice incline la tête d’un air pensif.

— D’accord, bien, nous avons en effet trouvé sa voiture à la gare, mais pas votre femme. Et elle a bien acheté des tickets Amtrak, mais il ne semble pas qu’elle ait pris le train. Ses billets n’ont jamais été scannés.

Et c’est là que mes talents d’acteur entrent en jeu. Je me plaque une main sur la bouche.

— Vous plaisantez.

— J’ai bien peur que non. Et il ne semble pas qu’elle ait pris le train de banlieue non plus, d’après ce que j’ai pu voir.

Je recule, trébuche, parviens à m’accrocher à la rampe de la cage d’escalier.

— Oh, grand Dieu. Vous pensez qu’elle a été agressée à la gare ?

— C’est une possibilité, oui.

— Je n’aurais jamais dû la laisser y aller toute seule. (Ma voix se brise.) J’ai proposé de l’accompagner en voiture, mais elle m’a dit que ce n’était pas la peine. Elle ne voulait pas me déranger, vous voyez ?

Je lève les yeux vers le visage de l’inspectrice pour vérifier si elle y croit. Son expression est indéchiffrable.

— Je dois vous demander où vous étiez hier soir, M. Bennett.

— Comme je vous l’ai dit, je suis sorti dîner dans un bar, puisque ma femme n’était pas là.

Je suis sûr que la jolie barmaid confirmera que j’y suis resté des heures. J’ai flirté avec elle, même si elle n’était pas mon style.

— Il était tard quand je suis rentré, Eve était déjà partie.

— Et quelle est votre relation avec votre femme ? insiste-t-elle. Vous êtes-vous disputés ou...

Je pars d’un rire sec.

— Disputés ? Mon Dieu, non. Eve et moi avons le mariage le plus heureux de tous les couples que nous connaissons. Vous pourriez interroger n’importe lequel de nos amis. En fait...

Je déglutis, de telle sorte que ma pomme d’Adam bouge visiblement.

— Nous essayons d’avoir un bébé, terminé-je.

Le visage de Sprague est toujours impassible. J'ai peut-être pris des cours d'art dramatique, mais elle doit exceller au poker. Difficile de déterminer si elle est convaincue par mon personnage de mari inquiet ou si elle m'inscrit sur sa liste de suspects.

— Et y a-t-il quelqu'un qui aurait pu lui vouloir du mal ?

J'hésite volontairement.

Elle hausse les sourcils.

— M. Bennett ?

— Je ne voulais pas en parler, mais vous allez le découvrir tôt ou tard. Eve a une élève qui semble lui en vouloir. Elle s'appelle Adeline Severson.

Elle prend ce qui ressemble à un petit iPad à sa ceinture et griffonne quelques notes.

— Je vois. Et que s'est-il passé exactement entre votre femme et cette élève ? Je laisse échapper un soupir.

— Je suis sûr que cette gamine ne peut pas être derrière tout ça, mais la vérité, c'est que c'était un peu effrayant. Eve l'a surprise en train de tricher à un contrôle, et bien qu'elle ait fini par lui donner une punition de principe, il semble qu'Adeline ne le lui ait jamais pardonné. Il y a deux nuits, nous l'avons surprise en train de rôder devant la maison, même si elle l'a nié lorsque nous avons fait part de nos soupçons à la proviseure de l'école.

— Hum, hum...

— Et il y a autre chose.

Je me dirige vers le bureau que nous avons dans un coin du salon et j'ouvre le tiroir du haut. J'en sors une feuille de cahier avec un mot écrit à la main. Je l'apporte à l'inspectrice.

— Elle a glissé ça dans le casier d'Eve à l'école.

Les yeux de Sprague survolent les pattes de mouche sur la page. À mesure qu'elle lit, je l'entends prendre une brusque inspiration.

— C'est grave, M. Bennett. Comment se fait-il que vous n'ayez pas prévenu la police d'emblée ?

— Adeline traverse une période difficile, expliqué-je. Il y a environ un an, son père est mort. L'année dernière, elle a harcelé un autre professeur et la plupart des autres élèves du lycée l'ont mise à l'écart. Nous ne voulions pas lui rendre la vie plus difficile encore et nous avons essayé de régler le problème au sein de l'établissement.

Sprague est en train de noter tout ça. Je remarque même qu'elle souligne quelque chose. Lorsqu'une femme est tuée, le mari ou le petit ami – moi – est toujours le premier suspect. À moins qu'un autre coupable potentiel ne soit proposé.

Je propose Addie.

— Très bien, conclut-elle enfin. On dirait que je vais devoir rendre visite à Mlle Severson. Avant que je parte, cela vous dérange-t-il si je jette un coup d'œil rapide à votre maison ?

— Bien sûr. Allez-y, je vous en prie.

Je ne sais pas ce qu'elle cherche exactement. Peut-être le corps de ma femme étalé au milieu du salon ? Il doit sans doute exister des criminels stupides à ce point.

Sprague fait un tour rapide de la pièce principale. Elle vérifie ensuite la salle de bains, où il n'y a absolument rien à voir. Puis elle pointe du doigt l'endroit où j'ai étranglé ma femme, il y a moins de vingt-quatre heures.

— C'est la cuisine ?

— Oui.

Elle ouvre la porte et, quand elle arrive au centre de la pièce, ses yeux se posent sur quelque chose au sol. Et quand je vois à mon tour ce qu'elle regarde, mon cœur dégringole.

Nate

Une autre paire d'escarpins d'Eve. En plein milieu de notre cuisine. Ceux-là sont bleu vif. Je les reconnais, c'est l'une de ses paires préférées. Et les semelles sont couvertes de terre.

Je me sens soudain nauséeux. Que font les chaussures d'Eve au milieu de la cuisine ? Dans la douche, c'était déjà bizarre, mais ma femme fait des choses bizarres tout le temps. Là, c'est différent. J'étais dans la cuisine tout à l'heure, en train de me préparer un petit déjeuner. Si ces chaussures avaient été là, je les aurais vues.

Non ?

— Ces chaussures sont à votre femme ? me demande Sprague.

— Oui, parviens-je à répondre.

Elle s'accroupit à côté des escarpins pendant que j'essaie de modérer ma panique.

— Ce sont des escarpins de prix, commente-t-elle. Je suis surprise qu'elle les ait portés dehors et salis à ce point.

— Je... Je ne sais pas quoi dire.

Je retiens mon souffle, attendant une autre question à laquelle je ne saurai pas répondre, mais heureusement, l'inspectrice semble se désintéresser des chaussures. Je lui fais visiter le reste de la maison, sans cesser de penser aux escarpins dans la cuisine. J'ai du mal à me concentrer sur autre chose et, chaque fois que l'inspectrice me pose une question, je suis sûr d'avoir l'air troublé et terriblement coupable.

Mais je ne peux pas m'en empêcher. Qu'est-ce que ces chaussures fabriquent dans ma cuisine, bon sang ?

Quand enfin je referme la porte sur la policière, je verrouille derrière elle et manque de trébucher dans ma hâte de retourner à la cuisine. Je me rends compte alors que la porte de derrière est restée légèrement entrouverte et qu'un oiseau est entré. L'oiseau – petit avec des plumes noires et blanches – est en train de picorer furieusement les talons des chaussures d'Eve.

Je considère la scène, médusé. J'ai déjà laissé la porte de derrière ouverte par le passé et jamais un oiseau n'a pénétré dans notre cuisine. Je vais chercher un balai dans le placard et je chasse l'intrus jusqu'à ce qu'il finisse par s'envoler par la porte.

Maintenant que le volatile est parti, je m'accroupis à côté des escarpins : qu'est-ce qui a bien pu attirer un oiseau vers une paire de chaussures en daim ? Car enfin, les oiseaux ne s'intéressent pas à la terre. Ils cherchent la nourriture.

Et c'est là que je le vois.

Un morceau de citrouille écrasé sous le talon.

Mes jambes se dérobent sous moi, mon coccyx atterrit brutalement sur le sol de la cuisine. J'ai la tête qui tourne et la vue qui se brouille. J'aurais pu essayer de me convaincre que les chaussures se trouvaient là depuis le début et que je ne les avais tout simplement pas remarquées. Cela dit, l'inspectrice n'a pas tort : Eve était méticuleuse concernant l'entretien de ses escarpins, elle ne les aurait jamais salis de la sorte. Mais on peut imaginer qu'elle se soit retrouvée coincée sous la pluie et qu'elle n'ait pas pu faire autrement. J'aurais pu essayer de me convaincre de tout ça.

Reste la citrouille. Comment un morceau de citrouille écrasé s'est-il retrouvé sous la chaussure de ma femme ?

Même si Eve avait porté des chaussures lorsque nous l'avons enterrée, ce qui n'était pas le cas, il est évident qu'elle n'est pas sortie de sa tombe pour rentrer à la maison avec un morceau de citrouille coincé sous un talon. Cela signifie que quelqu'un d'autre a placé ces chaussures au milieu de ma cuisine, pour que je les voie et que je panique.

Forcément quelqu'un qui est au courant de ce que nous avons fait hier soir.

Se peut-il que ce soit Addie ? Il me semble peu probable qu'elle soit capable d'un tel comportement, mais je l'ai abandonnée au milieu de nulle part la nuit dernière. C'est peut-être sa façon puérile de se venger. Encore une fois, ce n'est pas son genre. Addie est une adolescente impulsive, et l'idée qu'elle se soit faufilée dans ma maison pour y déposer des chaussures ayant appartenu à Eve sur le sol de ma cuisine me paraît absurde.

Il existe une autre possibilité.

Je suis douloureusement conscient que, ces dernières années, je n'ai pas été en mesure de satisfaire les appétits sexuels de ma femme. Et bien sûr, l'idée m'est venue qu'elle avait pris un amant pour combler ce vide. L'ancienne Eve – celle dont je suis tombé amoureux – n'aurait jamais rien envisagé de tel, mais je crois que la femme que j'ai épousée en serait capable.

Donc, si elle avait une liaison, est-il possible qu'elle se soit confiée à son amant ? Qu'il ait découvert, d'une manière ou d'une autre, ce que nous lui avons fait et cherche maintenant se venger en jouant au justicier ?

Chacune de ces possibilités me met incroyablement mal à l'aise.

Je ramasse les escarpins sur le sol et lave les talons dans l'évier, sous un filet d'eau chaude. Une chose est sûre : l'individu qui a placé ces chaussures dans ma cuisine espère m'effrayer en même temps qu'il hésite à me dénoncer aux flics. Si quelqu'un leur avait communiqué des informations incriminantes à mon sujet, cette policière m'aurait passé les menottes aux poignets avant que le moindre mensonge ne quitte mes lèvres.

Non, je suis certain de conserver l'avantage. Tant que je suis prudent, personne ne découvrira ce que j'ai fait.

Addie

Lorsque ma mère m'appelle en bas, je perçois un léger tremblement dans sa voix.

J'ai passé la majeure partie de l'après-midi allongée sur mon lit, à regarder le plafond, trop paralysée pour ne serait-ce que me lancer dans mes devoirs du week-end. À un moment donné, j'ai entendu ma mère sortir de sa chambre et descendre, mais j'ai gardé ma propre porte fermée. Je ne peux pas la regarder en face.

Je descends les marches, vaguement consciente que mon T-shirt a une tache sur la poche de poitrine et que mes cheveux ressemblent à un sac de nœuds. Je me fige à mi-chemin de l'escalier à la vue de l'inconnue en trench-coat au milieu de notre salon.

— Addie, commence ma mère. Voici l'inspectrice Sprague. Elle aimerait te poser quelques questions.

Je savais que la police finirait par m'interroger étant donné que je me trouvais avec Mme Bennett dans le bureau de la proviseure pas plus tard qu'hier, mais je ne m'attendais pas à ce que cela arrive si tôt. Je ne sais même pas comment ils ont compris aussi rapidement qu'elle avait disparu. Comme c'est le week-end, la seule personne qui aurait pu signaler sa disparition...

Nathaniel.

— Bonjour, Addie, dit la policière alors que je descends lentement le reste de l'escalier.

Elle est petite, mais les traits de son visage ont l'air sculptés dans la pierre, et ses cheveux sont tirés en un chignon très serré à l'arrière de son crâne. Elle a beau être minuscule, elle est effrayante.

— J'ai besoin de te parler quelques minutes, si tu es d'accord.

— Et je serai présente tout du long, ajoute ma mère.

Je les regarde tour à tour. Faute de voir comment je pourrais refuser, je hoche la tête.

Les yeux sombres de l'inspectrice Sprague étudient mon visage. C'est le genre de femme qui me donne l'impression de pouvoir percer les mensonges à jour, mieux encore que ne le faisait mon institutrice de CM1.

— Alors, Addie... La raison pour laquelle je suis ici, c'est que ta professeure de mathématiques, Eve Bennett, a disparu entre hier soir et ce matin.

Ma gorge ressemble au Sahara, dont nous avons appris l'existence le mois dernier, soit dit en passant.

— Ah. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Nous ne le savons pas, répond patiemment l'inspectrice. Mais en effectuant des recherches sur sa disparition, nous avons découvert que tu avais eu quelques démêlés avec Mme Bennett.

Je sens les yeux de ma mère sur moi, elle qui ignorait tout à ce sujet. Je ne sais pas trop quoi dire, surtout devant elle.

Nie tout.

— Euh, je rencontrais des difficultés en classe, donc ce n'était pas génial, mais on n'était pas ennemies ou quoi que ce soit.

Les lèvres de Sprague se contractent imperceptiblement.

— Non, je ne suggérerais pas que vous étiez ennemies. Cependant, elle a dit à la proviseure qu'elle t'avait surprise en train d'espionner devant chez elle il y a deux nuits.

Nie tout.

— Ce n'est pas vrai. Je ne l'ai pas espionnée. Je suis restée chez moi toute la nuit.

— C'est exact, inspectrice, intervient ma mère. J'étais avec Addie jeudi soir. Elle n'est pas sortie.

— Donc vous ne l'avez pas quittée des yeux de toute la nuit ?

Ma mère hésite.

— Elle a seize ans. Je ne ressens pas le besoin de la baby-sitter en continu. À un moment donné, elle était en haut dans sa chambre...

— Il est donc possible qu'elle soit sortie ?

Ma mère me jette un coup d'œil, puis retourne à la policière.

— Je suppose que c'est *possible*, oui.

— Autre chose...

Sprague fouille dans la poche de son trench-coat et en sort une feuille de cahier pliée. Elle me la tend.

— As-tu écrit ceci à Mme Bennett ?

Maman se penche par-dessus mon épaule pour lire le papier. Mes genoux flageolent à mesure que je lis mes gribouillis rageurs. Non... Oh non !

Ce n'est pas possible.

« J'aimerais t'arracher les yeux, puis remplir tes orbites de charbons ardents. J'aimerais te poignarder la gorge avec mon stylo... »

Ma mère se plaque une main sur la bouche.

— Addie !

— Est-ce toi qui as écrit cela ? me presse l'inspectrice.

Inutile de mentir. Ma mère connaît mon écriture, elle sait donc que c'est moi qui ai écrit ces mots.

— Oui, admetts-je donc. Mais ce n'était pas... Je veux dire, oui, je l'ai écrit, mais je ne l'ai pas écrit à Mme Bennett.

Sprague hausse les sourcils.

— À qui l'as-tu écrit ?

— À personne en particulier. C'était... C'était un devoir pour le cours d'anglais.

Je repense au moment où j'ai écrit cette lettre, tellement en colère contre Kenzie qui avait volé mes vêtements dans mon casier de gym. Et à Nathaniel, qui m'avait alors demandé de coucher ma colère sur le papier. Je ne pensais

pas ce que j'ai écrit. J'étais juste... dans la théâtralité. J'essayais d'impressionner Nathaniel.

— Un devoir ? répète maman, incrédule.

L'inspectrice Sprague ne moufte pas, mais je vois bien à son visage qu'elle n'est pas plus convaincue.

Je me gratte l'arrière du coude.

— Oui, je... J'étais censée écrire une lettre à quelqu'un contre qui j'étais en colère. Mais je ne l'ai jamais envoyée à personne. Ce n'était pas une vraie lettre.

— Un devoir, redit Sprague, les sourcils froncés. Alors... les autres élèves ont eu le même exercice à faire ? Si je leur pose la question, est-ce qu'ils s'en souviendront ?

— Non, seulement moi.

L'inspectrice me regarde d'un drôle d'air, mais ne m'interroge pas plus sur le sujet. Je ne sais pas si c'est bon ou mauvais signe.

— Je dois te demander, Addie : où tu étais la nuit dernière ?

— Chez moi, dis-je rapidement.

Elle se tourne vers ma mère.

— Vous aussi ?

Les joues de ma mère ont rosé.

— Je suis infirmière, j'étais de garde la nuit dernière.

Le pli entre ses sourcils, celui qu'elle a toujours lorsqu'elle s'inquiète pour moi, s'est transformé en crevasse. Elle m'a souvent regardée comme ça, l'année dernière.

— Alors... fait Sprague, qui s'adresse maintenant à ma mère, vous vous êtes rendue au travail en voiture ?

Maman fronce les sourcils, confuse.

— Oui.

— Et vous avez un autre véhicule ?

Maman jette un coup d'œil à la porte qui mène au garage.

— Nous avons... La voiture de mon défunt mari est dans le garage. Mais personne ne l'utilise.

Elle prétend la garder pour moi. La vérité, c'est qu'elle n'accepte de se séparer d'aucune de ses affaires. Je parie qu'elle regrette de ne pas s'en être débarrassée maintenant.

— Tu avais donc accès à une voiture la nuit dernière ? me demande Sprague.

Avant que je puisse répondre, ma mère intervient :

— Elle n'a pas le permis de conduire. Elle n'a qu'un permis de conduite accompagnée.

L'inspectrice arque un sourcil. Elle sait mieux que quiconque que l'absence de permis de conduire n'empêche pas un adolescent de prendre le volant s'il le veut vraiment.

— Mais la voiture était dans le garage ?

— Oui, répond maman d'une petite voix.

Je ne sais pas pourquoi l'inspectrice nous interroge là-dessus. Pourquoi savoir si j'ai eu accès ou non à une voiture l'intéresse ? Je n'ai pas utilisé la voiture de mon père hier soir. La seule raison pour laquelle j'aurais eu besoin d'un véhicule, c'est...

Si j'avais agi seule.

Une horrible sensation de vertige m'envahit. L'inspectrice Sprague a mené son interrogatoire comme si elle venait de découvrir l'existence de cette lettre, mais je suis presque certaine que si elle l'a en sa possession, c'est que Nathaniel la lui a donnée. Et comme le lycée est fermé aujourd'hui, c'est lui qui a dû lui souffler que j'ai été aperçue en train de rôder près de leur maison.

Et il m'a abandonnée dans les bois.

Nathaniel serait-il en train de me faire porter le chapeau pour le meurtre de sa femme ? Tout ce que dit l'inspectrice semble l'indiquer, mais je connais Nathaniel et il ne ferait jamais un truc pareil. Tout ce qu'il a fait hier soir, c'était pour me protéger, pour m'empêcher d'aller en prison.

Sauf que je n'arrête pas de penser à ces marques rouge vif autour de la gorge de Mme Bennett.

— Addie, reprend l'inspectrice Sprague d'une voix étonnamment douce, as-tu une idée de ce qui est arrivé à Mme Bennett la nuit dernière ?

Elle et ma mère me regardent fixement. Je secoue la tête en silence.

Sprague pousse un long soupir.

— Très bien, Addie. C'est tout pour l'instant. Mais nous aurons peut-être besoin que tu viennes au poste plus tard. Nous aurons sans doute d'autres questions à te poser.

— Addie ne ferait jamais de mal à personne, lâche maman. Elle n'est pas comme ça.

L'inspectrice sourit sèchement, mais ne dit rien. Elle sait aussi bien que moi que ce n'est pas la vérité.

Addie

Lorsque l'inspectrice Sprague quitte la maison, ma mère a l'air sur le point de faire une attaque. Son visage s'est vidé de toutes ses couleurs et je suis presque sûre que les derniers cheveux bruns qui lui restaient ont blanchi.

— Addie, hoquette-t-elle. Qu'est-ce que c'était que ça ? Qu'est-ce que tu as fait ?

Nie tout.

Je baisse les yeux, jouant avec une mèche de mes cheveux en désordre. Je ne serais pas totalement surprise que mes propres cheveux deviennent blancs avant la fin de cette histoire.

— Je n'ai rien fait. J'étais là toute la nuit.

— Dis-moi la vérité, Adeline.

Ma mère voit clair en moi quand je mens, alors j'essaie une autre stratégie.

— Écoute, elle a l'air de penser que j'ai pris la voiture. Je te parie que cette bagnole au garage ne démarre même pas, tellement ça fait longtemps qu'on ne l'a pas utilisée. Si ça se trouve, la batterie est morte.

La dernière fois que ma mère a conduit cette voiture remonte à au moins deux mois, quand elle envisageait de la vendre. Finalement, elle a décidé de la garder pour moi, même si l'idée de conduire la voiture de ce type me rend malade.

— Peut-être, convient-elle lentement.

Elle pivote pour regarder de nouveau la porte du garage.

— Très bien. Laisse-moi vérifier, ajoute-t-elle.

Mon cœur bondit quand elle attrape les clés qu'elle range dans la bibliothèque. Je me dépêche de la suivre jusqu'au garage. Sans un mot, elle déverrouille la portière et se glisse sur le siège du conducteur. Elle tâtonne un instant avant d'insérer la clé dans le contact.

— Maman...

Je me rends compte que je retiens mon souffle. Si le moteur ne démarre pas, je serai tirée d'affaire, non ? Si je n'avais pas de voiture hier soir, je n'ai rien pu faire à Mme Bennett.

Lentement, elle tourne la clé.

Le moteur rugit si fort que je dois reculer d'un pas. Le garage s'emplit rapidement de gaz d'échappement. Vraiment, il faudrait qu'elle le coupe, au lieu de quoi elle reste assise, fixant un regard vitreux sur le pare-brise tandis que les fumées toxiques empoisonnent le garage.

— Je ne savais même pas qu'elle était encore capable de rouler, protesté-je d'une voix suppliante.

Enfin, elle coupe le moteur, retire les clés du contact et sort de la voiture pour venir planter ses yeux dans les miens.

— Que s'est-il passé hier soir, Adeline ? Je veux la vérité.

— Rien, chuchoté-je. J'étais à la maison.

— Est-ce que tu as fait quelque chose à Mme Bennett ?

— Non, je... je n'aurais jamais...

Tout ce que je dirai ensuite sera un mensonge complet. J'ai fait des choses horribles au cours de mes seize années de vie. J'ai poussé mon père dans l'escalier. J'ai harcelé Art Tuttle. J'ai couché avec mon professeur. J'ai assommé Mme Bennett à l'aide d'une poêle à frire.

En revanche, je ne suis plus si sûre de l'avoir tuée.

— S'il te plaît, dis-moi la vérité, Addie, ordonne ma mère, dont la voix se brise. Je ne peux pas t'aider si tu ne me dis pas la vérité.

Je me demande ce qui se passerait si je lui racontais tout. Si je lui avouais ma liaison avec Nathaniel. Que je suis allée chez les Bennett hier soir et que j'ai frappé Eve Bennett sur la tête avec une poêle. Comment réagirait-elle si je lui avouais tout ?

La vérité, c'est que je ne suis pas sûre de vouloir le savoir.

En fin de compte, je comprends une chose : ce sera la parole de Nathaniel contre la mienne. Et il va tout nier.

Nate

Je reçois un nouvel appel de l'inspectrice Sprague quelques heures plus tard, juste avant d'aller me coucher.

Jusqu'à présent, ils n'ont pas réussi à localiser Eve, ce qui n'est pas extrêmement surprenant. Ils ont confirmation qu'elle n'a jamais pris le train de banlieue, ce qui n'est pas non plus très étonnant. Toutes ces routes sont censées mener à Addie.

— Par ailleurs, ajoute-t-elle, j'ai parlé à Adeline Severson.

Addie. Je me demande ce qu'elle a dû penser quand la police s'est présentée à sa porte. Heureusement qu'on ne peut lui accorder une once de crédibilité.

— Ah ?

— Je pense vraiment qu'elle a quelque chose à voir avec la disparition de votre femme, me dit Sprague. Je vais lui reparler demain. Et j'essaie d'entrer en contact avec la proviseure de votre établissement.

— Bien.

Higgins lui racontera tout ce qu'Addie a fait l'année dernière. Entre ça et la lettre que j'ai conservée, elle apparaîtra comme extrêmement suspecte. Lorsqu'ils finiront par exhumer le corps d'Eve, toutes les preuves mèneront à elle. Il y a même ses empreintes digitales dans la voiture d'Eve.

Je dois juste faire de mon mieux pour prendre mes distances avec elle. Je suis à peu près sûr qu'elle n'a parlé de nous deux à personne. Eve était la seule à savoir. Et maintenant, j'ai supprimé le compte Snapflash qui aurait pu nous relier.

Je suis désolé, Addie. L'un de nous doit porter le chapeau, et ça ne peut pas être moi.

— Je vous recontacte demain, me promet l'inspectrice Sprague.

— J'apprécie, lui dis-je, en jouant la carte du charme. Tout ce que vous pourrez faire pour retrouver ma femme...

Je ne peux pas carrément flirter, ce serait extrêmement déplacé, mais plus elle m'appréciera, moins elle me soupçonnera.

— Nous découvrirons la vérité sur ce qui est arrivé à votre femme, me promet-elle. Tenez bon, M. Bennett.

— Nate, la corrigé-je d'une voix étranglée.

Je préfère qu'on m'appelle Nate, même si j'adorais la façon dont Addie disait « Nathaniel » avec ce ton adorateur qu'elle avait.

Après avoir rattaché, je me brosse les dents dans la salle de bains, en fredonnant les paroles de *All Shook Up*, comme je le fais toujours. Je me passe un peu d'eau sur le visage, puis j'enlève mon maillot de corps et je me mets au lit. Pile quand je me glisse entre les draps, je l'entends.

Quelqu'un sonne à la porte en bas.

Serait-ce l'inspectrice Sprague ? Non, c'est peu probable. Nous avons raccroché il n'y a pas si longtemps. Ce doit être quelqu'un d'autre. Je jette un coup d'œil à ma montre : il est presque 23 heures. Qui se présenterait à ma porte à cette heure-ci ?

Je remets mon maillot de corps et j'attrape mon peignoir pour faire bonne mesure. Je descends l'escalier, vaguement à tâtons, chaque marche craquant au contact de mes pieds nus. Notre maison est si vieille que pratiquement chaque carreau et chaque lame de parquet produisent un son unique. Quelqu'un qui traverserait notre salon pourrait créer une symphonie.

J'entends de nouveau un bruit. Cette fois, on frappe à la porte. Non, plutôt on *tapote*.

Si une fois de plus, je ne trouve personne à la porte, je vais perdre la tête, bon sang.

Je vérifie d'abord par le judas. Mon ventre se serre, car je ne vois personne sur le seuil. Mais cela ne veut pas forcément dire grand-chose. Il peut s'agir d'une livraison de colis.

À 23 heures, un samedi.

J'entrouvre la porte, le cœur battant douloureusement dans ma poitrine. Mais il ralentit légèrement lorsque je découvre le carton marron estampillé Amazon posé là. Ce n'était donc qu'une livraison. *Que cela et rien de plus.*

Je récupère le paquet et vais le déposer sur la table basse. Je n'ai aucune idée de ce que c'est, mais je commande assez souvent des colis. Le dernier article en date était une nouvelle cafetière, car l'actuelle fonctionne mal. Ce sera bien agréable de pouvoir de nouveau boire une bonne tasse de café chez moi. Je déchire le ruban adhésif du colis et...

Non, ce n'est pas une machine à café. C'est une paire de chaussures de femme.

D'un rouge frappant, avec de hauts talons pointus. Eve a dû les commander avant sa mort. Évidemment. Eve commandait toujours des chaussures. Contrairement aux autres, cela dit, cette paire sera renvoyée directement à l'expéditeur. Je commence à les sortir de la boîte, mais avant de réussir à les libérer entièrement de leur emballage, je sens mon sang se glacer. Je les lâche comme si elles m'avaient brûlé la main quand je prends conscience de ce que j'ai sous les yeux.

Les semelles des chaussures sont couvertes de terre.

Doux Jésus.

Je me lève du canapé d'un bond, tout mon corps tremble. Je me précipite vers la porte et l'ouvre assez vite pour que les gonds gémissent, comme pour protester. Je fouille mon jardin du regard, les yeux plissés, à l'affût du moindre mouvement. Mais je ne vois rien. Pas même un écureuil.

Les ténèbres et rien de plus.

— Je sais que vous êtes là ! crié-je, aussi fort que je l'ose. Je ne me laisserai pas intimider.

Le silence.

— Addie ?

Je suis accueilli par un souffle de vent qui me glace jusqu'aux os. Je serre mon peignoir autour de mon torse.

— Eve ? chuchoté-je.

Là non plus, pas de réponse.

Je claque la porte et m'y appuie de tout mon poids. Non, ma femme morte ne me hante pas depuis la tombe. C'est la seule chose dont je sois sûr. Je n'ai jamais cru à la vie après la mort. Quand on est mort, on est mort.

Alors, qui a déposé ces chaussures sales devant ma porte ?

Une autre personne me vient à l'esprit qui aurait pu faire ça. Quelqu'un d'autre qu'Addie, que l'amant mystérieux d'Eve ou que le fantôme de ma femme décédée. Une autre personne qui en sait juste assez pour m'enterrer, et si c'est cette personne-là qui me nargue, je suis dans un très, très gros pétrin.

Nate

Sans surprise, je passe une nuit affreuse.

Je me tourne et me retourne, et quand je m'endors, je rêve d'une Eve zombie qui sort de sa tombe dans le champ de citrouilles, en talons aiguilles rouges, avec lesquels elle entreprend ensuite de me matraquer. Autant dire que tous les souvenirs d'enfance que j'avais de ce champ de citrouilles ont été efficacement détruits.

Je m'extirpe enfin de mes draps et me prépare une tasse de café instantané, la machine à expresso étant toujours en panne et la nouvelle, manifestement pas arrivée. J'ai réussi à avaler à peu près toute la tasse quand on sonne à la porte.

Si je trouve une autre boîte de chaussures boueuses sur mon seuil, je ne le supporterai pas, je le jure.

Je me traîne jusqu'à l'entrée. L'œilleton me révèle l'inspectrice Sprague. J'espère qu'elle a de bonnes nouvelles pour moi.

La policière semble surprise par mon apparence quand je lui ouvre. Il faut croire que j'avais l'air plus avenant hier. C'est qu'alors je jouais le rôle du mari désespéré et inquiet. Aujourd'hui, je le suis vraiment. Je n'ai même pas encore réussi à me doucher ou à m'habiller.

— Puis-je entrer, M. Bennett ? demande-t-elle.

J'étouffe un bâillement. Hier, je lui ai demandé de m'appeler Nate, mais je n'ai pas l'énergie de la corriger une deuxième fois.

— Oui, je vous en prie.

Je recule pour lui permettre de passer dans le salon. Est-ce que je ne devrais pas lui proposer de s'asseoir sur le canapé ? Non, je ne tiens pas à ce qu'elle se sente trop à l'aise non plus.

— Des nouvelles d'Eve ? demandé-je.

Sprague secoue lentement la tête.

— J'ai bien peur que non. En revanche, j'ai parlé avec Debra Higgins ce matin.

Bien. Je suis sûr que cette conversation a confirmé le statut de principale suspecte d'Addie.

— Ah ?

L'inspectrice penche la tête sur le côté, une expression indéchiffrable sur le visage.

— Comment se fait-il que vous ne m'ayez jamais dit que vous aviez Adeline Severson en cours d'anglais ?

Mes doigts se figent sur ma mâchoire, en plein grattage de barbe.

— Excusez-moi ?

— Vous avez dit qu'Adeline était l'une des élèves de votre femme, me

rappelle-t-elle. Mais vous n'avez jamais précisé qu'elle était aussi l'une des vôtres.

— Quelle importance ? C'est à Eve qu'elle en voulait.

— Certes, mais vous avez agi comme si vous la connaissiez à peine. Or non seulement elle était dans votre classe, mais elle écrivait aussi pour la revue de poésie dont vous êtes le superviseur.

Je n'aime pas la pointe de suspicion qui s'est immiscée dans sa voix. Il faut que j'étouffe ça dans l'œuf rapidement.

— Je suis désolé si je vous ai donné cette impression. Je connais Addie, en effet. Elle a toujours eu un niveau correct dans ma matière.

— Juste correct ?

Je hausse une épaule.

— Plutôt bon. Je n'ai eu aucun problème avec elle.

L'inspectrice Sprague étudie mon visage si attentivement qu'il me faut toute la maîtrise dont je dispose pour ne pas m'agiter.

— M. Bennett, avez-vous déjà eu, votre femme ou vous, une liaison extraconjugale ?

— Non, répliqué-je – trop rapidement. Absolument pas. En tout cas, certainement pas moi.

— Mais pour elle, vous n'êtes pas sûr ?

Je tire sur le col de mon peignoir.

— Je... euh... Je ne pense pas, mais on ne sait jamais.

Eve avait-elle une liaison ? A-t-elle parlé à son amant de ma propre infidélité, et est-ce lui, maintenant, qui cherche à se venger en son nom ?

— C'est donc possible, insiste Sprague.

Je me frotte les yeux avec mes paumes.

— Je... Je ne sais pas. Je suis désolé, inspectrice. Je n'ai pas bien dormi la nuit dernière, à force de m'inquiéter pour Eve. C'est difficile d'avoir les idées claires en ce moment.

Elle m'adresse un signe de tête compréhensif.

— D'accord. Je vais vous laisser un peu tranquille, alors.

J'ai envie de me mettre à genoux et de remercier Dieu que cette femme s'en aille. Mes tempes commencent à pulser et j'ai besoin d'une longue douche chaude.

— Je repasserai plus tard, ajoute Sprague.

— Oh, dis-je faiblement. Oui. D'accord.

— Ou serait-il plus pratique pour vous de venir au poste ?

L'idée d'entrer dans un commissariat de police me rend physiquement malade.

— Je serai à la maison toute la journée. Vous pouvez passer.

L'inspectrice Sprague me jette un dernier regard. Et ce regard, je le connais. Elle en a après moi. Son instinct lui souffle que notre affaire est plus retorse que je n'en ai donné l'impression, mais malheureusement pour elle, cette fiquette n'a aucune preuve. Et sans preuve, elle ne peut absolument rien me

faire.

Addie

Je déteste la façon dont ma mère ne cesse de me regarder.

Elle fait ça depuis le jour où on est venu me chercher devant la maison de M. Tuttle. En fait, pour être honnête, elle me regarde comme ça depuis que mon père a été retrouvé en un tas informe en bas de notre escalier. Elle ne comprenait pas pourquoi je n'étais pas plus attristée par sa mort. Et puis, quelques jours après l'enterrement, elle m'a dit : « Je croyais que tu avais l'intention d'étudier à la maison ce soir-là. Ce n'est pas ce que tu m'avais dit ? »

Comme si elle avait deviné. Que c'était moi qui l'avais poussé.

Et maintenant, elle sait que j'ai quelque chose à voir avec la disparition d'Eve Bennett.

Évitant soigneusement son regard, j'attrape mon manteau et sors marcher un peu. Il est censé pleuvoir ce soir, mais pour l'instant ce n'est qu'une petite bruine. Je mets ma capuche pour éviter que l'humidité imprègne mes cheveux, mais je ne peux empêcher les petites gouttes de pluie glacée de me gifler le visage. C'est désagréable, et à la fois ça fait du bien, si vous comprenez ce que je veux dire.

Il y a quelques articles en ligne sur la disparition de Mme Bennett, auxquels je n'ai jeté qu'un bref coup d'œil. Il m'est difficile de lire ces comptes rendus. J'ai reçu quelques textos d'élèves qui n'avaient jamais manifesté le moindre intérêt pour moi auparavant et qui cherchent maintenant à me soutirer des informations. Et puis, un autre SMS d'Hudson :

Hudson : Ça va ?

Je ne réponds à aucun.

Je me demande si Hudson a parlé à la police de ce qu'il sait. Il a promis de se taire, mais c'était avant de savoir qu'il pouvait être complice d'un crime. Je ne lui en voudrais pas, honnêtement.

Alors que je marche à quelques rues de chez moi, je remarque une voiture noire qui ralentit à mon niveau. J'accélère un peu le pas, la tête baissée, et la voiture se cale sur mon rythme. Oh, mon Dieu, quoi encore ?

Le véhicule s'arrête sur le trottoir juste devant moi. Le conducteur coupe le moteur et, pendant un instant, je me demande si je dois prendre mes jambes à mon cou. Puis l'inspectrice Sprague sort de la voiture. Et moi, je continue à me demander si je ne devrais pas m'enfuir.

— Addie ! m'appelle-t-elle.

Je m'arrête, parce que je pense qu'il faut le faire quand un officier de police vous l'ordonne. Je reste plantée sous la pluie fine, les mains dans les poches, mais je ne dis rien.

Sprague contourne sa voiture pour se retrouver face à moi. Je ne suis pas très grande, pourtant elle doit lever la tête pour me regarder.

— Addie, j'aimerais te parler.

— Ma mère dit que je ne suis pas censée vous parler si elle n'est pas là.

— D'accord, acquiesce-t-elle. C'est un bon conseil. Mais je voudrais juste te parler de façon officieuse. C'est important, car j'essaie de retrouver Eve Bennett. J'ai peur qu'il lui soit arrivé quelque chose de grave.

Je ne sais pas quoi répondre à ça, donc je me tais.

L'inspectrice Sprague n'a pas de capuche et la bruine commence à mouiller ses cheveux noirs. Elle n'a pas l'air de s'en apercevoir ou de s'en soucier. Ses yeux marron foncé sont concentrés sur mon visage comme un laser.

— J'ai découvert que Nathaniel Bennett était ton professeur d'anglais.

Pour le coup, ça me semble être une remarque anodine, alors j'opine.

— Et que tu participais aussi à la revue de poésie qu'il dirige, c'est ça ?

Là encore, j'acquiesce.

Elle lève les yeux vers moi, les cils chargés de gouttelettes de pluie.

— Donc voilà, Addie, comme je l'ai dit, cette conversation reste entre toi et moi. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose entre Nathaniel Bennett et toi ?

Nie tout. Même si Nathaniel m'a trahie, ce que je n'arrive toujours pas à croire venant de lui, je comprends qu'il vaut mieux garder cette information secrète pour notre bien à tous les deux.

— Non.

— Je suis sûre que si c'était le cas, il t'a dit de garder le secret à tout prix, poursuit-elle comme si je n'avais pas parlé. Je comprends pourquoi, mais tu dois comprendre que ce n'est pas dans ton intérêt. Ce qui est dans ton intérêt, c'est d'être honnête avec moi, et je sais qu'il peut être inconfortable de m'avouer quelque chose comme ça devant ta mère, c'est pourquoi je voulais te parler seule à seule.

— Il n'y a rien entre M. Bennett et moi, lui déclaré-je calmement.

— Mais si c'était le cas, insiste-t-elle, tu dois bien te mettre en tête que ce ne serait pas ta faute. C'est lui l'adulte – ton professeur – et entamer une relation sexuelle avec toi serait extrêmement peu professionnel de sa part. Tu ne serais pas en faute, je te le promets.

Elle ne comprend pas. Elle ne pourrait jamais comprendre le lien qui nous unit, Nathaniel et moi. Nous sommes des âmes sœurs. Il ne profitait pas de moi, je le voulais autant que lui, voire plus. Il m'a dit qu'aucun autre adulte ne comprendrait et il avait raison.

— Il ne se passe rien entre M. Bennett et moi, répété-je entre mes dents. Et comme je l'ai dit, vous n'êtes pas censée me parler sans que ma mère soit là.

L'inspectrice Sprague me lance un regard à la fois déçu et triste. Je me sens mal, l'espace d'un instant, parce qu'elle a l'air d'être une bonne enquêtrice, dévouée à son travail, et on dirait même qu'elle se soucie de moi. Mais encore une fois, tout ce qu'elle veut vraiment, c'est découvrir ce qui est arrivé à Mme Bennett. Son travail n'est pas de veiller à mes intérêts. Elle essaie de me

convaincre que Nathaniel me manipulait, mais en réalité, elle fait la même chose. En plus, il n'y a aucune preuve qu'il se soit passé quoi que ce soit entre lui et moi.

— Il faut que tu saches une chose, Addie, reprend-elle tout bas. Nathaniel Bennett te dépeint comme une harceleuse qui agissait seule. Il veut nous faire croire que tu as suivi Eve Bennett jusqu'au parking de la gare de banlieue, que tu l'as tuée et que tu t'es débarrassée de son corps. Si tu ne te défends pas, c'est la seule histoire qu'on entendra.

Est-ce que c'est vrai ? Je ne le crois pas. Elle ment forcément... Il ne me ferait jamais ça.

Ou bien si ?

L'inspectrice Sprague fouille dans la poche de son trench-coat pour en tirer une petite carte rectangulaire, qu'elle me tend.

— Voici ma carte. J'ai écrit mon numéro de portable au dos. Si tu veux me parler, appelle-moi. N'importe quand. Vraiment.

J'accepte la carte sans rien répondre.

Elle me jette un dernier regard, puis elle remonte dans sa voiture noire et redémarre. Quand elle a disparu, je regarde la carte qu'elle m'a donnée. Je la retourne : son numéro de portable à dix chiffres y est écrit à l'encre noire. Je reste les yeux rivés sur les chiffres qui se brouillent à cause des gouttes de pluie qui continuent de tomber.

Addie

Finalement, je dois retourner chez moi parce que la pluie a trempé mon jean et que j'ai marché dans une énorme flaque d'eau. L'une de mes baskets est gorgée d'eau.

Ma mère est assise sur le canapé du salon, penchée sur son téléphone. Dès que je rentre, elle lève vers moi un regard sévère.

— Où étais-tu ?

J'enlève mes baskets détrempées.

— Partie marcher un peu. Nulle part en particulier.

Elle hausse les sourcils.

— Tu n'es allée nulle part ?

— Non.

— Parce que si c'était le cas...

— Non. C'était juste une promenade. Sérieusement, maman.

Je ne lui parle pas de l'inspectrice Sprague qui m'a arrêtée dans la rue. Ni de sa carte de visite dans la poche de mon manteau.

— Je suis inquiète.

Elle pose son téléphone et se lève pour me faire face. Au cours de l'année écoulée, elle a pris de l'âge et ça se voit. J'ai toujours trouvé ma mère plus jeune et plus jolie que la plupart des mères, mais maintenant elle ressemble presque à une grand-mère.

— Ce dont ils t'accusent est très grave. Tu dois le comprendre.

— Je sais.

Ses yeux s'embuent.

— Addie, parle-moi, je t'en prie, je ne serai pas fâchée. Sais-tu ce qui est arrivé à Mme Bennett ?

L'envie de tout lui avouer devient presque irrésistible. Je me souviens que lorsque j'étais petite, j'avais l'impression que si quoi que ce soit de mal m'arrivait, ma mère pouvait me prendre dans ses bras et tout arranger. Sauf que là, il n'y a aucun moyen qu'elle arrange la situation. Grandir, c'est aussi se rendre compte que ses parents n'ont plus ce pouvoir.

— Non, je ne sais pas.

Nie tout.

Elle s'essuie les yeux du revers de la main.

— Parce que n'oublie pas, je suis de ton côté, mais je ne peux pas t'aider si je ne sais pas ce qui s'est passé.

J'ouvre la bouche, sans trop savoir ce que je vais dire. Mais je ne le saurai jamais, car on est interrompues par la sonnette de la porte.

Oh, non ! Je parie que c'est l'inspectrice Sprague. Elle vient m'arrêter ou quelque chose comme ça.

— Je vais ouvrir, dis-je.

Je me précipite vers la porte d'entrée que j'ouvre sans vérifier qui a sonné. Et quand je le découvre, ma mâchoire se décroche. De toutes les personnes que j'aurais pu imaginer trouver devant chez moi, celle-ci est bien la dernière.

Kenzie Montgomery.

Addie

Kenzie Montgomery.

Super.

Cela ne suffit pas que la police enquête sur moi pour meurtre. Maintenant, ma pire ennemie du lycée se pointe chez moi, pour me tourmenter j'imagine. De mieux en mieux, cette journée.

Kenzie porte un manteau blanc que je lui ai déjà vu, mais désormais trempé par ce qui est en train de devenir une pluie assez forte. Ses cheveux blonds sont collés à son crâne et ses joues sont rose vif. Je ne l'ai jamais vue dans un état pareil.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lui demandé-je d'une voix résolument agacée.

Kenzie écarte quelques mèches de cheveux détrempés de son visage.

— Il faut que je te parle. Je peux entrer, s'il te plaît ?

Une partie de moi est tentée de lui répondre « Non ». C'est la dernière personne que j'aie envie de me farcir en ce moment. Cependant, il y a quelque chose dans ses yeux bleus qui m'empêche de lui claquer la porte au nez. J'acquiesce donc et m'écarte pour la laisser entrer.

Kenzie dégouline littéralement. Une petite flaque se forme sous elle dans notre vestibule et j'hésite à l'inviter plus avant. Sans un mot, ma mère se dirige vers le placard de l'entrée et en sort une serviette qu'elle tend à Kenzie.

— Je suis la mère d'Addie, dit-elle enfin. En quoi puis-je t'aider ?

Kenzie nous regarde tour à tour. Puis elle porte son pouce à sa bouche et se ronge l'ongle, une vilaine habitude que je suis sidérée d'observer chez elle avant de remarquer pour la première fois que tous ses ongles sont rongés jusqu'à la peau.

— Je peux te parler seule à seule, Addie ? demande-t-elle. S'il te plaît ?

Je jette un coup d'œil à ma mère qui semble réticente à partir, mais finit par acquiescer et par monter l'escalier. Il y a, je dirais, une chance sur deux pour qu'elle écoute depuis le haut des marches, mais je ne peux pas y faire grand-chose. Et de toute façon, les murs sont minces dans cette maison.

Une fois ma mère hors de vue, Kenzie et moi, on va dans le salon et on s'assied sur le canapé. Moi à un bout, et elle à l'autre extrémité. Je ne fais pas confiance à cette fille. Elle m'a fait vivre l'enfer ce semestre. Je ne vois pas ce qu'elle peut bien être venue fabriquer ici, sinon m'embêter un peu plus, or je ne suis vraiment, vraiment pas d'humeur.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lancé-je.

Kenzie rejette quelques mèches mouillées derrière une épaule.

— Écoute, je veux m'excuser pour tout ce que je t'ai fait cette année. J'ai été une garce et j'en suis désolée.

Ce n'est pas du tout ce que je m'attendais à entendre. Pourquoi s'excuse-t-

elle ? Et pourquoi maintenant ?

Et pourtant, quelque chose sur son visage donne l'impression qu'elle est sincère. Elle n'a pas son sourire narquois habituel. En revanche, elle a des cernes violets sous ses jolis yeux et l'un de ses ongles est tellement rongé qu'une goutte de sang perle à la cuticule.

Je ne suis toujours pas sûre de lui faire confiance, mais je ne vais pas rejeter ses excuses quand-même.

— D'accord... OK.

— Et aussi...

Elle baisse la voix de plusieurs tons et jette un coup d'œil vers l'escalier, pour s'assurer que ma mère n'écoute pas.

— Je voulais juste te dire que... je sais.

Mon ventre effectue un petit saut.

— Tu sais quoi ?

— Je sais... pour M. Bennett et toi.

Oh non. De toutes les personnes qui pouvaient le découvrir, elle est la pire possible. Si Kenzie est au courant, bientôt toute l'école le saura. Et la police aussi, bien sûr. Ce sera horrible. Je ne vois qu'une chose à faire.

Nie tout.

Je me tortille sur le canapé.

— Il n'y a rien à savoir.

Ses yeux bleus soutiennent les miens.

— Mais si. Tu couchais avec lui.

Je vois dans ses yeux qu'elle est vraiment au courant. Elle n'est pas en train de me poser la question, elle ne cherche pas des réponses, elle sait. Elle a dû nous voir quand on se faufilait ensemble dans la chambre noire ou... je ne sais pas. Oh, mon Dieu, c'est le pire scénario possible. La pire personne qui soit a découvert la pire chose que j'aie jamais faite – enfin, la deuxième pire. Je me demande comment, d'ailleurs.

— J'ai vu le poème, ajoute-t-elle.

Alors ça, je ne l'ai pas vu venir.

— Quoi ?

— Quand on était à la cafétéria et que tu as renversé ton plateau-repas, me rappelle-t-elle (drôle de façon de présenter le jour où elle a jeté mon repas par terre, soit dit en passant). Il y avait un poème dans ton cahier. Qu'il avait écrit et t'avait donné. Tu sais... « La vie m'a presque échappé, puis elle, jeune et vivante... »

— Arrête ! la coupé-je, une main levée.

Je veux qu'elle se taise avant de gâcher pour toujours mon poème préféré. Je n'oublierai jamais les vers que Nathaniel a écrits juste pour moi. J'en ai mémorisé chaque mot.

La vie m'a presque échappé

Puis elle

Jeune et vivante

*Avec des mains douces
Et des joues roses
M'a révélé à moi-même
M'a volé mon souffle
Avec des lèvres rouge cerise
M'a redonné la vie*

Je dévisage Kenzie, les paupières plissées.

— Comment tu sais qu'il m'a écrit ce poème ?

Elle recommence à se ronger l'ongle.

— Parce qu'il ne l'a pas écrit pour toi.

— Si. Je t'assure que si.

Elle secoue la tête.

— Non. Il l'a écrit pour moi.

Addie

J'ai l'impression que le monde entier, mon monde, vient de basculer. Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que Kenzie me raconte ?

— Il l'a écrit pour moi il y a deux ans, poursuit-elle. Je... Je l'ai appris par cœur.

Coup de chance, elle n'a pas cru bon de réciter le poème une nouvelle fois, autrement j'aurais dû sortir en courant, les mains plaquées sur les oreilles et en hurlant.

— Je ne comprends pas, parviens-je à articuler. Pourquoi il t'a écrit un poème ?

— Parce que Nate et moi, on couche ensemble depuis ma première année au lycée.

Non. Non ! Ce n'est pas possible. Elle invente tout ça juste pour me torturer. Je refuse de le croire.

— Je participais au journal de l'école, m'explique-t-elle. Un jour, on était restés tard tous les deux, il m'aidait sur un article que j'écrivais, et... on a commencé à parler.

Elle prend une respiration malaisée.

— Mon frère avait un cancer à l'époque. Enfin, il l'a toujours, mais il est en rémission. Une leucémie. Il faisait de la chimio et il était tout le temps malade, et j'avais l'impression que plus personne dans ma famille ne savait que j'existais. Je sais que ça peut paraître égoïste, mais...

Je revois le flacon de pilules que j'ai trouvé dans l'armoire à pharmacie chez Kenzie, prescrit au nom de son frère. Pour les nausées. Je n'avais aucune idée qu'il avait une leucémie – ils ont dû garder ça pour eux.

— Nate était si gentil avec moi, murmure-t-elle. Il était toujours très attentif, contrairement à mes parents à ce moment-là. Et il est si... Je veux dire, je n'arrêtais plus de penser à lui. Alors quand il m'a embrassée...

Ça n'a pas de sens. Nathaniel m'a dit qu'il n'avait jamais été infidèle à sa femme avant moi. En plus, s'il était avec Kenzie depuis sa seconde, elle n'avait que quatorze ans à l'époque. Nathaniel n'aurait jamais...

— Il m'a dit que j'étais son âme sœur, ajoute-t-elle avec un rire sec. Et moi, j'ai tout gobé. J'étais tellement bête, tellement amoureuse de lui. J'aurais fait absolument n'importe quoi pour lui. Et puis, quand il s'est passé ce qui s'est passé entre M. Tuttle et toi, il a dit qu'il fallait qu'on se calme. Qu'il ne pouvait plus me voir, parce que tout le monde était trop aux aguets.

Elle se mordille de nouveau l'ongle.

— C'est pour ça que j'étais tellement en colère contre toi, cette année. Nate me parlait à peine et j'avais l'impression que tout ça, c'était ta faute. Même si je m'aperçois maintenant que c'était complètement idiot. Et... je suis désolée

de la façon dont je t'ai traitée.

— Mais... et Hudson ? bredouillé-je. Je croyais que c'était ton petit ami ?

Elle secoue la tête.

— Non, Hudson et moi, on est juste amis, rien de plus. C'est un gars sympa qui a été très gentil avec moi quand j'allais mal cette année, mais il ne s'est rien passé entre nous, j'étais trop accro à Nate.

C'est vrai que je n'ai jamais vu Hudson et Kenzie s'embrasser. Ils avaient l'air d'être souvent ensemble, mais je ne les ai jamais vus se bécoter dans le couloir comme d'autres couples.

— Et puis, j'ai vu ce poème dans ton cahier, continue-t-elle en frottant son nez légèrement rosé. Et j'ai compris qu'il avait dû te le donner à toi aussi. Et je me suis sentie... je me suis sentie tellement bête ! J'ai compris que pendant tout ce temps, il s'était joué de moi. Je parie qu'il t'a dit les mêmes choses qu'à moi.

Je ne sais pas quoi répondre. Je pensais que Nathaniel était l'homme le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré, voire que je rencontrerais jamais. Et maintenant, je commence à me demander si je ne me suis pas trompée.

— Je ne sais pas ce qui est arrivé à Mme Bennett, enchaîne-t-elle, mais je vais aller à la police et leur raconter tout ce qui s'est passé entre Nate et moi. Et j'espérais que tu viendrais avec moi pour qu'on puisse le faire ensemble.

Je secoue la tête. Kenzie a beaucoup de preuves, et oui, ça pue. Mais elle est mon ennemie. Elle m'a tourmentée toute l'année. Comment pourrais-je la croire ?

— Je n'avais que quatorze ans, Addie, insiste-t-elle, la lèvre inférieure tremblante. Je me sens complètement stupide d'avoir cru tout ce qu'il me racontait et de l'avoir laissé me faire tous ces trucs. Ça m'a abîmée. Je veux juste l'empêcher de recommencer avec quelqu'un d'autre. S'il te plaît, viens avec moi.

Elle renifle bruyamment. Sa voix tremblante me fait perdre ma détermination : je ne l'ai jamais vue autrement que parfaitement maîtresse d'elle-même. Je me tords les mains.

— Ils ne vont sans doute pas nous croire, rétorqué-je. Je n'ai aucune preuve. On n'a échangé que sur Snapflash, et tous les messages ont disparu.

— Nate et moi, on parlait sur Snapflash aussi, me dit-elle. Mais j'ai fait des captures d'écran.

— Ah bon ?

Elle hoche la tête.

— À l'époque, je l'ai fait parce que je voulais me rappeler tout ce qu'il m'écrivait... Bref, ils sont tous là. Tous les mensonges qu'il m'a racontés.

Elle fouille dans le sac qui pend à son épaule et en sort son téléphone. Elle fait apparaître une photo à l'écran, et je le vois.

Tu es mon âme sœur.

Mot pour mot ce qu'il m'a écrit, à moi. Mais adressé à Kenzie.

J'en suis trop malade pour continuer à lire. Je repousse le téléphone vers elle

et je me détourne pour chasser mes larmes. Est-ce que tout ça est réel ? Est-il possible que Nathaniel ait tenu à Kenzie les mêmes propos qu'à moi ? Il doit s'agir d'une sorte de farce.

En scrutant le visage de Kenzie, néanmoins, je sais que ce n'est pas le cas.

Elle tend les mains et enserre l'une des miennes.

— S'il te plaît, Addie. S'il te plaît, viens avec moi. Je ne veux pas être la seule.

Je plonge ma main libre dans la poche de mon jean où j'ai glissé la carte que l'inspectrice Sprague m'a remise plus tôt dans la journée. Je la sors pour regarder le numéro griffonné au dos. L'encre est légèrement barbouillée par la pluie, mais je peux encore distinguer chaque chiffre.

— D'accord. Je viens avec toi.

Addie

Je suis absolument terrifiée.

Lorsqu'on est arrivées au poste de police, ils nous ont installées dans une pièce minuscule qui m'a donné des picotements dans la nuque, une vague sensation de claustrophobie. L'éclairage est sombre, ça fait peur, les deux chaises en plastique ont l'air inconfortables. Et quand on s'assied dessus, eh bien, elles sont vraiment inconfortables. Si j'étais seule ici, je crois que je ferais demi-tour.

Mais je ne suis pas seule. Je suis avec Kenzie.

Je n'ai pas dit à ma mère ce que je faisais. Elle aurait insisté pour engager un avocat et en faire tout un pataquès, et je me serais dégonflée. Je lui ai donc dit que j'allais me promener avec Kenzie. À la place, on est venues ici.

Maintenant, cependant, je crains d'avoir commis une erreur. J'aurais dû attendre un avocat. Ou peut-être ne rien dire du tout. Kenzie avait l'air sûre d'elle, mais bon, ce n'est pas comme si elle était ma meilleure amie. Elle m'a harcelée toute l'année ! Et voilà que je me retrouve à lui accorder ma confiance ?

Kenzie joue de façon obsessionnelle avec une mèche de ses cheveux. Elle tire dessus si fort que je ne peux m'empêcher de grimacer, puis elle regarde ses mèches blondes et soyeuses en fronçant les sourcils, comme si elle déchargeait sa colère contre elles.

— Mes cheveux sont devenus de la paille, se plaint-elle.

Je la dévisage, incrédule. Kenzie a les cheveux les plus parfaitement soyeux que j'aie jamais vus. Et puis, qu'est-ce qu'elle a à se préoccuper de ses cheveux alors qu'on est dans un commissariat de police ?

— Tu as des cheveux magnifiques.

Elle lève les yeux au ciel et se remet à faire des grimaces en les auscultant.

Je deviens dingue à force d'attendre que l'inspectrice Sprague nous reçoive. Elle a peut-être fait semblant d'être gentille avec moi, dans la rue. Et ce que je m'apprête à lui raconter, c'est du lourd. Kenzie a eu une liaison avec Nathaniel, mais ce que j'ai fait est bien pire. Je l'ai aidé à enterrer un cadavre. Et je ne suis même pas tout à fait sûre de savoir lequel de nous deux est coupable du meurtre.

Notre attente semble durer une éternité, mais c'est plutôt une vingtaine de minutes qui s'écoulent avant que l'inspectrice Sprague n'entre dans la pièce. Elle est toujours coiffée du même chignon, sauf qu'il s'est desserré au cours de la journée, ce qui rend son visage plus doux. J'espère qu'elle est vraiment de mon côté. Et que je ne passerai pas le reste de ma vie en prison.

Je regarde Kenzie, qui joue toujours avec ses cheveux. À contrecœur, elle coince les mèches derrière son oreille et lève les yeux vers la policière.

— Bonjour, Addie, dit Sprague, avant de tourner vers Kenzie un regard curieux. Kenzie Montgomery ?

Elle acquiesce.

— Je... Addie et moi souhaitons vous parler de Nathaniel Bennett.

Sprague n'a pas l'air particulièrement surprise. Elle s'assied sur l'une des chaises en plastique en face de nous et croise ses doigts.

— Je vous écoute.

Kenzie et moi échangeons un regard. On ne s'est pas concertées sur qui parlerait en premier. Je ne veux pas me lancer, et j'ai supposé que Kenzie le ferait puisque c'est elle qui a eu l'idée de venir ici.

— Kenzie ? fait Sprague.

Kenzie me jette un coup d'œil paniqué, puis se retourne vers l'inspectrice.

— Oh. Eh bien, on... on a juste...

— C'est donc à propos de M. Bennett ?

Kenzie hoche la tête sans mot dire.

La voix de Sprague s'adoucit.

— À propos de votre relation avec M. Bennett ?

Kenzie baisse la tête en opinant lentement. La policière reste silencieuse, sans doute attend-elle que Kenzie réponde quelque chose, mais j'ai l'impression qu'elle a la gorge trop serrée pour prononcer un mot de plus. Même si c'est elle qui a eu l'idée de venir ici, elle n'a pas l'air d'être en mesure d'assumer maintenant. Elle agrippe ses genoux de ses ongles rongés, les yeux noyés de larmes.

Moi qui ai toujours trouvé à Kenzie l'air si mature, elle me semble très jeune en ce moment. Une petite fille. Elle n'avait que quatorze ans quand Nathaniel a couché avec elle. Quatorze ans. Et Nathaniel... il en a presque quarante ! C'est un adulte. Notre professeur. J'ai été blessée en comprenant qu'il m'avait menti, mais pour la première fois, la portée de tout ça me frappe.

Ce qu'il nous a fait est vraiment horrible. C'est impensable.

Il doit payer. Et Kenzie et moi, nous sommes les seules à pouvoir faire en sorte qu'il ait ce qu'il mérite.

— Inspectrice Sprague, lâché-je à brûle-pourpoint, la vérité, c'est que M. Bennett et moi, on couche ensemble depuis le début de l'année. Il... Il m'a dit de ne le révéler à personne.

Sprague secoue la tête, les yeux en feu. On dirait qu'elle a envie de sortir l'arme de son étui et de vider son chargeur sur Nathaniel Bennett. Elle n'a pas menti quand elle disait vouloir m'aider. On ne peut pas simuler un regard comme ça.

— Le salaud.

Je tends la main à Kenzie, qui me donne la sienne. On va faire ça ensemble. On va dire la vérité. Je me fiche des ennuis que j'aurai. J'en ai assez de mentir pour cet homme. Il mérite tout ce qui va lui arriver.

— Maintenant, Addie, reprend la policière, dis-moi ce qui est arrivé à Eve Bennett.

Et c'est ce que je fais. Je lui raconte tout.

Nate

J'ai passé les deux dernières heures à rouler sans but sous la pluie.

Je devenais dingue à la maison, à force de m'inquiéter que l'inspectrice Sprague revienne m'interroger et de ce qu'elle pourrait me dire. Il fallait que je sorte. J'ai fait le tour de la ville en écoutant de la musique classique et en laissant mon esprit vagabonder. À un moment donné, je suis passé devant Simon's Shoes, le magasin de chaussures préféré d'Eve et, l'espace d'un instant, une vague de tristesse m'a submergé.

J'ai aimé ma femme. Je l'ai vraiment aimée.

Il fait nuit lorsque je regagne la maison. Je rentre la voiture au garage, puisqu'il pleut, et je regagne mes pénates par la porte de communication. Au moment où j'arrive dans le salon, mon téléphone sonne dans ma poche. C'est le numéro utilisé par Sprague ce matin qui clignote à l'écran.

Je ne veux pas répondre. Je ne veux plus recevoir de comptes rendus d'une femme qui, j'en suis de plus en plus persuadé, croit que j'ai assassiné mon épouse. D'un autre côté, si je ne décroche pas, elle va débarquer ici. Je prends donc l'appel.

— Allô ?

— M. Bennett ? (Sa voix produit un léger écho, comme si elle était sur haut-parleur.) Où êtes-vous, M. Bennett ?

— Chez moi.

— Vraiment ? Parce qu'on vient de passer, et vous n'avez pas ouvert la porte.

Ils sont venus ici ? Je suis content de les avoir manqués.

— Oui, désolé. J'étais sorti faire un tour en voiture. C'est dur de rester à la maison à attendre des nouvelles.

— M. Bennett, nous devons vous parler dès que possible. Je vais renvoyer la voiture de patrouille vous chercher.

Ma bouche devient sèche.

— Une voiture de patrouille ? Pourquoi envoyez-vous une voiture de patrouille ? Je suis en état d'arrestation ?

— Non, pas pour l'instant.

Pas pour l'instant.

Ça n'est pas très encourageant. Et il y a une dureté dans sa voix que je n'ai pas perçue hier. Elle a reçu de nouvelles informations. Je me demande si Addie a craqué et lui a parlé de nous deux. Pire encore, et si Kenzie était allée trouver la police ?

Ce serait un cataclysme. Kenzie n'avait que quatorze ans quand notre relation a commencé. Si elle m'a dénoncé, je suis dans de sales draps. Le genre draps

qui prendraient la couleur d'une combinaison orange et, quand je sortirais, je ne pourrais plus vivre à moins d'une certaine distance d'un terrain de jeu. Ce genre de sales draps-là.

Pour être honnête, Kenzie ne faisait pas quatorze ans. Elle était d'une beauté exquise. Plus belle que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des femmes adultes du lycée. La plupart des gens ne comprennent pas ce que c'est que d'avoir de belles jeunes filles qui se jettent sur vous année après année. Je ne suis pas de marbre.

— M. Bennett ? dit Sprague. Vous êtes là ?

— Je... Oui, m'étranglé-je. Je suis là.

— Super. Ne bougez pas. Une voiture de patrouille sera chez vous dans quelques minutes.

La ligne est coupée et je me retrouve à fixer mon téléphone, étreint par une sensation d'angoisse croissante. J'ai presque l'impression d'étouffer. Il me faut de l'eau. J'ai besoin de boire avant de suffoquer.

Je me précipite dans la cuisine, droit vers l'évier, j'attrape un verre dans l'un des placards et je le remplis d'eau tiède. Je l'avale cul sec, puis je reste planté là, toujours pantelant. C'est alors que je la vois. En plein milieu de la cuisine, à l'endroit exact où j'ai trouvé les chaussures d'Eve hier.

Une citrouille. Un Jack-o'-lantern, pour être précis.

Bien sûr, Halloween est déjà passé. C'est pourquoi la citrouille a commencé à pourrir. La chair moisie a déformé ses traits. Ce qui était un sourire édenté s'est mué en une grimace diabolique.

Et puis, alors que je m'approche, la lanterne bouge.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Elle se déplace maintenant encore plus violemment et, tout à coup, un oiseau noir en jaillit par le haut. Est-ce... un corbeau ? Je sursaute, recule contre le comptoir de la cuisine tandis que le volatile bat des ailes, essayant de s'échapper de ma cuisine. Après quelques tentatives infructueuses, il se pose un instant sur le dessus de la citrouille, en me regardant fixement.

Jamais plus.

Je me saisis les cheveux. Qui me fait ça ? Qui parle de moi à l'inspectrice ? Pourquoi tout cela arrive-t-il ?

Ce n'est pas Addie. Je ne la crois pas capable de ça. Kenzie non plus. En vérité, il n'y a qu'une seule personne prête à aller jusqu'à une telle extrémité.

Il faut que je m'en aille d'ici.

Nate

Je roule beaucoup trop vite.

Si je me fais arrêter par la police, tout ça n'aura servi à rien et j'aurai des ennuis avec Sprague pour avoir quitté la maison alors qu'elle m'avait demandé de ne pas bouger. Cela dit, j'ai déjà des ennuis avec Sprague. Si je vais au poste de police, je n'en ressortirai probablement jamais.

Il pleut toujours et ma Honda n'est qu'une deux roues motrices, je dois donc ralentir et conduire plus prudemment. Eve insistait pour que j'achète une quatre roues motrices, mais je me suis entêté. Malgré tout, malgré ce qui pourrait m'arriver si la police m'attrapait, je ne veux pas mourir dans un accident de voiture ce soir. La mort, c'est pire que la prison.

Tout à l'heure, je conduisais sans but, j'errais dans les rues, prêt à aller n'importe où plutôt que de rentrer à la maison. Maintenant, je sais exactement où je vais. Je retourne au champ de citrouilles.

C'est risqué, mais il le faut. Je dois avoir la certitude que ma femme est vraiment morte et enterrée parmi les citrouilles en décomposition. Si j'arrive dans le champ et que je trouve sa tombe intacte et son corps pourrissant dans la terre, cela ne pourra signifier qu'une seule chose : son âme est revenue me hanter.

Parce qu'il n'y a qu'Eve pour introduire un corbeau dans ma cuisine.

Il me faut plus d'une heure, parce qu'il pleut et parce que, contrairement à un samedi matin très tôt, il y a un peu de circulation. Pendant le trajet, mon téléphone sonne à plusieurs reprises. Je suis certain qu'il s'agit de l'inspectrice Sprague, mais je laisse chaque appel tomber sur la boîte vocale.

Enfin, j'arrive sur la route étroite qui mène au champ de citrouilles. Contrairement à samedi, où la route était sèche et où la terre s'effritait, la pluie a rendu le sol humide et mes pneus dérapent dans la boue fraîche. Tant pis, je roule jusqu'à ce que je ne puisse pas aller plus loin.

Et maintenant, je dois faire le reste du chemin à pied.

Au moins, j'ai pensé à prendre mes bottes et je porte un imperméable. Bonnet enfoncé et capuche remontée, je sors de la voiture. Mes pieds se dérobent immédiatement sous moi, mais je parviens à me rattraper avant de tomber.

Mes doigts fourmillent d'impatience. Je n'aurais jamais dû laisser Addie seule ici. J'aurais dû l'aider à finir d'enterrer le corps d'Eve. Je pensais qu'elle pouvait s'en charger seule, mais je m'aperçois à présent que j'ai commis une terrible erreur.

Sauf qu'Eve était morte. J'ai vu de mes propres yeux la vie s'échapper des siens. Je n'ai pas senti de pouls dans son cou. Elle ne respirait plus.

Du moins, je ne pense pas. Je ne suis pas médecin.

Je plisse les yeux jusqu'à ce que j'aperçoive à travers la pluie le panneau indiquant le champ de citrouilles envahi par les mauvaises herbes, désormais couvert de boue et voilé de pluie. Mes bottes s'enfoncent à chaque pas, et j'ai l'impression qu'il me faut une demi-heure pour parcourir la petite distance qui me sépare du champ. Quand j'y parviens enfin, je suis à bout de souffle. Mais je ne peux pas renoncer. Je suis trop près du but.

Je sais exactement où nous l'avons enterrée. Je traverse le carré de terre, enjambant des cucurbitacées avariées qui ressemblent beaucoup à la citrouille qui se trouve dans ma cuisine. J'ai choisi l'espace juste à côté de l'ancien poulailler. Je m'approche, m'attendant à voir un monticule de terre irrégulière. Mais ce n'est pas ce que je découvre.

Je vois un trou béant d'environ un mètre sur deux.

Mon cœur bat à tout rompre. Bon sang, je ne veux pas mourir d'une crise cardiaque ici, au milieu de nulle part. Je m'approche de la tombe que nous avons creusée il y a deux nuits et je me penche au-dessus, cherchant à faire le point dans l'obscurité. Je m'attends à voir le drap bleu marine qui enveloppait le corps de ma femme. Ou peut-être des animaux l'ont-ils grignoté et qu'à la place, son cadavre partiellement décomposé gît au fond de ce trou. Mais il n'y a rien de tout ça.

La tombe est vide.

Je m'affale à genoux, des larmes plein les yeux. À part le bruit de la pluie battante, le cimetière de citrouilles est silencieux. Un silence uniforme, seulement rompu par mon propre murmure :

— Eve...

Et tandis que j'attends qu'un écho me réponde à l'identique, quelque chose s'abat à l'arrière de mon crâne et tout devient noir.

Troisième partie

Eve

Si vous n'avez jamais été enterré vivant, je vous le déconseille.

La taphophobie est la peur d'être enterré vivant. À l'époque biblique, les gens étaient enveloppés dans des linceuls et leurs corps placés dans des grottes afin que quelqu'un puisse les examiner quelques jours plus tard pour s'assurer qu'ils étaient bien morts. Même George Washington avait demandé à n'être enterré que deux jours après sa mort. Autrefois, pendant les épidémies, des cercueils de sécurité ont été mis au point, qui comprenaient un dispositif (tel qu'un cordon relié à une cloche) permettant au défunt présumé de signaler au monde extérieur qu'il était encore vivant.

Un tel dispositif ne m'aurait pas été utile, puisque les personnes qui ont tenté de m'assassiner sont les mêmes que celles qui m'ont enterrée au milieu de nulle part dans l'espoir qu'on ne me retrouve jamais. Être enterrée a été l'une des pires expériences que j'aie vécues de toute ma vie. Mais pas pire que ce qui va arriver à mon mari.

Deux nuits plus tôt

Où suis-je ?

Tout est sombre. La dernière chose que je me rappelle, ce sont les doigts de Nate autour de mon cou, qui serrent. D'abord, il m'étouffe, puis je perds connaissance.

Je peux à peine bouger. Mon corps est comme enveloppé dans quelque chose – un drap ou une couverture – qui me maintient immobile. Et puis, il y a une couche de quelque chose d'autre par-dessus. Quelque chose de froid et de lourd.

Ensuite, j'entends le bruit d'une pelle qui creuse la terre.

Ma tête me lance et j'ai l'impression d'avoir des couteaux dans la gorge quand j'essaie d'avaler. Je suis allongée sur quelque chose de froid, d'irrégulier et de très inconfortable. Cela ne facilite pas ma concentration pour comprendre ce qui se passe autour de moi. La pelle gratte de nouveau le sol et, cette fois, on me cogne la jambe. Je ferme les yeux pour ne plus voir l'obscurité et tâcher de remettre de l'ordre dans mes pensées.

Je pense...

Oh, mon Dieu, ils essaient de m'enterrer !

Si c'est vrai, je ne sais pas ce qu'il faut faire. Je pourrais crier ou tenter de me libérer de ce drap dans lequel je suis emmaillotée, mais étant donné que mon mari a essayé de m'étrangler et qu'Addie m'a frappée avec une poêle à frire, je ne veux pas leur offrir une nouvelle chance. Je doute de pouvoir survivre à une troisième tentative.

Mais je ne peux pas non plus les laisser m'enterrer vivante.

Alors que je réfléchis à mes options, la voix d'une jeune femme appelle au-dessus de moi :

— Nathaniel ?

S'ensuit un long silence pendant lequel on ne creuse plus et la terre ne tombe plus sur moi. Elle prononce de nouveau son nom, en revanche, je n'entends pas la voix de mon mari.

Ce que je perçois, c'est un bruissement et une ombre plus grande qui me surplombe. Sur le point de me tomber dessus, j'en ai bien l'impression. Je me prépare donc à un impact violent. Mais non, c'est léger. Des feuilles ?

Le peu de clair de lune que je distinguais encore disparaît à mesure que des feuilles sont éparpillées sur moi. Mais je reste immobile. Je ne bouge pas. Je ne crie pas.

— Nathaniel ! appelle-t-on une dernière fois.

Sa voix semble plus lointaine. Tout comme ses pas.

Je prends quelques brèves inspirations, juste pour me rassurer : oui, j'y arrive encore. Si j'ai été enterrée, je ne suis pas dans un cercueil six pieds sous terre. Je suis enveloppée dans une sorte de drap, et j'ai l'impression de n'avoir qu'une fine couche de terre sur moi, et peut-être quelques feuilles. Le drap m'empêche d'inhaler de la terre. Je ne risque donc pas de suffoquer.

Non, ce qui me tuera, c'est s'ils découvrent que je suis encore en vie.

Alors, même si c'est douloureux, j'attends. Grelottante dans la terre, avec un tas de feuilles détrempées en guise de couverture. J'attends que le bruit des pas ait complètement disparu, et puis encore une heure supplémentaire. Du moins, une heure selon mes estimations. Difficile d'avoir une idée précise de l'écoulement du temps quand on est enterré dans sa propre tombe.

Une fois que j'ai assez attendu, je décide de tenter de sortir.

Ce n'est pas d'une facilité extrême. Même si je ne suis effectivement pas enterrée bien profond, la couche superficielle de terre et de feuilles pèse quand même son poids, et en plus, je suis ficelée comme une momie. Bref, je suis complètement bloquée. En plus de ça, ma tête me lance. Ou plus exactement, mon corps tout entier me fait mal.

Mes premières tentatives ne me mènent pas très loin. Je m'efforce de me redresser, de me débarrasser du drap, mais ça ne fait que redoubler ma frustration. Je commence à paniquer. Et si je n'arrivais pas à sortir ?

Voilà que j'hyperventile. Il n'y a pas beaucoup d'air frais là-dessous et je n'arrive pas à prendre les profondes inspirations dont j'ai besoin. Le bout de mes doigts commence à me picoter. Je suis prise au piège. Je n'arriverai jamais à sortir d'ici. Et si je mourais vraiment là-dessous ?

Non. Non ! C'est hors de question. Mes mains ne sont pas attachées. Je peux me libérer. Je vais me libérer.

Après tout, c'est le seul moyen de m'assurer que mon mari paie pour ce qu'il a tenté de me faire.

Ma deuxième tentative est plus fructueuse. Je trouve un coin du drap et je commence à me libérer. Lorsque mes mains entrent en contact avec la terre, je

sais que je vais m'en sortir. Mais je dois être prudente. Il ne faudrait pas que j'aspire une poignée de terre et que je m'étouffe.

Il me faut encore une bonne heure, mais je parviens enfin à me hisser hors de ma propre tombe.

À la seconde où ma tête émerge à la surface, j'aspire une grande bouffée d'air frais. J'ai bien cru que j'allais mourir là-dessous. Il fait glacial, mais je m'en contrefiche. Rien ne m'importe, hormis sortir de là. C'est l'expérience la plus terrifiante que j'aie jamais vécue.

Une fois que je me suis péniblement relevée, j'observe ce qui m'entoure. Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? On dirait une sorte de cimetière, mais avec des citrouilles en guise de pierres tombales. Comment diable vais-je retourner à la civilisation ?

Et puis, je vois quelque chose qui gît dans le drap dont je viens de m'échapper.

Oh, mon Dieu, c'est mon sac à main !

Ils l'ont enterré ici avec moi. Je l'arrache du sol et je fouille à l'intérieur. Je hoquette de joie en y découvrant mon téléphone. Il est éteint, mais dès que j'appuie sur le bouton situé sur le côté, l'écran s'allume. Malheureusement, il n'y a pas de réseau. Pas de panique : si je continue à marcher, je suis sûre d'atteindre un endroit où je retrouverai une barre ou deux.

Je vais rentrer. Et ensuite, Nate va payer.

Eve

Ils m'ont enterrée sans chaussures.

Si seulement j'avais pris quelques secondes pour enfiler mes baskets avant d'affronter Addie dans la cuisine, ce trajet jusqu'à la route serait beaucoup plus facile. Au lieu de quoi, je dois choisir avec précaution les endroits où je marche sur la terre inégale, jonchée de branches qui me blessent la plante des pieds. En plus, je suis gelée. J'ai emporté le drap et je l'ai transformé en châle de fortune pour essayer de me tenir chaud, mais il doit faire moins de zéro.

Après avoir marché pendant environ une demi-heure, j'arrive à ce qui ressemble à une petite route. Je sors mon téléphone de mon sac à main... Alléluia, j'ai du réseau ! Une barre. C'est un miracle.

Je commence à composer le 911, puis je me ravise.

Je pourrais appeler la police et faire jeter mon mari en prison pour ce qu'il m'a fait. Mais il prendra un avocat et sera libéré sous caution au bout de quelques jours. Avec quelques femmes dans le jury, soyons honnêtes, il s'en tirera probablement avec une tape sur les doigts. À supposer qu'il y ait seulement un procès. Nate a le don de se tirer à bon compte de n'importe quelle situation.

Non, je dois m'assurer qu'il paie pour tout ce qu'il a fait.

Alors je choisis d'envoyer un message à la seule personne à laquelle je pense qui serait prête à venir me chercher au milieu de la nuit.

Jay met vingt minutes à répondre à mon message Snapflash. Vingt minutes pendant lesquelles je grelotte sur le bord de la route, à me demander si le tintement de la notification a suffi à le réveiller – j'ai son numéro, mais c'est trop risqué de l'appeler. Au moment où j'envisage de renoncer et d'appeler la police, son nom apparaît sur l'écran de mon téléphone. Il ne m'appelle presque jamais, et je l'imagine camouflé dans ses toilettes pour ne pas réveiller le bébé et pour qu'elle ne l'entende pas.

— Eve ? dit-il. Qu'est-ce qui se passe ?

— Il faut que tu viennes me chercher. Je... Je suis désolée. Je sais qu'il est tôt.

Ma montre indique presque 5 heures du matin.

— Où es-tu ?

Il va venir. Dieu merci !

Je l'attends sur le bord de la route, frissonnante sous mon drap. Pourvu que je n'attrape pas une pneumonie. Quand j'aperçois enfin sa voiture et qu'il s'arrête sur le bord de la route, je fonds en larmes. L'eau salée coule sur mes joues lorsque je monte à côté de lui. Il a l'air médusé par mon apparence.

— Eve ! Où sont tes chaussures ?

Remarque qui ne fait que redoubler mes pleurs.

Jay ne m'oblige pas à m'expliquer. Il se contente de redémarrer et nous restons silencieux pendant que je sanglote doucement. Aux abords de Caseham, je m'apprête à lui demander de ne pas me ramener chez moi, mais je remarque qu'il prend une autre direction. Quelques minutes plus tard, il se gare sur le parking de Simon's Shoes.

— Viens, dit-il. Allons te chercher des chaussures.

Je le suis sur le trottoir du parking, dont je sens le froid sous la plante de mes pieds. Il m'enlève délicatement le drap, que je porte toujours comme un châle, et le remplace par son propre manteau, même si l'entrée du magasin n'est pas loin. Puis il me prend la main et nous gagnons ensemble la porte de la boutique. Il prend la clé dans sa poche et déverrouille.

— Choisis ce qui te fait plaisir, me dit-il.

Je prends une paire de bottes de neige noires, hideuses et bien différentes de tout ce que j'ai dans ma garde-robe, mais elles sont en solde. Je commence à fouiller dans mon sac à main, à la recherche de mon portefeuille. Bien sûr, je dois payer en liquide...

— Ne t'inquiète pas pour ça, dit Jay.

— Mais...

— Je te dis de ne pas t'en inquiéter. Vraiment.

Je ne discute pas davantage. J'enfile les bottes et, si moches soient-elles, elles me réchauffent aussitôt les pieds. Le manteau de Jay toujours sur les épaules, je me laisse tomber sur l'un des bancs. Il s'assied à côté de moi, sans un mot. Il est très patient, même si le soleil va bientôt se lever.

— Nate... il...

Je choisis mes mots avec soin. Je ne veux pas qu'il sache qu'Addie était aussi impliquée. Rien de bon ne pourrait en ressortir. De toute façon, c'est une affaire entre mon mari et moi.

— Il a essayé de me tuer.

Jay lève les yeux vers moi, le visage figé par l'horreur.

— Il m'a enterrée, poursuis-je. Mais je n'étais pas morte. J'ai attendu qu'il parte et je suis retournée sur la route.

— Eve... souffle-t-il.

Je frémis sous son manteau.

— Je veux qu'il paie pour ça.

— On va appeler la police immédiatement.

— Non, répliqué-je d'une voix ferme. Je veux faire les choses à ma façon. M'assurer qu'il paie pour tout ce qu'il a fait.

Il fronce les sourcils sous cette cicatrice dentelée qu'il a à la racine des cheveux.

— D'accord...

— Tu ne connaîtrais pas... un endroit où je pourrais rester quelques jours ?

— On a une cabane à outils, suggère-t-il, pensif. À l'arrière de la maison. Personne ne l'utilise jamais. Je pourrais y installer un sac de couchage. Ce ne

sera pas confortable, mais il y fait assez chaud si on laisse la porte fermée.

— Parfait. Et j'aurais encore besoin de ton aide pour deux ou trois trucs.

Il me regarde avec une dévotion absolue.

— Je ferai tout ce que tu veux.

Et il le fait.

Eve

C'est Jay qui a frappé Nate à la tête avec une pierre et l'a assommé.

Je voulais m'en occuper, mais logiquement, il valait mieux que ce soit Jay qui s'en charge. Il est plus grand que Nate et probablement plus costaud. Moi, je n'aurais peut-être pas réussi à le mettre KO. Je ne pouvais pas prendre ce risque. Pas après tout ce que j'ai fait pour qu'il finisse à cet endroit précis.

Jay et moi avons passé les deux derniers jours à tourmenter mon mari. C'était risqué, mais ça en valait la peine. Je savais qu'après avoir trouvé le corbeau dans la cuisine, il serait convaincu que j'étais toujours en vie et qu'il reviendrait ici. Personne d'autre que moi ne l'asticoterait de la sorte.

« Le Corbeau », son poème préféré entre tous. Je ne le connais que trop bien.

Nate gît inconscient sur le sol, ses beaux traits relâchés. J'ai envie de prendre la pierre de Jay et de le frapper encore, mais il faut qu'il se réveille, car nous sommes loin d'en avoir fini. Il reprendra bientôt connaissance, nous devons donc agir vite. De la poche de son manteau, Jay sort un rouleau de ruban adhésif qu'il me tend.

— À toi l'honneur ? me demande-t-il.

Oh que oui ! Je lie les poignets de mon mari devant son ventre, puis ses chevilles. J'en finis tout juste avec elles quand il se met à gémir sur le sol boueux. Ses yeux s'ouvrent lentement.

— Il se réveille. Jette-le dans le trou, commandé-je à Jay.

Si Nate n'était pas complètement réveillé avant, atterrir dans cette flaque d'eau glacée lui met un dernier coup de fouet. Il ouvre grand les paupières et me regarde fixement, clignant des yeux à cause des gouttes de pluie. Jay prend bien garde à rester hors de son champ de vision.

— Eve ? croasse Nate.

Je ne dis rien. Je lui laisse un moment pour prendre la mesure de sa situation. Allongé dans une tombe où clapote une eau boueuse, les poignets et les chevilles ligotés. J'observe la panique qui se dessine sur son visage.

— Eve, souffle-t-il. Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce qui se passe ?

Je toise mon mari. Le jour où je me suis tenue devant lui, devant un juge pour notre mariage – le jour le plus heureux de ma vie –, je n'aurais jamais imaginé pouvoir le haïr autant qu'en ce moment.

— Tu as essayé de me tuer. Tu m'as enterrée dans ce trou.

Nate se déplace, lutte pour soulever la tête au-dessus de l'eau boueuse de la tombe.

— Je... Je suis vraiment désolé, Eve. J'ai commis une terrible erreur. C'est pour ça que je suis revenu.

— Ce n'est pas pour ça, non. Tu es revenu pour t'assurer que j'étais vraiment morte.

Sa pomme d'Adam monte et descend.

— D'accord, très bien. Tu as raison. J'ai commis un acte horrible. Je suis une personne horrible. Mais pas toi. Ce n'est pas toi, ça, insiste-t-il en clignant une nouvelle fois des yeux à cause de la pluie. Je te connais.

Je pars d'un rire sec.

— Tu ne me connais pas. Tu ne me connais plus depuis des années. Et tu ne m'aimes plus non plus.

— Je reconnais qu'on a eu nos problèmes...

Je ris de nouveau.

— Ah oui, tu trouves ?

Nate tente de se redresser, de garder la tête au-dessus de la flaque peu profonde qui s'est formée au fond de la tombe.

— S'il te plaît, Eve. Ça ne te ressemble pas. Tu ne veux pas faire ça. Cela ne résoudra pas tes problèmes.

— Eh oui, parce que tu sais tout de mes problèmes, hein ? Étant donné que tu en es la cause, de ces problèmes.

— Bien, j'avoue, tu as raison.

Lorsqu'il parle, un peu d'eau boueuse pénètre dans sa bouche, il grimace et la recrache.

— Sors-moi d'ici et on pourra en parler. Je ferai tout ce que tu voudras.

— Non, répliqué-je calmement. Pas question.

— Eve !

La panique peinte sur son visage s'est intensifiée. Il commence à se débattre contre ses liens.

— Tu es consciente que je vais me noyer, là-dedans ? S'il te plaît, arrête ce jeu ! Tout ce que tu veux, je te le donnerai. J'arrêterai d'enseigner, je quitterai la ville. Tout ce que tu voudras, d'accord ?

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je. Je ne vais pas te laisser te noyer.

L'espace d'un instant, ses épaules se détendent et il interrompt son combat contre le ruban adhésif.

— C'est bien. Merci. Je savais que tu n'irais pas jusqu'au bout.

Je ramasse la pelle qui gît sur le sol à côté de moi.

— Je vais t'enterrer.

Sur ces mots, je prends une pelletée de terre et je la jette sur lui.

— Eve ! hurle-t-il. Doux Jésus, qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Tu as perdu la tête ?

Je recommence à piocher et jette une motte de terre dans le trou.

— Eve ! (Son visage est rouge vif.) Eve, ma chérie, excuse-moi, je suis affreusement désolé pour tout ce qui s'est passé ! Je t'aime ! Il faut que tu le saches ! Tu ne peux pas me faire ça !

Une autre pelletée dans le trou.

— Eve ! halète-t-il. Ne me fais pas ça ! Eve ! *Eve !*

À ce stade, Nate rue dans la tombe, essayant de se libérer. Mais il n'y arrivera pas. J'ai beaucoup trop serré le ruban adhésif. Je suis sur le point

d'ajouter encore de la terre quand Jay m'attrape par le bras. Il me tire à l'écart, hors de portée d'oreille de mon mari.

— Eve. Tu vas le tuer.

Je lève le menton.

— Je sais.

Jay jette un coup d'œil vers la tombe, où mon mari crie à pleins poumons, même si personne ne peut l'entendre à part nous.

— Il a raison. Ça ne résoudra pas tes problèmes.

— Que tu crois.

Ses sourcils se froncent.

— Tu es sûre de vouloir faire ça ?

— Je n'ai jamais été aussi sûre de quoi que ce soit de toute ma vie.

Jay me considère un moment, puis il prend sa propre pelle. Il m'accompagne jusqu'à la tombe. Et quand je ramasse un peu de terre et la jette dans le trou, il en fait autant.

— Eve ! s'époumone Nate. Pour l'amour de Dieu, Eve, ne fais pas ça ! Tu ne peux pas faire ça !

Je peux le faire et je vais le faire. Deux autres pelletées atterrissent dans le trou.

— Tu iras en prison. Tu le sais, n'est-ce pas ? Tu vas passer le reste de ta vie à pourrir en prison, espèce de garce cinglée !

Deux autres pelletées de terre. L'une d'elles lui tombe pile sur le visage et il se met à sangloter. Son œil gauche est obstrué par la boue.

— S'il te plaît, Eve. S'il te plaît, ne fais pas ça, Evie. Je t'en supplie. S'il te plaît...

Nate m'a dit un jour qu'il voyait la mort comme une station au bord d'un abîme, ou quelque chose de prétentieux du même genre. Qu'il était terrifié par la mort, plus que par toute autre chose au monde. Je ne sais pas si je crois en une vie dans l'au-delà, mais si elle existe, je suis certaine que mon mari passera la sienne à brûler en enfer.

Il alterne les suppliques et les menaces, jusqu'à ce que la boue recouvre complètement son visage. Peu après, il sombre dans un silence béni. Nous continuons à pelleter de la terre jusqu'à ce que le trou soit complètement rempli. Et tandis que je mets la dernière main à la tombe de mon mari dans les bois, je me récite le poème qu'il m'a écrit il y a de nombreuses années, lorsque j'avais quinze ans et qu'il était mon professeur d'anglais fraîchement sorti de l'université, qui me jurait que j'étais son âme sœur :

La vie m'a presque échappé

Puis elle

Jeune et vivante

Avec des mains douces

Et des joues roses

M'a révélé à moi-même

M'a volé mon souffle

*Avec des lèvres rouge cerise
M'a redonné la vie*

Addie

Six mois plus tard

Lorsque j'arrive sur le parking de l'école, Hudson est appuyé à sa voiture, en train de discuter avec ses copains du foot, même si la saison est terminée. J'ai assisté à tous les matchs sans exception, et Hudson a tout déchiré. Il mérite son titre de quarterback vedette. Il va recevoir une bourse d'études dans une grande université, en fait, elles vont même toutes se battre pour l'avoir.

Quand Hudson m'aperçoit, il lève la main pour me saluer.

— Addie ! crie-t-il, comme si je risquais de ne pas le voir.

Je fais le reste du chemin en trotinant, sourire nunuche aux lèvres. Je souris beaucoup ces derniers temps. Depuis que j'ai retrouvé mon meilleur ami, le monde me semble plus lumineux. Je ne suis toujours pas la fille la plus populaire du lycée, mais je m'en fiche. Je n'ai besoin que d'Hudson.

Et cette année a été complètement dingue.

Après notre déposition auprès de l'inspectrice Sprague, à Kenzie et moi, elle a envoyé un officier chercher Nathaniel, mais il s'était enfui. Sans doute, se sachant dans les ennuis jusqu'au cou, a-t-il jugé plus prudent de disparaître plutôt que d'être étiqueté comme délinquant sexuel.

Ils l'auraient peut-être cherché davantage, mais Mme Bennett est soudain réapparue. En racontant qu'elle avait décidé de prendre un bus pour s'évader quelques jours. Bus qu'elle avait payé en liquide, a-t-elle précisé, et elle ignorait que tout le monde la cherchait. Sprague avait pourtant enregistré mon histoire sur ce qu'on lui avait fait, Nathaniel et moi, mais elle a refusé de la confirmer – et, de fait, elle n'était pas morte et enterrée –, du coup la police ne pouvait rien faire.

Bien sûr, Mme Bennett et moi, on connaît toutes les deux la vérité. Et on sait toutes les deux que si je l'avais enterrée sous une couche de terre au lieu de feuilles, tout aurait pu se passer très différemment.

En tout cas, elle n'est jamais revenue à Caseham High. Elle a démissionné lorsque le scandale a éclaté à propos de son mari, puis elle a quitté la ville. On a fini le trimestre avec un professeur remplaçant. J'aurais aimé que ce soit M. Tuttle, mais j'ai appris par la rumeur qu'il avait obtenu un autre poste dans un lycée à deux villes d'ici. Ils ont de la chance de l'avoir.

Quant à M. Bennett, il s'est avéré que Kenzie et moi, on n'était pas les seules « âmes sœurs » qu'il avait parmi ses élèves. Ça me rend malade quand j'y pense, parfois. Je me sens tellement stupide.

Une chose dont je suis contente, c'est d'avoir Kenzie pour en parler. Elle et moi, on est devenues réellement proches cette année. On a passé des heures à parler de Nathaniel. Ça me réconforte qu'une fille aussi intelligente, belle et

populaire que Kenzie Montgomery ait pu tomber dans le panneau exactement comme moi. Et elle dit que me parler de tout ça lui fait du bien, à elle aussi.

En plus, on suit toutes les deux une thérapie par la parole auprès d'un professionnel. Tout cela nous aide.

— Tu en as mis du temps, me taquine Hudson quand j'arrive à sa voiture. Qu'est-ce que tu fabriquais, là-dedans ?

Je suis en retard, parce qu'avec Lotus, j'étais en train de mettre la dernière main au magazine de poésie qu'on gère entièrement nous-mêmes depuis que Nathaniel n'est plus là. Mais je ne veux pas le dire à Hudson, parce que je veux lui faire la surprise quand le magazine sortira.

— Désolée ! Maintenant je suis là.

L'un des copains de foot d'Hudson s'esclaffe.

— Ta copine t'a rabattu ton caquet. Depuis combien de temps elle te fait attendre, hein ?

Hudson rit aussi, et il ne corrige pas son camarade qui m'a appelée sa « copine ». Si bien que j'en viens à m'interroger. D'autant que tous les matins, sur le trajet entre sa voiture et le lycée, il prend ma main dans la sienne. Il ne sort pas avec Kenzie, en tout cas. Je suis presque sûre qu'il voyait une fille au début de l'année, mais plus maintenant.

— Tu t'en vas ? lance l'un des gars à Hudson quand il m'ouvre la portière.

Il n'est pas obligé de faire ça, mais c'est trop mignon.

— Ouais, répond-il. Addie et moi, on va se prendre un milkshake avant que j'aille au boulot. On se voit plus tard, Walsh ?

— À plus, Jay, répond l'autre à Hudson.

Alors qu'Hudson s'installe sur le siège conducteur à côté de moi, je n'y tiens plus :

— Bon, il faut que je te pose la question : comment ça se fait que tous tes copains de foot t'appellent Jay ?

— Eh ben, tu sais, on s'appelle tous par notre nom de famille. Mais Jankowski... c'est un peu compliqué. Alors ils m'appellent J., pour faire court. J'aime bien.

D'accord, mais il sera toujours Hudson pour moi.

— Bon, reprend-il, il faut qu'on y aille. Je prends mon service au magasin de chaussures à 17 heures, ça ne nous laisse qu'une heure pour les milkshakes.

Hudson est vraiment le gars le plus travailleur que je connaisse. En plus de l'école, il travaille chez Simon's Shoes plusieurs jours par semaine, et il baby-sitte souvent son petit frère d'un an. Et malgré tout ça, il trouve toujours du temps pour moi.

On se gare sur le parking près du *diner* qui propose les meilleurs milkshakes de toute la ville. Je me demande si on va partager le même, et si c'est le cas, ce que ça signifiera. J'aime bien Hudson. Beaucoup. Est-il est mon âme sœur ? Je ne sais pas. En fait, je trouve la question stupide.

Juste après qu'il s'est garé, le téléphone d'Hudson sonne. Il lit un SMS et un sourire se dessine sur ses lèvres.

— Quoi ? dis-je.

Il remet le téléphone dans sa poche.

— Rien. Juste une vieille amie à moi.

— Petite amie ?

Son sourire se fait penaud tandis qu'il frotte la cicatrice qu'il s'est faite sur le front, à l'époque où on était des gamins idiots qui rampaient sous le grillage entourant sa maison.

— On peut dire ça. Elle... euh... elle aimait beaucoup les chaussures et venait tout le temps au magasin, et, euh, voilà.

La peau claire d'Hudson a pris une teinte rose vif, ce qui m'amène à penser que cette cliente du magasin de chaussures était bien plus qu'une simple cliente, mais que pour une raison qui m'échappe, il ne veut pas l'admettre. Bien sûr, ça me rend encore plus curieuse de savoir qui c'est. Et s'il était tombé amoureux d'elle, comme je commence à tomber amoureuse de lui.

— Bref, reprend-il, elle... euh... elle a traversé une période difficile pendant un certain temps et elle était assez perturbée, mais elle va beaucoup mieux maintenant. Je la connais depuis un moment et, pour la première fois, elle a l'air heureuse, alors ça me fait plaisir, tu comprends ? Je veux qu'elle soit heureuse. Elle le mérite.

Oui, assurément une ancienne petite amie, je le vois à son visage. Je me demande si c'est la même qu'au début de l'année, mais je n'ose pas lui poser la question. De toute façon, ce n'est pas mon affaire. Il n'est plus avec elle.

On descend tous les deux de voiture et Hudson me prend la main. Il entremêle ses doigts aux miens et, lorsqu'il me sourit, je lui souris aussi. Alors qu'on se dirige ensemble vers le *diner*, je décide de prendre un milkshake à la vanille avec beaucoup de crème fouettée et une cerise sur le dessus, parce que je mérite bien de me faire plaisir.

Remerciements

Pendant que j'écrivais *La Prof*, j'ai demandé à ma fille adolescente : « Penses-tu que tu pourrais m'écrire un poème qu'un adolescent trouverait très profond, mais qui serait en réalité affreusement mauvais ? »

En réponse, elle s'est assise à côté de moi, a pris l'ordinateur portable que j'avais sur les genoux et m'a dit : « Donne-moi deux minutes. » Je l'ai alors regardée créer le plus beau mauvais poème que j'aie jamais lu. J'étais époustouflée. « C'est parfait », lui ai-je dit, avant, bien sûr, d'y changer tout un tas de choses.

À l'approche de la publication de *La Prof* je lui ai reparlé de ce poème qu'elle avait écrit pour moi. Je lui ai rappelé que je l'adorais, avant de lui annoncer que j'allais l'en créditer dans les remerciements. À quoi elle m'a répondu : « Beurk, s'il te plaît, ne fais pas ça. »

Hum. Je n'aurais peut-être pas dû raconter cette histoire.

Bon, de toute façon, elle ne lira pas ce livre – « plutôt mourir ». Un jour, quand elle sera vraiment adulte, elle aura la possibilité de jeter ce regard en arrière, qui l'embarrassera un peu et/ou la rendra nostalgique.

Merci également à Jenna Jankowski (qui n'a absolument pas donné son nom à Hudson, mais ça prouve que certaines choses sont vraiment le fruit du hasard) pour ses formidables suggestions et son aide qui ont façonné ce livre et en ont fait l'histoire qu'il est devenu, ainsi qu'à toute l'équipe de Sourcebooks pour son travail incroyable. Merci à ma mère, qui est toujours la première à lire mes livres et qui ne comprend jamais, jamais, le rebondissement final. Merci à mes bêta-lectrices, Pam, Kate et Emily. Merci à Daniel et Val pour leur aide à la relecture ! Et un immense merci à mon agente, Christina Hogrebe, ainsi qu'à l'équipe de JRA pour leur soutien !

Enfin, mais leur importance n'est pas des moindres, merci, merci, merci, merci à tous mes lecteurs ! Je suis sincèrement reconnaissante envers tous les lecteurs qui me soutiennent dans mon parcours. J'espère que mes livres vous apportent ne serait-ce qu'un tout petit peu de la joie que j'éprouve à voir autant de gens les lire !



La Femme de ménage

Freida McFadden

Chaque jour, Millie fait le ménage dans la belle maison des Winchester, une riche famille new-yorkaise. Elle récupère aussi leur fille à l'école et prépare les repas avant d'aller se coucher dans sa chambre, au grenier. Pour la jeune femme, ce nouveau travail est une chance inespérée. L'occasion de repartir de zéro. Mais, sous des dehors respectables, sa patronne se montre de plus en plus instable et toxique. Et puis il y a aussi cette rumeur dérangeante qui court dans le quartier : madame Winchester aurait tenté de noyer sa fille il y a quelques années. Heureusement, le gentil et séduisant monsieur Winchester est là pour rendre la situation supportable. Mais le danger se tapit parfois sous des apparences trompeuses. Et lorsque Millie découvre que la porte de sa chambre mansardée ne ferme que de l'extérieur, il est peut-être déjà trop tard...

Addictif et machiavélique : le phénomène mondial qui a conquis des millions de lecteurs.



Les secrets de la Femme de ménage

Freida McFadden

C'est une chance inespérée pour Millie d'avoir décroché un nouveau travail. Chez les Garrick, un couple fortuné qui possède un somptueux appartement avec vue sur New York, elle fait le ménage et prépare les repas dans la magnifique cuisine. Cela paraît trop beau pour être vrai. Et effectivement, la femme de ménage ne tarde pas à déceler quelques ombres au tableau... Son patron, Douglas Garrick, est d'humeur de plus en plus changeante. Et pourquoi sa femme Wendy reste-t-elle toujours enfermée dans la chambre d'amis ?

Le jour où Millie découvre du sang sur une chemise de nuit, elle ne peut plus rester les bras croisés. Quelque chose se trame dans cette maison. Une situation à laquelle Millie n'est pas préparée et qui pourrait bien se retourner contre elle si elle continue de vouloir découvrir les secrets des autres...

**Dans cette maison parfaite, une seule règle :
ne jamais regarder derrière les portes closes.**



La femme de ménage voit tout

Freida McFadden

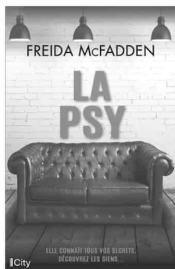
Après avoir été au service des autres en tant que femme de ménage, Millie s'est enfin construit une vie à elle. Elle vient même d'emménager dans une belle maison, dans une petite impasse chic et tranquille, avec son mari et ses deux enfants.

Mais son rêve d'une vie paisible est rapidement terni par la rencontre de ses voisins. Il y a Suzette, bien trop snob et aguicheuse, son insipide mari, mais surtout leur terrifiante femme de ménage au regard perçant et au comportement plus que suspect.

Les craintes de Millie montent d'un cran lorsque des bruits étranges se font entendre la nuit dans sa propre maison. Pire : elle éprouve un étrange malaise et se sent épiée. C'est certain, quelque chose ne tourne pas rond dans cette rue si tranquille. Mais est-elle prête à en découvrir les secrets ? Et surtout, le temps de comprendre ce qui ne va pas, tout peut arriver...

Elle vous observe.

Vous n'avez nulle part où vous cacher.



La psy

Freida McFadden

Jeunes mariés, Tricia et Ethan recherchent la maison de leurs rêves. Alors qu'ils visitent un manoir isolé ayant appartenu au docteur Adrienne Hale, une psychiatre renommée disparue sans laisser de trace quatre ans plus tôt, une violente tempête de neige les piège sur place. Et la maison n'a rien d'un cocon rassurant... Il y a ces empreintes de pas récentes sur le parquet, ces bruits à l'étage, comme si quelqu'un vivait là. Pire encore : Tricia découvre une pièce secrète qui renferme les enregistrements audio de chaque patient du docteur Hale. La jeune femme les écoute les uns après les autres, tard dans la nuit. La toile de mensonges ayant conduit à la disparition de la psy se dévoile lentement. Mais déterrer de vilains petits secrets est un jeu dangereux, et lorsque Tricia écoute le dernier enregistrement, il est déjà trop tard...

**Machiavélique et addictif : le nouveau best-seller
de l'auteure de *La femme de ménage*.**

city-editions.com

Table des matières

1. [Prologue](#)
2. [Première partie](#)
3. [1](#)
4. [2](#)
5. [3](#)
6. [4](#)
7. [5](#)
8. [6](#)
9. [7](#)
10. [8](#)
11. [9](#)
12. [10](#)
13. [11](#)
14. [12](#)
15. [13](#)
16. [14](#)
17. [15](#)
18. [16](#)
19. [17](#)
20. [18](#)
21. [19](#)
22. [20](#)
23. [21](#)
24. [22](#)
25. [23](#)
26. [24](#)
27. [25](#)
28. [26](#)
29. [27](#)
30. [28](#)
31. [29](#)
32. [30](#)
33. [31](#)
34. [32](#)
35. [33](#)
36. [34](#)
37. [35](#)
38. [36](#)
39. [37](#)
40. [38](#)
41. [39](#)

- 42. [40](#)
- 43. [41](#)
- 44. [42](#)
- 45. [43](#)
- 46. [44](#)
- 47. [45](#)
- 48. [46](#)
- 49. [47](#)
- 50. [48](#)
- 51. [49](#)
- 52. [50](#)
- 53. [51](#)
- 54. [52](#)
- 55. [53](#)
- 56. [54](#)
- 57. [55](#)
- 58. [56](#)
- 59. [57](#)
- 60. [58](#)
- 61. [Deuxième partie](#)
- 62. [59](#)
- 63. [60](#)
- 64. [61](#)
- 65. [62](#)
- 66. [63](#)
- 67. [64](#)
- 68. [65](#)
- 69. [66](#)
- 70. [67](#)
- 71. [68](#)
- 72. [69](#)
- 73. [70](#)
- 74. [71](#)
- 75. [72](#)
- 76. [73](#)
- 77. [74](#)
- 78. [75](#)
- 79. [76](#)
- 80. [77](#)
- 81. [Troisième partie](#)
- 82. [78](#)
- 83. [79](#)
- 84. [80](#)
- 85. [81](#)

86. [Remerciements](#)

Repères

1. [Cover](#)

FREIDA McFADDEN

LA PROF

A red apple with a knife stuck into its top, set against a dark blue background. The knife has a wooden handle and a silver blade. The apple is positioned in front of the large white text 'LA PROF'.

PAR L'AUTEURE
DU BEST-SELLER
LA FEMME DE MÉNAGE

 City